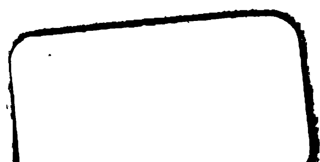




# ANNALES

# DU MOYEN AGE.

A PARIS,

CHEZ { DELAUNAY, libraire, Palais-Royal, N° 243.
F. LAGIER jeune, libraire, Palais-Royal, N° 227.

DIJON, FRANTIN, IMPRIMEUR DU ROI.

E,

[illegible] ÉCOULÉS
[illegible] JUSQU'A
[illegible]

[illegible]

[illegible] E, No 3.
[illegible]

# SOMMAIRE

## DU LIVRE QUATRIÈME.

Foiblesse d'Arcade et d'Honorius. Stilicon gouverne l'Occident sous le nom d'Honorius, et Rufin l'Orient sous celui d'Arcade. Rivalité de ces deux ministres. Stilicon veut établir son autorité dans l'Orient comme dans l'Occident. Rufin lui oppose Alaric, chef des Goths établis dans la Thrace. Alaric descend de la Thrace et désole la Grèce. Stilicon marche sur l'Orient. Rufin est massacré à l'instigation de son rival. Retraite de Stilicon. L'eunuque Eutrope succède à Rufin. Il apaise Alaric en lui donnant le commandement de l'Illyrie orientale. Révolte de Gaïnas, capitaine Goth à la solde de l'empire d'Orient. Chute d'Eutrope. Première invasion d'Alaric en Italie. Repoussée par Stilicon. Mort d'Eudoxie, femme d'Arcade. Invasion du Goth Radagaise. Son armée détruite en Toscane par Stilicon. Les Vandales, les Suèves et les Alains passent le Rhin, traversent la Gaule. Constantin, usurpateur élu dans la Bretagne, envahit les Gaules et l'Espagne. Mort d'Arcade. Intrigues de Stilicon qui rappelle Alaric dans l'Italie pour affermir sa propre puissance. Stilicon, devenu l'allié d'Alaric, est condamné à mort et exécuté dans Ravenne. Deuxième invasion d'Alaric. Il assiège Rome, proclame Auguste dans son camp Attale, préfet de Rome, qu'il oppose à Honorius. Prise et sac de Rome par les Goths. Les Vandales, les Suèves et les Alains passent les Pyrénées, s'établissent en Espagne. Mort d'Alaric dans le Bruttium. Ataulphe, son

beau-frère, lui succède. Constance, nouveau capitaine d'Honorius, détruit la tyrannie de Constantin dans les Gaules. Révolte de Jovin dans ces mêmes provinces, favorisée par les Bourguignons. Les Goths traversent de rechef toute l'Italie, entrent dans les Gaules sous la conduite d'Ataulphe. Ils s'arrêtent dans la première Narbonnoise. Établissement des Bourguignons dans la première Germanie. Mœurs des Bourguignons. Ataulphe épouse Placidie, sœur de l'empereur, prisonnière des Goths dans le sac de Rome. Constance chasse les Goths au-delà des Pyrénées. Fondation de la monarchie des Visigoths. Mort d'Ataulphe. Sigéric et Vallia, rois des Visigoths en Espagne. Les Goths traitent avec les Romains, reçoivent de nouveaux établissemens dans l'Aquitaine, repassent les Pyrénées. Théodoric I succède à Vallia. Paix en Occident. Constance, époux de Placidie veuve d'Ataulphe, est associé à l'empire par Honorius, son beau-frère. Il meurt peu après. Mort d'Honorius. Le jeune Théodose empereur en Orient sous la tutèle de sa sœur Pulchérie.

# ANNALES

# DU MOYEN AGE.

## LIVRE QUATRIÈME.

Jusqu'à présent nous avons vu les causes qui ont préparé la ruine de l'Empire agir insensiblement et par degrés. Aujourd'hui une nouvelle scène s'ouvre à nos regards. Les effets amenés de si loin se manifestent ; ils éclatent à-la-fois. Nous assistons, pour ainsi dire, au dénouement que tant de chocs réitérés nous présageoient. Rome succombe sous les coups que lui portent les Barbares et sa propre corruption. En même temps les peuples divers qui sont l'instrument de sa ruine, entrent de toutes parts dans ses provinces ; ils y apportent leurs lois, leurs gouvernemens et leurs mœurs.

Il sembleroit qu'un si grand spectacle dût communiquer au récit une force et une élévation qui n'existent point toujours dans le caractère des personnages qui y jouent le premier rôle. Les plus grands événemens attachent peu toutefois,

si le héros n'est digne de la scène. Rome expirante au milieu de la foiblesse de ses princes et de la barbarie de ses conquérans, frappe moins l'imagination, elle tient moins de place sur le théâtre de l'histoire que les querelles de quelques républiques de Grèce et d'Italie où de grands hommes ont déployé toutes les ressources de leurs talens ou de leurs vertus. Mais une réflexion que nous avons déjà proposée au lecteur, soutiendra son attention. Cette catastrophe que nous retraçons, c'est la chute de Rome. Sur cette ruine doivent s'élever des monarchies nouvelles. C'est le point intermédiaire de toute l'histoire, c'est l'époque qui lie les âges modernes aux temps anciens. Si donc les faits, par les circonstances qui les accompagnent, ou par le caractère des hommes qui les dirigent, manquent quelquefois d'intérêt, nous pensons que l'importance des résultats donnera au récit quelque valeur pour tout esprit judicieux et solide. Il est naturel sans doute que l'on arrête ses yeux de préférence sur les époques de l'histoire où l'esprit humain a atteint son plus haut degré d'élévation. C'est un effet du charme qui s'attache aux siècles que le génie de l'homme a marqués de son empreinte. Ce n'est point pourtant un motif pour négliger l'étude de ces âges moins heureux où l'esprit humain a déchu avec la société civile. Rome, dans sa nais-

sance, dans ses accroissemens et dans son déclin, a donné un cours complet d'enseignement politique. En voyant apparoître çà et là quelques grands hommes qui luttent en vain contre la décadence générale de leur âge et dont tous les efforts se bornent à suspendre une ruine inévitable, nous pouvons juger avec combien de soin le corps social doit être purgé de ces vices qui, une fois développés, sont comme un germe de mort qui corrompt et détruit tout. Mais, nous l'osons dire, dans ce déclin même de la puissance romaine, on peut concevoir encore une belle idée de la grandeur de ce peuple roi. Ce puissant empire, livré à l'anarchie, gouverné par le caprice des gens de guerre, subsiste durant quatre siècles dans une agitation et des bouleversemens non interrompus. Nous le voyons combattre et vaincre jusqu'au bout les Barbares qui pénètrent de tous côtés dans son sein. Il succombe enfin par son propre affaissement plutôt que sous leur masse. Avec combien de force l'ancienne république avoit donc été constituée, pour transmettre ainsi une portion de cet esprit de vie qui l'animoit, à l'empire romain qui n'étoit lui-même pour ainsi dire qu'une dégénération de la République !

Les deux règnes où nous entrons ont été fameux par leur foiblesse et par les désastres de

l'Empire. C'est sous Arcade et Honorius que se développèrent dans toute leur étendue les vices intérieurs qui le minoient depuis long-temps et qui laissèrent toute leur action aux autres causes de dissolution qui le pressoient du dehors. C'est donc sous ces deux princes que commence véritablement la ruine de l'empire romain.

395. Zosim. v. Claudian. in Rufin. II. Socr. VI, I. Sozom. VIII, I. Philost. XI. Marc. chr.

Théodose en mourant, laissoit de l'impératrice Flaccille deux fils, dont l'aîné étoit âgé de dix-huit ans et le plus jeune n'en comptoit guère plus de dix. Leur âge tendre ne permettant pas qu'ils pussent tenir encore les rênes, il chercha à les pourvoir d'habiles ministres. Diverses considérations le rassuroient toutefois sur l'avenir. Les Perses, depuis la mort du grand Sapor arrivée vers l'an 379, avoient foiblement inquiété les provinces romaines; et Théodose, quelques années avant de finir, avoit mis à l'abri la frontière d'Orient par un traité avec cette nation. Les Goths devenus les hôtes de l'Empire, pouvoient donner à la vérité des sujets d'alarmes; mais ils paroissoient alors domptés par les armes de Théodose ou conciliés par ses bienfaits. Au dedans, il avoit étouffé toutes les tyrannies. La chute de deux usurpateurs avoit été suivie de l'établissement de sa seule maison dans l'Empire. Enfin si quelque événement inattendu ne

venoit détruire le fruit de sa sagesse, il avoit lieu d'espérer que cette paix domestique et extérieure qu'il avoit fondée, se perpétueroit sous les tuteurs qu'il donnoit à ses fils, jusqu'à ce que, parvenus à un âge mûr, ils eussent acquis assez de force et d'expérience pour détourner par eux-mêmes les périls qui menaceroient l'État. 395.

En plaçant sur le trône d'Occident Honorius le plus jeune de ses fils qu'il avoit appelé près de lui dans sa dernière maladie, il l'avoit remis à la conduite de Stilicon. Stilicon étoit un de ces grands hommes qui apparoissent quelquefois dans la décadence des empires, également propre à perdre et à sauver l'État; ministre incapable de garder le second rang s'il n'y étoit tout-puissant; redoutable à son maître qui eut besoin de le perdre pour se conserver et auquel il manqua après sa chute. Théodose avoit conçu une telle estime pour ce capitaine que, bien qu'il descendît de race vandale, il lui avoit fait épouser sa nièce Serène, fille de son frère Honorius. Il l'éleva par degrés et dès sa jeunesse aux premiers emplois de la milice; il lui confia un commandement important dans l'armée qu'il conduisit contre le tyran Eugène et contre Arbogaste; et enfin en mourant, il le choisit pour protecteur de son fils et de tout l'Occident. Zosim. IV. Tillemont, Honoré, art. 1.

Le sort qui donna un grand homme à Hono-

395. rius, livra Arcade son frère à des favoris pervers, à des eunuques, à des tyrans subalternes qui se succédèrent rapidement l'un à l'autre et n'en firent que mieux paroître toute la honte de ce règne. Son gouvernement, plus tyrannique que celui d'Honorius, fut plus vil, plus corrompu, mais non plus malheureux. Ce fut de-là que sortirent les fléaux qui se débordèrent sur l'Occident. Rufin préfet du prétoire d'Orient, originaire des Gaules, avoit été élevé quelques années auparavant à cette éminente dignité par la faveur de Théodose. Il avoit plu à ce prince par son éloquence, par la vivacité de son esprit et par des qualités extérieures qui cachoient une ame cruelle, avide et insatiable. Théodose, en partant pour l'Occident, l'avoit laissé près de son fils Arcade pour y tenir sa place et gouverner la Cour de ce jeune prince avec un pouvoir à-peu-près illimité qu'il garda également après la mort de l'empereur.

Zosim. Claud. Philost.

Zosim. IV.

Sous ces ministres, l'Empire vit deux princes alors adolescens et à qui la maturité de l'âge ne devoit jamais donner celle de l'esprit; incapables de tenir les rênes et de les confier sûrement, et qui ne devoient montrer de volonté que pour changer de servitude; par conséquent, ennemis secrets de ceux qui les dominoient: enfin, comme les caractérise un grand historien, «esclaves

Montesquieu, Espr. des lois, liv. XII, c. 8.

dans le palais, enfans dans le conseil, étrangers aux armées, et qui ne conservèrent l'Empire que parce qu'ils le donnèrent tous les jours. » Peu vicieux du reste, ils n'avoient qu'une bonté foible et stupide. Seulement on remarque qu'Arcade avoit encore plus de foiblesse d'esprit que son frère. 395.

Stilicon étoit à-peu-près maître des forces de tout l'Empire. Outre les légions de l'Occident que Théodose, après sa victoire, avoit rangées sous ses enseignes, il retenoit encore celles d'Orient que ce prince avoit amenées dans son expédition contre Eugène et qui étoient restées en deçà des Alpes. Fier de ses forces réelles et de la supériorité qu'il se sentoit sur Rufin, il s'indignoit que le préfet d'Orient s'arrogeât une autorité égale à la sienne. Il prétendoit que Théodose en mourant lui avoit remis la tutèle de ses deux fils, et qu'à lui seul appartenoit par les dernières volontés de l'empereur, l'administration de tout l'empire romain. Il se proposoit donc de partir pour l'Orient, afin d'y ruiner la puissance de son rival. En attendant, les deux ministres faisoient un usage également indigne de leur autorité. Ils vendoient la justice comme les faveurs de la Cour. Ils s'emparoient des biens des citoyens par des confiscations injustes et remplissoient leurs maisons de dépouilles.

395. Rufin, plus haï des peuples, et n'ayant pas les mêmes moyens pour résister à ses ennemis, cherchoit à se procurer des appuis contre un concurrent qui joignoit au commandement sur les gens de guerre l'alliance de la maison impériale. Comme il dominoit impérieusement son maître, il entreprit d'en faire son gendre. L'on dit même qu'à la faveur de ce mariage et de ses immenses richesses, il se proposoit de s'élever un jour à l'empire. Son orgueil avoit crû avec ses espérances et avec la haine des peuples qui avoit deviné ses desseins. Il fit dans l'intervalle un voyage dans les provinces d'Asie pour perdre Lucien comte de l'Orient, qui avoit déplu à la Cour. Il s'y prit comme l'on avoit fait de tout temps dans les Cours d'Orient, dont celle de Constantinople avoit déjà emprunté les mœurs. Il fit venir devant lui le gouverneur à Antioche et le fit mourir sans forme de jugement. Il revenoit à Constantinople pour suivre ses projets d'élévation; mais il les trouva déconcertés par une manœuvre pareille à la sienne. L'eunuque Eutrope, effrayé de la puissance du préfet qui n'alloit plus trouver de bornes, et voulant s'insinuer lui-même plus avant dans la familiarité d'Arcade, avoit profité de cette absence pour marier son maître. Il lui vanta la beauté d'Eudoxie, fille de Baudon, capitaine Franc qui avoit commandé les

armées de Gratien. C'étoit une femme d'un génie hautain et qui avoit, disent les historiens, toute la fierté du sang dont elle étoit née. Eutrope détermina l'empereur à l'épouser, et donna ainsi, sans y penser, une nouvelle chaîne à ce prince fait pour être asservi, et un nouveau maître à l'Empire. Rufin de retour, hors d'état de résister à Stilicon qui s'apprêtoit à venir, les armes à la main, lui demander raison de l'autorité qu'il exerçoit, craignit même que son crédit à la Cour ne lui échappât. Il résolut de tout exposer et de tout perdre, plutôt que de renoncer de son plein gré à gouverner l'État. Il se flatta même de retrouver une occasion de s'agrandir dans la conflagration générale.

395. Philost.

On put juger alors que sous le nom d'alliés, l'Empire n'avoit en effet reçu dans son sein que des ennemis. Mais ce que Théodose sans doute n'avoit point prévu, c'est que ces mêmes hôtes qui lui devoient leur nouvelle patrie, seroient rappelés aux armes par les factions qui, dans l'Empire, se disputeroient le souverain pouvoir. Rufin, dans son désespoir, eut recours aux Goths et aux autres Barbares leurs voisins. Il lia des intelligences jusqu'au-delà du Danube. Les Huns qui habitoient à la droite du Palus, sollicités par lui, passèrent le Tanaïs et vinrent fondre par le Caucase dans la grande Arménie d'où ils entrè-

Philost. Claudian. in Eutrop., II, p. 465.

395. rent dans la province de Pont et dans celle de Cappadoce. De-là ils se répandirent dans la Cilicie et dans la Syrie jusques aux bords du fleuve Oronte et jusqu'à Antioche dont ils insultèrent les murs. Ils désolèrent ce pays, se chargèrent de butin, tuèrent un grand nombre d'habitans et jetèrent la consternation dans tout l'Orient.

Les Goths comptoient alors parmi leurs principaux chefs, Alaric de la race des Balthes, la plus illustre chez eux après celle des Amales, et qui régna plus tard dans les Gaules et dans l'Espagne. Ce prince avoit commandé un parti de sa nation en Italie dans l'expédition que Théodose y avoit faite contre le tyran Eugène. Mais peu content du prix qu'il avoit reçu de ses services, il se plaignoit de n'avoir point encore d'autre commandement que celui de la troupe même qu'il avoit conduite au secours des Romains, au lieu des premiers emplois de la milice auxquels il avoit eu droit de prétendre. Telle étoit alors l'ambition de ces Barbares. Reçus en supplians, ils aspiroient maintenant aux plus hautes dignités de l'Empire et les exerçoient avec pleine indépendance. Rufin voyant le mécontentement d'Alaric, l'engagea sous main à quitter ses quartiers, à lever l'étendard et à s'avancer dans les provinces, sûr de ne point trouver de résistance.
Marc. chr. Il lui fit même passer en secret des sommes d'ar-

gent pour l'aider dans ce projet. Alaric descend de la Thrace avec les troupes de sa nation qu'il commandoit et quelques corps de Huns qui avoient peu auparavant passé le Danube sur les glaces. Dans le cours de cette invasion, les Goths se répandirent en Thrace, en Mésie, en Pannonie et jusqu'en Dalmatie. Ils saccagèrent sur leur passage tout le pays qui s'étend entre le Pont-Euxin et la mer Adriatique. Ils se dirigèrent de là sur la Macédoine et la Thessalie. Ils poussèrent leurs courses jusque sous les murs de Constantinople d'où on les voyoit enlever des captifs, égorger des laboureurs. Rufin sortit des murs, et revêtu de l'habit de cette nation, il alla près d'eux comme pour traiter de la paix. Mais l'accueil qu'il reçut dans leur camp et le respect qu'ils eurent pour ses domaines tandis que le reste du pays étoit en proie à l'incendie, portoient témoignage de sa funeste intelligence avec les Barbares. 395. Zosim. v. Claudian. in Rufin. II.

Dans cet intervalle, Stilicon avoit fait une expédition sur le Rhin contre les Francs et les Alemans déjà forcés à la paix par Arbogaste. Stilicon les contint par sa seule présence. Il les obligea par la terreur de ses armes et sans livrer de combat, à renouveler les traités. Les deux frères, Marcomir et Sunnon, rois des Francs, cherchoient encore à remuer. L'un des deux, livré à Stilicon, fut exilé dans la Toscane; l'autre fut tué par les siens. S'il faut en croire le poète Claudien, Stilicon im- Claudian. in Stil I, p. 482.

395. posa de nouveaux rois à cette nation, c'est-à-dire apparemment que ce ministre habile dans l'intrigue fit prévaloir chez les Francs la faction romaine qu'il dirigeoit. Ainsi avoit fait Arbogaste que l'on nous représente comme mêlé aux dissentions civiles de ses compatriotes, quoique général au service de l'Empire. Stilicon termina cette expédition en quelques jours, et ne quitta les bords du Rhin qu'après avoir dicté la paix. Parmi les peuples qui traitèrent avec lui, on nomme les Sicambres, les Bructères, les Chérusques, les Chauques, qui se confondirent dans la confédération des Francs; les Suèves et les Alemans. Ceux-ci ne formèrent qu'un même peuple qui habitoit entre le Mein et le Danube au-dessus du pays occupé par les Francs. Le mélange des Suèves, peuple des plus anciens de cette contrée, avec différentes nations germaniques, leur avoit fait donner dans les derniers temps le nom d'Alemans, qui dans leur langue exprimoit cette confusion de peuples, et qu'ils portèrent indifféremment avec le premier. Ils étoient souvent en guerre avec les Francs leurs voisins, et de tout temps connus des Romains qui passèrent plus d'une fois le Rhin pour réprimer leurs brigandages. Stilicon se fit livrer des otages par les uns; aux autres, il demanda des recrues qu'il fit entrer dans les milices romaines. Cette frontière si souvent violée, redevint tranquille. Les courses

Claudian. de IV cons Hon. p. 218. Id. in Eutrop. I, p 410. Id. de B. Get. p. 593.

Agath. I.

de ces Barbares parurent cesser tant que Stilicon vécut, et ne recommencèrent que lorsque les plaines de l'Italie eurent été foulées par ceux qui descendoient de l'Orient. 395.

Stilicon partit enfin pour ces provinces, sous prétexte d'aller au secours de l'Orient ravagé par les Goths, mais en effet dans l'intention de perdre Rufin. Quelques-uns l'accusent d'avoir eu l'ambition de placer son fils Euchère sur le trône impérial, en même temps que Rufin cherchoit à y monter lui-même. Il laissa Honorius à Milan; et prenant avec lui les troupes d'Occident avec celles d'Orient que Théodose avoit laissées en Italie, il passa les Alpes Juliennes à la tête d'une armée nombreuse, composée de milices de toutes les parties de l'Empire. Il traversa la Dalmatie et arriva dans la Thessalie où Alaric étoit alors arrêté. Au bruit de sa marche, Alaric avoit rappelé ses Goths dispersés dans le pays. Il les rassembla dans une vaste plaine qu'il entoura d'un double fossé et d'une palissade. Ses chariots formoient un rempart autour de son camp. Stilicon étoit à peu de distance de l'ennemi, il se disposoit à le combattre, quand tout-à-coup il reçut un message d'Arcade qui lui redemandoit l'armée d'Orient. C'étoit Rufin qui avoit surpris cet ordre à l'empereur. Stilicon vit avec douleur ses projets trompés par l'adresse de son rival. Ses troupes frémissoient de se voir arracher une victoire qu'elles

Philost. XI, 3.

Claudian. in Rufin. II.

395. Claudian. in Stil. II. regardoient comme certaine. Toutefois il n'osa désobéir, soit que le nom de Théodose lui imposât encore ; soit qu'il craignît en déclarant la guerre à l'empereur, de se voir abandonné de ses mercenaires ; ou qu'il cédât même à cette éspèce de trouble et d'hésitation que les caractères les plus fermes éprouvent quelquefois dans les instans décisifs. Stilicon renvoya à l'empereur l'armée d'Orient et la moitié du trésor de Théodose. En se séparant de ces milices qui lui avoient montré un grand dévouement, il leur donna pour les conduire le comte Gaïnas, capitaine Goth, qui avoit également suivi Théodose en Italie, et qui agissoit de concert avec Stilicon. Gaïnas traverse la Macédoine, passe sous les murs de Thessalonique et dirige sa marche sur Constantinople.

Zosim. Socr. Sozom. Philost. Marc. chr. Claudian. in Rufin. Chr. Pasch. Lorsque ces troupes furent arrivées au palais de l'Hebdomon, à quelques milles de la ville impériale, Arcade en sortit accompagné de Rufin pour aller à leur rencontre selon la coutume. Celui-ci étoit magnifiquement vêtu : il s'avançoit d'un air fier et triomphant. Il s'attendoit, dit-on, à être ce jour même déclaré Auguste par l'armée, à l'aide des intelligences qu'il avoit pratiquées avec les principaux officiers. Il se fioit sur-tout à son éloquence et à la dignité de son air comparée à la stature médiocre, à l'extérieur débile d'Arcade. Il croyoit que les troupes

27 novembre 395.

qui revenoient d'Italie le préféreroient sans difficulté à un prince si peu digne de commander. Il apportoit de l'or pour le distribuer aux légions, et l'on ajoute qu'il avoit fait battre à cette occasion de la monnoie à son effigie. Mais les soldats étoient instruits déjà de sa perfidie. On avoit découvert que c'étoit lui qui avoit attiré Alaric dans les provinces. Arcade ayant paru devant eux, ils le saluèrent avec respect et en reçurent également le salut. Rufin s'avance à son tour. Il s'adresse à chacun avec une complaisance et une familiarité étudiées, il les félicite sur leur retour, leur rend compte de la santé de leurs parens, loue la valeur qu'ils ont déployée dans l'expédition d'Italie. Cependant au signal donné par Gaïnas, les soldats l'entourent et le massacrent aux pieds de l'empereur. Ses membres furent dépecés, on lui coupa la tête et on la mit au haut d'une pique avec une pierre dans la bouche. On la porta dans toute la ville avec sa main droite que les soldats promenoient de porte en porte en demandant l'aumône pour cet homme dont l'avarice avoit été insatiable. Le peuple répandoit l'argent pour témoigner sa joie de se voir délivré d'un ministre abhorré. L'eunuque Eutrope, l'un des agens de Stilicon dans toute cette trame, jouissoit déjà de la faveur dans l'intérieur du palais. Sous un prince gouverné en

395.

Marc. chr.

395. Zosim. aveugle par ses favoris, il se substitua naturellement au crédit de Rufin. Il commença par s'emparer de la plus grande partie des biens de ce malheureux, et abandonna l'autre à ses amis.

Zosim. Claud. Alaric se voyant libre par la retraite de Stilicon qui n'avoit pu tenir la campagne après la défection des Orientaux, étoit sorti de son retranchement. Il arriva au pas des Thermopyles. Antiochus, proconsul de l'Achaïe, et Gérontius qui avoit la garde de ce passage important, le lui livrèrent, tous deux d'intelligence avec Rufin. Le préfet, dit-on, leur avoit remis ce commandement, afin de servir ses projets en donnant entrée aux Barbares. Alaric pénètre dans la Béotie et dans l'Attique. Les Goths ravageoient la campagne qu'ils souilloient de meurtres et d'incendies. Ils passèrent l'isthme de Corinthe qui leur fut livré par la même trahison. Ils se répandirent dans le Péloponnèse, où ils saccagèrent ces villes célèbres qui avoient fait la gloire de la Grèce, Corinthe, Argos, Sparte.

Zosim. v. Claudian. cons. IV Honor. p. 220, 221. Ils passèrent ainsi le reste de l'année à désoler la Grèce. Stilicon à qui un revers inattendu n'avoit point fait perdre de vue ses projets, voulut y retourner une seconde fois, si l'on n'aime mieux supposer, comme il est vraisemblable, qu'il avoit pris position dans le pays avec le peu Murator., Annal. d'Ital. de troupes qui lui restoient. Il les transporta par

mer l'année suivante dans les ports du Péloponnèse. Il pressa les Goths en Arcadie, en détruisit un grand nombre et les fit fuir sur le mont Pholoé près de Pise, où ils étoient près de périr de faim et de misère. Il entreprit même de détourner le cours d'une rivière pour les forcer de se rendre. Mais au moment de réussir, l'on dit que ce grand capitaine se relâcha, qu'il donna aux Goths, par sa négligence, le moyen d'échapper et de se retirer en Épire. On peut croire aussi que l'ennemi commun fut sauvé encore cette fois par la Cour de Constantinople que gouvernoient les ministres du palais. Ces indignes favoris, ne pouvant lutter contre le génie de Stilicon, aimoient mieux voir ruiner l'Empire que leur crédit emprunté. Eutrope, dont Stilicon s'étoit servi pour perdre Rufin, n'avoit pu succéder à celui-ci sans devenir l'ennemi du lieutenant d'Honorius. La Cour de Constantinople ne voyoit pas non plus sans indignation que ce puissant ministre, à la tête des milices d'Occident, entreprît de se faire le vengeur de l'Orient, et s'arrogeât un droit de protection sur tout l'Empire. Arcade, ou plutôt Eutrope qui le dirigeoit, ne voulut point devoir son salut à Stilicon pour tomber ensuite sous sa dépendance. Il fit un traité avec Alaric qui dévastoit alors l'Épire. Le chef des Goths fut reconnu duc de l'Illyrie orien-

396.

Claudian. in Eutrop. II, p. 440.

396. tale, c'est-à-dire, commandant des troupes de cette province qui joignoit l'Occident à l'Orient. C'étoit, comme il y parut bientôt, remettre à ce chef audacieux de nouvelles forces pour se créer une puissance dans l'Empire même. Stilicon, encore une fois déçu dans ses espérances, repassa la mer avec son armée et retourna en Italie, abandonnant la Grèce où ses troupes, dit-on, n'avoient causé guère moins de dommage que les Barbares.

Le gouvernement de l'eunuque Eutrope combla le déshonneur de l'Empire. Rufin, tout méchant qu'il étoit, avoit eu des qualités apparentes qui sembloient légitimer sa haute fortune. Mais le nouveau favori réunissoit en sa personne tous les vices qui pouvoient le rendre odieux et méprisable. Né dans la servitude, il avoit traîné son opprobre de maison en maison, occupé aux plus viles fonctions des esclaves, jusqu'à ce que le sort le fît tomber enfin dans celle de l'empereur Théodose où il commença de s'élever à quelques emplois plus honnêtes. Devenu grand chambellan d'Arcade, il s'empara de son esprit et disposa de ce foible prince comme d'un jouet. Du ministère secret de chambellan à l'aide duquel il gouvernoit son maître, il parvint aux fonctions publiques des magistratures, dont son infamie et l'abjection attachée au nom d'eunu-

Zosim. v. Marcell chr.

que sembloient l'exclure. L'on avoit vu, même sous les premiers empereurs, des affranchis diriger le gouvernement, disposer de l'adoption et donner des princes à Rome. Les règnes de Claude et de Néron avoient dès long-temps montré l'exemple de cet indigne patronage. Mais Rome vit alors ce scandale passer du secret du palais dans l'administration de l'État; un eunuque, pour la première et pour la dernière fois, revêtu des dignités de la République, dominer comme magistrat et non plus comme favori. Quoique le consulat, l'Empire même, eussent été livrés à des hommes sans nom, à des Barbares; les Romains eurent horreur de cette dernière prostitution comme d'un excès de honte qu'ils n'avoient point encore connu. 396.

Eutrope écarta par de fausses accusations, par des exils et d'autres voies iniques, tous ceux qui avoient quelque crédit près du prince, qui se distinguoient par une réputation de mérite ou de services rendus. Il ne vouloit point que personne pût approcher de l'oreille d'Arcade. Il entretenoit des espions dans toutes les provinces pour l'informer de la fortune de chacun. Le poids de l'oppression accabloit tout le monde, mais sur-tout les grands et les sénateurs. Ayant ruiné, banni ou intimidé tous ceux qui eussent pu lui faire ombrage ou dont les richesses ten- Zosim.

396. toient son avarice, il ne voyoit plus que Stilicon qui fût à craindre. Il trembloit qu'il ne lui reprît envie de venir à Constantinople, où il se fût rendu maître des affaires. Il connoissoit d'autant mieux les desseins de cet ambitieux ministre, qu'il les avoit servis contre Rufin. Une fois qu'il avoit pris la place de Rufin, il avoit pensé à se mettre comme lui hors de tutèle, en affranchissant son autorité et celle de la Cour qu'il dirigeoit, de l'influence d'Occident. Il s'appliquoit donc sur-tout à exclure Stilicon de l'Orient. Il profita de la mauvaise intelligence que les dernières tentatives de Stilicon avoient fait naître entre les deux Cours, pour persuader à Arcade de rompre avec lui en le faisant déclarer ennemi public par un décret du sénat de Constantinople. On saisit les biens qu'il possédoit en Orient. Eutrope se flattoit par-là de s'être mis à l'abri des pièges où Rufin avoit péri. Car Stilicon ne pouvoit en venir à la force ouverte sans attaquer à-la-fois l'empereur et son ministre, et cette extrémité devoit le perdre lui-même. Ces démêlés de Cour n'étoient pas beaucoup moins dangereux qu'une guerre civile. Ils tenoient l'Orient et l'Occident en défiance, divisoient les forces de l'Empire. Chacun des rivaux étoit disposé à recourir à l'appui des Barbares plutôt que de céder à l'autre. Les intelligences étoient faciles avec des

Claudian. in Stil. 1, p. 489.

chefs étrangers qui commandoient souvent à-la-fois les milices romaines et des corps de leur nation ; et l'exemple de Rufin pouvoit tenter les ambitieux, parce qu'ils avoient toujours les moyens de le suivre. Si la crainte et l'incertitude du succès empêchoient qu'on ne prît les armes, on cherchoit à se nuire par des pratiques secrètes. Eutrope s'efforçoit de corrompre les lieutenans de Stilicon. Celui-ci découvrit même, si l'on en croit le poète Claudien son panégyriste, un complot formé contre sa vie. Ainsi l'Orient et l'Occident, souvent opposés l'un à l'autre par des rivalités sanglantes, étoient maintenant troublés par des dissentions sourdes qui leur ôtoient toute action, toute vigilance contre l'ennemi extérieur, et même contre celui que l'Empire nourrissoit dans son sein.

396.

Claudian in Stil. 1, p. 488, 489.

Eutrope crut avoir trouvé l'occasion de soustraire l'Afrique à l'obéissance d'Honorius. Le comte Gildon y commandoit. Il tiroit son origine de princes Maures qui gouvernoient leurs sujets sous l'autorité de l'Empire. Il étoit resté à-peu-près neutre durant la tyrannie d'Eugène ; mais il ne pensoit qu'à profiter des troubles pour établir sa propre domination sur la province. Il écouta les insinuations d'Eutrope qui l'invitoit à se ranger au parti d'Arcade, et crut qu'en détachant l'Afrique de l'Occident, il parviendroit à

397.

Zosim. v. Marc. chr. Claudian. de B. Gildon.

l'enlever à l'Empire. Stilicon le fit déclarer en-
397. nemi public par le sénat de Rome. Cette compa-
Symmach. lib. IV, ep. 4. gnie interposoit sa médiation entre les deux Augustes. Elle députa près d'Arcade pour le prier de ne point donner protection à un homme que l'on ne devoit plus considérer que comme un rebelle et un ennemi du nom romain. « Il ne pouvoit lui-même avec justice chercher à étendre son autorité sur une province qui avoit toujours dépendu de l'Occident. » Ces négociations n'ayant point eu de succès, la guerre d'Afrique devint inévitable. Le ministre d'Honorius alloit être engagé dans une affaire difficile et qui coupoit court à tous ses projets sur l'Orient. Mais Mas-
398. cezel, l'un des frères de Gildon, qui avoit refusé de partager sa révolte, ayant débarqué en Afrique avec une flotte et des troupes que Stilicon lui avoit remises, attaqua son frère près de Thébeste, à l'extrémité de la Numidie, le défit et le força de se donner la mort. La province fut rétablie aussitôt sous l'obéissance de l'Occident. Cette courte rebellion fit éclater davantage la haine des deux ministres et les dissentions des Cours. Au milieu de ces brouilleries et de ces intrigues, les généraux Barbares qui disposoient des troupes romaines ou de leurs propres milices, et qui tenoient les principaux commandemens des provinces, aspiroient à l'indépendance,

Déjà d'autres révoltes éclatoient. Vers le même temps, Stilicon donna un nouveau soutien à sa grandeur, en mariant le jeune empereur son pupille, qui n'avoit pas encore quatorze ans, à sa fille Marie, née de la nièce de Théodose, et qui elle-même n'avoit point atteint l'âge nubile. Les deux ministres s'efforçoient ainsi d'étayer leur puissance par tous les moyens, à la différence que Stilicon réprimoit les Barbares et maintenoit la paix sur les frontières par la gloire et la terreur de ses armes, et qu'Eutrope proclamé consul et patrice, en dominant la Cour d'Orient, étoit trop foible et trop méprisé pour inspirer le respect au dehors et assurer l'obéissance au dedans. Cet eunuque commença l'année suivante (399) son consulat, qui a été noté dans les Annales comme l'opprobre du nom romain. Aussi Stilicon refusa de souscrire à la honte de l'Empire et de reconnoître en Occident la magistrature d'Eutrope.

398.
Zosim. v.
Tillemont.

399.
Marc. chr.
Claudian. in Eutrop.

Gaïnas, capitaine Goth, le même qui avoit été l'agent de Stilicon pour perdre Rufin, ne voyoit pas avec moins de dépit l'élévation de l'eunuque dont il étoit en partie l'auteur. Cet homme qui avoit passé le Danube comme un simple aventurier, pour venir gagner la solde de la milice romaine, étoit parvenu à la dignité de maître de l'infanterie et de la cavalerie. Toute-

Zosim. v.
Socr. VI, 6.
Sozom. VIII, 4.
Philost. XI, 8.
Claudian. in Eutrop. II.

399. fois il se plaignoit encore du prix léger que ses services avoient reçu. Gaïnas étoit jaloux d'Eutrope qui ne contentoit pas la cupidité insatiable de ce Barbare. Il résolut de le ruiner comme Rufin, pour se mettre à sa place. Il se servit pour cela d'un autre Goth nommé Tribigilde, qui commandoit un corps de sa nation dans la Phrygie. Celui-ci venoit de se présenter devant Eutrope qui l'avoit renvoyé les mains vides. Gaïnas échauffe son ressentiment, il se concerte avec lui. Tribigilde part de Constantinople comme pour aller visiter sa troupe qui avoit ses cantonnemens de l'autre côté du détroit. Il la rassemble, l'excite aux armes ; il appelle sous ses drapeaux les Barbares qui avoient reçu des terres, ramasse des esclaves et une multitude de gens sans aveu, pille et dévaste cruellement la Phrygie, la Pisidie. Les habitans des provinces voisines, saisis de terreur, se jettent sur la côte pour fuir de là dans les îles.

Gaïnas envoyé pour réprimer ces brigandages, se tenoit avec une flotte sur la côte de l'Hellespont. Il dirigeoit lui-même les démarches de Tribigilde. Il l'exhortoit à porter le théâtre de la guerre en Thrace, dans l'espoir de surprendre Constantinople. Celui-ci effrayé de la hardiesse d'une telle entreprise, n'osa l'exécuter. Il man-

qua ainsi l'occasion que son compagnon lui offroit. 399.

Alors Gaïnas passa lui-même le détroit. Mais au lieu de s'opposer au ravage du pays, il en restoit tranquille spectateur, tout en faisant semblant de suivre le rebelle et de l'observer. Comme il n'avoit pu l'entraîner sous les murs de Constantinople, il voulut du moins profiter de la consternation générale pour en venir à ses fins. Il écrivit à l'empereur et au sénat qu'il n'étoit plus possible d'arrêter les progrès du rebelle. « Tribigilde, disoit-il, étoit près de passer l'Hellespont. On ne pouvoit le désarmer qu'en lui donnant la satisfaction qu'il demandoit : c'étoit de lui livrer Eutrope, principal auteur des maux publics et la cause de toute cette guerre. Autrement, il ne falloit pas espérer de voir cesser le fléau qui désoloit l'Asie. »

Ce fut une des causes de la ruine du favori; Gaïnas qui n'avoit pu le faire tomber dans ses piéges à Constantinople, ayant livré l'Asie aux armes des Goths pour faire de sa chute une des conditions de la paix. Mais ce qui acheva de précipiter Eutrope, ce fut sa propre tyrannie et son arrogance portée au comble par ses nouvelles dignités. En plaçant Eudoxie dans le lit d'Ar- Socr. VI, 5.
cade, il avoit cru la soumettre au même joug Sozom. VIII, 7. Philost. XI, 6.

399. que l'imbécille empereur. Blessé de ne point trouver chez elle la docilité à laquelle il s'étoit attendu, il la menaça de la faire chasser de la Cour. Eudoxie qui faisoit alors l'apprentissage de son crédit sur son époux, et qui apprenoit à disputer la faveur à l'eunuque, alla trouver Arcade à l'heure même avec les deux filles qu'elle avoit de lui, Flaccille et Pulchérie. Elle fond en larmes, met en œuvre tous les artifices que la colère et la passion inspirent aux femmes, et lui demande vengeance de son ministre. Arcade violemment ému des pleurs et des cris de son épouse et de ses deux enfans, appela sur-le-champ Eutrope, lui ôta ses biens et ses charges, et le chassa du palais. A cet ordre imprévu d'un prince qui usoit pour la première fois de sa volonté, Eutrope fut confondu, toute sa grandeur imaginaire s'évanouit, les courtisans et les flatteurs qui l'entouroient l'abandonnèrent. Resté seul, sans appui, ce consul qui naguère écrasoit tout le monde de son orgueil, s'échappe et va chercher un refuge aux pieds des autels contre la fureur populaire qui le poursuivoit. Ce fut un triomphe pour l'Église de protéger ce même homme qui lui avoit fait ôter peu auparavant, par une loi, le droit d'asile accordé à ses temples.

Cependant le peuple demandoit à grands cris la mort d'Eutrope. Dans les places, dans les

théâtres, par-tout on entendoit des voix qui s'é- 399.
levoient contre lui. La soldatesque se joignoit à la populace et augmentoit la rumeur. Gaïnas pressoit son supplice, il fatiguoit Arcade pour qu'il le sacrifiât au bien de la paix et au salut des provinces. Des soldats envoyés par l'empereur accoururent pour l'arracher de son asile. Ils entourèrent l'église l'épée nue. Saint Jean Chrysostôme, évêque de Constantinople, quoiqu'il eût lui-même été en butte au despotisme de l'eunuque, prit généreusement la défense de son suppliant. Il monta en chaire et fit ce discours si célèbre dans les fastes de l'Église, où il développa le miracle de la Providence divine qui avoit contraint le destructeur des asiles à venir lui-même confier son salut aux autels des chrétiens, lorsque tout le reste lui manquoit. Il recommanda le fugitif à la commisération du peuple qui accouroit pour contempler son infortune. Il refusa de le livrer malgré la force qui environnoit l'église. Eutrope resta quelques jours dans l'enceinte. Puis, ayant voulu s'échapper, il fut pris et envoyé en exil dans l'île de Chypre. Cette chute si soudaine ne put désarmer la haine de ses ennemis. Il fut bientôt après enlevé de Chypre et ramené à Constantinople pour y être jugé; puis conduit à Chalcédoine où on lui trancha la tête. Son nom fut rayé des fastes consulaires.

Tillemont, mém. eccl., t. XI, S. Chrys., art. 56.

399. Les deux favoris d'Arcade avoient eu une fin bien funeste en peu de temps : ce qui n'effraya point les ambitieux qui espéroient s'emparer de l'esprit d'un prince si facile à gouverner. Mais l'impératrice Eudoxie voulut à son tour goûter le pouvoir. Le Goth Gaïnas délivré de deux ministres qui l'importunoient, espéra aussi profiter de leur ruine pour sa propre grandeur.

400. Zosim. v. Socr. vi, 6. Sozom. viii, 4. Philost. xi, 8. Marc. chr.

Ce fourbe n'avoit point encore levé le masque. Il se tenoit toujours de l'autre côté du détroit, où il disposoit entièrement de Tribigilde dont il avoit fait comme le bras et l'exécuteur de ses desseins. Il ménagea quelqu'espèce d'accommodement entre ce mercenaire et l'empereur. Après quoi, les deux Goths ayant joint leurs armées à Thiatyres dans la Lydie, se dirigèrent ensemble sur Constantinople. Ils se séparèrent dans la marche. Gaïnas prit le chemin de la Bithynie, et Tribigilde celui de l'Hellespont, saccageant comme de concert le pays par où ils passoient. Ils s'arrêtèrent, l'un à Chalcédoine, l'autre à Lampsaque, d'où ils enfermoient tout le détroit et menaçoient Constantinople.

La Cour étoit dans l'effroi. On n'avoit point d'armée à opposer aux Goths. La mer leur étoit ouverte jusqu'aux portes de la ville impériale. D'un autre côté, ils étoient entièrement maîtres de l'Asie qu'ils pouvoient ravager à leur gré.

Dans cette extrémité, Arcade députa à Gaïnas 400.
pour lui demander quels étoient ses desseins et lui offrir tout ce qu'il voudroit pour l'adoucir. Gaïnas exigea que l'empereur passât le détroit, sous prétexte qu'il ne pouvoit conférer qu'avec lui. Il fallut donc qu'Arcade dévorât encore cette humiliation, et vînt en personne soumettre la majesté impériale à l'arrogance d'un chef Barbare. Ils s'abouchèrent dans l'église de Sainte-Euphémie près de Chalcédoine. Ce fut là que le Goth demanda à l'empereur le sacrifice de ses plus chers amis, des principaux chefs du gouvernement et du sénat. Il voulut qu'Arcade les lui remît entre les mains pour en disposer à son gré. A ces conditions, il devoit poser les armes, en conservant ses charges de général de l'infanterie et de la cavalerie romaine. Trois ministres de l'empereur lui furent livrés ; mais Gaïnas, après les avoir effrayés de l'appareil du supplice, épargna leur vie et se contenta de les envoyer en exil. L'on convint encore que Gaïnas et Tribigilde repasseroient le détroit et seroient reçus sur l'autre bord. L'empereur et le capitaine Goth se promirent réciproquement de ne point se tendre de piège : condition qui n'étoit guère moins humiliante que la première. Celui-ci se voyoit déjà l'arbitre du prince destitué de ses plus fidèles conseillers ; il alloit gouverner les affaires de

400. l'Empire à son bon plaisir, avec le secours de ses Goths qui restoient toujours autour de lui. Ce fut dans ces pensées qu'il traversa le détroit. Tribigilde ayant passé à sa suite dans la Thrace, y mourut bientôt après. Quant à Gaïnas, il s'arrêta à Constantinople pour y suivre ses desseins.

Il se servit d'abord de sa dignité de général de la milice romaine, pour écarter de Constantinople les forces de l'Empire afin de livrer la ville aux Goths. Il dispersa çà et là les soldats d'origine romaine. En même temps il fit entrer ses troupes. La ville impériale étoit comme inondée de Barbares aux ordres de Gaïnas. Il voulut exciter une sédition, espérant se rendre maître au milieu du tumulte, et entreprit de livrer au pillage les banques des orfèvres et des changeurs. Ceux-ci instruits du complot, ayant fermé leurs maisons, il prit une autre résolution, qui étoit de mettre le feu au palais durant la nuit. Ce dessein échoua également par la bonne garde que l'on y fit.

Enfin, résolu d'éclater, il sortit de Constantinople le 10 de juillet, sous prétexte de soigner sa santé. Il y laissa un corps de Goths qui surpassoit de beaucoup le nombre des soldats prétoriens, et se retira à sept milles de la ville. Il avoit donné des instructions à sa troupe pour prendre les armes à un moment désigné et fon-

dre sur les Romains, tandis que lui-même livreroit l'assaut aux portes. Constantinople touchoit à sa dernière heure; elle alloit peut-être changer de maîtres avec tout l'Orient. L'impatience et la témérité du capitaine Goth la sauvèrent. Gaïnas ayant fait approcher ses soldats sans attendre le signal qu'on devoit lui donner de la ville, les gardes qui étoient aux portes jetèrent des cris d'alarme. Le peuple se souleva, on prit les armes, on barricada les portes. Les Goths furent repoussés à coups de traits du haut des murs et ne purent pénétrer. Ceux du dedans surpris par le soulèvement qui avoit éclaté dans tous les quartiers, taillés en pièces dans les rues, assaillis de pierres, de traits et d'armes de toute espèce, se retirèrent au nombre de sept mille vers l'église que les Goths avoient dans Constantinople. En même temps Arcade donnoit un édit pour déclarer Gaïnas ennemi public, et ordonnoit de faire main-basse sur tous les Barbares qui étoient enfermés dans la ville. Le peuple et les soldats se portèrent autour de l'église, et comme on n'osoit les y forcer de peur de les pousser au désespoir, on démolit le toit, on jeta sur eux des poutres embrasées, et on mit le feu à l'église où ils furent consumés.

400.

Dès-lors Gaïnas repoussé de Constantinople, se déclara ouvertement ennemi de l'Empire. Il

se mit à désoler la Thrace. Les habitans instruits
400. par les précédentes invasions, abandonnèrent la campagne et se retirèrent dans les villes avec leurs vivres et leur bétail. Le chef Goth ne trouvant rien à piller, descendit vers la Chersonnèse, dans l'intention de repasser l'Hellespont et de recommencer ses déprédations en Asie. Il avoit fabriqué avec un art grossier des radeaux et des barques pour transporter les hommes et les chevaux sur l'autre rive. Mais Fravita, autre capitaine de la même nation, attaché à la milice romaine, se tenoit sur la côte. Il observoit jour et nuit le passage des Goths avec une flotte bien équipée dont Arcade lui avoit remis le commandement. Il chargea celle de Gaïnas au moment où elle s'abandonnoit au courant. Il la coula à fond, fit périr une multitude prodigieuse de ces Barbares. Gaïnas désespéré, se retira avec ce qu'il put sauver et reprit le chemin de la Thrace. Ayant perdu presque toute sa troupe et ne trouvant plus de sûreté dans l'Empire, il se proposoit de repasser le Danube et de fixer sa demeure dans sa première patrie. Son mauvais sort l'y suivit. Les Huns ne pouvant souffrir un chef indépendant dans un pays qu'ils avoient conquis, voulurent l'en déloger. Gaïnas se défendit avec courage et périt en combattant pour ses foyers.
Zosim. Chr. Pasch. Les Huns envoyèrent sa tête à Arcade et elle fut

montrée au peuple de Constantinople. Ainsi l'empire d'Orient échappa par la faveur de la fortune plus que par la prudence du prince, à un péril imminent et à une ruine presque certaine. 400.

Dans le même temps, un Goth bien plus célèbre, Alaric, faisoit une incursion en Italie avec Radagaise, autre chef de cette nation. Alaric avoit appris le chemin de l'Italie sous Théodose qu'il avoit accompagné dans l'expédition contre Eugène. De l'Illyrie orientale où il commandoit les milices comme duc de la province, il tourna vers la Pannonie et les Alpes Juliennes au lieu de se porter comme la première fois sur la Macédoine et la Grèce. Cette expédition dont le détail ne nous est pas connu, eut, à ce qu'il semble, assez peu de résultat. Jornandès prétend qu'Alaric fut alors créé roi par les Goths qui étoient sous ses ordres; car il ne paroît point qu'il eût eu jusque-là d'autre rang que celui d'un simple chef de Barbares. Toutefois il vaut mieux supposer qu'Alaric ne changea point encore de titre ni d'autorité. La nation des Goths occidentaux qui avoit passé le Danube du temps de Valens, étoit alors disséminée sous ses divers chefs dans la Thrace et la Mésie jusques à l'Illyrie orientale. La supériorité de gloire qu'Alaric obtint parmi les autres chefs et l'éclat de ses armes ayant fait de la troupe qu'il commandoit le point auquel

Jornand. de reb. Get. Prosp. chr.

se rallièrent depuis ces différentes colonies, il
400. fonda réellement la première monarchie des Goths dans l'empire romain, c'est-à-dire, celle des Visigoths. L'historien Jornandès, Goth d'origine, mais d'ailleurs assez peu instruit des affaires même de sa nation, ajoute que ce prince ayant traversé la Pannonie, laissa Sirmium à sa droite et pénétra dans l'Italie sans trouver de résistance. Il fit de grands dégâts dans la partie supérieure, principalement dans le voisinage d'Aquilée et des Alpes Juliennes. Il paroît que ces ravages se prolongèrent jusque dans l'année suivante; mais l'on ignore quel moyen prit Stilicon pour éloigner Alaric, si celui-ci se retira de lui-même, s'il y fut forcé par une marche du capitaine d'Honorius, ou même s'il quitta pour lors les campagnes d'Italie où il trouvoit un butin si riche et si facile.

Il y reparut deux ans après. Alaric se mit en
402. marche sur la fin de l'automne de l'an 402. Il força les Alpes couvertes de glaces : il pensoit que ses Goths accoutumés aux frimas du nord feroient la guerre avec plus d'avantage que les Romains durant les rigueurs de la saison. Stilicon étoit alors occupé à réprimer les Barbares voisins du Norique et de la Vindélicie que la nouvelle de l'approche d'Alaric avoit soulevés. Déjà ils étoient entrés dans le Norique dont ils occu-

Claudian. de B. Get. Id. de VI cons. Honor. Prosp. chr. Cassiod. chr.

poient les défilés. Stilicon s'y montra au cœur de l'hiver, il apaisa ce mouvement par la présence de ses armes. Il se fit livrer par ces peuples un certain nombre de guerriers d'élite, manda les légions de Bretagne, rappela les cohortes qui gardoient les bords du Rhin. Car il avoit tellement affermi les frontières par ses expéditions ou par les ordres qu'il avoit donnés, que les Barbares du Rhin n'osèrent troubler la paix. Ils respectèrent encore la barrière de ce fleuve qui les séparoit de l'Empire. 402.

Cependant maître des passages, Alaric descendoit dans l'Italie citérieure. Il étoit arrivé déjà sur l'Adda et s'étoit posté entre Stilicon qui revenoit de Rhétie pour s'opposer à sa marche et Honorius qui se tenoit dans Milan. Stilicon avoit laissé derrière lui le gros de son armée. Il accouroit en toute hâte avec quelques corps d'élite pour sauver la Cour et le prince. En arrivant, il trouva le pont de l'Adda occupé. Il fit une attaque de nuit, s'ouvrit un passage avec l'épée à travers le camp ennemi, franchit le fleuve à la nage et alla rejoindre l'empereur. Déjà la terreur se répandoit dans toute l'Italie. Rome fortifioit ses murailles dès long-temps négligées. Cette grande cité habituée à considérer de loin les orages de la guerre et à qui son long repos et sa situation ne laissoient point imaginer qu'ils pussent

403. VI Cons. Hon. p. 645-647.

VI Cons. Hon. p. 651.

403. approcher d'elle, trembloit en les voyant presque à ses portes.

B. Get. p. 601, 604. La marche de Stilicon ne put empêcher Alaric de passer le Pô. Ce prince arrêté apparemment par l'armée qui étoit en face de lui derrière l'Adda et du côté de Milan, se jeta sur la gauche vers le Pô; et marchant vers la frontière de Ligurie, il arriva à Pollence ville aujourd'hui détruite, sur la rivière de Borbo, à peu de distance d'Asti. Il se trouva à l'extrémité même de l'Italie et près des Alpes Cotiennes. Alaric, si l'on en croit l'historien Goth, prenoit alors le chemin des Gaules où Honorius lui avoit promis des établissemens pour détourner ailleurs ce torrent qui se débordoit sur l'Italie.

Stilicon le suivoit dans sa retraite. Ayant reçu le reste de son armée, il avoit passé le fleuve après lui et le cherchoit pour le combattre. Ce fut à Pollence que les deux ennemis se rencontrèrent. A la vue d'Alaric, Stilicon le fit charger d'abord par une troupe d'Alains qui fut repoussée par les Goths et renversée sur le corps d'armée. La déroute des Alains y eût mis le désordre, si Stilicon ne fût accouru avec les légions pour tout réparer. Alors s'engagea un combat sanglant et vivement disputé, et tel qu'aucun autre plus acharné n'avoit eu lieu entre les Romains et les Barbares depuis la journée d'Adria-

nople. Enfin la fortune pencha pour les Romains. Les Goths, quoique non rompus, furent forcés d'abandonner le champ de bataille. Les Romains délivrèrent une foule de captifs que les Barbares traînoient après eux. La femme d'Alaric et toute sa famille tombèrent dans les mains du vainqueur avec les bagages pleins des dépouilles de la Grèce. C'est à-peu-près tout ce que les contemporains nous ont appris sur cette action où Stilicon recueillit le fruit de son activité et de sa conduite. Après avoir perdu une partie de ses troupes et toutes ses richesses, Alaric se retira sur l'Apennin : il étoit encore maître de cette chaîne et des défilés. Le général romain craignit même que ce prince ne descendît par là dans la Toscane et ne livrât au pillage l'Italie inférieure. Il crut donc à propos de lui accorder la paix. Alaric obtint la liberté de sa femme et laissa ses enfans pour otages, promettant de vider l'Italie, de retourner dans l'Illyrique où étoient ses quartiers et le commandement qu'Arcade lui avoit confié. Il paroît que sa retraite fut la principale condition de la paix. On voit du moins que par ce traité, Stilicon délivra l'Italie inférieure et reporta la guerre au-delà du Pô. Alaric repassa sur l'autre rive de ce fleuve.

403.

B. Get. p. 608. VI Cons. Hon. p. 632, 636.

VI Cons. Hon. p. 624, 626, 635.

p. 636.

Stilicon le suivoit toujours. Il éclairoit sa marche. Le prince Goth, si l'on en croit Claudien,

403. arrivé de l'autre côté du Pô, cherchoit à rompre le traité et recommençoit ses ravages. Stilicon profita d'un pays difficile et tout coupé de rivières. Il entoura Alaric de postes et d'embuscades. Il gagna une partie des Barbares qui l'accompagnoient. Il faillit le prendre lui-même dans un nouvel engagement qui eut lieu près de Vérone. L'ardeur imprudente des Alains qui prévinrent ses ordres, favorisa la fuite du Goth. Alaric se retira par les hauteurs où il acheva de perdre une grande partie de ses bandes qui désertoient journellement son camp pour passer chez les Romains. Il souffroit du défaut de vivres et de la contagion. Toutefois Stilicon ne put le forcer de descendre de ses hauteurs et d'accepter le combat. Le prince Goth parvint à regagner les Alpes et la frontière d'Illyrie où il arriva presque seul, abandonnant sa proie, et laissant ses compagnons sur les champs de bataille ou dans les rangs de l'ennemi. Mais cette expédition malheureuse lui servit d'instruction : un courage tel que le sien ne trouvoit dans un mauvais succès qu'un aiguillon pour de nouvelles entreprises mieux concertées.

p. 632.

404. Ainsi donc les Barbares n'insultoient plus seulement la frontière de l'empire romain. Ils avoient pénétré le centre de l'Italie. Les milices étrangères à la solde des Romains avoient parcouru

Zosim. v. Jornand. de reb. Get. c. 29. Tillemont, Honoré, art. 21.

toutes les provinces, soit comme ennemies, soit comme auxiliaires. Elles avoient enfin conduit leurs compatriotes presque sous les murs de Rome. Ce péril que les esprits prévoyans avoient aperçu dans l'éloignement, mais dont l'image s'étoit affoiblie par le temps et par l'habitude d'une longue paix, devenoit chaque jour plus présent. On apprenoit enfin que le cœur de l'Empire n'étoit pas plus en sûreté que les extrémités. Ce fut dans ces circonstances qu'Honorius abandonna Milan où les empereurs avoient établi leur Cour en quittant Rome, comme en un centre d'où ils pouvoient surveiller à-la-fois, et à une distance à-peu-près égale, les trois frontières de Gaule, de Rhétie, d'Illyrie. Cette grande cité qu'Alaric eût peut-être enlevée si Stilicon avec une troupe d'élite n'eût percé le camp des Goths et ne se fût jeté entre eux et la Cour qui trembloit dans ses murs, ne paroissant plus une résidence sûre à Honorius, il se retira à Ravenne où il avoit fait déjà quelque séjour. Il avoit remarqué la situation avantageuse de cette place, sur la mer Adriatique et au-dessous de l'embouchure du Pô. Entourée d'eaux de tous côtés comme une île, défendue par un canal du Pô qu'Auguste y avoit fait conduire, par la mer et par des marais, elle offroit un excellent abri contre toutes les invasions, un port sûr qui portoit le nom de

404.

Classe et formoit à trois milles de là comme une
404. autre portion d'une même ville. Placée entre l'Orient et l'Occident, elle pouvoit entretenir une correspondance facile entre les deux membres de l'Empire, leur donner et en recevoir des secours réciproques. Aussi Ravenne devint alors, vers l'an 404, le siège de l'empire d'Occident. Elle en fut le dernier boulevard. Elle subsista encore et resta debout, annexée à l'empire d'Orient, lorsque tout le reste de l'Occident eut succombé sous les coups des Barbares.

Chr. Pasch. Socr. v, 19. Sozom. VIII, 27.

Eudoxie, princesse turbulente, dont le nom mérita d'être placé à côté de ceux de Rufin et d'Eutrope, ne jouit pas long-temps de la domination. Elle mourut cette même année. L'Orient s'étoit vu délivrer tour-à-tour de deux ministres qui l'opprimoient. Mais la situation de l'Empire, sous un prince incapable de porter le fardeau des affaires, n'étoit pas devenue meilleure par leur chute. Fait pour être dominé, Arcade le fut par l'impératrice que gouvernoient ses femmes et ses eunuques. Altière et impérieuse près de son époux, Eudoxie soumettoit ses caprices à ces vils favoris. Elle déployoit à-la-fois dans l'administration de l'État tout l'emportement et toute la foiblesse de son sexe. L'avidité de ces courtisans subalternes qu'il falloit assouvir, ramena toutes les iniquités d'Eutrope et de Rufin. Eudoxie

Zosim. v. Zonar.

avoit reçu de son époux le titre d'Auguste. A cette occasion, elle envoya ses images dans les provinces. Cette nouveauté excita les plaintes d'Honorius. On éclata en murmures contre l'arrogance d'une femme qui usurpoit un droit réservé jusque-là aux seuls empereurs, de présenter leurs images à la vénération des peuples. Elle abusa encore de son crédit pour agiter l'Église et suscita une persécution contre saint Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople, qui fut déposé par un concile où siégeoient ses ennemis, chassé de son église et envoyé en exil où il mourut. Ce grand et admirable prélat avoit mérité la haine d'Eudoxie par la vigueur avec laquelle il avoit censuré des fêtes et des jeux qu'on célébroit autour d'une statue élevée à l'impératrice, et qui lui sembloient respirer la superstition et la licence. Cette persécution ne put avoir lieu sans scandaliser étrangement les peuples et même sans exciter des tumultes. Constantinople vit avec horreur les violences d'une Cour corrompue dirigées par une femme vindicative, la sublime vertu et l'éminente doctrine en butte à de viles intrigues domestiques. L'Empire se troubloit; l'autorité suprême s'avilissoit; le gouvernement, tyrannique, n'en étoit que plus foible. Eudoxie laissa quatre filles, entre lesquelles il faut compter la célèbre Pulchérie, seule digne du sang du grand

404.
Chr. Pasch.
Tillemont, Arcade, art. 20.

Socr. et cæteri hist. eccl. script.

Idat. chr.
Chr. Pasch.

404. Théodose; et un fils, le jeune Théodose, âgé de trois ans et reconnu Auguste neuf mois après sa naissance.

405. Zosim. v. Prosp. chr. Tir. Prosp. Marc. chr. Aug. de Civ. Dei, v, 23. Sigon. Occid. lib. x. Murat. annal. d'Ital. ad ann. 405.

Stilicon faisoit seul encore un rempart à l'Occident. Radagaise, ce chef Goth qui avoit déjà fait une expédition en Italie avec Alaric, y rentra par la Pannonie avec une armée de deux cent, d'autres disent de quatre cent mille Goths ou autres Barbares qu'il avoit amenés de delà le Danube. Le nom de Rome appeloit du fond de la Germanie ces essaims de Barbares qui s'imaginoient que la capitale de l'Empire recéloit des monceaux d'or entassés depuis des siècles de toutes les parties du Monde. Radagaise traversa le Pô, l'Émilie, sans attaquer les villes, à ce qu'il paroît, ni former de sièges, et se dirigeant en droite ligne sur Rome dont il dévoroit déjà les richesses. Il arriva au pied des Apennins. L'effroi étoit d'autant plus grand que ce prince païen qui s'étoit proclamé l'ennemi du nom romain n'avoit pas même dans sa religion comme Alaric, un motif de clémence pour les vaincus. Cependant Stilicon formoit un camp sous Pavie. Il rassembla trente légions, foibles corps qui n'avoient presque plus que le nom de l'ancienne légion romaine. C'étoient toutes les forces de la milice d'Occident. Il y joignit des auxiliaires Huns et Alains. L'armée de Radagaise se pous-

soit comme les flots d'une vaste mer, elle formoit trois détachemens, ou plutôt trois armées sous 405.
différens chefs, et inondoit les campagnes et les provinces dans sa marche désordonnée. Stilicon suppléa au nombre par l'habileté et l'expérience. Il craignit d'engager la dernière armée du peuple romain contre cette multitude féroce, avide de combats et de dépouilles; il ne fit aucune résistance en rase campagne. Il suivoit pas à pas les mouvemens des Barbares, jusqu'à ce qu'il les vît traverser la chaîne des Apennins pour prendre le chemin de Rome livrée au tumulte et à l'épouvante. Mais Rome étoit réservée à d'autres coups, et Radagaise lui montra seulement de loin à quels maîtres la colère divine alloit bientôt la livrer en proie. Lorsque le chef Goth fut arrivé de l'autre côté des monts, Stilicon commença à le serrer de près, à lui couper les vivres, à lui disputer les passages. Il surprit un des quartiers ennemis que ses cavaliers Huns mirent en déroute. Puis voyant cette armée innombrable engagée dans la Toscane, province coupée de hautes montagnes et d'étroites vallées, il occupa tous les défilés et l'enferma dans les gorges de Fésules près de Florence. Là il la réduisit à se rendre de faim et de désespoir. Les Barbares ne pouvant plus avancer ni reculer, et vaincus sans combattre, s'abandonnèrent à sa merci. Cent mille d'entre eux,

405. dit-on, périrent par le fer et par la faim. Radagaise cherchoit à s'échapper par les montagnes à l'insu de ses compagnons. Mais il tomba avec ses enfans au milieu des postes ennemis, et on lui trancha la tête. Les Romains firent une telle quantité de prisonniers qu'on les vendoit par troupeaux comme du bétail pour un écu d'or. Stilicon se réserva environ douze mille Goths qu'il fit entrer dans ses auxiliaires. Cette armée immense fut détruite, pour ainsi dire, aux portes de Rome, après avoir dévasté la moitié de l'Italie. Ce ne fut qu'une inondation qui vint expirer dans les vallons de Toscane. Mais le moment approchoit où les forces romaines, supérieures en discipline, ne pourroient plus résister à ces débordemens effroyables. Ces triomphes étoient presque sans avantage contre des ennemis qui renaissoient de leurs ruines, tandis que la milice romaine s'anéantissoit, ou ne se renouveloit d'étrangers que pour accroître les alarmes de
Marc. chr. l'Empire. Des Barbares même décidoient de ses victoires, et l'on attribua celle-ci aux auxiliaires Huns, Alains et Goths qui servoient dans l'armée de Stilicon. Cependant le ministre d'Honorius avoit l'œil de tous côtés. Il gouvernoit la Cour, commandoit les troupes, il contenoit la frontière du Rhin, il arrivoit toujours à temps pour exterminer les armées Barbares. Il se mon-

troit digne de sa haute fortune par son génie et presque égal à des périls qui croissoient sans cesse. Après cette victoire signalée qui eut lieu sur la fin de l'an 405, Stilicon se vit au comble de la gloire : seul appui des peuples, arbitre suprême de l'État, maître du prince et de la Cour que sa main dirigeoit à volonté. 405.

Tandis que des bords du Danube, les essaims de Barbares qui avoient paru près d'accabler l'Orient, se détournoient vers l'Occident par l'Italie et les Alpes Juliennes, le cours du Rhin sembloit protéger encore les Gaules. Cette barrière s'ouvrit à son tour. D'autres Barbares entrèrent enfin dans ces provinces pour n'en plus sortir. L'Occident se vit presque en même temps envahi par tous ces peuples qui y affluoient des deux extrémités de l'Empire comme en un rendez-vous commun. C'est donc ici qu'il faut placer les établissemens faits en Occident à main armée et non plus seulement par la concession des empereurs. C'est à cette époque remarquable que commence, à proprement parler, l'histoire moderne et que se fondent les nouvelles monarchies. Les contemporains nous ont laissé peu de lumières sur ces origines. C'est toutefois sur ce point obscur qu'il faut arrêter notre vue en rappelant toutes les circonstances éparses dans le récit stérile des historiens qui deviennent plus

406, 407. Zosim. VI. Marc. chr. Prosp. Tir. Prosp. Cassiod. chr. Isid. hist. Vand. Idat. chr. Procop., B. Vand. I, 3, 22. Greg. Tur. II, 2, 9. Oros. VII, 40. Hieronym. epist. 91. Salvian. de Gub. Dei, VII.

406, 407. rares et plus arides à mesure que l'Empire tend à sa dissolution et que les lettres s'éteignent avec lui. Ce fut, dit-on, Stilicon lui-même, jusque-là le défenseur de l'Occident, qui appela ces nouveaux étrangers. Après la double défaite d'Alaric et de Radagaise et la destruction de la deuxième armée des Goths, ce grand capitaine se croyant maître de diriger par sa politique et par l'ascendant de sa réputation des Barbares qu'il avoit vaincus, regarda probablement comme peu dangereux de leur ouvrir les portes de l'Empire, sûr de les leur fermer quand il le voudroit. Sa prospérité, sa haute renommée, jointe à son despotisme, commençoit à le rendre suspect à la Cour du foible Honorius son gendre. Soit que Stilicon crût se rendre nécessaire comme tant de ministres infidèles, en augmentant les embarras de son maître; soit qu'il voulût frayer une route à son ambition par de plus grands services et de nouveaux triomphes, on l'accuse d'avoir, à l'exemple de Rufin et d'Eutrope, sollicité les Barbares de delà le Rhin. On ajoute que dans ce dessein, il leur avoit envoyé des sommes d'argent, et avoit dégarni les bords du fleuve afin de leur laisser le passage libre. Mais il vaut mieux croire que les affaires qui lui survenoient vers les Alpes Juliennes, vers la Rhétie et vers le Rhin, le forçoient tour-à-tour d'affoiblir ces différens points.

Peut-être aussi la haine de ses ennemis, sa fin malheureuse et la vengeance de son prince ont contribué à noircir sa mémoire. Quoi qu'il en soit, il faut plaindre l'Empire auquel il ne restoit qu'un homme capable de le sauver et qui étoit réduit à se fier de son salut à un traître. 406, 407.

Ce fut le dernier jour de l'an 406 que les Vandales, les Suèves et les Alains passèrent le Rhin pour entrer dans les Gaules. Les Vandales, habitans des bords du Palus-Méotis, chassés de leurs demeures par la faim, si l'on en croit Procope, ou peut-être encore fuyant les armes des Huns, avoient traversé la Germanie et étoient venus, après diverses migrations, s'établir sur les bords du Rhin près des Francs. Ils avoient entraîné avec eux une colonie d'Alains, peuples d'origine asiatique, qui campoient dans leur voisinage et de l'autre côté du Palus. Les Vandales, dit-on, étoient originaires de la Scandinavie et de même sang que les Goths. Ils passèrent des premiers sur l'autre rive de la mer Baltique où parurent après eux les Goths et les Lombards. De la basse Germanie où ils habitoient entre l'Oder et la Vistule, ils se dirigèrent avec les Goths leurs vainqueurs vers le Palus-Méotis. Ils lièrent dès-lors leurs destinées à celles de cette nation. Ils devinrent chrétiens à-peu-près dans le même temps; mais ils embrassèrent ainsi qu'eux

Grot. proleg. in hist. Goth.

Jornand. de reb. Get. c. 4.

406, 407. la secte des ariens. Plus heureux, il paroît qu'ils échappèrent à la domination des Huns et s'ouvrirent une retraite à travers la Sarmatie et la Germanie. Le nom qu'ils portoient, n'avoit point d'abord été celui d'un peuple. Il signifie errant ou vagabond; et ce même nom de Vandales a été donné encore, dit-on, dans la Germanie à d'autres peuples qui n'avoient point avec ceux-ci une origine commune, mais qui l'avoient pris dans leurs longues migrations ou qui l'avoient reçu de ceux dont ils traversoient le territoire. Arrivés sur les bords du Rhin, les Vandales se trouvoient en guerre avec les Francs, apparemment pour la possession du pays. Ils avoient été maltraités dans cette querelle. Ils avoient perdu vingt mille combattans avec leur roi Godégisèle et se voyoient sur le point d'être entièrement détruits par les Francs, lorsque les Suèves ou Alemans qui habitoient sur la rive gauche du Mein, ennemis de ce dernier peuple, étoient venus tout-à-propos leur porter secours. Ils les sauvèrent des armes des Francs. Puis voyant la rive gauche du Rhin dégarnie de défenseurs, ils le traversèrent avec eux. Les Vandales ayant à leur tête leur roi Gondéric fils de Godégisèle, toujours suivis des Alains et d'une colonie de Suèves, percèrent les quartiers des Francs qui ne purent s'opposer à leur passage.

Entrés dans l'Empire, ces alliés ravagèrent d'abord la première Germanie. Delà ils entrèrent dans la Belgique. Puis ils descendirent vers l'Aquitaine. Ils ne couvrirent pas à-la-fois toute la surface des Gaules; mais à mesure qu'une province étoit dévastée, ils en sortoient pour aller porter leurs dégâts dans une autre, et arrivèrent ainsi jusqu'aux pieds des Pyrénées. Didyme et Vérinien, deux frères, parens d'Honorius, qui avoient pris le commandement sur la frontière d'Espagne, arrêtèrent leurs courses et les empêchèrent de passer les monts. Les Barbares refluèrent sur les provinces gauloises où ils continuèrent à exercer leurs déprédations durant trois ans.

406, 407. Salvian. de Gub. Dei, VII.

407.

Ce fut alors que les Gaules tombèrent dans le découragement et le désespoir. Cette crise violente fut suivie d'une foiblesse extrême, de discordes intestines et de nouvelles tyrannies. Durant cet intervalle, ces provinces furent en proie à une multitude de nations de nom et d'origine diverse. Car sans compter les trois grandes colonies qui, dans leur marche progressive, déchirèrent la Gaule jusqu'à ce qu'elles eussent passé les Pyrénées, on nomme une foule d'autres peuples ou plutôt de tribus vagabondes attirées par les premières et qui se jetèrent sur leur trace pour piller ce malheureux pays, des Alpes aux Pyré-

Hieronym., epist. 91.

Alpes. Les Gaulois saluèrent avec joie un empe-
407. reur élevé à l'extrémité de l'Occident comme un signe de ralliement contre les Barbares. Liménius préfet du prétoire des Gaules et Cariobaud maître de la milice, n'ayant pu faire tête à la révolte, s'enfuirent et allèrent rejoindre Honorius en Italie. Constantin proclamé Auguste sans opposition, quitta Boulogne et s'avança dans le centre de la province. Mais la Bretagne privée de sa milice qui avoit suivi Constantin, fut désormais hors d'état de résister aux invasions qui se succédèrent.

Stilicon étoit alors à Ravenne d'où il se disposoit à partir pour l'Illyrie. Devenu l'allié d'Alaric, il avoit fait avec lui un traité pour soustraire l'Illyrie orientale où commandoit ce Goth à l'obéissance d'Arcade, et la rappeler à l'autorité de la Cour d'Occident dont Gratien l'avoit détachée. Dans les entrefaites, il reçut une lettre d'Honorius qui se trouvoit à Rome. L'empereur lui mandoit que Constantin venoit d'être élu par les légions de Bretagne et reconnu dans toutes les Gaules. Stilicon se rendit aussitôt à Rome afin de conférer avec Honorius. Il fit passer dans les Gaules une armée sous la conduite de Sarus, capitaine Goth plein de valeur et qui avoit eu grande part à la défaite de Radagaise. Sarus défit Justin, général de Constantin, à la descente des

secours contre le fer; la pudeur des vierges contre les insultes. La flamme dévoroit les temples. Ceux qui n'avoient point péri étoient chargés de liens, déchirés à coups de fouets, ou pleuroient seuls sur les débris de leurs habitations fumantes. 407.

En même temps des usurpateurs s'élevoient dans les provinces et se disputoient les lambeaux d'un empire que la puissance publique ne pouvoit plus défendre. En Bretagne, les soldats placés entre les Barbares de Germanie qui couroient les Gaules et ceux du nord de l'Écosse dont ils appréhendoient les progrès, se donnèrent un chef. Ils proclamèrent empereur un certain Marcus qu'ils tuèrent bientôt après pour revêtir de la pourpre Gratien qui lui-même ne régna que quatre mois et finit de la même manière. Ils élurent ensuite Constantin, simple soldat sans mérite et qui ne se recommandoit près d'eux que par le nom qu'il portoit. Ce nom et le présage favorable qu'ils y attachèrent, leur fit espérer que celui-ci posséderoit l'Empire d'une manière ferme et durable. Zosim. VI. Sozom. IX, 11. Prosp. chr. Oros. VII, 40. Olympiod. ap. Phot.

Constantin ayant nommé pour lieutenans Justin et Névigaste, passa sur-le-champ de la Bretagne dans les Gaules. Il aborda à Boulogne; il s'y arrêta quelques jours et fut reconnu de là par les peuples des Gaules et par les troupes romaines qui cantonnoient dans cette province jusqu'aux

407, 408. que les Barbares qui pussent le troubler dans la possession des Gaules. Il plaça des garnisons dans les Alpes pour défendre les défilés. Il fit ensuite la guerre aux Alains, aux Vandales, aux Suèves répandus dans la province. Fort de l'appui de la milice gauloise, il envoya des détachemens sur les bords du Rhin afin d'empêcher d'autres colonies de tenter le passage. D'Arles où il avoit fixé sa résidence, il leur disputoit le pays pied à pied. Les Gaules étoient partagées entre l'usurpateur qui s'efforçoit d'y asseoir son joug, les Barbares qui les ravageoient, les paysans exaspérés par le sentiment de leurs maux, qui vouloient du moins mettre à profit les malheurs publics et couroient le pays en brigands. Les peuples ne voyoient par-tout que des tyrans; ils ne pouvoient se sauver de l'oppression que par la révolte. Ils se livrèrent à l'abattement ou à la fureur. La Gaule la première présenta l'image de cet état d'anarchie, d'oppression domestique et étrangère auquel bientôt tout le reste de l'Occident fut en proie.

408. Constantin à peine établi dans les Gaules, tourna ses regards vers l'Espagne qui avoit accoutumé de suivre le sort de cette grande province et de reconnoître les maîtres qu'elle lui donnoit. En augmentant sa puissance par cette conquête, il vouloit pourvoir aussi à sa sûreté ; car il craignoit

d'être attaqué à-la-fois par les Alpes et par les Pyrénées. Il éleva au rang de César, Constant son fils aîné qu'il tira d'un monastère, et l'envoya en Espagne avec le duc Gérontius pour maître de la milice, et Apollinaire, illustre Lyonnois et aïeul de saint Sidoine, qu'il lui donnoit pour préfet du prétoire. Didyme et Vérinien, lieutenans d'Honorius, après avoir tenu quelque temps dans la Lusitanie avec une armée composée d'esclaves et de paysans qu'ils avoient levés à leurs frais, furent battus malgré leur résistance courageuse, et tombèrent dans les fers de Constant avec leurs épouses. Le César retourna vers son père, menant avec lui ses deux prisonniers qui furent mis à mort, et laissant en Espagne le duc Gérontius pour garder le pays. Il mit des garnisons tirées de son armée sur la frontière d'Espagne; quoique les habitans et les soldats du pays le priassent de leur confier la défense des passages dont ils avoient toujours été chargés. Ce refus causa la perte de l'Espagne; les Barbares, comme nous le verrons bientôt, s'étant emparés des défilés des Pyrénées mal gardés par ces milices étrangères. Cependant Constantin qui avoit d'abord rappelé son fils, ne se voyant plus menacé du côté de l'Italie, se livroit à la mollesse et à la débauche. Il renvoya Constant en Espagne pour y commander, au grand regret de Gérontius qui

408.

Greg. Tur. II, 9.

désiroit rester maître de la province. Ce capitaine
408. devint dès-lors l'ennemi de ceux qu'il avoit servis et ne s'occupa plus qu'à leur nuire. Constantin lui-même n'avoit fait que s'affoiblir en faisant passer au-delà des monts la meilleure partie de ses troupes. Il s'étoit ôté par là le moyen d'expulser les Barbares qui désoloient les Gaules.

Mais comme souvent l'excès de la tyrannie produit un élan de liberté, les ravages des Barbares donnèrent naissance à des confédérations d'habitans qui se liguoient pour leur sûreté et le maintien de leur indépendance. La Bretagne abandonnée des empereurs, entourée de périls par le débordement de tant de peuples, déjà pillée plus d'une fois par les Pictes et les Saxons, prit les armes et secoua la première le joug romain et celui même du tyran qu'elle avoit donné aux Gaules. Plusieurs provinces gauloises imitèrent cet exemple. Les peuples des Armoriques qui occupoient les côtes de l'Océan de l'embouchure de la Seine à celle de la Loire, chassèrent les magistrats romains presque aussi intolérables que les Barbares. Ils formèrent une espèce de république pour se défendre également contre tous les oppresseurs. Ces révolutions eurent lieu sous le règne du tyran Constantin, époque de toutes la plus malheureuse pour les Gaules depuis que ces

provinces étoient tombées sous la domination romaine. 408.

Parmi ces bouleversemens, Stilicon étoit toujours occupé de ses vues d'agrandissement. Serène sa femme, non moins ambitieuse que lui, les secondoit. Marie leur fille, mariée à l'empereur, quoique non encore nubile, étant morte au bout de quelques années, Stilicon donna à Honorius son autre fille, Thermancie. Il cherchoit à rallumer la guerre entre l'Orient et l'Occident, afin d'accroître son influence et de se venger des ministres de la cour d'Orient qui s'étoient constamment opposés à ses projets de domination sur tout l'Empire. Il s'étoit ligué à ce sujet avec Alaric. Il lui fit donner par Honorius le rang de maître de la milice avec le commandement de l'Illyrie occidentale : le prince Goth tenoit déjà d'Arcade le gouvernement de l'Illyrie orientale. Stilicon par son moyen espéroit devenir maître de toute cette province qui avoit fait autrefois partie de l'Occident. Alaric, de concert avec lui, s'étoit même avancé jusqu'en Épire à l'extrémité de l'Illyrie orientale pour y attendre son allié. C'étoit durant son séjour dans ces quartiers que Radagaise avoit fait sur l'Italie une tentative si funeste aux Barbares. Sans cette invasion terrible, la guerre ci-

Zosim. v. Sozom. VIII, 25.

408. vile alloit éclater. Mais Alaric ayant vainement attendu le signal de Stilicon, que les ravages des Vandales et de leurs confédérés, et la révolte des Gaules retenoient encore en Occident, quitta l'Épire, revint sur ses pas, traversa la Pannonie et campa autour d'Émone, aujourd'hui Laubach, ville située entre la haute Pannonie et le Norique. Il entra dans cette dernière province, et se trouvant sur le chemin de l'Italie, il députa à Stilicon pour lui demander une somme d'argent, tant pour les frais du séjour qu'il disoit avoir fait en Épire d'après ses instructions, que pour son voyage dans le Norique et sur la frontière de Vénétie. Stilicon qui se tenoit toujours à Ravenne, y reçut les députés d'Alaric. Il revint à Rome où séjournoit l'empereur pour proposer en plein sénat la demande du Goth. Là Stilicon soutint ouvertement qu'Alaric n'avoit commencé l'expédition d'Épire que pour les intérêts de l'Occident et afin de ramener les provinces Illyriennes à l'obéissance d'Honorius. Malgré les réclamations de plusieurs sénateurs, il lui fit accorder quatre mille livres pesant d'or pour les frais de sa campagne. Ainsi le chef Goth faisoit chaque jour des progrès, non moins par l'imprudence de ses ennemis que par sa propre habileté. Stilicon de son côté, mêlant l'intrigue à l'audace, marchoit à son but qui étoit d'étendre sa protection sur l'O-

rient et l'Occident, et même, si l'on en croit les historiens, de se rendre tellement maître qu'il pût élever son fils sur le trône d'Honorius. Dans les vues de son ambition effrénée, il se soucioit peu de précipiter l'Empire, pourvu qu'il pût en saisir les rênes. 408.

Cette politique perfide eut le succès qu'elle méritoit. Stilicon qui pouvoit sauver l'Empire, le perdit. Il se perdit lui-même et s'embarrassa dans ses propres pièges. Sa chute fut aussi rapide que l'avoit été celle de Rufin et d'Eutrope. Le bruit de sa conspiration dévoilée par Olympius l'un des principaux officiers du palais, lui aliéna les soldats qui jusque-là lui étoient si dévoués. On ne vit plus dans Stilicon que l'allié d'Alaric, qui avoit attiré les Barbares dans l'Occident. Honorius de Rome étoit allé à Pavie se faire voir aux troupes que l'on y rassembloit pour porter la guerre dans les Gaules. Ce prince avoit eu dessein de partir pour Constantinople après la mort d'Arcade son frère, survenue dans les entrefaites, afin de donner ses soins au jeune Théodose et de veiller par lui-même au maintien de l'autorité de cet enfant. Mais Stilicon l'avoit détourné de ce projet en lui faisant considérer que les besoins de l'Occident et les progrès de l'usurpateur Constantin réclamoient sa présence; que lui-même se chargeoit des affaires d'Orient. Il

Zosim. v. Sozom. IX, 4.

408. l'engageoit en même temps à opposer Alaric à Constantin, et à le faire venir en Italie.

Cependant Olympius qui avoit deviné les projets de Stilicon, ou qui aspiroit à sa place, excitoit Honorius contre lui. Stilicon prêt à partir pour l'Orient, se trouvoit alors à Bologne où il étoit venu prendre les ordres de l'empereur qui se rendoit au camp de Pavie. Il éclata dans cette armée, à l'instigation d'Olympius, une sédition violente. Les soldats mirent à mort, sous les yeux même de l'empereur, les amis de Stilicon, et entr'autres Liménius préfet du prétoire des Gaules et Cariobaud maître des milices de la même province. En apprenant les mouvemens du camp de Pavie, Stilicon qui vit ses fourberies découvertes, commença à se troubler. Il se voyoit privé du secours des gens de guerre sur lequel il avoit fondé sa puissance. Il avoit encore autour de lui une garde de Huns pour la défense de sa personne. Sarus, capitaine Goth dévoué à la Cour, les fit massacrer dans leur sommeil. Stilicon effrayé part de Bologne pour Ravenne, dans l'espoir de trouver quelque appui parmi les troupes qui campoient autour de cette ville. Olympius avoit engagé l'empereur à écrire à Ravenne pour s'assurer de sa personne. Stilicon se voyant prévenu, s'alla jeter de nuit dans une église voisine. On l'en fit sortir par adresse en lui promet-

tant la vie sauve, et on lui trancha la tête le 23 d'août de l'an 408. Euchère son fils qu'il avoit destiné à l'empire fut également tiré d'un asile où il s'étoit réfugié et mis à mort dans les murs de Rome. L'empereur répudia Thermancie qu'il avoit épousée quelques mois auparavant. Les biens de Stilicon et de ses partisans furent confisqués. Olympius l'auteur de sa perte, devenu maître des offices, gouverna à son tour l'esprit du prince et dirigea sous son nom les affaires d'Occident. Mais malgré les vices de Stilicon, sa mort fut considérée comme le plus grand malheur qui pût arriver à l'Empire, peut-être même comme la dernière cause de sa ruine. Ce personnage périt dans le moment même où il étoit le plus nécessaire; l'Occident n'ayant plus trouvé de capitaine ni de ministre égal aux conjonctures et qui pût, comme lui, remédier aux maux qu'il avoit faits. L'empereur Arcade venoit de mourir le 1er. de mai de cette même année, à l'âge de trente-un ans, après en avoir régné quatorze depuis la mort du grand Théodose.

408.

Socr. VI, 23. Tillemont.

La chute de Stilicon acheva de mettre en combustion les provinces d'Occident. Elles furent à-la-fois livrées aux armes étrangères, aux rebellions des soldats, aux soulèvemens des peuples que le désespoir accabloit et qu'aucun frein ne réprimoit. A la nouvelle de son supplice, les

Zosim. V. Sozom. IX, 6.

408. soldats romains dispersés dans les villes firent main-basse sur les femmes et sur les enfans des Barbares qui servoient dans les armées romaines, et qu'on regardoit comme ses satellites. On les massacra par-tout presque en même temps comme à un signal donné. Les Barbares furieux de cette perfidie et ne respirant que vengeance, alloient de toutes parts rejoindre Alaric et lui offrir le secours de leurs bras contre Rome.

Ce prince se tenoit toujours à la tête de son armée dans le Norique, d'où il avoit envoyé faire ses propositions à la Cour d'Occident. Les mercenaires dont les familles avoient péri, l'excitoient à déclarer la guerre et à marcher sur l'Italie. La mort de son allié Stilicon qui privoit l'Empire d'un protecteur étoit la circonstance la plus favorable qui pût s'offrir. Toutefois il ne jugeoit point encore à propos de rompre la trève qu'il avoit faite avec ce ministre. Alaric n'étoit un Barbare que de nom. Ce prince ne manquoit ni de générosité, ni même de modération. Il désiroit alors la paix, et de son camp il demandoit seulement qu'on lui donnât les sommes qui lui avoient été promises en plein sénat, et deux otages, Jason fils de Jovius préfet du prétoire d'Illyrie, et Aétius. Il offroit de son côté de livrer pour garans de la paix, quelques jeunes hommes pris parmi les plus nobles familles des

Goths. A ces conditions, il promettoit de se retirer en Pannonie. Dans les embarras où se trouvoit l'empire d'Occident entouré de tous côtés d'ennemis ou de rebelles, c'étoit, ce semble, la proposition la plus avantageuse que l'on pût recevoir. Après avoir prodigué tant de trésors aux Barbares par la seule crainte de voir ravager la frontière, la prudence suggéroit sans doute d'éloigner la guerre qui menaçoit le cœur de l'Italie, au prix de quelques sommes d'argent et en remplissant des conditions déjà acceptées par Stilicon. Enfin, il falloit ou combattre le prince Goth ou traiter avec lui, et c'étoit le comble de l'aveuglement de refuser la paix sans pouvoir faire la guerre. Ce fut pourtant le parti que prit la Cour d'Occident. On rejeta les propositions d'Alaric. En même temps on fit à la hâte quelques foibles préparatifs de défense, soit qu'on méprisât un ennemi que Stilicon avoit vaincu, soit qu'on crût que le bruit de ces apprêts l'empêcheroit de passer en Italie. Au lieu d'appeler Sarus, capitaine Goth d'une grande expérience, qui seul pouvoit être opposé à Alaric, Olympius qui gouvernoit les affaires avec aussi peu de capacité que de prévoyance donna aux troupes des chefs sans réputation. On ne rassembla pas même toutes les légions romaines qui étoient à la disposition de la Cour. On ne

408.

pensa point à placer ces troupes dans les passages
408. par où Alaric pouvoit pénétrer. Celui-ci, supérieur en habileté, voulut encore commencer la guerre avec l'avantage des forces. Il appela de Pannonie Ataulphe frère de son épouse, qui y commandoit une troupe de Goths et de Huns. Il n'attendit point son arrivée, marcha sur l'Italie, franchit les Alpes, passa sous les murs d'Aquilée, de Concordia, d'Altino, et arriva à Crémone sans trouver nulle part de corps qui s'opposassent à sa marche. A Crémone, il passa le Pô, continua sa marche au-dessous du fleuve avec la même facilité, et laissant sur la gauche Ravenne où la Cour résidoit, il arriva devant Rimini. Il traversa ainsi l'Émilie et la Flaminie et se trouva dans le Picénum. Il ne perdoit point le temps à attaquer ces villes. Mais du Picénum, il descendit sur Rome, saccageant les châteaux qu'il rencontroit sur sa route, et vint mettre le siège devant cette capitale.

Alors se dévoila enfin le destin de Rome réservée de loin comme une proie aux Barbares, destin que ses habitans n'avoient osé prévoir. Alaric investit la ville de tous côtés. Il se rendit maître des deux bords du Tibre, de sorte qu'on ne pouvoit y faire entrer des vivres. Cependant les Romains résolurent de ne point se rendre, espérant de jour en jour qu'il leur vien-

droit du secours de Ravenne. Serène, veuve de Stilicon, qui étoit renfermée dans la ville, accusée faussement d'entretenir des intelligences avec Alaric l'allié de son époux, fut étranglée par ordre du sénat et de Placidie sœur d'Honorius. Ils ne savoient à qui se prendre des maux qui accabloient l'Italie. Déjà la famine commençoit à se faire sentir. La peste vint à la suite. Rome fut remplie de cadavres qu'on ne pouvoit ensevelir. Les habitans étoient réduits à un tel désespoir qu'ils étoient sur le point de se dévorer les uns les autres. Enfin, après avoir épuisé toutes les ressources, on se résolut à envoyer une ambassade à Alaric pour implorer la paix. On fit une trève pour en régler les conditions. Alaric exigeoit tout l'or et tout l'argent qui étoit dans la ville. Comme un des députés lui demandoit ce qu'il prétendoit leur laisser, La vie, répondit-il. Il se radoucit pourtant et consentit à traiter pour une somme considérable. Le trésor de la ville étoit vide. Les sénateurs se taxèrent. On enleva les dernières dépouilles des temples païens, les richesses dont les images des Dieux étoient ornées. On fondit leurs statues. On s'engagea à livrer en otages les enfans des premières familles. A ces conditions, Alaric promettoit d'être l'ami des Romains et de les servir de ses armes. On députa vers Honorius pour le prier de les ratifier.

408.

Alors Alaric laissa respirer la ville. Il permit aux
408. habitans d'en sortir et d'y faire entrer des vivres. Il leva le siège et alla camper dans la Toscane. Ses troupes s'étoient considérablement accrues des esclaves Barbares qui étoient dans Rome et qui s'échappoient pour rejoindre son camp.

409. Zosim. v. Sozom. IX, 7. Philost. XII, 3.

Ce prince retiré vers la Toscane, se tenoit toujours à portée de Rome, attendant les réponses de la Cour de Ravenne et la conclusion de la paix. Jusque-là il menaçoit le centre de l'Italie. L'empereur ne livroit point les otages, ainsi qu'on en étoit convenu. En vain le sénat ne cessoit de lui représenter les maux extrêmes que la ville avoit soufferts, la mort d'un grand nombre de ses citoyens, et le supplioit de confirmer une paix qui, en ramenant Alaric à l'alliance des Romains, sauvoit Rome et tout l'Occident. Honorius indécis entre la paix et la guerre, ne terminoit rien. Olympius son conseiller ne s'occupoit qu'à poursuivre par des confiscations les partisans de Stilicon, et du reste ne savoit prendre aucune mesure pour remédier aux maux de l'État. Le sénat envoya à Ravenne une dernière députation où se trouvoit le pape Innocent, escortée d'une troupe qu'Alaric leur avoit donnée afin de les protéger contre les Barbares qui infestoient toutes les routes. Car déjà le prince Goth, las de tant d'irrésolutions et se croyant joué, ne

permettoit plus aux Romains de sortir de leur ville. Tandis qu'on négocioit ainsi, Honorius dirigeoit sur Rome un secours de six mille Dalmates, l'élite des troupes romaines, qui tombèrent dans les embuscades d'Alaric et furent taillés en pièces. La Cour de Ravenne étoit partagée entre l'espoir et la crainte, et agitée par l'intrigue. Rome trembloit en voyant l'ennemi sous ses murs, près d'elle les mêmes fléaux auxquels elle étoit à peine échappée. Alaric impatient menaçoit, pressoit la paix, tout prêt à recommencer la guerre. 409.

Le péril croissoit par ces délais. Ataulphe, beau-frère d'Alaric, passoit les Alpes : il entroit dans la Vénétie. Honorius envoya à sa rencontre les garnisons des villes. Mais elles ne purent l'empêcher de poursuivre sa route et de rejoindre Alaric. Olympius succomba à la foiblesse de son administration. On lui imputa les malheurs publics. On le priva de ses emplois. Il prit la fuite de peur qu'on ne lui ôtât encore la vie. Sa retraite ne rendit pas la Cour plus sage. On n'imagina d'autres remèdes que ceux qui ont lieu dans les cas désespérés. Ce fut de changer les ministres qui gouvernoient les affaires à Rome et à Ravenne. Ces nouveaux choix ne firent que trahir le mal qui existoit dans le siège même d'un gouvernement qu'aucune main habile ne diri-

geoit. La Cour qui flottoit au gré de l'intrigue
409. des eunuques, montra toujours la même indécision. Jovius, préfet du prétoire, succéda à la puissance d'Olympius. Le nouveau conseiller voulut d'abord conclure la paix avec Alaric, dont il avoit été l'hôte et l'ami dans l'Épire. Il proposa à Honorius d'écrire à ce prince pour l'engager à s'approcher de Ravenne, afin d'y ouvrir une conférence. Alaric s'avança jusqu'à Rimini, à trente milles de Ravenne. Jovius s'y rendit de son côté. Dans cette entrevue, Alaric demanda pour condition de la paix qu'on lui livrât annuellement une somme d'argent avec une certaine quantité de grains, et qu'on lui donnât à habiter pour lui et pour les siens, les deux Vénéties, le Norique et la Dalmatie. Jovius transmit ces demandes à l'empereur. Par sa lettre, il l'engageoit à donner à Alaric le rang de général de la cavalerie et de l'infanterie romaine, dans l'espoir que flatté de ces honneurs le Goth accorderoit la paix à des conditions moins onéreuses. Honorius n'approuva point le tempérament proposé par son ministre. Il répondit à Jovius qu'il donneroit volontiers l'argent et les grains, mais qu'il ne consentiroit jamais à confier le commandement de ses troupes ni aucune dignité à Alaric ou à personne de sa suite. En recevant cette lettre, Jovius, au lieu d'en faire

lecture à part, eut l'imprudence de la lire tout haut en présence d'Alaric. Le prince Goth fut tellement indigné de se voir exclus des honneurs de l'Empire, qu'il donna sur-le-champ l'ordre de retourner sur Rome pour y mettre le siège. Mais dans la route, il se repentit de sa violence et envoya les évêques des villes voisines à Honorius, pour lui exposer qu'il se rendroit volontiers l'allié des Romains et s'engageroit à leur service, pourvu qu'ils lui accordassent avec les grains demandés, un pays dont ils n'eussent pas besoin et où il pût s'établir avec les siens. Ces députés supplièrent l'empereur de revenir à des conseils plus modérés ; de ne point compromettre le salut de l'Empire, ni exposer par sa faute une cité qui avoit commandé au monde, à être la proie des flammes ; de considérer qu'Alaric rabattoit de ses prétentions : » Il ne demandoit plus ni dignités à la Cour, ni provinces en Italie, et se contentoit maintenant d'une médiocre pension et de quelques vivres, avec les deux Noriques. L'Empire faisoit un léger sacrifice en cédant ces provinces sans cesse exposées aux courses des Barbares, et qui déjà ne rendoient plus rien au fisc. » Mais Jovius à qui le mauvais succès de sa négociation et l'exemple de Stilicon faisoient craindre d'être accusé d'intelligence avec l'ennemi, persista à refuser ces con-

409.

409. ditions, quoique les plus sages penchassent à les accepter. Il entraîna le foible empereur. On se disposa à la guerre. On fit venir dix mille Huns. On mit sur pied toutes les troupes romaines qu'on put réunir. Alaric n'ayant rien obtenu, retourna sur Rome où l'imprudence du conseil d'Honorius et, pour ainsi dire, les destinées de l'Empire le portoient plus encore que sa propre audace. Ce fut peut-être en ce voyage qu'abordé par un moine d'Italie qui le supplioit d'épargner cette ville, il répondit qu'il n'y marchoit point de lui-même, mais qu'il sentoit au-dedans de lui l'influence d'une force secrète qui l'y poussoit et à laquelle il ne faisoit qu'obéir.

Zosim. VI. Sozom IX, 8. Philost. XII, 3.

Arrivé devant Rome, Alaric menaça de donner l'assaut si les habitans ne se déclaroient en sa faveur contre Honorius. Comme ils hésitoient à répondre, il forma le siège. Il fit en même temps celui de Porto qu'il enleva au bout de quelques jours. Rome touchoit une seconde fois aux extrémités de la disette. Il fallut écouter les offres d'Alaric. Le sénat s'étant assemblé pour délibérer, on se détermina à accepter tout ce que proposeroit le prince Goth. On fit entrer dans la ville ses ambassadeurs; et sur son ordre qu'ils apportèrent, on revêtit de la pourpre et l'on proclama

Sozom. IX, 9.

empereur, Attale, préfet de Rome. Ce magistrat, l'un de ceux qui avoient été nouvellement

institués après la disgrace d'Olympius, étoit bienvenu des Goths ainsi que des autres ariens, parce qu'il avoit reçu le baptême des mains de Sigesaire, évêque des Goths. Les sectaires espéroient que, s'il possédoit paisiblement l'autorité souveraine, il leur livreroit les églises, comme ils les avoient eues sous Constance et Valens. Attale fit la distribution des principales dignités de l'Empire. Il donna à Alaric le commandement général des milices. Il nomma Ataulphe son beau-frère, comte des Domestiques. Ayant convoqué le sénat, il y fit une harangue pleine d'arrogance et dans laquelle il annonça qu'il se flattoit de soumettre à sa pourpre tout l'empire romain. Il s'occupa aussitôt de se faire reconnoître en Afrique. Il lui eût été facile de se rendre maître d'une province si importante et sans laquelle il ne pouvoit espérer de régner, puisqu'elle étoit la nourrice de Rome. Mais au lieu de suivre le conseil d'Alaric qui l'engageoit à y faire passer quelques troupes, Attale y envoya un gouverneur nommé Constant, presque sans escorte, espérant follement sur la foi des devins, qu'à son arrivée, les légions d'Afrique et le gouverneur d'Honorius se rangeroient à l'obéissance d'un empereur maître de Rome. Alaric ayant joint ses forces aux milices romaines qui avoient reconnu Attale, prit avec lui le nouvel empe-

409.

409. reur, et faisant les fonctions de général de son armée, il marcha sur Ravenne pour attaquer Honorius à la tête des Goths et des Romains réunis.

A la nouvelle de sa marche, Honorius tomba dans le dernier abattement. Il envoya des députés à Attale qui atteignoit Rimini, pour le reconnoître empereur et lui proposer le partage de l'autorité souveraine. Attale que sa fortune enivroit,
Sozom. refusa fièrement de partager l'empire. Il fit dire à Honorius qu'il choisît une île pour s'y retirer et y vivre en particulier, lui permettant pour toute grâce de conserver les ornemens impériaux. Honorius consterné de ce message pensoit déjà à prendre la fuite. Il avoit des vaisseaux tout prêts dans le port de Ravenne pour passer en Orient et aller implorer la protection du jeune empereur son neveu, lorsqu'on vit aborder quatre mille hommes que l'on attendoit du vivant de Stilicon, et que ce capitaine avoit fait venir d'Orient pour ses entreprises. Ce secours rendit un peu de courage à Honorius. Il résolut de leur confier la garde de Ravenne et d'attendre lui-même dans ses murs des nouvelles de l'Afrique. C'étoit là sa dernière ressource. En effet, Héraclien, gouverneur d'Afrique pour Honorius, ayant fait mourir Constant qu'Attale envoyoit pour le remplacer, fit garder soigneusement les

ports, de peur qu'on ne portât des vivres à Rome. 409.
Les habitans de cette grande ville, pressés de nouveau par la famine, députèrent à Attale au camp de Ravenne pour lui exposer leur détresse. La conduite mal-habile d'Attale, le mauvais succès de l'expédition d'Afrique avortée par son imprudence et en dépit des conseils d'Alaric, commencèrent à dégoûter le prince Goth de l'empereur qu'il s'étoit donné. Bien que tout fût prêt pour le siège de Ravenne, et qu'il eût résolu d'abord de ne point s'éloigner qu'il n'eût fait tomber ce boulevard de l'Occident, il se rebuta et pensa même à abandonner une entreprise qui devenoit plus difficile. Cependant il parcouroit avec ses troupes les villes de l'Émilie pour les forcer à reconnoître son empereur. La plupart se rendirent sans résistance. Mais n'ayant pu prendre Bologne qui soutint un siège de plusieurs jours, il descendit dans la Ligurie pour réduire également cette province.

Rome ne recevoit plus aucun convoi de l'Afrique. La famine y devint si intolérable que quelques habitans furent soupçonnés de manger de la chair humaine. Attale de retour à Rome, ayant assemblé le sénat pour aviser à ces maux, la plupart sur l'offre d'Alaric, étoient d'avis de faire partir pour l'Afrique un corps de Barbares avec des soldats romains. Attale presque seul s'op-

409. posa à ce qu'on confiât cette province à des étrangers. Ce refus si déplacé dans cette conjoncture, acheva d'indisposer Alaric contre un prince également incapable de tenir les rênes et de se laisser conduire. Il n'espéra plus de maintenir sur le trône l'homme indigne qu'il y avoit placé. Il résolut donc de se débarrasser de ce fantôme et de revenir à son premier dessein; de traiter avec la Cour de Ravenne, en écartant celui qui n'étoit plus qu'un obstacle à la paix. Il offrit à Honorius de déposer son rival. Il forma une assemblée hors des murs de Rimini, y fit paroître Attale, le dépouilla du diadême et de la pourpre, et envoya ces ornemens à Honorius. Mais après avoir rendu Attale à une condition privée, ce prince né généreux quoique Barbare, le garda près de lui avec son fils Ampélius, afin que leur vie fût en sûreté et qu'il pût même les comprendre dans le traité qu'il vouloit conclure avec Honorius.

Il s'avança ensuite vers Ravenne à la tête de son armée pour offrir la paix à l'empereur. Un historien dit même qu'il eut une conférence avec
Sozom. IX, 9. Honorius hors de la ville. Tout annonçoit enfin la paix. Il étoit à croire qu'Honorius éclairé par l'expérience et voyant les plaies de l'Italie, la ruine des Gaules, la défection de la moitié de l'Occident, consentiroit à accorder quelque chose à Alaric; lorsqu'un incident imprévu fit évanouir

ces espérances. Sarus, ce même capitaine Goth 409.
qui avoit été long-temps à la solde de l'Empire, négligé par Honorius, avoit quitté le service des Romains et s'étoit déclaré indépendant. Il se trouvoit alors dans le Picénum avec une petite troupe de Barbares, sans reconnoître le parti d'Honorius ni celui d'Alaric. Mais jugeant qu'il n'étoit point utile à ses affaires que les Romains fussent en paix avec les Goths, il entreprit de s'opposer à la conclusion du traité. Dans ce dessein, il fondit brusquement avec trois cents hommes sur les troupes que commandoit Ataulphe, les surprit et en fit un grand carnage. Alaric se croit trahi. Il ne voit dans cette attaque inopinée et dans le massacre de ses compagnons qu'une horrible perfidie des Romains. Frémissant de colère, il rompt les conférences et retourne à grands pas sur Rome.

Il la trouva pleine de consternation et de trouble. Il l'assiégea pour la troisième fois. Quoique les historiens ne nous aient transmis aucun détail sur ce siége, il paroît qu'il dura encore assez pour que Rome eût le temps d'éprouver toutes les horreurs de la famine. « Cette ville qui avoit soumis le monde, dit un Père de l'Église, périt de faim avant de périr par le glaive. A peine y resta-t-il quelques personnes pour porter les fers de l'ennemi. La rage de ceux que la famine tour-

Sozom. IX, 9. Socr. VII, 10. Philost. XII, 3. Isid. Idat. Marc. chr. Aug. de Civ. Dei.

Hieronym. epist. 16 ad Principiam.

409. mentoit alla jusqu'à goûter des mets abominables. La mère n'épargna pas l'enfant qu'elle allaitoit et fit rentrer dans son sein celui qu'elle en avoit fait sortir peu auparavant. » Ainsi s'exprime saint Jérôme dans un style d'orateur qui s'affranchit d'ordinaire de la fidélité historique, mais qui peut donner pourtant quelque idée des maux horribles que souffrit Rome, soit dans ce siège, soit dans le temps qui avoit précédé, avant de devenir la proie d'un Goth fugitif lui-même et chassé de ses demeures. Enfin Alaric entra de nuit dans la ville par intelligence le 24 d'août de l'an 409, d'autres disent de l'an 410. Car le temps même est incertain de cet événement si frappant dans l'histoire, de cette chute de Rome arrivée environ 775 ans après qu'elle étoit tombée dans les mains des Gaulois, et dans la 1163e année de sa fondation. Les Goths restèrent trois jours suivant Orose, six selon la chronique de Marcellin, occupés à piller, à saccager Rome, à livrer ses habitans au fer et à la flamme. Une partie de la ville fut incendiée. On passa au fil de l'épée au-dedans et au-dehors des murs une foule de peuple. On outragea la pudeur des femmes et des vierges consacrées à Dieu. Ceux qui ne mouroient point par le fer ou par le feu, étoient chargés de chaînes. On faisoit endurer mille tortures aux riches et aux nobles pour les forcer à livrer

leurs trésors. Rome enfin en ce court espace expia tous les maux qu'elle avoit faits à l'univers. 409.

Le Christianisme sauva ceux que le fer du vainqueur eût moissonnés sans pitié. Alaric, quoique arien, avant d'entrer dans la ville, avoit ordonné d'épargner tous les habitans qui se réfugieroient dans les églises, principalement dans celles de saint Pierre et de saint Paul. Les Goths lui obéirent fidèlement. On les vit conduire par la main les personnes qu'ils vouloient préserver et les faire entrer dans ces asiles. Plusieurs païens sauvèrent leur vie en s'y réfugiant eux-mêmes ou seulement en se déclarant chrétiens. Les Goths respectèrent les vases sacrés qu'ils trouvèrent cachés dans des maisons chrétiennes et les firent déposer religieusement dans les temples. Lorsque ces furieux qui s'étoient livrés ailleurs à tout ce que permet le droit des armes et celui du vainqueur, approchoient de ces lieux sacrés, on voyoit s'éteindre cette ardeur brutale de répandre du sang et de faire des prisonniers. Ce furent, dit-on, ces fugitifs échappés à la faveur des asiles qui repeuplèrent Rome et bâtirent en quelque sorte une nouvelle ville sur les restes de l'ancienne. Placidie sœur d'Honorius fut prise dans le sac de Rome avec une foule d'autres captifs, et emmenée par Alaric qui la traita avec respect et lui rendit dans son camp tous les honneurs

409. dûs à la majesté impériale. Cette princesse fut depuis comme le gage de la réconciliation entre la nation des Goths et l'empire romain. Alaric sortit de Rome au bout de quelques jours, laissant cette ville couchée dans ses propres ruines, et alla ravager la Campanie.

Zosim. v. Dans cet intervalle, Constantin régnoit à Arles sur les Gaules ainsi que sur l'Espagne que son fils Constant avoit réduite à son obéissance. Il avoit adressé une ambassade à Honorius. Il le prioit de lui pardonner d'avoir pris le souverain pouvoir sans son consentement et prétendoit y avoir été forcé par les soldats. Honorius contraint par la nécessité de ses affaires, lui avoit envoyé la pourpre. L'usurpateur ne craignoit plus rien de cet empereur assez occupé des calamités de l'Italie. Honorius, loin de songer à sa vengeance, réclamoit alors des secours contre Attale et Alaric. Constantin promit d'aller défendre l'Italie avec les milices des Gaules et de Sozom. IX, 12. l'Espagne. Mais sous ce prétexte, l'usurpateur, quoiqu'il ne possédât encore les Gaules qu'en partage avec les Barbares, aspiroit à se rendre maître de l'Italie et à étendre sa domination sur tout l'Occident.

Sozom. IX, 13. Zosim. VI. Greg. Tur. II, 9. Tandis qu'il se livroit à ces vaines espérances, l'Espagne lui échappoit. Gérontius qu'il avoit laissé dans cette province, se révolta. Il ne prit

point la pourpre pour lui-même, mais il en dé- 409.
cora un de ses amis, nommé Maxime. Il se ligua avec les Barbares qui infestoient la Gaule, mit dans ses intérêts les milices d'Espagne. Sur ces entrefaites, les Vandales, les Alains et les Suèves qui, trois ans auparavant, étoient entrés dans les Gaules, pénétrèrent en Espagne. Les Gaules depuis ce temps, avoient été comme une proie que chacun se disputoit. Constantin armé en tenoit une partie, les paysans étoient soulevés. Chez ce peuple naturellement ennemi du joug et que l'oppression avoit poussé à bout, les villes et les provinces cherchoient à se protéger par elles-mêmes. Les Barbares harcelés par les armes de Constantin et par celles des villes liguées, non moins qu'entraînés par leur humeur vagabonde, et voyant devant eux une contrée riche et fertile, s'emparèrent des Pyrénées qui étoient négligemment gardées par les troupes, la plupart d'origine étrangère, que Constant y avoit mises à la place des milices du pays. Ce fut le 28 de septembre ou le 13 d'octobre de l'an 409 qu'ils entrèrent en Espagne, époque remarquable à laquelle il faut fixer le démembrement de cette province. Elle fut la première détachée de l'empire romain, quoique Maxime et Gérontius conservassent encore quelque pays dans l'Espagne citérieure et y maintinssent une image de l'au-

Idat. chr. et fast. Prosp. chr. Isid. chr. Greg. Tur. II, 2. Sozom. IX, 12. Salv. VII.

torité impériale. Les Vandales avoient à leur tête
409. Gondéric, fils de Godégisèle; les Suèves obéissoient à leur roi Hermanric. Une fois la barrière levée, tous ces Barbares qui ravageoient les Gaules, s'y précipitèrent. Ils inondèrent l'Espagne. Mais en même temps ils purgèrent les provinces supérieures qui ne furent plus déchirées que par les rivalités des usurpateurs. Cette invasion se fit avec une fureur et une inhumanité dont ces nations avoient à peine encore donné l'exemple.
Idat. Isid. Idace évêque d'Espagne, décrivant ce fléau, dit que les Barbares dans leurs courses furieuses, incendioient les villes, arrachoient la substance des habitans, poursuivoient les peuples par le fer et par la flamme. La peste et une famine horrible suivirent ces cruautés, les hommes vivoient de chair humaine, des mères dévoroient leurs enfans. Les bêtes féroces accoutumées à se repaître des cadavres de ceux que le fer ou la contagion et la faim avoient fait mourir, se jetoient çà et là sur les hommes vivans. Ces maux eurent leur cours durant deux ans. Enfin, en l'an 411, les Barbares parurent rassasiés de sang et de pillage; leur rage s'apaisa : ce que l'on attribua à la miséricorde divine qui ne vouloit pas laisser périr entièrement ces malheureux peuples. Ils prirent des établissemens dans ce pays dévasté qu'ils tirèrent au sort. Les Suèves et les Vandales occu-

pèrent la Galice; les Alains, la Lusitanie et la province de Carthagène. Une autre colonie de Vandales que l'on nomme Silinges, eut pour partage la Bétique. Les Espagnols échappés au glaive et aux autres fléaux et restés dans les villes, se soumirent à la domination des Barbares. 409.

Cependant Alaric, de la Campanie où il s'étoit porté après le sac de Rome, continua sa marche à travers la Lucanie et le pays des Brutiens, aujourd'hui la Calabre. Il arriva jusqu'à Reggio, près du détroit qui sépare l'Italie de la Sicile. Il resta quelque temps devant cette place, occupé à en former le siège. Tandis qu'il se tenoit sur cette côte, arrêté par les murs de Reggio, il lui vint tout-à-coup dans la pensée de s'embarquer avec les richesses de toute l'Italie qu'il avoit mise au pillage, de passer le détroit pour aborder en Sicile et de là en Afrique, espérant s'emparer de cette terre et y fixer sa nation. Il dirigeoit lui-même l'embarquement lorsqu'une tempête qui survint, fracassa ses navires et fit périr sous ses yeux une partie de ses compagnons. Ce fut le terme que la Providence avoit marqué à ses projets et à sa vie. Alaric voyant sa fortune bornée par les élémens, délibéroit sur ce qu'il avoit à faire; l'on croit même qu'il revenoit sur ses pas, lorsqu'il fut emporté par une mort subite. Il fut pleuré de ses Goths. Ils admiroient en lui un

Jornand. de reb. Get. 30. Idat. chr. Isid. chr. Philost. XII, 4.

410.

Tillemont.

410. chef qui les avoit toujours conduits à la victoire et leur avoit partagé les dépouilles de la Grèce et de l'Italie. Ils lui donnèrent la sépulture dans le lit d'un torrent appelé le Baséno, qu'ils détournèrent de son cours près de la ville de Cosence. Ils enterrèrent avec lui des trésors; puis ayant fait périr tous les captifs qui avoient travaillé à cet ouvrage, ils ramenèrent le fleuve dans son premier lit, afin que la sépulture d'Alaric fut toujours ignorée. Mais son nom à jamais célèbre rappelle le destructeur de Rome et le fondateur de la monarchie des Goths. Ses peuples lui donnèrent pour successeur Ataulphe son beau-frère, prince digne d'Alaric.

Sozom. IX, 12, 13. Zosim. VI. Greg. Tur. II, 9.

Vers ce même temps le tyran Constantin voulut profiter de l'éloignement des Barbares alliés, Alains, Suèves, Vandales, qui venoient d'abandonner les Gaules. Il entreprit de descendre en Italie. Constantin feignant de porter secours à Honorius contre les Goths, passa les Alpes Cottiennes et s'avança jusqu'à Vérone. Il étoit sur le point de traverser le Pô et de marcher sur Ravenne, lorsqu'il fut forcé de renoncer à son dessein par la nouvelle de la mort d'Allovic, général des troupes d'Honorius, qui s'entendoit avec lui pour trahir son maître. L'empereur prévenu de sa perfidie, le fit tuer. Le tyran déconcerté de ce contretemps, revint promptement sur ses pas, il

repassa les Alpes et se retira sur Arles où il fut frappé un instant après du bruit de la marche de Gérontius son ennemi, qui venoit l'attaquer lui-même dans les Gaules. 410.

Gérontius allié des Barbares, occupoit la Tarragonoise au milieu de l'Espagne envahie. Il laissa Maxime son empereur à Tarragone et partit pour aller chercher Constantin. Celui-ci se trouva pris au dépourvu. Il avoit fait passer en Espagne une partie de ses forces que Gérontius tournoit contre lui. Dans cette extrémité, il demanda du secours aux peuples germaniques. Il envoya sur les bords du Rhin le Franc Édovic son lieutenant, le même qui avoit repoussé au-delà des Alpes le Goth Sarus général d'Honorius; il le chargea de lui ramener des troupes de sa nation.

Mais Gérontius passoit les monts. Il arriva au milieu des Gaules. Constantin toujours retiré à Arles avec Julien son second fils, avoit envoyé à Vienne Constant l'aîné, qui avoit fui d'Espagne, pour veiller à la sûreté de cette place et des autres villes assises sur le Rhône. Gérontius parut d'abord sous les murs de Vienne. Il s'en rendit maître, fit périr le César; puis revenant à la poursuite du père, il l'assiégea dans Arles.

411. Sozom. IX, 13, 14, 15. Olympiod. ap. Phot. p. 181. Prosp. Idat. Marc. chr. Oros. VII, 42.

Telle étoit la situation des Gaules lorsqu'une nouvelle armée romaine y passa de l'Italie que les Goths ravageoient encore. Honorius voyant

411. les provinces transalpines déchirées par les tyrans, crut à son tour le moment favorable pour recouvrer les Gaules. Il jugeoit d'ailleurs que l'on ne pouvoit résister aux Barbares et penser à les chasser de l'Occident, si l'on n'en réunissoit les provinces démembrées. Il envoya dans les Gaules deux nouveaux généraux, Constance et Ulphilas. Le premier, Illyrien de naissance, chef principal de l'expédition, étoit un capitaine de réputation qui s'éleva ensuite à la plus haute fortune, et montra combien il étoit plus avantageux de confier la conduite des armées à des sujets nés de l'Empire qu'à des Barbares toujours prêts à le trahir et souvent plus dangereux alliés qu'ennemis. Il fit voir aussi que la milice romaine suivoit toujours plus volontiers un chef habile dont le pouvoir se rattachoit à l'autorité légitime de l'Empire. Constance ayant passé les Alpes, marcha droit sur Arles où Constantin étoit renfermé avec son fils Julien, et que Gérontius assiégeoit. Une partie des troupes de Gérontius, mécontentes de leur capitaine et du faux empereur Maxime, ou pratiquées d'avance, abandonnèrent aussitôt leur chef et se rangèrent sous les enseignes de Constance. Gérontius s'enfuit jusqu'en Espagne avec un débris de son armée. Mais les soldats Espagnols qui le méprisoient depuis ce revers et qui l'avoient toujours haï à cause de la

dureté de son commandement, résolurent sa mort. Ils investirent sa maison. Gérontius se défendit courageusement jusqu'au lendemain matin avec ses esclaves. Il eût pu s'échapper si l'amour qu'il portoit à sa femme ne l'eût retenu. Ses esclaves ayant pris la fuite après avoir épuisé leurs traits, les séditieux mirent le feu à la maison. Gérontius donna la mort à un Alain fidèle qui ne voulut pas l'abandonner et à sa femme qui lui présenta elle-même sa tête. Il se perça ensuite d'un poignard. L'usurpateur Maxime abandonné des soldats, fut dépouillé de la pourpre. On le laissa vivre, parce que la bassesse de ce personnage n'excita ni la crainte ni l'envie. Il alla chercher un refuge chez les Barbares qui se partageoient les provinces d'Espagne et parmi lesquels il traîna son exil. La Tarragonoise retourna au pouvoir d'Honorius. 411.

L'armée impériale investit les murs d'Arles. Cette métropole étoit devenue le siége du gouvernement des Gaules à la place de Trèves trop exposée aux insultes des Barbares. Constantin défendoit la place dans l'espoir du retour prochain d'Édovic qu'il avoit envoyé chercher du renfort chez les Francs. Edovic parut enfin avec une armée germanique. Son approche surprit tellement les assiégeans, qu'ils pensèrent d'abord à lever le siège et à se replier sur l'Italie. Mais,

411. comme Édovic étoit déjà près d'eux, ils appréhendèrent d'être assaillis dans leur retraite, et prirent le parti d'en venir aux mains. Les lieutenans d'Honorius passèrent le Rhône. Constance qui commandoit l'infanterie, attendit l'ennemi de pied ferme. Il plaça Ulphilas dans une embuscade avec la cavalerie. Lorsque l'action fut engagée et que les Francs d'Édovic étoient aux prises avec les troupes de Constance, Ulphilas fondant tout-à-coup de son embuscade, attaqua les Barbares par derrière et les rompit. Ils furent massacrés ou mis en fuite; d'autres jetèrent leurs armes et demandèrent grâce. Édovic échappa du champ de bataille par la vitesse de son cheval. Il alla chercher un asile dans la maison d'un Gaulois nommé Ecdicius, son ami, qui le tua par trahison et envoya sa tête aux généraux d'Honorius.

Constance vainqueur repassa le Rhône. Il serra la ville plus étroitement. Alors Constantin se voyant sans ressources, prit de lui-même le parti d'abdiquer. Il se dépouilla de la pourpre, et s'étant rendu dans l'église, il se fit ordonner prêtre, espérant sauver sa vie par la sainteté du sacerdoce. Les assiégés ouvrirent leurs portes, après qu'on leur eut promis leur grâce sous la foi du serment. On accorda le pardon à tous les habitans. Constantin et son fils Julien furent con-

duits en Italie. Mais avant qu'ils fussent arrivés à Ravenne, Honorius envoya l'ordre de les faire périr, malgré la foi qu'on leur avoit donnée également de respecter leurs jours. La prise d'Arles ramena les Gaules, ou du moins les provinces inférieures, à l'obéissance d'Honorius; elles reconnurent ses lieutenans. L'armée romaine resta toutefois dans les Gaules qui n'étoient point pacifiées par la chute d'un seul usurpateur. 411.

Le siège d'Arles duroit depuis quatre mois, lorsqu'on avoit appris dans le camp qu'un nouveau tyran s'étoit élevé à l'extrémité des Gaules. Jovin né d'un sang illustre chez les Gaulois, prit la pourpre à Mayence, appuyé de Goar chef d'une tribu d'Alains, et de Gondicaire roi des Bourguignons. On sut par le même message que ce rebelle ayant rassemblé une armée de Bourguignons, d'Alemans, de Francs et d'Alains, descendoit dans le pays et marchoit sur Arles pour attaquer l'armée assiégeante. Ces nouvelles fâcheuses avoient été un motif pour les généraux d'Honorius de presser plus vivement les travaux du siège. Ils avoient redoublé d'activité et de courage et forcé enfin la reddition de la place.

Greg. Tur. II, 9. Olympiod. ap. Phot. Oros. VII, 42. Idat. Prosp. Tir. Prosp. chr.

Tandis que Jovin levoit l'étendard de la révolte sur les bords du Rhin, que l'armée d'Honorius campoit encore devant Arles, les Goths entroient par un autre côté dans les Gaules. Après

412. Prosp. Tir.- Prosp. Isid. Cassiod. chr. Jornand. de reb. Get. 31.

412. la mort d'Alaric, Ataulphe son beau-frère avoit été reconnu roi par l'armée qui le suivoit : il paroît même qu'il entraînoit avec elle toute la nation des Visigoths qui avoit passé le Danube sous Valens, à l'exception des tribus qui purent se diviser dans les provinces de l'Empire et y perdre leur nom. Ataulphe étoit remonté des bords du détroit de Sicile dans l'Italie qu'il traversa tout entière. Il la ravagea de rechef dans sa marche, et si l'on s'en rapporte au témoignage assez peu probable de l'historien Goth, il prit et ruina Rome une seconde fois. Il menoit avec lui Attale, cet empereur fait et déposé par Alaric, et Placidie sœur d'Honorius qui avoit été la conquête du prince Goth dans le sac de Rome. Enfin, deux ans après la mort d'Alaric, au commencement de l'an 412, soit qu'il fût las de piller l'Italie et qu'il eût pitié de cette terre désolée ; soit, comme on l'a cru, qu'il fût adouci par Placidie à la main de laquelle il aspiroit déjà peut-être, et qu'il nourrît dès-lors des pensées de paix, il passa les Alpes, descendit dans les Gaules à peine délivrées des ravages des Alains, des Vandales, et qui furent livrées aux Goths comme une nouvelle proie.

Olympiod. ap. Phot. Oros. VII, 42. Il y trouvoit l'armée d'Honorius victorieuse et conduite par un chef expérimenté. Dans cette conjoncture, Attale lui conseilla d'unir sa cause

à celle du tyran Jovin qui venoit de se faire proclamer à l'autre extrémité des Gaules. Ataulphe ouvrit l'oreille à ce conseil. On dit même qu'il s'avança avec ses troupes au devant de Jovin et qu'il eut avec lui une conférence, on ne sait en quel lieu des Gaules. Mais Jovin qui aspiroit à l'empire et qui se fioit à un parti puissant que lui donnoient dans les Gaules sa naissance et ses clientèles, ne voyoit qu'avec peine l'arrivée de ces Barbares déjà fameux par la prise de Rome et par le ravage de l'Italie, et à leur tête un chef de réputation qui l'empêcheroit toujours de s'établir solidement. La nécessité de ses affaires et les forces d'Ataulphe le contraignirent d'accepter son alliance. Toutefois dans cette conférence, il ne put s'empêcher de laisser percer son chagrin et de reprocher à Attale en termes couverts qu'il avoit introduit dans les Gaules les ennemis de l'Empire. Ainsi les deux chefs, à peine ligués, se méfioient déjà l'un de l'autre. Mais ce qui acheva de les désunir, c'est que Jovin, malgré Ataulphe qui prétendoit apparemment partager avec lui seul le commandement des Gaules, associa à l'empire son frère Sébastien. L'esprit éclairé de ce prince Barbare, ou si l'on veut, l'influence de Placidie, lui suggéroit déjà d'autres vues que celles de détruire des villes et de saccager des provinces. Ataulphe entré dans 412.

412. les Gaules, n'étoit pas éloigné comme Alaric de traiter avec Honorius à des conditions qui pussent être à-la-fois avantageuses à sa nation et aux Romains. L'Empire forcé de recevoir des étrangers dans son sein, et ne pouvant plus rejeter ceux qu'il y avoit une fois admis, acquerroit du moins dans ceux-ci des défenseurs contre les autres Barbares et contre les tyrans. Le mécontentement du Goth facilita encore son rapprochement avec Honorius.

Olympiod. ap. Phot. Tir. Prosp. Idat. chr.

Il quitta donc le parti de Jovin, principalement par les soins et la négociation de Dardanus, préfet du prétoire des Gaules, qui seul ne s'étoit point soumis à l'usurpateur. Il envoya une ambassade à Honorius pour lui proposer la paix, promettant de lui livrer les têtes des tyrans. Sa
413. députation ayant été bien accueillie, Ataulphe parut d'abord agir dans les intérêts de l'Empire. De concert avec le préfet des Gaules, et apparemment encore avec Constance, il fit tomber en ses mains Sébastien frère de Jovin et envoya sa tête à Honorius. Ils forcèrent ensuite Jovin à fuir et à se réfugier dans Valence où ils l'assiégèrent. La ville fut prise de vive force. Jovin se remit à la discrétion d'Ataulphe qui le donna à Dardanus pour être conduit à l'empereur. Mais le préfet, pour plus de sûreté, le tua de sa main

à Narbonne. La mort de Jovin fut suivie de la proscription de son parti. Il paroît que presque toutes les provinces gauloises, à l'exception de celles qui s'étoient déclarées libres, avoient suivi la cause des rebelles. En effet elles ne voyoient nulle part d'autorité légitime, par-tout des tyrans ou des Barbares, un empereur à l'extrémité de l'Italie qui trembloit lui-même devant eux. Décimus Rusticus que les rebelles avoient nommé leur préfet à la place de Dardanus, les autres officiers de Jovin et de Sébastien, et une foule de noblesse gauloise furent pris dans l'Auvergne par les généraux d'Honorius et cruellement massacrés. Ces exécutions appuyées des armes d'Ataulphe, achevèrent d'assoupir la révolte des Gaules.

413.
Greg. Tur. II, 9.

Cependant Honorius réclamoit sa sœur Placidie qui étoit toujours au pouvoir des Goths. Ataulphe peu empressé de la renvoyer, demandoit en échange une certaine quantité de blé; et comme on ne lui livroit pas ce qu'on lui avoit promis, il se servoit de ce prétexte pour refuser à son tour de rendre Placidie sur laquelle il avoit formé des desseins. Ce refus, et de nouveaux intérêts d'Ataulphe qui ne craignoit plus d'ennemis en deçà des Alpes, commencèrent à faire naître de la mésintelligence entre ce prince et

413. Honorius, à ruiner le concert qui avoit existé jusque-là entre lui et les lieutenans romains dans les Gaules.

Idat. Marc. Prosp. Tir.- Prosp. chr.

Il arriva en même temps qu'Héraclien comte d'Afrique, le même qui avoit fait périr le lieutenant d'Attale, s'étant révolté et ayant fait un débarquement considérable en Italie pour marcher sur Rome, fut défait à Otricoli par le comte Marin, perdit toute son armée et s'enfuit presque seul en Afrique où il fut tué aussitôt par l'ordre d'Honorius. L'exemple d'Alaric et d'Attale encourageoit les gouverneurs. Bien que Ravenne fût devenue le boulevard de l'Occident, ils avoient appris qu'on pouvoit sans peine prendre la couronne impériale en entrant seulement dans la capitale de l'Empire. Mais les rebelles étoient, comme on voit, encore plus foibles que l'empereur. Ces tyrans peu habiles ou peu heureux, échouoient l'un après l'autre ou ne se soutenoient un instant que par la faveur des Barbares. Il n'appartenoit plus qu'à ceux-ci de faire des empereurs et d'usurper des provinces.

Olympiod. ap. Phot. Idat. chr. Hieronym. epist. 91 ad Ageruch.

Ataulphe reprit les armes. Il tenta d'abord de s'emparer de Marseille par surprise. Mais il fut repoussé par Boniface qui y commandoit. Il fut même blessé dans cette attaque, sauva à peine sa vie par la fuite et se retira dans son camp, abandonnant son entreprise. Ce fut en cette rencontre

que commença la réputation du comte Boniface. 413.
Ataulphe fut plus heureux devant Narbonne où il porta ses armes. Il entra dans cette ville avec ses Goths vers l'automne. Il s'arrêta ainsi dans la province de première Narbonnoise qui prit dans la suite le nom de Gothie. C'est donc à cette année 413, qu'il faut rapporter le premier établissement de la monarchie des Visigoths dans les Gaules. Ces peuples, depuis qu'ils avoient quitté la Pannonie et l'Illyrie où leur chef Alaric ne commandoit encore qu'en qualité de gouverneur à la solde de l'Empire, n'avoient fait jusque-là que traverser et piller les provinces d'Italie, sans s'arrêter nulle part pour y prendre des demeures. Ce fut alors qu'ils parurent songer réellement à occuper une province des Gaules comme une patrie.

Les Bourguignons, peuple germanique, étoient déjà établis dans les environs de Mayence et de la première Germanie d'où ils avoient favorisé l'usurpation de Jovin. Ces peuples profitèrent eux-mêmes de la chute du tyran qu'ils avoient élevé et qu'Ataulphe avoit renversé. La défection du prince Goth avoit presque ruiné dans les Gaules le parti de l'empereur. Une fois qu'Ataulphe eut abandonné les généraux d'Honorius, la partie septentrionale des Gaules que les Bourguignons avoisinoient et où ils avoient fait un

Olympiod. ap. Phot. Prosp. Cassiod. chr.

413. empereur, se trouvant sans défense, ils y passèrent eux-mêmes. Ils occupèrent la province romaine voisine du Rhin, nommée la première Germanie, sous leur roi Gondicaire chef de la dynastie bourguignonne, qui précéda de quelques années celle des Francs. C'étoit le même prince qui avoit appuyé la révolte de Jovin. Mais il est peut-être à propos de rappeler ici en peu de mots ce que l'on sait de plus certain sur l'origine d'une nation qui se confondit avec celle des Francs pour former avec eux la moderne nation françoise, et dont le nom s'est conservé jusqu'à nos jours dans une autre province des Gaules où ils transportèrent peu après leurs demeures.

Plin. hist. nat. IV, 12. Pline l'Ancien a compris les Bourguignons parmi les peuples Vandales. Leur nom, dans la langue germanique, signifie habitans des bourgs, (Grot. proleg. in hist. Goth.) et l'on prétend que plusieurs peuples l'ont porté de même que celui de Vandales qui indique proprement des peuples errans ou vagabonds. Il faut convenir toutefois que la diversité d'idées exprimée dans ces deux noms, n'annonce guère une origine ou du moins des mœurs semblables. Quoi qu'il en soit, les Bourguignons comme les Vandales, subirent diverses migrations. Si, en attribuant à ces peuples une même origine, nous nous en rapportons au témoignage de Procope, (Procop. B. Vand. I, 3.)

on pourra croire que les Bourguignons comme les Vandales, étoient sortis des bords du Palus-Méotis. Mais tout annonce que ces deux peuples étoient Germains; les noms propres, la langue, les relations du sang et les alliances, les mœurs, les lois, enfin les rapports de toute espèce entre les monarchies qu'ils ont instituées et les autres États fondés par les peuples de Germanie. Il vaut donc mieux supposer que la grande migration des Huns qui eut lieu en effet sur ce point, ayant mis en mouvement toutes les nations germaniques, les Romains attribuèrent le même point de départ aux autres peuples qui furent refoulés sur leurs provinces, et même aux nations germaniques dont ils n'avoient point encore connu le nom et qui attaquèrent leur frontière sur le déclin de l'Empire. Rien ne nous empêchera pourtant de nous arrêter à l'opinion commune des géographes anciens et modernes, en comprenant les Bourguignons parmi les peuples Vandales qui entrèrent sur les terres de l'Empire au commencement du v^e siècle. Nous avons vu qu'ils avoient fait des courses dans les Gaules dès le temps des empereurs Tacite et Probus, et ce fut alors, je pense, pour la première fois, que les Romains connurent ces Bourguignons occidentaux que l'on distingue d'un autre peuple de même nom qui ha-

413.

bitoit vers le Danube inférieur avec les Goths et
413. qui infesta l'Illyrie dans la grande invasion des
Tillemont, Valérien, art. 4. Plin. Plancher, hist. de Bourg. l. 1.
Barbares qui eut lieu sous Valérien.

En plaçant donc les Bourguignons dans la patrie la plus anciennement connue des Vandales, nous trouverons qu'ils habitoient sur les bords de la Vistule, près de la mer Baltique. Le pays des Vandales étoit compris entre les rivages de cette mer, la Vistule et l'Oder. C'est là, si l'on en croit Jornandès, que les Goths descendant de la Scandinavie, rencontrèrent les Vandales, les subjuguèrent et les entraînèrent avec eux jusque sur les bords du Palus où eux-mêmes virent ensuite leur empire détruit par les Huns ; et c'est des environs du Palus, comme nous l'avons vu, que Procope fait sortir ses Vandales qui, pressés par la faim, vinrent en traversant de nouveau toute la Germanie, se placer près du Rhin dans le voisinage des Francs. Mais je ne vois point que les Bourguignons aient partagé ces migrations. Ceux-ci n'eurent jamais, ce semble, de demeures qu'en Germanie jusqu'à ce qu'ils entrassent dans les Gaules. On voit seulement qu'ils avoient quitté les côtes de la Baltique et le voisinage de la Vistule pour se rapprocher de l'Elbe; qu'ils occupèrent en deçà de ce dernier fleuve le pays qui avoit appartenu aux Cattes et aux Ché-
Plancher. rusques. L'on ajoute que ces derniers peuples

l'avoient abandonné pour descendre eux-mêmes vers le Rhin où ils s'étoient rejoints aux Suèves ou aux Francs, et que les Bourguignons inquiétés par les restes des Goths ou par d'autres ennemis, s'étoient établis à leur place. Mais, quoi qu'on puisse penser de ces conjectures, il est certain que les Bourguignons occupoient cette seconde station dans le IV[e] siècle. Ce fut de là que Valentinien, en l'an 370, les appela à son secours contre les Alemans, et qu'ils vinrent au nombre de quatre-vingt mille camper sur les bords du Rhin. Dès-lors les Bourguignons se rapprochant peu-à-peu du fleuve, se trouvèrent placés entre les Francs au nord et les Alemans au midi. Ils prirent part aux ravages que ces nations firent dans les Gaules. Les Vandales et une colonie d'Alains y étoient arrivés vers le même temps après diverses migrations. Puis, comme la barrière du Rhin, pressée par tant de peuples qui s'y heurtoient, ne pouvoit les contenir, ces Barbares se débordèrent sur les Gaules. Ils y firent d'abord des incursions pour butiner, rapportant chez eux le fruit de leur pillage. Enfin en l'an 407, des tribus ou des peuples entiers de Vandales, d'Alains, de Suèves, ne trouvant plus à vivre et trop foulés par leurs voisins, ou excités, dit-on, par Stilicon qui vouloit élever sa famille en augmentant les troubles de l'Empire, entrèrent dans la Gaule, la traversèrent tout

413.

Amm. Marc.

413. entière, se portèrent dans leur course jusques aux pieds des Pyrénées et passèrent de là en Espagne où ils prirent des établissemens.

Orose compte les Bourguignons parmi les peuples qui quittèrent alors les bords du Rhin et pénétrèrent dans la Gaule à la suite des Vandales et de leurs alliés. On pourroit inférer de son récit que les Bourguignons y prirent dans ce temps-là même leur première demeure, et cette opi-
Plancher. nion a été embrassée par plusieurs modernes.
Prosp. Cass. Toutefois des témoignages qui nous semblent mieux fondés, et entr'autres les chroniques de Prosper et de Cassiodore, ne fixent l'établissement de ces peuples qu'à l'an 413. Mais, soit qu'ils restassent de l'autre côté du fleuve, soit qu'ils occupassent ses deux rives; on voit que durant l'intervalle où ils vécurent près du Rhin, placés entre les Francs et les Alemans autrefois voisins et dont les premiers avoient reculé vers le nord, les Bourguignons furent eux-mêmes assez puissans dans les environs de Mayence et de la première Germanie. Ils acquirent de l'influence sur les affaires de l'Empire; ils firent un empereur dans cette même province où déjà peut-être ils occupoient des quartiers sans avoir renoncé à leurs habitations de delà le Rhin. Enfin après la ruine de Jovin, l'anarchie des Gaules

qui ne faisoit que s'accroître, leur ayant, pour ainsi dire, livré cette proie, ils passèrent sur la rive gauche du fleuve où ils s'établirent en corps de nation en l'an 413 sous leur roi Gondicaire, et donnèrent ainsi commencement à la monarchie des Bourguignons dans les Gaules. 413.

Le Christianisme fut de bonne heure la religion de ces peuples. Ils étoient Chrétiens dès le premier temps de leur établissement ; ce qui peut faire penser qu'ils furent convertis à leur entrée par les prêtres de la province, ou même qu'ils avoient reçu des missionnaires dans le séjour qu'ils firent de l'autre côté du Rhin. Ils professoient d'abord le Christianisme dans sa pureté; mais bientôt, comme nous le verrons, ils se laissèrent infecter des erreurs de l'arianisme par le voisinage des Goths adonnés à cette secte. Du reste, on assure que ces peuples menoient une vie innocente; qu'ils n'avoient point la brutalité de quelques Barbares; qu'ils traitoient avec humanité et plutôt comme des frères que comme des sujets, les Gaulois parmi lesquels ils s'étoient venus fixer. On croit trouver la preuve de cette douceur de mœurs et de cette tolérance qui les distingua parmi les autres conquérans, soit dans leurs lois, soit dans la manière dont ils étendirent leurs établissemens vers les provinces méri-

Oros. VII, 32.
Socr. VII, 30.

dionales. Il ne paroît pas du reste qu'ils leur cédassent en courage et en ardeur belliqueuse.

413.
Greg. Tur. II, 9. Fredeg. Epit. 7. Sigeb. chr.

Les Francs reparurent cette année dans les Gaules. On rapporte à ce même temps la ruine de Trèves qui fut prise et brûlée par eux. Dans cette nouvelle incursion, cette cité fut presque renversée. Ainsi l'année 413 vit à-la-fois l'établissement des Goths, celui des Bourguignons, et il faut la signaler encore par une expédition des Francs qui fut comme l'avant-coureur de la dernière invasion des Gaules.

414.
Olympiod. ap. Phot. Idat. Isid. chr. Philost. XII, 4.

Enfin au commencement de l'année suivante, Ataulphe exécuta le dessein qu'il paroissoit avoir conçu depuis long-temps, et qu'il regardoit comme le meilleur moyen d'unir sa nation avec les Romains et d'établir solidement ses lois dans leurs provinces. Il fit consentir Placidie à recevoir sa main, et l'épousa à Narbonne au mois de janvier de l'an 414, dans la maison d'un citoyen distingué de cette ville, nommé Ingénius. Ce mariage pour lequel il répudia sa première femme, Sarmate de nation, fut célébré avec toutes les cérémonies usitées dans le palais des empereurs. Les Barbares et les Romains appelés à cette solennité, entourèrent les deux époux, comme pour assister à une réconciliation perpétuelle des deux peuples. Placidie parut sur un lit nuptial

orné comme celui des impératrices. A côté d'elle 414.
et à une place inférieure étoit Ataulphe vêtu à la romaine. Ce prince lui fit présent de cinquante jeunes gens d'une grande beauté, vêtus de soie, dont chacun portoit de chaque main un grand bassin plein d'or et de pierreries, fruit du pillage de Rome. On remarque qu'Attale entonna l'épithalame des deux époux : singulière fonction réservée à un empereur, et qui représentoit bien naïvement l'humiliation de Rome. Ces noces célèbres furent terminées par des jeux où se confondirent les transports d'alégresse des deux peuples. Pour les Gaulois, cette cérémonie étoit un gage que la fierté des Goths s'étoit adoucie; que les sujets de l'Empire avoient acquis des amis dans leurs vainqueurs, et pouvoient respirer en paix à côté de leurs armes.

En effet, la politique d'Ataulphe avoit des vues plus relevées que celle des autres Barbares, et sa grandeur d'ame secondoit les desseins de sa politique. Il semble qu'il avoit dépouillé les préjugés de sa nation et la férocité de son éducation, pour considérer seulement ce qui convenoit à sa gloire, à la durée de son établissement, et aux intérêts même des peuples parmi lesquels il alloit fixer ses demeures. Tel fut aussi le but du gouvernement de plusieurs princes de cette nation

414. généreuse et guerrière, principalement de ceux qui régnèrent en Italie. On ne peut mieux le faire connoître qu'en rapportant les propres paroles d'Orose, prêtre de Tarragone, qui écrivoit vers ce temps. « Le prince Goth, dit cet historien, recherchoit ardemment la paix. C'est ce que l'on a souvent recueilli de sa bouche et ce que sa fin a prouvé. Il vouloit servir fidèlement l'empereur Honorius, et employer les forces de sa nation à la défense de la république romaine. Car lorsque j'étois à Bethléem, j'appris du bienheureux prêtre Jérôme, qu'un personnage grave de Narbonne, après avoir exercé de grands emplois sous Théodose et vécu dans la familiarité d'Ataulphe, lui avoit fait ce récit qu'il tenoit du roi des Goths. Ce prince qui n'avoit que trop de courage, de forces et de génie, souhaitoit d'abord avec passion d'abolir le nom romain, de faire de tout le pays des Romains l'empire des Goths et de lui en faire porter le nom; de manière que la Romanie, pour parler vulgairement, prît le nom de Gothie, et qu'Ataulphe fût ce qu'avoit été César Auguste. Mais ayant éprouvé par une longue expérience que les Goths ne pouvoient en aucune manière se plier à des lois à cause de leur barbarie qui ne connoissoit point de frein, il n'avoit plus pensé qu'à chercher

Oros. VII, 43.

à se rendre illustre en rétablissant dans son entier et en étendant la puissance romaine par les armes des Goths ; à acquérir dans la postérité le nom de restaurateur de Rome, puisqu'il ne pouvoit substituer son peuple au peuple romain. Pour cela, il s'efforçoit d'empêcher la guerre, d'affermir la paix. Il étoit porté principalement à cette modération comme à toutes les actions de bon ordre et de sagesse, par les conseils et les insinuations de son épouse Placidie, femme d'un esprit pénétrant et d'une grande piété. Et il ne cessa jusqu'à sa mort de demander et d'offrir cette paix. » 414.

Mais Honorius à qui Ataulphe avoit refusé de rendre sa sœur, et qui l'avoit vue à regret passer dans les bras du prince Goth, ne pouvoit se résoudre à lui céder des établissemens dans ses provinces, tant qu'il espéroit que ses généraux pourroient le forcer d'abandonner les Gaules. Ce fut pour l'amener à un traité, objet de tous ses efforts, qu'Ataulphe imagina de faire reparoître sur la scène ce même Attale qu'Alaric avoit une fois couronné et qui n'étoit resté parmi les Goths que pour sauver sa tête. Il lui fit reprendre, l'année même de son mariage, la dignité d'empereur dans les Gaules ; mais en apparence seulement. Car Attale ne cessa point Prosp. chr.

414. d'être le prisonnier des Goths et d'étaler dans leur camp la honte de l'Empire dont le nom servoit ainsi de jouet à ces Barbares.

Idat. chr. Oros. VII, 43. Cependant Constance, après avoir délivré les Gaules de l'usurpation de Constantin, se tenoit toujours à Arles où il attendoit l'occasion d'agir. En voyant les Goths s'étendre à l'extrémité de ces provinces, il n'avoit point perdu courage. Constance étoit le plus grand capitaine que l'Empire eût produit depuis Stilicon, et le seul capable de lutter contre les nombreux ennemis qui l'accabloient. Les historiens qui sont très stériles sur cette époque, ne nous rendent point compte du détail de ses expéditions, ni des ressources qu'il employa pour la défense du pays. Il paroît toutefois d'après leur récit, qu'il épuisa principalement les Barbares par le défaut de vivres. Une grande famine affligeoit alors les Gaules. Constance s'empara des ports. Il arrêta les bâtimens qui portoient des vivres aux Goths. Il interdit à ces peuples tout commerce avec les étrangers. Ce fut par ce moyen qu'il les obligea de sortir des Gaules. Mais en se retirant, Ataulphe fit une action indigne de lui. Il fit piller et brûler par ses Goths la ville de Bordeaux dont les habitans l'avoient reçu comme ami. Plusieurs Goths protégèrent par reconnoissance les maisons de leurs hôtes et les préservèrent du pillage. Il

Tir. Prosp. chr.

Paulini Eucharist.

leva le siège de Bazas qu'il tenoit investie, et prit le chemin de l'Espagne où les Vandales l'avoient précédé. Quelques modernes supposent que les exhortations de Placidie le déterminèrent à abandonner les Gaules pour entrer dans cette province livrée aux outrages de tous les Barbares. Mais en nous arrêtant au témoignage des contemporains, nous voyons qu'Ataulphe chassé des Gaules par Constance, deux ans après qu'il y étoit entré, passa en Espagne en l'an 414, emmenant toujours avec lui Attale son fantôme d'empereur, et Placidie. Les Goths, comme il parut par le traité qu'ils firent quelque temps après avec l'Empire, et par leurs nouvelles tentatives sur les Gaules, ne renoncèrent point de leur plein gré à la possession de ces belles provinces qu'ils regardoient toujours comme une conquête où ils avoient d'abord fixé leurs tentes. 414.

Ataulphe transporta sa domination à Barcelone, 415.
qui devint cette même année le siège de la monarchie des Visigoths en Espagne. Oros. VII, 43. Il ne cessoit d'offrir la paix à Honorius, et de poursuivre son projet favori de réconciliation entre les Goths et les Romains. Placidie qui avoit inspiré à son époux ces sentimens de modération, lui étoit devenue encore plus chère depuis qu'elle lui avoit donné un fils, nommé Théodose. Mais la joie qu'en conçut le roi des Goths, se tourna en une vive

douleur par la mort de cet enfant né du sang
415. romain et du sang barbare, et qui paroissoit destiné à sceller l'union des deux nations. Ataulphe périt lui-même peu après. Ce prince, en l'an 415 qui avoit suivi son entrée en Espagne, fut assassiné à Barcelone par la perfidie d'un de ses familiers.

Idat. Isid. chr. Jornand. de reb. Get. 31.

Il laissoit des fils de sa première épouse. En mourant il recommanda à son frère dont on ignore le nom, de renvoyer Placidie à Honorius et de ne rien négliger pour faire un traité de paix avec les Romains. Il espéroit apparemment que ce frère lui succéderoit ou qu'il seroit le tuteur de ses enfans. Mais Sigéric s'empara du trône par violence. C'étoit un seigneur Goth, frère de ce même Sarus qui avoit commandé les armées d'Honorius, qui depuis s'étoit rendu indépendant, et qu'Ataulphe avoit pris et fait périr dans les Gaules où Sarus alloit rejoindre l'usurpateur Jovin pour lui offrir ses services. Sigéric vengea son frère en ôtant la vie aux fils d'Ataulphe. Il les fit arracher des bras de Sigesaire, évêque des Goths, qui vouloit les sauver. Ce barbare traita indignement Placidie, reine des Goths et sœur de l'empereur. Il la fit marcher à pied devant son char, mêlée à d'autres captifs. Cependant fidèle à la politique d'Ataulphe, il songeoit à faire la paix avec les Romains.

Olympiod. ap. Phot. Oros. VII. Prosp. Isid. chr. Jornand. 31.

Mais il n'en eut pas le temps. Sept jours après son usurpation, il fut tué, et laissa le trône à Vallia qui y monta lui-même par le meurtre de ses compétiteurs. Événemens fréquens dans l'histoire de la monarchie des Goths d'Espagne, et qui naissoient principalement du défaut d'une loi fixe dans la succession royale. 415.

416. Oros. VII, 43. Philost. XII, 4, 5. Idat. Marc. Prosp. Isid. chr. Jornand. 32.

Les Goths avoient paru mécontens des dispositions pacifiques de leurs deux derniers rois. Le désir que ces princes avoient témoigné de traiter avec l'Empire, leur avoit aliéné les esprits de la nation et avoit même en partie causé leur fin tragique. En élisant Vallia, les Goths s'attendoient à une rupture : il semble même qu'ils lui en avoient fait une condition. Vallia, au commencement de son règne, entreprit de porter la guerre en Afrique. Il fit à cet effet un armement considérable. Mais la tempête ayant détruit sa flotte près du détroit d'Hercule, ce prince déjà disposé par lui-même à suivre les desseins d'Ataulphe, et se rappelant la malheureuse tentative qu'Alaric avoit formée sur la Sicile, ne pensa plus qu'à engager ses compatriotes à offrir plutôt leurs épées à l'empereur, et à déclarer la guerre en son nom aux autres Barbares qui avoient envahi la Péninsule. Ainsi, forts de l'alliance romaine, ils se procureroient des établissemens plus solides et étendroient leur gloire et leurs conquêtes dans

toute l'Espagne. Une fois que les Goths furent
416. décidés à la paix, il devint facile de s'entendre; les Romains et Constance ne la désiroient pas moins vivement. Ce capitaine commandoit toujours dans les Gaules, et dirigeoit à-peu-près seul les affaires d'Occident qui sembloient un peu moins déplorables depuis qu'il en avoit pris la conduite. Vallia conclut la paix avec lui, en l'an 416, après en avoir reçu d'avance une grande quantité de grains. Il lui livra des otages de sa nation. Il remit entre ses mains Placidie, que la Cour de Ravenne n'avoit point cessé de réclamer et qu'il avoit toujours traitée avec les plus grands égards. Attale resté chez les Goths, ayant voulu s'échapper sur un vaisseau de peur d'être livré à l'empereur, fut pris et conduit à Honorius qui lui fit couper deux doigts de la main droite. On le relégua dans l'île de Lipari où on lui permit de vivre.

Vallia promit de servir la cause de l'Empire. De leur côté, les autres Barbares qui avoient pris des demeures en Espagne, crurent que leur repos et la prospérité de leurs colonies exigeoient qu'ils gardassent la paix. Ils traitèrent avec les lieutenans romains, offrirent aussi des otages pour gage de leur fidélité, et le secours de leurs bras. Mais soit que la jalousie de ces nations voisines les portât à détruire leurs établissemens à

peine formés ; soit que l'habileté de Constance tournât leurs armes contre eux-mêmes en les attirant à l'alliance de l'empire romain qui, durant ce temps, respiroit et reprenoit haleine ; ces Barbares, Goths, Alains, Suèves, Vandales, qui se partageoient la plus grande partie de l'Espagne, commencèrent à se faire une guerre cruelle, à se déchirer entre eux, à se livrer de sanglantes batailles où ils s'affoiblissoient mutuellement. 416.

Vallia eut l'avantage dans ces espèces de guerres civiles. Du moment qu'il eut tiré l'épée contre ses voisins, il obtint une suite de triomphes. Il détruisit entièrement les Vandales-Silinges établis dans la Bétique. Les Alains maîtres de la Lusitanie, avoient soumis à leur monarchie les Vandales et les Suèves qui habitoient la Galice. Vallia leur fit la guerre, il tua Atax leur roi ; il épuisa tellement cette nation que les restes des Alains cessèrent de former un État indépendant, et tombèrent sous le joug de Gondéric roi des Vandales qu'ils avoient d'abord dominés. Il poursuivit ainsi le cours de ses victoires jusqu'à sa mort, et fraya le chemin à l'agrandissement de sa nation qui étoit destinée à occuper toute l'Espagne dans le déclin de l'empire d'Occident.

Ces succès, la paix qui s'ensuivit dans l'Empire où la fureur des Barbares réprimée sembloit 417. Idat. Prosp.

417. s'être déchargée à l'extrémité de l'Espagne, les tyrans détruits, les Gaules rentrées sous l'obéissance des magistrats romains à l'exception d'une petite province occupée par les Bourguignons, l'Italie entière délivrée; cet état de choses parut une prospérité inouïe à l'Occident qui, depuis bien des années, n'avoit cessé d'être troublé et ravagé. Honorius crut que l'Empire alloit refleurir. Il en eut tant de joie qu'il donna la main de sa sœur Placidie veuve d'Ataulphe, à Constance, que la reconnoissance publique désignoit comme le principal auteur de ces heureux changemens. Lui-même voulut célébrer un triomphe suivant la coutume des anciens Romains. Il fit une entrée solennelle dans Rome. Attale qui venoit de lui être livré, précédoit son char et servoit d'ornement à cette pompe. Il exhorta les Romains à relever les édifices de leur ville renversés par les Barbares, et il vit avec une nouvelle satisfaction que Rome se repeuploit et sortoit déjà de ses ruines.

Tir. Prosp. chr. Philost. XII, 5.

418 ou 419. Vallia reçut lui-même le prix de ses services. Ce prince après avoir ruiné ou affoibli les Barbares de l'Espagne, obtint pour sa nation des quartiers dans les Gaules. Honorius lui céda la seconde Aquitaine, qui comprenoit les territoires de Bordeaux, Agen, Angoulême, Saintes,

Idat. Prosp. Isid. chr.

Poitiers et Périgueux. Les Goths eurent aussi Toulouse et le pays voisin jusqu'à l'Océan, ce qui comprenoit la Novempopulanie ou troisième Aquitaine. Mais à la réserve du territoire de Toulouse, il ne paroît point que la première Narbonnoise ou Septimanie qui leur appartint dans la suite, fît partie de cette cession. Les Goths quittèrent donc entièrement l'Espagne pour venir habiter les Gaules. Ce fut Constance qui les y reçut. Il les fixa dans les nouveaux cantonnemens qui leur étoient assignés. Le siège de la domination des Goths fut transféré à Toulouse. De cette nouvelle migration faite de concert avec le lieutenant d'Honorius, on a conclu avec raison que l'Empire rentra pour lors en possession du pays que Vallia abandonnoit en Espagne, ainsi que du territoire conquis sur les autres Barbares qui avoient précédé les Goths et que Vallia avoit combattus au nom de l'Empire. Les magistrats romains rétablirent facilement leur autorité dans la Tarragonoise, la Carthaginoise et la Bétique, c'est-à-dire dans toute l'Espagne, à l'exception de la Galice et de la Lusitanie. Ils recommencèrent à gouverner ces provinces au nom d'Honorius. Vallia, à la suite de tant de fatigues, ramena ainsi sa nation dans les demeures où Ataulphe l'avoit le pre-

418 ou 419.

mier introduite. Il lui acquit du consentement
418 ou 419. même de l'Empire, une patrie et des habitations paisibles.

419. Il mourut peu après, sans avoir eu le temps de jouir de ses travaux. Il laissa la réputation d'un prince sage et guerrier, ami du nom romain. Vallia avoit régné trois ans. Théodoric lui succéda, on ne voit point à quel titre. Celui-ci, non moins illustre que ses prédécesseurs, établit la succession royale dans sa famille.

Idat. chr. Mais après que les provinces d'Espagne eurent été délivrées des Goths, les Barbares que leurs armes avoient pressés, n'ayant plus en tête ces redoutables ennemis, recommencèrent leurs querelles. Les Vandales établis dans la Galice sous le commandement de Gondéric, firent la guerre aux Suèves et à Hermanric leur roi. Ils les tinrent assiégés dans les montagnes de Biscaie.
420. Astérius, comte des Espagnes, étant accouru suivant la vieille politique romaine pour porter secours aux plus foibles, força les Vandales de quitter prise. Ils abandonnèrent la Galice et passèrent dans la Bétique qui étoit redevenue libre, ce semble, sous l'autorité des officiers romains, depuis que Vallia y avoit détruit la colonie des Vandales-Silinges. Ils s'établirent à leur tour dans cette province, qui de leur nom a pris dans la suite celui d'Andalousie.

Honorius associa à l'empire Constance son beau-frère, que l'on nommoit alors le défenseur de l'Occident. Il le proclama Auguste à Ravenne, le 8 de février de l'an 421. En même temps il donna le titre de Nobilissime au jeune Valentinien, né deux ans auparavant de Constance et de Placidie, et qui fut son successeur au trône impérial. Les images du nouvel empereur ayant été portées en Orient selon la coutume, le jeune Théodose, neveu d'Honorius, qui n'approuvoit point cette élection, refusa de les recevoir. Au reste, Constance ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité et du prix glorieux de ses services. Il mourut huit mois après son élévation, à Ravenne, ne laissant pour soutien de sa maison et de l'Occident, qu'un enfant au berceau.

421. Idat. Prosp. Tir. Prosp. Cassiod. Philost. XII, 12.

Cependant Castinus, maître de la milice, marcha de l'Italie sur la Bétique pour en chasser les Vandales qui venoient de s'y établir. Il avoit avec lui une nombreuse armée romaine et des auxiliaires Goths. Boniface, capitaine de grande réputation qui avoit déjà défendu la ville de Marseille contre Ataulphe, devoit l'accompagner en cette expédition. Mais ne pouvant souffrir l'arrogance et les mauvais traitemens de son général, il l'abandonna avant de se mettre en marche, et se retira dans l'Afrique dont il avoit eu le commandement. Il le reprit sous le titre

422. Idat. Prosp. Cassiod.

422. de comte, soit que ce commandement lui fût déféré par la Cour de Ravenne, soit qu'il se l'arrogeât de lui-même, comme la chronique d'Idace semble l'indiquer. Cette désertion, ainsi qu'on le verra bientôt, fut une source de maux horribles pour l'Empire. Castinus entré dans la Bétique, fit d'abord la guerre avec succès. Il resserra étroitement les Vandales, et les réduisit à une telle extrémité qu'ils étoient sur le point de se rendre faute de vivres. Mais ayant voulu mal à propos leur livrer une bataille, il la perdit par la trahison des Goths ses alliés, qui l'abandonnèrent. Il se sauva à Tarragone, laissant la possession de cette province aux Vandales qui s'y maintinrent sous leur roi Gondéric.

423. Idat. Prosp. chr. Philost. XII, 13.

Déjà les calamités de l'Empire renaissoient. L'Occident à peine calmé par l'établissement paisible des Goths, commençoit à se troubler de nouveau lorsqu'Honorius mourut d'hydropisie à Ravenne, le 15 d'août de l'an 423, dans la vingt-neuvième année de son règne depuis la mort de son père Théodose, et la quarantième de son âge, sans laisser d'héritier. Peu avant de mourir, il avoit banni de la Cour sa sœur Placidie. Il avoit conçu des soupçons contre elle, parce que les Goths qui habitoient Ravenne et qui avoient servi Ataulphe, la révérant comme la veuve de leur roi, formoient un parti en sa

Olympiod. ap. Phot. Prosp. Cass.

faveur : ce qui donnoit lieu dans Ravenne à des séditions et à des querelles quelquefois sanglantes entre les serviteurs de cette princesse et ceux d'Honorius. Elle s'étoit retirée avec ses deux enfans, Valentinien et Honoria nés de Constance, à la Cour de Théodose. 423.

Le jeune Théodose alors âgé de vingt-deux ans, déclaré Auguste l'année de sa naissance, avoit occupé seul le trône impérial à l'âge de sept ans, après la mort de son père Arcade. Celui-ci, dit-on, l'avoit recommandé en mourant au roi Isdegerde, fils de Sapor III, ami des Romains, ne trouvant point autour de lui d'homme d'état ni de prince de sa famille capable de protéger l'enfance de son fils. Toutefois Théodose avoit rencontré un sage ministre dans le patrice Anthême, préfet du prétoire d'Orient, qui prit la conduite des affaires avec une extrême prudence; et six ans après, Pulchérie, sœur aînée du jeune empereur, qui n'en avoit elle-même que quinze, princesse d'une haute piété et d'une sagesse admirable, se trouva capable des soins du gouvernement. Elle dirigea la foiblesse de son frère. On la déclara Auguste afin de donner plus d'autorité à cette espèce de tutèle qu'elle exerçoit sur le prince et sur l'Empire. Elle fit donner à Théodose une éducation vertueuse. La docilité du jeune empereur et son excellent naturel secondoient les vues de cette

Proc. B. Pers. I, 2.

Socr. VII, 1.

Soz. IX, 1, 3.

Marc. chr.

423. sage institutrice. Mais n'ayant du reste aucune grandeur dans l'esprit, il n'eut jamais les vertus d'un prince; il montra toujours une disposition aveugle à se laisser maîtriser : vice qui étoit comme dans le sang des fils du grand Théodose. Deux femmes, Placidie et Pulchérie, seules de sa postérité, retracèrent quelque chose des talens de ce grand prince. Plus jalouse de placer près de son pupille les vertus et les lumières que l'illustration de la naissance, Pulchérie lui fit épouser Eudocie, fille de Léonce, rhéteur d'Athènes, qui se distinguoit elle-même par sa sagesse et par la beauté de son esprit. Aussi l'on remarque que, durant la minorité de Théodose, tandis que l'Occident étoit troublé par la fureur des tyrans et par les ravages des Barbares, l'Orient jouit d'une paix profonde; les entreprises que formèrent des sujets ambitieux ou des ennemis étrangers contre l'autorité du souverain ou le repos des peuples, se ruinèrent et se dissipèrent d'elles-mêmes. Depuis la paix de Sapor III, conclue en l'an 384, les Perses, ainsi que les Romains, sembloient fatigués de leurs longues dissentions. Cet état de calme et de prospérité renaissante ne fut que légèrement troublé par une guerre que Théodose entreprit en l'an 421, contre Vararane, fils et successeur d'Isdegerde roi de Perse, pour protéger les Chrétiens de ce

Marc. chr. Socr. VII, 21.

Sozom. IX, 6.

Socr. VII, 18, 20. Sozom. IX, 4.

royaume, persécutés et fugitifs sur les terres de l'Empire. Cette guerre où ses armes furent heureuses, s'éloigna peu des frontières des deux États; elle fut terminée au bout de deux campagnes par une nouvelle paix que l'on conclut pour cent années, et qui assura long-temps encore la tranquillité de cette frontière. Car elle dura quatre-vingts années, jusqu'à la douzième de l'empereur Anastase. 423.

Ce fut aussi sous ce règne ou plutôt sous la famille de Théodose, que la ruine du paganisme poursuivie par ce grand prince avec tant de zèle, fut à-peu-près consommée. Honorius lui avoit porté un coup fatal par une loi rendue en l'an 415, qui confisquoit au domaine impérial tous les lieux destinés au service de l'idolâtrie, avec leurs revenus. Honorius, d'un autre côté, relevoit le ministère des prêtres du Christianisme, en ordonnant par une loi de l'an 412, que les accusations intentées contre les mœurs des ecclésiastiques, depuis les évêques jusques aux derniers ministres, ne seroient jugées que par les évêques, mais en présence de témoins, laissant du reste aux juges séculiers la connoissance des crimes publics, même contre les ecclésiastiques. Il abolit entièrement les spectacles de gladiateurs, déjà interdits par le grand Constantin. Le jeune Théodose animé du même zèle ou plutôt

Tillemont, Honoré, art. 55.

Id. ibid., art. 49. Fleury, hist. eccl. XXIII, 4.

Tillemont, ibid, art. 20.

Idem, t. VI, Théodose, art. 9.

423. dirigé par Pulchérie, exclut les païens de toutes les charges de la milice, de la Cour et de la judicature. Enfin, il renouvela les lois antérieures contre les païens et les hérétiques, et ordonna de nouveau de démolir jusqu'aux fondemens des temples. Tel étoit l'état de l'Orient à la mort d'Honorius.

Id. ibid. art. 15.

Les grandes commotions qui avoient ébranlé l'Empire sous Valens et éclaté d'abord en Orient, se sont propagées à l'Occident. L'Occident désormais est le théâtre des révolutions que nous avons à signaler. Les Barbares dans leur route, arrêtés par les murs de Constantinople, par les flottes, par les côtes et les détroits, ne pouvant que traverser les plaines si souvent désolées de la Thrace qui ne leur offroient plus d'établissemens, s'étoient détournés vers l'Italie, les Gaules et l'Espagne, où ils trouvoient de vastes territoires pour y fixer leurs familles. C'est donc là que nous devons dorénavant arrêter nos regards, ou plutôt nous ne les reporterons vers l'Orient que pour marquer la suite de l'Empire ou pour retracer quelqu'événement considérable. Car à cette époque, les grands intérêts de l'empire romain s'étant débattus dans l'Occident, là se concentre, pour ainsi dire, l'histoire du moyen âge jusqu'à ce qu'une nouvelle période historique commence pour l'Orient. Générale-

ment, c'est de l'Orient que sont sortis les principes de ces révolutions; c'est sur l'Occident qu'elles se sont dirigées. La situation des lieux et une impulsion donnée portoient de ce côté les Barbares, depuis que les Goths et Alaric leur avoient ouvert la voie par la facilité qu'ils avoient trouvée à ravager l'Italie en se débordant des plaines de la Thrace et de l'Illyrie et des bouches de l'Ister. 423.

C'est ce qu'avoient bien senti les ministres, les généraux romains et les gouverneurs des provinces. Après avoir entrepris inutilement d'opposer des digues à ce torrent, ils tentèrent de le diriger. C'est à quoi tendirent au milieu des maux qui, depuis Valens, s'étoient aggravés sur l'Empire, les efforts ou la politique de Théodose, Stilicon, Constance, les trois plus grands capitaines que l'empire romain eût produits. Théodose fixa ces Barbares sur les terres de l'Empire qu'il leur donna à cultiver; Stilicon en fit des alliés et les opposa les uns aux autres; Constance les fit passer aux extrémités des provinces. « Ceux qui gouvernoient en Occident, a dit un grand historien, jugèrent avec raison qu'il falloit sauver l'Italie qui étoit la tête et le cœur de l'Empire. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance; on leur donnoit les plaines; on se réservoit les pays mon-

Montesquieu, Grandeur des Rom., c. 19.

423. tagneux, les passages des rivières, les défilés; les places sur les grands fleuves; on gardoit la souveraineté. Et il est à croire que ces peuples eussent été forcés de devenir Romains : la facilité avec laquelle les premiers destructeurs furent eux-mêmes détruits par ceux qui suivirent, justifie assez cette pensée. »

Tillemont, Honoré, art. 60.

Car en cédant des établissemens et des quartiers à ces étrangers, on voit que les Romains ne se proposoient point de les leur abandonner tout-à-fait. C'étoient ordinairement des terres qu'on leur donnoit à partager avec les naturels du pays pour y vivre et les cultiver, à la condition de fournir des soldats à l'Empire. A la vérité ils y vivoient sous des chefs de leur nation; mais les Romains prétendoient garder sur eux quelqu'autorité et avoir acquis de nouveaux sujets et des défenseurs. Ils avoient soin sur-tout d'empêcher qu'ils ne se rendissent maîtres dans les villes. Ils les plaçoient dans des contrées où ils ne pussent être entièrement indépendans. Ainsi les Goths furent établis d'abord dans la Thrace et la Mésie, comme sur une barrière que l'on opposoit aux autres Barbares, et où ils pouvoient eux-mêmes être surveillés plus facilement. Déjà entrés en Espagne, ils furent rappelés de la Tarragonoise pour recevoir des habitations dans l'Aquitaine. Par leur retraite, l'autorité des Ro-

mains s'étant raffermie au-delà des Pyrénées, 423.
les Vandales et les Suèves pouvoient vivre en paix dans la Galice sous la protection de l'Empire. Les premiers passent dans la Bétique voisine de l'Afrique. Nous voyons les gouverneurs romains armer aussitôt pour les en chasser. Par cette politique employée à propos, on évitoit que les Barbares ne pussent démembrer entièrement une province de l'Empire ou s'y cantonner. Par-là ils se seroient peu-à-peu confondus avec les naturels du pays, et l'Empire eût insensiblement recouvré son autorité sur les Barbares comme sur le reste des sujets.

Mais quelque bien conçu que fût ce plan, les généraux romains, comme nous l'allons voir, n'eurent pas le temps de l'exécuter. De nouveaux Barbares qui se succédèrent rapidement le rendirent chaque jour plus impraticable; et enfin le mal gagnant de proche en proche par les nouvelles invasions, de manière qu'on ne put plus y appliquer le remède, l'Empire expira. Il finit sans que sa chute même eût de l'éclat, lorsque le mal qui avoit saisi les extrémités eut pénétré jusqu'au cœur, et l'on remarqua à peine les derniers soupirs d'un corps qui s'éteignoit et dont les membres étoient déjà détachés.

## SOMMAIRE

### DU LIVRE CINQUIÈME.

Après la mort d'Honorius, Jean, secrétaire du palais, se fait déclarer empereur d'Occident. Le jeune Théodose reconnoît Valentinien III, fils de Constance. Il le renvoie en Occident avec sa mère Placidie et une armée. Jean est battu et a la tête tranchée. Aétius qui venoit à son secours avec un corps de Huns auxiliaires, traite pour lui-même. Placidie dirige le gouvernement de son fils Valentinien. Rivalité d'Aétius et de Boniface. Boniface, gouverneur d'Afrique, poussé à bout par Aétius, appelle les Vandales de la Bétique. Genséric leur roi passe en Afrique. Clodion, roi des Francs Saliens, franchit le Rhin. Conquêtes et horribles ravages des Vandales. Guerre civile en Italie causée par la jalousie d'Aétius et de Boniface. Boniface reste vainqueur et meurt de ses blessures. Fuite d'Aétius. Il rétablit son autorité à la tête d'une armée de Huns ses alliés. Paix avec les Vandales d'Afrique. Désordres des Gaules. Soulèvement des Armoriques. Second établissement des Bourguignons. Les Suèves s'étendent en Espagne. Genséric surprend Carthage, il affermit la monarchie Vandale en Afrique. Alliance des Visigoths avec l'Empire. Deuxième établissement des Francs dans les Gaules. Destruction du royaume d'Arménie. Attila et les Huns. Caractère d'Attila. Ses conquêtes dans le septentrion. Irruptions d'Attila dans l'empire d'Orient. Mérovée, roi des Francs, succède à Clodion. Mort du jeune Théodose. Pulchérie donne l'empire d'O-

rient à Marcien. Invasion de la Bretagne par les Saxons. Attila entre dans les Gaules. Aétius rallie contre Attila les Goths, les Bourguignons, les Francs et les autres Barbares établis dans ces provinces. Célèbre bataille de Châlons. Attila est vaincu. Théodoric meurt sur le champ de bataille. Thorismond son fils lui succède. Attila chassé des Gaules, pénètre en Italie. Il désole l'Italie citérieure; et se retire, fléchi, dit-on, par les prières du pape Léon. Mort d'Attila. Ruine de son empire, et dispersion de ses sujets. Nouveaux établissemens des Barbares tributaires d'Attila. Les Ostrogoths, redevenus libres, obtiennent de Marcien la Pannonie. Théodoric II, roi des Visigoths. Valentinien, jaloux de la grandeur d'Aétius, le fait périr. Il est tué lui-même par Maxime qui prend la pourpre. Eudoxie, veuve de Valentinien, se venge en appelant Genséric. Le tyran Maxime massacré par le peuple de Rome. Genséric entre dans Rome et la met au pillage. Avitus proclamé empereur dans les Gaules par Théodoric. Il est reconnu dans Rome. Théodoric II, allié de l'Empire, fait la guerre aux Suèves en Espagne. Avitus est déposé par le Suève Récimer, son général. Dernier établissement des Bourguignons. Mort de Marcien. Léon Thracien, son successeur. Récimer proclame Majorien en Occident. Childéric I, roi des Francs Saliens, chassé par ses peuples. Égidius, maître de la milice des Gaules, élu roi à sa place. Expédition de Majorien contre les Vandales. Elle avorte par l'adresse de Genséric. Meurtre de Majorien par Récimer. Libius Sévérus, nouvel empereur d'Occident. Progrès des Barbares dans les Gaules. Childéric rétabli. Tyrannie de Récimer dans l'Italie. Les Gaules à l'abandon. Déclin de l'Occident.

# LIVRE CINQUIÈME.

Dès que Théodose eut appris la mort de son oncle, il eut soin d'en étouffer la nouvelle. Il voulut prendre ses mesures pour asseoir son autorité dans l'Occident et disposer à son gré de l'empire d'Honorius, soit qu'il le gardât pour lui-même, soit qu'il le réservât à la famille de Constance. L'exemple des dernières tyrannies lui faisoit craindre qu'un nouvel usurpateur n'envahît l'Occident. Honorius n'avoit point laissé d'héritier. Théodose avoit refusé de reconnoître l'élection de Constance. Placidie veuve de ce prince, et Valentinien son fils, étoient encore en son pouvoir à Constantinople. Dans ces conjonctures, Théodose ne pouvoit agir avec trop de célérité. Il fit filer des troupes sur Salone, ville de Dalmatie, afin de comprimer les mouvemens qui eussent pu éclater. Quand il crut avoir donné tous les ordres nécessaires, il déclara la mort d'Honorius.

423.
Socr. VII. 23, 24. Philost. XII, 13. Idat. Marc. Prosp. Tir. Prosp. Cassiod. chr. Greg. Tur. II, 9.

Mais sur les entrefaites, Jean, secrétaire d'état de la Cour d'Occident, se fit déclarer empereur. Ce ministre n'eût pu par lui-même s'emparer du pouvoir souverain : il fut secondé par

423. Castinus, maître de la milice, qui lui donna le suffrage des soldats. Il envoya d'abord une ambassade à Théodose pour solliciter son amitié et le prier de l'admettre pour collègue. Le jeune empereur indigné de sa présomption, fit mettre aux fers les députés. Alors l'usurpateur appela le secours des Barbares. Aétius alla de sa part trouver les Huns de Pannonie. Ce personnage qui depuis parvint à la plus haute renommée et fut le dernier grand homme de l'empire romain, étoit alors préposé à la garde du palais. Jean lui
Tillemont. avoit conféré cette dignité qui fut connue ensuite sous le titre de Curopalate. Il étoit fils de Gaudentius, l'un des principaux habitans de la province de petite Scythie, qui lui-même avoit rempli la charge de maître de la cavalerie. Aétius avoit été durant trois ans l'otage d'Alaric, puis celui des Huns. Il s'étoit fait connoître à cette nation et en avoit gagné l'amitié. Jean lui remit une forte somme pour le succès de sa négociation. Il devoit inviter ces Barbares à entrer en Italie aussitôt que les troupes de Théodose seroient engagées dans le pays, afin de les attaquer par derrière tandis que l'armée d'Occident les tiendroit en échec. En même temps l'usurpateur dirigeoit une expédition sur l'Afrique. Mais cette entreprise ne fit que distraire ses forces et le rendre plus foible contre l'attaque de Théo-

dose. Le comte Boniface qui commandoit dans la province, resta fidèle à Placidie et à son fils. 423.

Théodose alors n'espéra plus régler seul le sort de l'Occident. Il prit le parti d'associer à l'Empire le jeune Valentinien, et lui donna le titre de César, cet enfant n'ayant porté encore que celui de Nobilissime qui étoit le premier titre des jeunes princes que l'on destinoit à la pourpre. Il lui fiança en même temps sa fille Eudoxie. Placidie reprit aussi le titre d'Augusta qu'Honorius lui avoit également déféré. Théodose les renvoya en Occident avec une armée commandée par Ardabure qui avoit terminé la guerre de Perse, et par Aspar son fils. Ces deux capitaines traversèrent l'Illyrie. Ils emportèrent la ville de Salone où l'avant-garde impériale les avoit précédés. Ils partagèrent ensuite leurs forces. Ardabure s'embarqua avec une partie de l'armée, tandis qu'Aspar avec l'autre se dirigeoit par terre sur Aquilée. Celui-ci prévint par la célérité de sa marche le bruit de son arrivée, et surprit cette clef de l'Italie. Mais son père n'eut pas la même fortune. Battu par la tempête, il fut pris avec deux de ses vaisseaux et conduit à Ravenne. Le tyran le traita avec égard dans l'espoir d'un accommodement. Cependant Ardabure se servit de la liberté qu'on lui laissoit pour gagner les chefs de l'armée de Jean. Aspar son fils étant

(marginal dates: 424 beside "de l'Occident…"; 425 beside "Salone où…")

425. arrivé peu après, livra à peine un léger combat et entra dans la ville dont les portes étoient ouvertes, en traversant un marais par lequel on lui montra un passage inconnu. Jean lui fut livré par ses propres soldats. Il le remit entre les mains de Placidie et de Valentinien. Cet usurpateur eut la main droite, puis la tête tranchée dans Aquilée, après avoir joui un an et demi de la tyrannie. Cependant Ravenne fut pillée dans l'emportement du soldat.

Philost. Trois jours après cette victoire et la mort de Jean, Aétius arriva en Italie à la tête de soixante mille Huns auxiliaires. Il livra bataille aux généraux de Théodose, on ne dit point en quel lieu. Il y eut un grand carnage de part et d'autre avec un succès équivoque. Tout se termina par un accord. Aétius traitant pour lui-même avec Placidie, obtint la dignité de comte; et élevé par une démarche qui avoit dû ruiner sa fortune naissante, il parut bientôt le premier personnage de l'Occident. Les Huns reçurent de grandes sommes pour mettre bas les armes. Ils donnèrent des otages, et retournèrent chez eux avec le prix de leurs secours qu'ils s'étoient fait livrer. Ces peuples depuis le départ des Goths, avoient occupé leurs quartiers dans la Pannonie où eux-mêmes possédoient déjà quelques établissemens.

Socr. VII, 24. Idat. chr. Théodose assistoit aux jeux de l'Hippodrome

lorsqu'il reçut ces heureuses nouvelles. Il se leva aussitôt et entraîna le peuple à l'église pour rendre à Dieu des actions de grâces. Le jeune Valentinien son cousin, âgé de six ans, fut dès-lors destiné avec Placidie sa mère, à régner sur l'Occident. Théodose résolut d'aller en Italie pour l'y couronner lui-même. Mais étant tombé malade dans la route à Thessalonique, il lui envoya le diadême par le patrice Hélion qui avoit négocié la dernière paix avec les Perses, et retourna à Constantinople. L'on croit qu'en donnant l'Occident avec le titre d'Auguste à Valentinien III, Théodose, allié peu généreux, retint pour lui-même l'Illyrie occidentale qui comprenoit les deux Pannonies, la Dalmatie et les deux Noriques. Nous avons vu que le grand Théodose avoit déjà réuni l'Illyrie orientale à son domaine, par la cession que Gratien lui en avoit faite. Ainsi, l'empire d'Orient, comme dans le célèbre partage de Dioclétien et de Maximien, s'étendit alors jusqu'aux Alpes Juliennes et à la frontière d'Italie. Depuis ce moment l'autre empire, resserré encore par les Barbares, ne fit que déchoir, et l'Orient prit peu-à-peu le premier rôle dans les affaires générales du peuple romain. Placidie, comme une autre Pulchérie, commença à gouverner l'Occident sous le nom de son fils Valentinien. Aétius en Italie, le comte Boniface

425.

Tillemont, Théodose II, art. 17, 22.

427. lité ne lui étoit plus d'aucun service, avoit résolu de lui faire ôter la vie; que pour preuve de cette intention perfide, il devoit s'attendre de jour en jour à son rappel. En effet, Boniface ayant reçu peu après l'ordre de revenir en Italie, ne douta plus des dispositions de la Cour. Il refusa d'obéir et confirma par là les soupçons de Placidie. Dès-lors on ne pensa plus qu'à le réduire. On le déclara ennemi public. On prépara une expédition pour le forcer à sortir de la province. Boniface poussé à bout, leva l'étendard de la révolte. Il défit les généraux que l'on envoya contre lui, et rendit vains tous les efforts de ses ennemis. Puis voyant que la Cour de Ravenne s'obstinoit à le poursuivre et qu'il ne pouvoit ni résister aux forces de l'Empire, ni se remettre sans danger à la merci de ceux qui avoient juré sa ruine, il chercha à se munir de secours étrangers. Il jeta les yeux autour de lui, et résolut de traiter avec les Vandales établis dans la Bétique en face de sa province.

428. Idat. Isid. chr. Procop. ibid.

Gondéric, roi des Vandales, qui avoit introduit sa nation en Espagne, ne vivoit plus. Ces peuples, après avoir occupé la Bétique sous sa conduite et s'être assuré la possession de cette province par la défaite de Castinus, n'avoient point interrompu leurs ravages. La prise de Séville fut le dernier exploit de Gondéric. Idace et

Isidore, évêques d'Espagne, disent que ce prince arien, en entrant dans la ville, porta ses mains contre l'église, et qu'à l'instant il fut frappé de Dieu et mourut aux portes du temple. Suivant la tradition des Vandales, ce prince ayant fait une expédition contre les Suèves, ses anciens ennemis, avoit été pris par eux dans un combat et mis en croix. Mais si l'on en croit Procope, Gondéric avoit été tué par son propre frère. Genséric, dont le naturel perfide rend croyable ce dernier récit, lui succéda en l'an 428, quoique le roi son frère eût laissé des enfans. Il étoit destiné à être pour Rome un second Alaric, le fléau de l'Empire et de l'Église.

428.

Vict. Vit. de persec. Vandal. II, 5.

Ce fut à lui que Boniface s'adressa cette même année. Genséric venoit de monter sur le trône des Vandales. Boniface lui envoya quelques affidés pour lui proposer de passer le détroit et d'entrer en Afrique, promettant pour prix de son alliance, de lui abandonner une portion de cette grande province. Genséric tenté par cette riche proie, accepta la proposition du comte. Il s'étoit vu naguère près de périr avec toute sa nation, si les Goths auxiliaires n'eussent trahi les intérêts de l'Empire. L'incertitude de sa position lui conseilloit d'abandonner une terre où les Romains pouvoient rentrer à toute heure, et qu'il

428. partageoit avec d'autres Barbares dont les armes n'étoient point inférieures aux siennes. Il n'avoit point de bâtimens pour faire le trajet. Boniface lui en fournit. Les Romains transportèrent eux-mêmes les Barbares, et furent les auteurs de leur propre ruine. Les Vandales et les Alains leurs sujets abandonnèrent pour jamais l'Espagne, au mois de mai de l'an 428. Ils passèrent le détroit d'Hercule avec toutes leurs familles, et abordèrent sur la côte de Mauritanie au nombre d'environ quatre-vingt mille hommes, en y comprenant les enfans, les esclaves et les vieillards. Cette foible migration de tout un peuple nous montre quel étoit l'épuisement de l'Empire. Les Romains virent leurs provinces envahies, sans pouvoir opposer une digue au torrent qu'ils avoient eux-mêmes déchaîné. Car les Vandales, dès qu'ils eurent mis le pied de l'autre côté du détroit, au lieu de s'établir paisiblement dans la Mauritanie que Boniface leur cédoit, ne pensèrent qu'à s'agrandir et à s'étendre dans le reste de l'Afrique. Genséric étoit un chef bien capable d'élever la fortune de sa nation. Son adresse et sa prudence naturelle lui donnoient trop d'avantage sur les Romains divisés et affoiblis par leurs longues querelles. Les historiens le dépeignent comme un homme d'un sens profond, taciturne, colère, d'une ambition effré-

née ; habile à gagner les peuples à son alliance, à jeter des semences de dissentions parmi ses ennemis. Cruel et fourbe, il fit périr en Afrique la veuve et les enfans de son frère afin de n'avoir point de concurrens au trône. Il se signala bientôt par les maux extrêmes qu'il fit aux Romains, et par une activité dans la guerre qu'il appuya des vues d'une politique raffinée qui ne sembloit point le partage d'un Barbare. 428. Vict. Vit. ibid.

Tandis que les Vandales, les Goths, les Alains, les Suèves, les Bourguignons prenoient des établissemens dans l'Empire ; les Francs établis au-dessus de ces derniers le long du cours du Rhin, ne cessoient de faire effort pour pénétrer dans les Gaules. Ils occupoient le pays qui s'étend de l'embouchure du Mein à l'Océan. On sait qu'ils s'étoient formés d'une confédération des anciens peuples de Germanie, tels que les Sicambres, les Bructères, les Chamaves, les Saliens, les Cattes, les Ampsivariens, associés pour défendre leur liberté contre les Romains, ainsi que l'indique ce nom de Franc qui signifie homme libre, et dans lequel se confondirent les noms de tous ces peuples. Ils composoient plusieurs tribus et avoient à leur tête divers chefs ou rois qu'ils élevoient sur le bouclier. C'étoit la forme de l'inauguration royale consacrée par l'usage des anciens Germains. Ces chefs se distinguoient du reste Tacit. hist. IV, 15.

428. de la nation par leur longue chevelure. De même que les peuples Francs conservoient la liberté et les antiques mœurs de la Germanie, ils en avoient aussi la fierté et toute la rudesse de courage. Clodion régnoit alors sur les Saliens, principale tribu des Francs, établie au nord des Gaules. On fixe le commencement de son règne à l'an 427. Sa nation avoit déjà passé le Rhin et pris des demeures de l'autre côté du fleuve. Mais les provinces romaines étoient tellement épuisées et désunies par tant d'invasions simultanées, que les historiens ont à peine remarqué ce premier séjour des Francs dans la Gaule.

C'est une chose digne d'être observée que, parmi les origines de tant de peuples, il n'en est point de plus incertaines et de plus obscures que celles de cette monarchie, la plus illustre et la seule qui ait duré de toutes les monarchies Barbares qui se sont établies sur les ruines de l'empire romain. On ignore la date précise du premier établissement des Francs dans la Gaule, ainsi que le nom du premier prince qui régna sur eux. Quelques-uns regardent comme le fondateur de la monarchie françoise, Pharamond fils de Marcomir, qui régna, dit-on, vers l'an 418 ou 420. Mais ni Grégoire de Tours, ni Frédégaire, les plus anciens historiens de notre nation, n'ont connu le nom de ce prince. Cette opinion n'a

pour garans que des écrivains postérieurs, d'une autorité bien foible; et l'on soupçonne avec fondement la chronique de Prosper qui seule, parmi les témoignages contemporains, fait mention de Pharamond, d'avoir été interpolée dans les âges suivans, d'après le texte de ces historiens grossiers et quelquefois fabuleux. Ainsi l'existence de Pharamond est au moins problématique. Ce que nous trouvons de plus vraisemblable, c'est que les Francs, vers ce temps, c'est-à-dire en l'an 418, ou pour suivre l'opinion commune, en l'an 420, passèrent le Rhin; et l'on attribue à cette invasion le deuxième saccagement de Trèves rapporté par Salvien. Cette ville qui avoit déjà été ruinée par les Francs vers l'an 413, tomba encore une fois en leur pouvoir. Salvien dit que Trèves ne fut, pour ainsi dire, qu'un bûcher. Ceux qui avoient échappé au fer et à la mort, étoient nus, pâles et mourans de faim. Mais tels étoient la légèreté et l'aveuglement des Romains près d'être dévorés par les Barbares, qu'ils cherchoient encore les plaisirs au milieu des ruines. Les habitans de cette ancienne capitale des Gaules demandoient aux empereurs des jeux du cirque, comme une consolation et un dédommagement à leurs maux.

428.

Salvian. de Gubern. Dei. VI.

Sans prétendre donc fixer l'époque de cette première entrée des Francs, et nous en rappor-

428. tant seulement à ce que l'histoire offre de certain, nous voyons que ces peuples, en l'an 428, occupoient quelque portion des Gaules voisine du Rhin inférieur, dans la province de seconde Germanie. Ils s'étendoient des deux côtés du fleuve, ayant toujours leurs établissemens principaux sur la rive droite. Clodion étoit leur chef le plus puissant. Grégoire de Tours, père de notre histoire, commence par lui la suite des rois françois. Il le représente comme un guerrier plein d'un courage entreprenant, et illustre dans sa nation. Aétius qui étoit dès-lors l'appui de l'Occident, observoit les Francs sur cette frontière où ils venoient de s'établir. Il les attaqua, reprit sur eux le canton qu'ils avoient occupé, et les força de repasser le fleuve. C'est donc à tort que l'on a attribué à ce premier séjour des Francs dans la Gaule, la fondation de leur monarchie. Ils ne firent qu'y prendre pied pour un instant et s'essayer à y faire des établissemens durables. Ils n'y restèrent qu'environ dix ans, et c'est à une autre invasion qui suivit sous le même chef, qu'il faut reporter les commencemens de la monarchie françoise fondée dans les Gaules par Clodion. Aétius fut bientôt obligé de les recevoir dans les provinces romaines au même titre que les Bourguignons et les Goths, et de recourir également à leur alliance.

Greg. Tur. II, 9.

Prosp. chr. Cassiod. chr.

Les Francs étoient comptés parmi les plus belliqueux des Barbares. Les Romains, comme nous l'avons vu, estimèrent et craignirent leur valeur. Ils admirent leurs capitaines aux premières dignités de l'Empire. Plusieurs de leurs chefs commandèrent les milices romaines et parurent avec éclat soit dans les camps, soit dans le palais et à la Cour. Tel fut Arbogaste, qui gouverna seul à-peu-près l'empire romain sous Valentinien II avec le même pouvoir qu'Aétius et Stilicon, remplit le palais de ses compatriotes et de ses créatures, et leur distribua les principaux emplois militaires et civils. 428.

Les Francs combattoient avec une égale intrépidité sur mer et sur terre. Ils furent, ainsi que les Saxons, des pirates entreprenans. Les historiens anciens ont retracé les expéditions aventureuses qu'ils firent jusque sur les côtes d'Asie et de Grèce. Ils ne furent pas moins connus par leurs courses fréquentes dans les Gaules. Ils exercèrent les armes d'Aurélien, de Constantin, de Julien et des plus grands capitaines romains; quelquefois attachés à la solde de l'Empire et recevant des quartiers dans ses provinces, puis dévastant les campagnes qui leur avoient été cédées; jusqu'à ce que, dans le déclin de l'Empire, ils parvinrent à franchir la barrière que le Rhin bordé de forteresses opposoit depuis deux siècles

428. à leur établissement dans les Gaules. Ces peuples n'avoient point reçu le Christianisme comme les Bourguignons, les Goths, les Vandales et d'autres Barbares qui se soumirent à cette religion dès qu'ils eurent mis le pied sur la frontière, ou qui déjà même l'avoient embrassée par suite des relations qu'ils avoient eues avec les Romains. Les Francs furent païens tant qu'ils habitèrent la Germanie, et ne se convertirent à la Foi qu'au sein des provinces romaines.

430. Idat. Tir. Prosp. Prosp. Isid. chr. Sidon. carm. 7.

Aétius, pour prix de ses exploits, fut élevé à la dignité de grand-maître de la milice. Ayant rétabli l'autorité de l'Empire dans la partie des Gaules que les Francs avoient envahie, il descendit vers les provinces méridionales. Il défit devant Arles un parti de Goths qui s'étoit avancé jusqu'aux murs de cette ville, et fit prisonnier Anaulphe leur chef. Théodoric, roi des Goths, avoit rompu la paix que Vallia son prédécesseur avoit faite avec les Romains. Peu content des établissemens qui lui étoient échus dans la seconde Aquitaine, il avoit occupé les villes romaines voisines de ses quartiers, et aspiroit à s'étendre du côté de la Narbonnoise. Après sa victoire, Aétius marcha sur la Vindélicie et le Norique, dont les peuples s'étoient soulevés. Il les força de rentrer dans le devoir, puis reparut dans les Gaules pour réprimer les courses des

Francs qui s'efforçoient toujours d'occuper la rive gauche du Rhin. Aétius les battit une seconde fois en l'an 432, et leur accorda la paix. 430.

En Espagne, Hermanric, roi des Suèves, faisoit une guerre opiniâtre aux habitans de la Galice qui défendoient courageusement leur liberté. Enfin, ce prince ne pouvant les réduire entièrement, conclut avec eux un traité, en l'an 433, par l'intervention des évêques. Ces peuples parvinrent en partie, à l'abri de leurs montagnes, à rester libres du joug des Barbares qui avoient leurs cantonnemens près d'eux et dans la même province. Après cette paix et le départ des Vandales, l'Espagne jusque-là déchirée par les armes étrangères, commença de respirer un peu. Mais ce repos fut de courte durée. Dans le même intervalle, l'Afrique en proie aux Vandales étoit réduite aux derniers excès du malheur. Idat. Isid.

Le comte Boniface n'avoit pu se porter à trahir ses maîtres que par le sentiment profond d'une grande injustice. Il étoit éloigné sur-tout d'une perfidie qui répugnoit peu à l'ame ambitieuse de son rival. Il fut effrayé en considérant de près les suites du parti extrême où l'avoit poussé son ressentiment. Mais en Italie, ses amis instruits de son dévouement à la maison de Constance, s'étonnoient bien davantage qu'un personnage si généreux fût devenu un traître, Procop. B. Vand. 1, 3.

Ils s'en ouvrirent à Placidie qui les envoya à
430. Carthage pour connoître la cause d'une résolution si contraire à la fidélité du comte longtemps éprouvée. Celui-ci, pour toute réponse, leur montra la lettre d'Aétius. Placidie apprit toute cette trame avec indignation. Mais Aétius étoit trop puissant pour qu'on songeât à le punir : ses services d'ailleurs étoient nécessaires. Elle se détermina donc prudemment à dissimuler avec lui, en même temps qu'elle chercheroit à regagner Boniface. Elle renvoya en Afrique ces mêmes amis pour rendre compte à Boniface de la double perfidie dont Aétius avoit usé envers elle, et lui offrir sous le sceau du serment l'oubli du passé, pourvu qu'il promît de prendre en main la défense de l'Empire, de protéger contre la fureur des Barbares ces malheureuses provinces qu'il avoit ouvertes à leur invasion.

Boniface touché vivement de la démarche de Placidie, résolut de faire tous ses efforts pour réparer, s'il se pouvoit, les maux qu'il avoit causés. Il entama une négociation avec les Vandales. Il les sollicita par prières et par promesses, de repasser la mer, de retourner dans leurs cantonnemens d'Espagne qu'ils avoient quittés. Mais Genséric, loin d'écouter une telle proposition, s'apprêta à défendre par les armes ce qu'il avoit acquis par la trahison. Il tenoit déjà la Maurita-

nie où il avoit abordé et que Boniface lui avoit cédée. La Numidie, la Proconsulaire dont Carthage étoit la capitale, et le reste de l'Afrique, obéissoient encore à l'Empire. On alloit juger lequel de Genséric ou du comte forceroit l'autre à sortir de cette terre qu'ils avoient d'abord partagée. Dès-lors aussi Boniface devint ennemi mortel d'Aétius, et la rivalité de ces deux grands hommes rendue implacable, fut un fléau de plus pour l'Empire. 430.

Les Vandales entrèrent dans la Numidie. Les contemporains nous ont laissé un tableau horrible de la désolation de cette contrée par des Barbares dont la cruauté naturelle étoit redoublée par l'esprit de secte. Les villes étoient ruinées, les habitans massacrés ou faits captifs, mis en fuite et poursuivis jusque dans les rochers où ils se cachoient. Ils succomboient aux tourmens ou périssoient de faim et de misère. Les églises étoient abandonnées ou livrées aux flammes; les prêtres et les vierges dispersés et dépouillés de tout. Boniface voulut arrêter cet ennemi furieux et fut forcé de donner une bataille. Il la perdit et alla se renfermer dans Hippone, ville maritime et bien fortifiée de la province de Numidie, où Genséric l'assiégea.

Prosp. Tir. Prosp. Procop. B. Vand. I, 3, 4. Vict. Vit. de persec. Vand. Tillemont. Fleury, hist. eccl., xxv, 25.

Ce siège dura près de quatorze mois. Le saint docteur Augustin évêque d'Hippone, mourut

430. dans le troisième mois, à l'âge de soixante-seize ans, avec la douleur d'avoir vu de ses yeux la ruine de l'Afrique et assisté presque aux funérailles de l'empire romain. Il consoloit les peuples et fortifioit leurs courages contre les calamités de cette vie par la vue de celle où lui-même
431. touchoit. Les Vandales n'ayant pu cette fois encore se rendre maîtres d'Hippone ni par force ni par ruse, et tourmentés eux-mêmes dans leur camp de la famine, levèrent le siège et se retirèrent.

Iidem. Theophan.ch. p. 82, 90.

Cependant Boniface ayant reçu des renforts d'Italie et d'Orient, voulut profiter d'un secours que la foiblesse de l'Empire lui rendoit plus précieux. Théodose avoit envoyé en Afrique Aspar fils d'Ardabure, maître de la milice. Les deux capitaines se mirent en campagne. Ils allèrent chercher les Vandales et leur livrèrent un second combat. Le choc fut violent et opiniâtre. Mais enfin il fallut céder à la supériorité du nombre ou du courage. L'armée romaine fut détruite ou mise en déroute. Aspar retourna dans l'Orient. Hippone abandonnée de ses habitans, fut occupée par les Barbares qui y mirent le feu. Alors les Vandales se virent à-peu-près maîtres de toute l'Afrique, les Romains ne pouvoient nulle part leur résister; et à l'exception de Cirthe et de Carthage qui tinrent encore quelque temps, la Nu-

midie et la Proconsulaire subirent le joug cruel de ce peuple arien. 431.

A la suite de ces désastres, Boniface rappelé par Placidie, vint en Italie conférer avec elle. Il fut accueilli à la Cour avec de grands honneurs. Il se justifia sans peine et fut élevé à la dignité de maître de la milice d'Occident dont Aétius étoit revêtu. Car le dépit de Placidie s'étoit reporté entièrement sur ce capitaine qu'elle accusoit seul de la perte de l'Afrique. Il étoit alors dans les Gaules où il n'avoit cessé de combattre ou de surveiller les Barbares qui tentoient d'y pénétrer. Lorsqu'il apprit qu'il étoit dépouillé de ses honneurs, furieux de voir que ses artifices n'avoient pas moins tourné contre lui que contre l'Empire, il marcha sur l'Italie, dans la résolution de ne déposer le pouvoir qu'avec la vie. Boniface alla à sa rencontre avec les troupes qui se trouvoient à Ravenne. Telle est la négligence des annalistes de cet âge, qu'ils n'ont point daigné même nous indiquer ce nouveau champ de bataille. Aétius fut vaincu. Mais Boniface resta blessé à mort d'un trait lancé, dit-on, de la main d'Aétius. Il survécut trois mois à sa victoire. Son gendre Sébastien lui succéda dans sa charge par le choix de Placidie. Aétius, après sa défaite, hors d'état de profiter des avantages que la mort de son rival sembloit devoir lui livrer,

432.
Idat. Marc.
Prosp.
Tir. Prosp.
Procop. B.
Vand. 1, 3.

et exclus des honneurs de la Cour, se retira dans
432. une de ses terres. Mais ayant été découvert et assailli par un de ses ennemis, il s'enfuit à Rome; puis réfléchissant qu'il n'étoit nulle part de sûreté dans l'Empire pour un coupable qui avoit été si puissant, il passa de là en Dalmatie d'où il gagna la Pannonie. Rugila, roi des Huns ses anciens alliés, lui donna une armée pour aller rétablir son autorité. Aétius revint donc une seconde fois dans les provinces romaines à la tête des Barbares. La Cour de Ravenne traita de son côté avec les Goths qui occupoient la seconde et la troisième Aquitaine, et demanda du secours à Théodoric leur roi. Deux armées Barbares, dirigées par deux partis romains, alloient décider du ministre qui gouverneroit l'Empire. Il ne paroît point pourtant que l'on en vînt à l'épreuve d'un combat. Sébastien, moins audacieux ou moins habile, fut chassé du palais par Aétius. Celui-ci rentra en grâce les armes à la main. Placidie lui rendit toutes ses dignités. Elle y ajouta celle de patrice. Ainsi Aétius plus puissant que jamais, se vit arrivé au but où il avoit désiré d'atteindre, maître de toutes les forces romaines et arbitre de l'Empire. Sébastien s'enfuit à la Cour de Constantinople et alla chercher ensuite un asile chez Genséric qui le fit mourir.

Le prince Vandale ne se fioit pas tellement à sa fortune qu'il refusât toute espèce de composition. Il avoit vu dernièrement des renforts arriver à Boniface de l'Occident et de l'Orient. Si les deux Cours conspiroient à lui faire la guerre, elles pouvoient parvenir à le déloger de l'Afrique. Il résolut donc de se faire garantir par un traité ce qu'il possédoit. Peut-être même ce prince artificieux et avisé dans la prospérité, cherchoit déjà par une négociation à endormir la vigilance des Romains, afin de s'emparer de Carthage et du reste de l'Afrique. Car ses conquêtes devenoient incertaines, tant que les Romains auroient un pied dans ces provinces. Il ne craignit pas, pour obtenir la paix, de s'engager à payer tous les ans un tribut à Valentinien, comme le prix de la portion de l'Afrique qu'on lui cédoit, et de donner son fils Hunnéric en otage. Le traité fut conclu à Hippone le 11 février de l'an 435, entre Genséric et Trigétius qui commandoit pour les Romains depuis le départ du comte Boniface. Genséric garda ce qu'il avoit acquis en Numidie avec la Byzacène et la Proconsulaire ou la province d'Afrique proprement dite, à l'exception de Carthage, c'est-à-dire, qu'il s'assura la possession libre de ses conquêtes. Les Romains crurent gagner assez en mettant ce qui leur restoit

435.
Prosp. chr.
Procop. B. Vand. 1, 4.

en Afrique à l'abri de l'invasion. Ainsi tout l'a-
435. vantage resta du côté de Genséric. Et même après s'être établi solidement, il rechercha l'amitié des Romains et obtint qu'on lui renvoyât son fils Hunnéric. Dès-lors il ne trouva plus d'obstacle à son agrandissement. Sectaire fanatique non moins que conquérant farouche, il persécuta la religion catholique dans ses États pour y établir l'arianisme. Il chassa de leurs sièges les évêques, exila, condamna à diverses tortures et livra à la mort les chrétiens qui refusèrent de trahir leur foi.

Tir. Prosp. Salvian. v. Sidon. carm. 5, 7.

Le désordre croissoit dans les Gaules. La tyrannie domestique y causoit encore plus de maux que les incursions des Barbares. Les violences et les rapines des magistrats avoient fait soulever presque tout le pays de delà la Loire. Les paysans errans sous le nom de Bagaudes, infestoient les campagnes. Les provinces Armoriques qui étoient rentrées dans l'ordre sous le ministère de Constance, durant les dernières années d'Honorius, recommençoient à défendre leur indépendance contre les lieutenans romains qui traversoient un pays en feu. La puissance romaine étoit devenue odieuse : plusieurs lui préféroient la domination des Barbares dont on n'avoit à souffrir que des brutalités, effet inévitable de la rudesse des mœurs ou de la première fureur de l'inva-

sion ; mais qui du reste ne tourmentoient point les sujets par des exactions. Des hommes élevés par leur fortune ou par la naissance, aimoient mieux vivre parmi des peuples qui différoient avec eux de mœurs, de langage, d'habitudes, que d'être en butte aux vexations de leurs proches. Ceux qui n'alloient point chercher un refuge chez les Barbares, après avoir été chassés de leurs domiciles par la cruauté des exacteurs, alloient rejoindre les Bagaudes et mener avec eux une vie vagabonde. Les plus indigens se livroient comme cliens, se vendoient comme serviteurs aux riches dont ils achetoient à ce prix la protection. Ceux-ci chargeoient le peuple de taxes dont ils s'exemptoient eux-mêmes. Si la pitié des princes accordoit quelque soulagement aux villes pillées par les Barbares ou épuisées par le besoin, ils s'emparoient du bienfait et laissoient le fardeau aux pauvres. Cet excès d'anarchie et de misère qui consumoit les provinces au dedans, eut plusieurs effets remarquables : le premier, de favoriser l'établissement des Barbares et particulièrement des Bourguignons et des Francs. Ces conquérans arrivant lorsque la force publique étoit énervée, ne trouvèrent aucun obstacle, ils ne virent même que peu de répugnance à leur domination chez des peuples réduits au désespoir. Un autre effet, ce fut de propager la servitude 435.

435. privée, lorsque tant de malheureux chassés de leurs asiles, tombèrent enfin sous l'autorité d'un maître. Tout homme puissant, Romain ou Barbare, put s'assujettir autour de lui le foible ou le fugitif qui erroit sans foyers. Enfin les Romains conspirèrent, pour ainsi dire, avec les Barbares contre un gouvernement qui tomboit en ruines. Déjà dans les Gaules, les Bagaudes s'étoient donné un chef, nommé Tibaton. Ces brigands rustiques couvroient la Gaule ultérieure, de la Loire à la Belgique. Les esclaves désertoient et se joignoient à eux. Ils se fortifioient dans les châteaux d'où ils exerçoient au loin leurs brigandages. L'esprit de licence et de révolte s'étoit emparé des peuples, tandis qu'une foule d'ennemis nouveaux les pressoient à-la-fois. Dès-lors l'anarchie des Gaules fut sans remède jusqu'à la chute de l'empire romain.

Idat. Prosp. Cassiod. chr. Sidon. carm. 7. Socr. VII, 30.

Les Bourguignons fixés depuis l'an 413 dans la première Germanie, sous leur roi Gondicaire, s'y trouvoient trop à l'étroit. Ils cherchoient à reculer leurs établissemens vers la province de première Belgique qui joignoit celle-là au couchant, et dont les villes principales étoient Metz, Toul et Trèves. Aétius toujours attentif aux mouvemens des Barbares, alors principalement dirigés contre les Gaules, accourut à la tête d'une armée composée de Francs, d'Hérules, de Sar-

mates, de Huns. Il se servoit sur-tout des secours de cette dernière nation chez laquelle il avoit vécu comme otage et qu'il avoit deux fois conduite en rebelle sur le territoire romain. Il couvroit la Gaule de leurs soldats. Ces auxiliaires lui servoient à deux fins. En même temps qu'il tournoit leurs armes contre les ennemis de l'Empire, il s'en faisoit à lui-même un point d'appui pour les opposer à des maîtres qu'il avoit trop souvent bravés. Aétius battit Gondicaire et ses Bourguignons. Il les obligea de lui demander la paix et la leur accorda aux conditions qu'il voulut imposer, c'est-à-dire apparemment qu'il força cette nation à se renfermer encore dans les limites des quartiers qu'on leur avoit cédés. 435.

Mais le patrice voulant assurer la paix des Gaules par un exemple qui intimidât les Barbares, fit attaquer les Bourguignons, l'année suivante, par des troupes de Huns stipendiés de l'Empire. Ceux-ci surprirent les Bourguignons en pleine paix dans leurs cantonnemens, et firent un grand carnage de cette nation. On a cru que ce coup fatal à la nouvelle monarchie bourguignonne, avoit terminé aussi le règne et la vie de Gondicaire qui le premier avoit fait passer le Rhin à ses peuples. C'est pourquoi plusieurs modernes fixent la mort de Gondicaire à l'an 436 et lui donnent pour successeurs, sur la foi de 436. Tir. Prosp. chr. Tillemont.

436. Jornandès, Gondioc et Chilpéric qu'ils disent fils

Jornand. de reb. Get. c. 44. de ce prince. Mais il semble que sur ce point obscur il vaut mieux s'en rapporter au témoi-

Greg. Tur. II, 28. gnage de Grégoire de Tours, le seul qui soit non contestable sur les origines françoises. Cet historien donne à Gondicaire ou Gondioc dont le nom nous paroît appartenir au même prince, quatre fils qui partagèrent son royaume, comme nous le verrons, et lui succédèrent plusieurs années après. Ce sont Gondebaud, Godégisèle, Chilpéric et Godomar, bien connus dans les premiers temps de notre histoire. Nous croirons donc que Gondicaire échappa au désastre de sa nation, et que ce roi fut le même qui lui procura ensuite de plus belles demeures. En effet, pour terminer dès maintenant ce que cette époque

Tir. Prosp. que nous apprend sur les Bourguignons, nous voyons que ces peuples qui occupoient encore apparemment les deux rives du Rhin, descendirent peu-à-peu vers les provinces méridionales des Gaules, et qu'Aétius, sept ans après ce massacre, en l'an 443, leur permit d'habiter la Sa-

D'Anville, Notice de la Gaule. voie. Ce pays, connu seulement dans les derniers temps de l'âge romain, comprenoit, avec la province moderne de ce nom, une partie du Dauphiné, et s'étendoit aussi, à ce qu'on prétend, vers le comté et le duché de Bourgogne. Aétius assigna des quartiers aux colonies Bourguignon-

nes dans ces cantons, à la condition ordinaire de protéger le pays contre les autres Barbares et de servir l'Empire fidèlement. 436.

Cependant les Goths avoient profité du soulèvement de la Gaule ultérieure pour reprendre les armes. Théodoric leur roi qui avoit déjà envahi plusieurs villes romaines, se porta sur Narbonne. Les Goths aspiroient sur-tout à la possession de cette place importante, capitale de la première Narbonnoise ou Septimanie. Ils la tinrent assiégée et la réduisirent aux extrémités de la disette. Mais le comte Litorius, lieutenant d'Aétius, qui faisoit alors la guerre aux Armoriques, instruit des extrémités où Narbonne étoit réduite, vint la secourir à marches forcées. Il traversa l'Auvergne avec la cavalerie des Huns, attaqua vivement les Goths, les mit en fuite, sauva la ville et y rétablit l'abondance. Idat. Isid. chr. Sidon. carm. 7.

Les Suèves avoient été forcés de laisser en paix les peuples de Galice qui s'étoient retirés dans les montagnes. Ils n'occupoient eux-mêmes qu'une partie de cette province. Ils restoient seuls de Barbares en Espagne depuis que les Goths avoient repassé les Pyrénées, que les Alains avoient été détruits par les Vandales, et que les restes de cette nation mêlés à leurs vainqueurs avoient traversé la mer. Ils commencèrent à s'étendre du côté de la Bétique abandonnée par les Van- 438. Isid. Idat. Tillemont.

dales et où les Romains avoient rétabli leur au-
438. torité. Hermanric leur roi, accablé d'années et d'infirmités, céda de son plein gré le sceptre à son fils Réchila. Hermanric avoit introduit sa nation en Espagne en l'an 409. Il l'y avoit gouvernée durant vingt-huit ans. Réchila son fils, en héritant de sa puissance, succéda à ses projets d'agrandissement. Dès la première année de son règne, en l'an 438, il remporta une victoire sur les lieutenans romains près du fleuve Singilis, aujourd'hui le Xénil, dans la Bétique. Le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de succès.
(439.) Il se rendit maître de Mérida, capitale de la Lusitanie. Il rentra ensuite dans la Bétique, em-
(441.) porta Séville et soumit cette province, ainsi que celle de Carthagène. Le sénateur Avitus, lieutenant d'Aétius, fut envoyé en Espagne par l'empereur comme nouveau maître de la milice. Il pénétra dans la Bétique vers l'an 445 avec une armée considérable de Romains et d'auxiliaires Goths que le désir du pillage attiroit à sa suite. Réchila accourut avec ses Suèves, il attaqua et défit complètement les Goths. Avitus, effrayé de la déroute de ses alliés, prit honteusement la fuite. Tel fut le triste apprentissage de ce général qui parvint ensuite à l'empire. Dès-lors les Suèves furent entièrement maîtres dans ces quartiers. Réchila, après neuf ans de règne, mourut

en l'an 447, à Mérida où il avoit transporté le siège de sa puissance, et laissa le trône à son fils Réchiaire. Celui-ci fut le premier roi chrétien et catholique de sa nation : ses deux prédécesseurs avoient vécu dans le paganisme. Il épousa une fille de Théodoric roi des Visigoths. Ce prince, dès qu'il eut pris le commandement, n'aspira qu'à suivre les traces de son père et de son aïeul. Il porta ses armes dans le pays des Gascons, peuples Espagnols sujets de l'Empire, qui n'avoient point encore passé les Pyrénées. Étant allé visiter peu après, vers l'an 448, son beau-père Théodoric dans les Gaules, à son retour il pilla le territoire de Saragosse, il prit par surprise Lérida et enleva une partie des habitans. Cependant Valentinien lui ayant envoyé une ambassade pour l'engager à la paix, Réchiaire consentit à traiter. Cette paix fut conclue en l'an 452. Il rendit aux Romains la province de Carthagène, se réservant apparemment la Galice, la Bétique et la Lusitanie. Mais le roi Suève respecta peu ce traité. Il avoit formé le projet d'étendre sa domination dans toute l'Espagne qu'il ne cessa presque point de ravager. Telles étoient les affaires des Suèves en Espagne. J'ai voulu rapporter ces événemens sans interruption, quoiqu'ils comprennent une suite d'années jusqu'à la fin du règne de Valentinien.

438.

Jornand. 44.

439. L'Afrique fut perdue pour l'Empire par la prise de Carthage qui arriva au mois d'octobre de l'an 439. Genséric surprit cette capitale en pleine paix et lorsque les Romains, sur la foi d'un traité, se croyoient à l'abri d'une insulte. Il s'empara de toutes les richesses après avoir fait souffrir divers tourmens aux habitans pour se les faire livrer. Il pilla les églises d'où il enleva jusqu'aux vases sacrés. Il en chassa les prêtres pour y loger sa milice. Il les livra aux ariens et exerça des rigueurs inouies contre les principaux citoyens et contre le clergé.

Idat. Marc. Prosp. Isid. chr.

Procop. B. Vand. 1, 5.

Genséric, maître de l'Afrique, fit raser les murailles de toutes les villes, excepté celles de Carthage, afin que les Romains, s'ils étoient tentés d'y faire de nouvelles expéditions, ne pussent se servir des places pour soumettre le pays et exciter des soulèvemens. Il craignoit aussi que les Africains qui voudroient relever le parti de l'empereur, ne se cantonnassent dans leurs murs. Mais cette précaution tourna ensuite contre les Vandales, lorsque Bélisaire descendit en Afrique, et que ces peuples amollis par les délices du pays, ne purent faire qu'une légère résistance en rase campagne. Il réduisit en servitude les plus nobles et les plus riches des provinciaux, et les livra avec tous leurs biens à ses deux fils, Hunnéric et Genzon. Il fit deux parts du reste

des terres. Les plus fertiles furent ôtées à leurs possesseurs et distribuées à la nation conquérante. C'est ce qu'on appela dans le pays le lot des Vandales. Elles furent affranchies de tout impôt. Les anciens colons restèrent libres, et eurent permission d'aller traîner leur misère où bon leur sembla. La dernière portion, qui étoit la moins fertile, fut laissée aux anciens habitans. On la greva d'impôts excessifs, de sorte que les taxes enlevoient presque tout le fruit du labeur. Plusieurs des habitans de l'Afrique furent condamnés à la mort; d'autres, chassés et envoyés en exil. Il suffisoit de la Foi pour mériter le dernier supplice; mais le plus grand des crimes étoit de soustraire ses trésors à la rapacité du conquérant.

439.

Il distribua dans un ordre régulier les forces de sa nation. Outre ses Vandales, il avoit amené avec lui des Alains et d'autres Barbares qu'il ne distingua point de ses premiers sujets et qui confondirent leur nom dans celui de Vandales. Genséric en fit quatre-vingts cohortes auxquelles il donna autant de chefs qui portèrent le nom de chiliarques ou capitaines de mille hommes. Il les nommoit ainsi afin d'augmenter en apparence ses forces militaires et de faire supposer qu'il avoit sous ses ordres quatre-vingt mille combattans; bien qu'à son entrée en Afrique, les Bar-

439. bares de toute nation qui combattoient sous ses ordres, n'excédassent pas, si l'on en croit Procope, cinquante mille hommes. Mais ce nombre augmenta beaucoup dans le pays par les naissances des enfans et par les alliances avec d'autres peuples. Il réunit aussi sous ses enseignes, après la mort de Valentinien, les Maures, qui ne se mêlèrent point pourtant aux guerriers compris sous le nom de Vandales. Il arma cette nation demi-barbare et s'en aida dans les courses qu'il fit en Italie et en Sicile. Ce fut dans ces diverses expéditions qu'il rasa des villes jusqu'au sol, et emmena leurs habitans pour servir. Il porta ses ravages sur toutes les côtes de l'Orient et de l'Occident, dans l'Illyrie, la Grèce et les îles. On dit qu'un jour étant prêt à mettre à la voile dans le port de Carthage, et le pilote lui demandant chez quel peuple il devoit diriger sa course, il répondit : Chez celui vers qui la colère de Dieu nous poussera.

439-441. Tir. Prosp. Dans les Gaules, la révolte des Bagaudes avoit paru comprimée par la réduction, la mort ou la captivité des principaux rebelles et entre autres de Tibaton leur chef qui tomba dans les fers des Romains. Aétius et Litorius son principal lieutenant, dirigeoient les affaires de ces provinces. Ils s'efforçoient à-la-fois d'en apaiser les tumultes et de les protéger contre les Barbares. Mais ils

ne trouvoient pour cela de secours que chez d'autres Barbares qu'ils y attiroient. Les généraux romains récompensoient leur zèle et leurs services en leur cédant à leur tour des habitations dans le pays qu'ils étoient venus défendre. Ces nouveaux Barbares étoient fixés aux mêmes conditions que les premiers, et sous leurs chefs ou rois, dans les terres qu'on leur donnoit à partager avec les anciens habitans. Mais quelquefois ils les expulsoient entièrement et se faisoient des domaines à leur gré et par la force, chacun dans la possession d'autrui. C'est pour cela que l'on trouve dans les Gaules, vers l'époque de l'établissement des Francs, et encore un peu plus tard, plusieurs petits États de diverse origine, qui tous se confondirent dans la monarchie des Francs, et dont l'existence et la fin sont à peine marquées, parce que ces États n'étoient guère en effet que des quartiers de Barbares. Aétius principalement établit des colonies de ces auxiliaires. Il plaça dans les environs de Valence une peuplade d'Alains sous la conduite de leur roi Sambida. Ceux-ci s'emparèrent bientôt des demeures des anciens habitans. D'autres de la même nation furent fixés vers l'embouchure de la Loire, sur les confins des Armoriques. Ces Alains établis dans les Gaules étoient apparemment les restes de ceux qui y étoient entrés en l'an 406 avec les Suèves et

439-441.

Tillemont, Valentinien III, art. 17.

439-441. les Vandales et qui avoient passé les Pyrénées, laissant sur leur route une portion de leur colonie. C'étoit encore cette tribu alliée du tyran Jovin, qui n'avoit point partagé la première migration et étoit peu après descendue dans la province avec les Bourguignons ses voisins.

439. Idat. Prosp. Isid. chr. Sidon. Salvian. VII.

Litorius depuis qu'il avoit fait lever le siège de Narbonne, n'avoit cessé durant trois années de faire la guerre aux Goths. Ce lieutenant, jaloux de surpasser la gloire d'Aétius, avoit porté ses armes devant Toulouse, siège de leur monarchie. Il refusa obstinément la paix que Théodoric investi dans sa capitale, lui offroit par la médiation des évêques. Il se flattoit déjà d'occuper cette ville et d'y prendre le roi des Goths. Mais il y entra lui-même en captif. Ayant imprudemment livré bataille au roi sous les murs de Toulouse, il balança la victoire avec ses Huns, et il eût peut-être emporté un avantage décisif si son courage aveugle ne l'eût fait tomber dans les mains de l'ennemi. Sa troupe fut dissipée et lui-même quelques jours après fut tué par les vainqueurs.

Les Goths après cette victoire, pouvoient reculer leurs limites jusques au Rhône. C'étoit même le dessein de Théodoric. Aétius n'avoit plus d'armée à leur opposer, plus de trésors pour acheter la paix. Mais Avitus, alors préfet des

Gaules, qui jouissoit d'une estime singulière chez cette nation, s'étant chargé de négocier la paix, Théodoric, modéré au sein de son triomphe, l'accorda à des conditions tolérables. Les Goths devinrent bientôt même d'utiles alliés pour les Romains. Ceux-ci ne tardèrent point à réclamer leurs armes pour le salut de ces provinces et de tout l'Occident. 439.

Vers ce même temps les Francs-Saliens, sous la conduite de Clodion leur roi, firent leur second établissement dans les Gaules, et y prirent pied cette fois pour n'en plus sortir. Grégoire de Tours qui seul nous donne quelques notions certaines sur les commencemens de cette monarchie, ne fixe point la date de leur établissement. Il dit seulement que Clodion habitoit le château de Dispargum, que l'on croit être Duysbourg, petite ville de l'ancien diocèse de Tongres, entre Bruxelles et Louvain. Il semble donc que Clodion s'y étoit posté sans coup férir, ou du moins sans trouver beaucoup d'obstacle; peut-être même par la cession d'Aétius, en l'an 432. Car nous apprenons d'Idace, évêque d'Espagne, qui se trouvoit alors près du patrice auquel il étoit envoyé en ambassade pour lui exposer les déprédations des Suèves, qu'Aétius avoit vaincu cette même année les Francs et leur avoit accordé la paix. Mais il n'en rapporte point les

Greg. Tur. II, 9. Fredeg. epit. 9. Gest. Reg. Franc.

Idat. chr.

conditions. On croira, si l'on veut, avec quel-
439. ques-uns, que par ce traité, Aétius, suivant un
usage devenu commun, permit aux Francs de
reprendre quelques quartiers dans les Gaules
d'où il les avoit chassés quatre ans auparavant.
Mais Clodion, prince actif, prudent et belli-
queux, observoit l'état du pays voisin. De Duys-
bourg, il envoya des espions jusqu'à la ville de
Cambray. Il marche à leur suite, traverse la fo-
rêt Charbonnière, enlève Tournay, entre dans
Cambray, surprend et passe au fil de l'épée la
garnison romaine. Il fit quelque résidence dans
cette dernière ville. Puis il descendit dans l'Ar-
tois et poussa ses conquêtes jusqu'à la Somme.
C'est là tout ce que l'histoire nous apprend sur
la fondation de la plus illustre des monarchies
modernes. La date même en est incertaine. On
ne peut non plus s'accorder sur le temps qui
s'écoula entre l'établissement de Clodion au
château de Duysbourg et la prise de Cambray.
Vales. Les uns placent les conquêtes de ce prince en l'an
Petav. 437; d'autres, sur des fondemens non moins
incertains, les reportent jusqu'en 445. Nous en-
treprendrions vainement de fixer cette époque.
Mais on ne peut guère la placer qu'entre ces
deux dates. L'on rapporte au même temps et à
Salv. VI. une invasion du même peuple le dernier désas-
tre de Trèves. Cette ville fut saccagée pour la

troisième ou quatrième fois. Cologne fut envahie également par les Barbares, apparemment par les Francs-Ripuaires que l'on voit un peu plus tard établis sur le territoire de Cologne. Car dans la confusion où se trouvèrent les Gaules, les contemporains n'ont point même remarqué le passage de cette seconde colonie des Francs. Les Ripuaires avoient un autre roi que les Saliens, dont la colonie réunit enfin sous ses lois toutes les tribus de cette nation belliqueuse et forma ainsi la monarchie des Francs. 439.

Genséric, pour le malheur de l'Empire, en passant en Afrique, avoit appris l'usage de la navigation. Les Vandales qui, peu d'années auparavant, n'avoient pu traverser le détroit sans le secours des Romains, possédoient maintenant des flottes bien équipées, qu'ils avoient trouvées dans les ports d'Afrique ou formées à l'aide des provinciaux devenus leurs sujets. Avec ce nouvel appui qu'il avoit donné à sa puissance, Genséric se fortifioit dans cette vaste province conquise par ses armes; il se faisoit un rempart contre les descentes des Romains. Mais ce chef habile et politique non moins qu'audacieux, ne bornoit point là ses vues. Il se proposoit avec ses flottes de distraire et d'occuper par-tout à-la-fois les forces de l'Empire, de jeter à son gré la terreur sur tous les points par l'incertitude de ses atta- 440. Idat. Prosp. Cassiod. Isid. chr. Tillemont.

440. ques. Par-là, s'il ne faisoit pas de grandes conquêtes, il tenoit en haleine ses Vandales qui ne trouvoient plus d'ennemis sur le sol qu'ils avoient occupé, il les enrichissoit du pillage des provinces romaines. La première expédition maritime de Genséric fut dirigée contre la Sicile. Il sortit du port de Carthage avec un grand armement. A cette nouvelle, Valentinien qui ignoroit son dessein, fit placer des garnisons tant de Romains que de Goths et d'autres mercenaires, sur toutes les côtes et dans toutes les places maritimes. Il invita les sujets de l'Empire à prendre les armes pour protéger leurs foyers. Théodose envoya une armée au secours de l'Italie qu'il crut menacée. Aétius s'apprêtoit à repasser les Alpes. Genséric étant tombé sur la Sicile, la ravagea. Sa fureur de prosélytisme ne l'abandonnant point au milieu de ses brigandages, il persécuta violemment les catholiques. Il tint Palerme assiégée. Mais ayant appris que Sébastien, gendre de Boniface, chassé du palais, comme nous l'avons dit, par Aétius, et depuis ce temps fugitif, avoit abordé en Afrique, il retourna promptement à Carthage. Car il craignoit que, durant son absence, un capitaine de réputation comme Sébastien n'entreprît de remettre Carthage sous l'autorité de l'empereur, et n'ouvrît ainsi une porte aux Romains par cette

ville qu'il n'avoit enlevée lui-même que par surprise, et qu'il eût désespéré peut-être de reconquérir, une fois qu'elle seroit échappée de ses mains. 440.

Théodose étoit effrayé de la puissance navale de Genséric. L'ambition du roi Vandale ne se bornoit point à la plus belle portion de l'Afrique dont il étoit maître. L'occupation de la Sicile l'eût rendu redoutable à l'Orient comme à l'Occident. Théodose, l'année suivante, voulut le détourner du projet d'attaquer en pirate les provinces de l'Empire ; il résolut de porter lui-même la guerre en Afrique avec un appareil formidable. Onze cents vaisseaux de transport chargés d'une armée sous la conduite de cinq généraux, mirent à la voile et relâchèrent en Sicile. Dès que Genséric en fut instruit, ce conquérant qui avoit l'œil ouvert sur toutes les démarches de ses ennemis, envoya une ambassade à Théodose pour lui proposer la paix. Il parvint à tirer les négociations en longueur, tandis qu'un nouvel ennemi plus redoutable que Genséric et peut-être sollicité par lui, menaçoit l'Orient vers le Danube inférieur. Car nous voyons que ce prince, Barbare seulement par les mœurs et par l'origine, n'étoit point étranger aux mouvemens des autres peuples. Il entretenoit des correspondances avec eux ; il connoissoit leurs forces et leurs progrès non moins bien que l'état déplo-

441. Prosp. Isid. Theoph. chr. p. 87, 88.

441. rable de l'Empire. La flotte grecque destinée pour l'Afrique ne quitta point la Sicile. Elle ne fit qu'être à charge à cette île où elle attendit le retour des députés de Genséric et de nouveaux ordres de l'empereur pour continuer sa navigation. Enfin, Théodose fut obligé de la rappeler promptement afin de défendre ses propres États et d'arrêter une terrible invasion des Huns qui, sous la conduite d'Attila leur roi, venoient d'en-
(442.) trer dans la Thrace et dans l'Illyrie. Théodose se hâta de négocier avec Genséric. Valentinien entra dans le traité. Il confirma la paix qu'il avoit conclue peu auparavant avec le Vandale par le ministère de Trigétius, et assura de nouveau à Genséric la souveraineté des provinces qu'on lui avoit cédées. Les Romains se réservèrent quelque partie de l'Afrique qui leur étoit restée, apparemment vers la Numidie et à l'orient de la Byzacène. Mais on ne connoît point la limite qui sépara les deux États.

Marc. chr. Prisc. de legat. p. 37. Tillemont.

Tandis que l'empire d'Orient s'épuisoit pour fournir à cet armement, une foule d'ennemis l'infestoient de toutes parts. Non-seulement les provinces voisines du Danube étoient en proie aux courses des Huns; mais au-delà du détroit et sur toutes les frontières, de l'Égypte et de la Lybie jusqu'à l'Ibérie, les insultes des Barbares ou des anciens ennemis de l'Empire recommen-

cèrent. D'un côté les Isaures, peuples montagnards, accoutumés à vivre de rapines; de l'autre, les Sarrasins ravageoient l'Orient. Les Perses voyant les forces des Romains occupées ailleurs, violèrent la paix de cent ans que le jeune Théodose avoit faite avec eux en l'an 422. 441.

Le royaume d'Arménie fut le sujet de cette rupture. Les princes qui le gouvernoient avoient vécu ordinairement sous la protection et l'alliance de l'Empire, jusqu'à la paix honteuse de Jovien, par laquelle Sapor, roi de Perse, exigea que les Romains ne donneroient plus aucun secours aux Arméniens, c'est-à-dire, qu'ils renonceroient à l'espèce de clientèle qu'ils exerçoient sur ce royaume. Par-là l'Arménie devoit retomber sous l'influence immédiate des Perses; ce qui ruinoit l'autorité de l'Empire en Orient et ôtoit un puissant boulevard aux provinces que les Romains y conservoient encore par cette paix. Néanmoins l'Arménie, quoique plusieurs fois ravagée par les Perses, étoit restée libre de leur joug. Sa situation et ses montagnes protégèrent son indépendance jusqu'au règne du jeune Théodose. La dissention de deux frères causa l'extinction totale de ce royaume. Arsace, contemporain de Théodose II, avoit deux fils, Tigrane et Arsace. En mourant, il partagea entr'eux son État. Mais il assigna au premier une

Proc. B. pers. I, 2. — de ædif. III, 1. Tillemont.

441. portion quadruple de celle du plus jeune. Celui-ci mécontent de son lot, implora l'appui de Théodose. Tigrane hors d'état de résister à son frère soutenu des Romains, remit son droit aux mains des Perses. Puis poussé par l'esprit de faction qui aime mieux céder à l'étranger qu'au parti contraire, il se dépouilla entièrement en leur faveur. Arsace égaré par la même passion, après avoir appelé les Romains à son secours pour envahir seul tout l'héritage, finit par leur abandonner à certaines conditions la foible portion qui lui étoit échue. Ainsi périt le royaume d'Arménie divisé entre ses deux voisins.

Les Romains et les Perses prirent eux-mêmes querelle au sujet de ce partage. Ce furent ceux-ci qui déclarèrent la guerre. Isdegerde II régnoit alors sur la Perse. Ce prince venoit de succéder à Vararane son père, qui lui-même avoit occupé le trône dix-huit ans jusqu'en 440, et étoit fils d'un premier Isdegerde à qui l'on prétend qu'Arcade avoit confié la tutèle de son fils Théodose. Il parut à la tête d'une armée dans la Mésopotamie. Deux capitaines, Anatole, maître de la milice d'Orient, et Aspar fils d'Ardabure, furent chargés de défendre la frontière. Les conjonctures étoient peu favorables pour les Romains. Anatole s'empressa d'apaiser le monarque. On convint que l'Arménie suivroit la loi du premier

Marc. chr.

partage ; que les Romains auroient le petit État d'Arsace leur protégé, et les Perses celui de Tigrane, qui prit le nom de Persarménie. Les Perses rentrèrent chez eux, et la trève, à peine troublée, fut rétablie. 441.

L'irruption que les Huns faisoient dans le même temps vers la Thrace et l'Illyrie, eut des effets bien plus importans par l'ébranlement qu'elle communiqua à tout l'Empire. Attila et ses Huns jouèrent à cette époque dans l'empire romain et chez les nations voisines, le même rôle qu'avoient joué sous Valens ces premiers Huns qui forcèrent les autres Barbares fugitifs et tremblans devant leurs armes, à rompre la barrière qui les contenoit encore et que le respect du nom romain ne pouvoit plus défendre.

C'étoit le même peuple qui avoit détruit l'empire des Goths au-dessus du Danube. Nous les avons vus mêlés aux affaires des Romains, tantôt comme alliés, tantôt comme ennemis. Mais soit qu'ils se fussent divisés sous différens princes, suivant le génie de ces nations scythiques; soit que leur première fureur se fût un peu calmée par le commerce avec les autres Barbares ou avec les Romains; leur nom, ce semble, n'étoit plus prononcé avec la même horreur; leurs armes n'inspiroient plus le même effroi; leurs invasions ne causoient plus des commotions aussi

violentes, des révolutions aussi inattendues.
441. Sous la conduite d'Aétius, ils servoient dans la Gaule et la défendoient contre les incursions des peuples voisins. Ils avoient pris pied eux-mêmes dans l'Empire. On leur avoit cédé après le départ des Goths, la Pannonie située le long de la Save, à l'exception des villes. C'est apparemment cet espace compris entre la Drave et la Save, et que l'on appela aussi l'île Sirmienne. Ce fut de là qu'Aétius, ami de Rugila leur roi, tira plus d'une fois des secours pour rétablir à main armée son autorité qu'il fondoit sur-tout sur l'alliance de cette nation. Il en avoit fait le principal instrument de sa politique. Par la Pannonie, les Huns communiquoient des provinces romaines à l'empire qu'ils avoient fondé de l'autre côté du Danube, et qui s'étendoit de ce fleuve au Tanaïs. Ils avoient obtenu encore un tribut annuel de trois cent cinquante livres d'or. Telles étoient les relations des Romains avec la nation des Huns sous le règne du jeune Théodose et de Valentinien III.

Prisc. de legat. p. 37. Tillemont, Attila, art. 2.

La paix que les Romains achetoient à ce prix, avoit commencé à se troubler vers l'an 434. Théodose ayant reçu dans son alliance les Boïsques et quelques autres petits peuples d'origine scythique qui habitoient le long du Danube, Rugila qui avoit fait dessein de les soumettre, députa

Prisc. p. 47.

vers l'empereur pour le menacer de rompre la paix s'il ne lui abandonnoit ces peuples, et en même temps s'il ne lui livroit tous les transfuges qui étoient venus se mettre sous sa protection. Théodose qui jugeoit la guerre trop périlleuse, lui renvoya des ambassadeurs pour tâcher de confirmer l'alliance. Mais Rugila étant mort sur les entrefaites, ce furent ses deux neveux et ses successeurs, Attila et Bléda, qui reçurent l'ambassade romaine. La conférence eut lieu dans la ville de Margue sur le Danube, dans la Mésie supérieure. Les cavaliers Huns n'ayant pas voulu mettre pied à terre pour parlementer, les Romains furent obligés de conférer à cheval. Les Huns consentirent à renouveler la paix, à la condition qu'on leur paieroit dorénavant sept cents livres d'or à titre de tribut; que les Romains renonceroient à toute alliance avec les Barbares qui seroient en guerre avec les Huns; qu'ils livreroient tous les transfuges ainsi que les sujets de l'Empire qui s'étoient évadés de la captivité des Huns, ou bien qu'ils paieroient la rançon de ces captifs; que les marchés et les étapes établis sur la frontière seroient communs aux deux nations. La paix se conclut à ces conditions. Les Romains rendirent aux Huns leurs transfuges, parmi lesquels étoient deux princes du sang royal, que les Barbares mirent en croix

441.

Tir. Prosp. Jornand.

441. pour punir leur désertion. Cet opprobre auquel Théodose fut obligé de souscrire, ne lui valut pas même la sûreté de ses provinces.

Prisc. Après s'être fait livrer leurs ennemis et s'être assurés que leurs entreprises ne seroient pas troublées, Attila et Bléda allèrent attaquer les nations scythiques. Ils soumirent une foule de peuples Barbares jusques en ces contrées boréales d'où leur nation étoit sortie autrefois pour venir transplanter ses tentes sur les bords du Danube. Ce fut alors que commença le cours de ces conquêtes d'Attila, qui ont laissé la trace de son nom dans les régions reculées de l'Orient comme dans l'empire romain. La plupart de ces conquérans de race scythique, lorsqu'ils s'étoient fait suivre d'un certain nombre de tribus de même sang, acquéroient une force qui gagnoit de proche en proche. Ces peuples une fois vaincus, se rangeoient sans peine sous les enseignes de la tribu dominante pour participer bientôt à sa gloire et à ses triomphes. Attila fut l'un de ces conquérans Tartares dont l'histoire a consacré les grands succès, la prodigieuse domination, et dont plusieurs réunirent sous leurs lois à-peu-près toute la haute Asie, fondèrent des empires qui eussent envahi le reste du Monde, s'ils ne se fussent démembrés après la mort des fondateurs, en rendant les tribus à leur indépendance

primitive. Attila porta ses armes jusqu'à l'Océan septentrional et aux extrémités de l'Orient. Dans ces expéditions lointaines dont les monumens de l'Orient gardent le souvenir, Attila reportant sa nation vers le lieu de son origine, lui rendit, pour ainsi dire, sa férocité première, la soif du sang et des conquêtes, cette dureté de mœurs que ni la rigueur du climat, ni la fatigue et la faim ne pouvoient dompter; cette fureur brutale et sanguinaire qui avoit jeté l'épouvante parmi les Goths et précipité sur l'Empire les nations germaniques. Ce fut ainsi qu'après environ six ans de travaux, durant lesquels il avoit soumis toute la Scythie, il ramena sa nation sur l'empire romain, telle qu'elle y avoit paru lorsqu'elle étoit sortie pour la première fois de ses climats glacés. Il la replaça dans la même situation de génie et de mœurs. Il en fit de nouveau un peuple né pour l'horreur du monde et la destruction du genre humain.

441.

Son caractère et son génie ne le rendoient point inférieur au rôle éminent auquel la fortune l'avoit destiné. La vue même d'Attila étoit terrible. Sa démarche, les mouvemens de son corps, les regards qu'il jetoit autour de lui en marchant, annonçoient la fierté de son ame et l'autorité du maître du Monde. Jusque dans son nom et dans sa réputation, il y avoit je ne sais

Jornand. Prisc.

441. quelle force imposante qui effrayoit les hommes et les lui soumettoit d'avance. Aussi il parut d'abord comme un objet d'épouvante aux nations. Il avoit formé le dessein d'assujettir les Perses comme les Romains, et d'être maître ainsi de tous les peuples connus. Les hautes destinées auxquelles il se sentoit appelé remplissant son esprit et son ame, il étoit plein d'une confiance extrême, ne concevoit rien que de grand, d'élevé, et se croyoit né pour subjuguer la terre. Cette confiance superstitieuse étoit accrue, dit-on, par la découverte d'une épée que l'on disoit être celle du Dieu de la guerre, et qu'un pâtre, en suivant la trace sanglante d'une de ses génisses, avoit trouvée enfouie dans le sein de la terre et portée à Attila. Cette découverte, soit vraie, soit imaginée à dessein, étoit encore faite pour échauffer le courage de ces peuples, si l'on se rappelle sur-tout ce que les anciens ont rapporté, que plusieurs nations scythiques adoroient la Divinité sous la forme d'une épée, image sensible de leur cruauté dans la guerre et de leurs mœurs sanguinaires et féroces. Quoique Attila se plût au milieu des armes, la prudence tempéroit sa valeur. Du reste, il étoit juste envers ses sujets, et épargnoit volontiers les ennemis qui venoient se remettre à sa merci.

Ce fut en l'an 441, que les Huns accrus de tant de peuples qu'ils avoient assujettis, renouvelèrent leurs incursions dans les provinces romaines. Les principales forces de Théodose étoient dirigées contre Genséric. Les Huns cherchèrent le sujet d'une rupture dans un marché commun qui s'ouvroit sur la frontière suivant le dernier traité. Ils firent main-basse sur les Romains et enlevèrent le fort où se tenoit le marché. Théodose envoya former plainte de cette violence; les princes Huns se plaignirent eux-mêmes de différentes infractions du traité, et entr'autres de ce que les Romains avoient continué à recevoir leurs transfuges. Théodose, avec une générosité et un courage que l'on ne voyoit plus guère dans le conseil des empereurs, ayant répondu qu'il ne manqueroit jamais à la foi qu'il avoit donnée aux fugitifs, Attila et Bléda passèrent le Danube. Ils forcèrent la plupart des châteaux que les Romains avoient construits le long du fleuve. Ils ravagèrent la Mésie, emportèrent la ville de Ratiaria sur le Danube, ruinèrent celle de Singidon. De la Mésie, ils passèrent la Save, entrèrent dans la Pannonie où étoient les quartiers de leur nation, attaquèrent et prirent Sirmium. Les deux frères revinrent ensuite sur la Thrace. Naïsse, à cinq journées du fleuve,

441. Prisc. de legat. p. 33, 34. Marc. Prosp. chr. Theophan. chr. p. 88.

Prisc. p. 37. Marc.

Prisc. p. 57.

442.

fut rasée jusques au sol, et l'on n'y voyoit quel-
442. ques années après, que des ossemens humains et des ruines. Après avoir désolé ces provinces dans le cours de deux années, ils consentirent à faire la paix. Peut-être le rappel des troupes qui avoient été envoyées contre les Vandales, facilita le traité; ou plutôt Théodose désarma les princes Huns en acceptant de nouveau les conditions honteuses qu'ils lui imposèrent.

444. Attila, en quittant les provinces romaines, ne ralentit point le cours de ses conquêtes. Ses grands desseins occupèrent toute sa vie; son ambition le porta sans cesse d'une contrée à l'autre, et arracha tour-à-tour des soumissions et des tributs à tous les peuples. Bléda son frère avoit sous ses lois une partie des Huns. Attila le fit périr et se fit reconnoître de ses sujets. Devenu ainsi seul maître de toutes les peuplades scythiques, il eut en main des forces immenses pour amener à son joug tous ceux qu'il voudroit attaquer. Il étendit ses conquêtes dans la Germanie comme il avoit fait dans la Scythie. Les Ostrogoths qui n'avoient point passé le Danube sous Valens et qui avoient subi le joug des Huns dans la première irruption, lui obéissoient ainsi que les Gépides leurs anciens voisins. Ils conservoient leurs chefs naturels qui étoient devenus les lieutenans des princes Huns. Outre ces deux nations,

Prosp. chr. Jornand. c. 35.

on compte parmi les sujets ou tributaires d'Attila, les Sarmates, les Alains, les Hérules, les Suèves, les Rugiens qui habitoient près de la mer Baltique. Ce fut apparemment après avoir quitté l'Illyrie et après le meurtre de son frère Bléda, qu'Attila porta ses armes dans la Germanie. On remarque qu'aucun souverain ne fit en si peu de temps d'aussi grandes conquêtes; car il avoit étendu son empire depuis la Baltique et les frontières de l'empire romain à l'Orient et à l'Occident, jusqu'au fond de l'Asie. Cette foule de rois et de chefs de nations qui étoient devenus les courtisans et les gardes d'Attila, attendoient ses ordres en silence comme le reste de ses sujets. Rangés autour de lui, attentifs à un geste, à un signe de tête, ils exécutoient ses ordres sans murmurer. Attila étoit au milieu d'eux comme le roi des rois. Parmi ces princes, il distinguoit Valamir roi des Ostrogoths, et Ardaric roi des Gépides, qui lui étoient particulièrement dévoués. C'étoient-là les deux favoris et les conseillers du prince Hun. Leurs nations étoient aussi des plus illustres parmi celles qui s'étoient rangées sous le sceptre d'Attila.

444.

Jornand. 38.

Cependant les Romains, en renonçant à secourir tous les Barbares auxquels il plairoit à Attila de faire la guerre, non-seulement avoient perdu leurs alliances au-delà de leurs frontières;

Prisc. de legat. p. 36. Montesquieu, Grand. des R. c. 19.

444. ils lui laissoient encore accroître ses forces pour les reporter contre eux. Ils étoient forcés de le voir tranquillement s'étendre au fond de la Germanie, pour y détruire sur le Rhin comme il avoit fait sur le Danube, les barrières qui protégeoient leur empire. Attila, bien qu'éloigné, soumettoit l'Empire à sa puissante influence. Des déserts de Scythie, des forêts de Germanie, il transmettoit des ordres par ses ambassadeurs, et ces ordres étoient exécutés. Lorsqu'il vouloit gratifier un de ses sujets, il l'adressoit aux Romains, afin qu'il fût comblé de leurs dons. Il envoyoit tour-à-tour de nouvelles députations sous les moindres prétextes, soit pour enrichir ses favoris, soit pour arracher lui-même des trésors à la frayeur des Romains. Il redemandoit les transfuges qui échappoient à ses armes. Il exigeoit une satisfaction qui lui étoit donnée aussitôt. Mais l'on voit qu'Aétius, toujours l'allié des Huns, continuoit à entretenir des intelligences avec Attila : il lui adressoit des émissaires et vivoit avec lui comme dans un échange d'amitié et de services, soit pour maintenir par là sa propre puissance, soit pour détourner les armes scythes de l'Occident. Outre le tribut qu'il avoit imposé à l'Empire, Attila touchoit la solde de général des armées romaines, titre que les deux Cours d'Occident et d'Orient accordoient

aux rois Barbares. Ce prince, le plus orgueilleux des hommes, n'en traitoit pas moins l'empereur avec mépris. Il affectoit de le confondre parmi ces rois qui lui servoient de courtisans et de le regarder comme son tributaire. Tandis qu'il combloit de richesses ses favoris et qu'il leur distribuoit les dépouilles de l'Empire, il gardoit pour lui toute la frugalité et l'ancienne simplicité des Huns. Il représentoit dans ses déserts un des premiers monarques du Monde parmi ses officiers ornés d'or et de pierreries. C'est dans les relations contemporaines qu'il faut voir la description de la grandeur d'Attila, le luxe romain transporté dans sa Cour Barbare, la majesté qui l'entouroit dans sa tente ou dans son palais construit de bois. Là, il rendoit la justice à ses sujets, recevoit les hommages de tous les peuples Barbares et ceux des deux empires d'Orient et d'Occident. Leurs ambassadeurs venoient, en traversant ces déserts, se prosterner à ses pieds et lui faire des soumissions. Quelquefois, en même temps qu'il se plaisoit à humilier leurs maîtres, il accueilloit ces envoyés avec bonté et les congédioit avec des présens; respecté et craint de ses sujets, n'inspirant de l'horreur et de la haine qu'à ses ennemis. Tel fut ce personnage singulier que sa fortune et son génie rendirent maître de toutes les tribus scythiques et germa-

444.

Prisc.

niques et presque de l'empire romain. Il parut
444. si redoutable à ses ennemis qu'ils le désignèrent sous le nom de Fléau de Dieu.

447. Tir. Prosp. Marc. chr. Chron. Pasch. Theoph. p. 88. Tillemont.

Attila recommença la guerre en l'an 447. Ce fut la plus funeste des irruptions qu'il fit en Orient. L'envoyé qu'il adressa à Théodose ne lui portoit que ces mots : Attila, mon maître et le vôtre, vous ordonne de lui préparer un palais. Il ravagea tout le pays en-deçà du Danube, l'Illyrie, la Thrace, la Dacie et la Mésie. Toutes les places qui se trouvèrent sur le passage des Huns tombèrent en leurs mains, à l'exception d'Adrianople et d'Héraclée. Soixante-dix villes furent saccagées. Ils traversèrent la Macédoine, la Thessalie et s'avancèrent jusqu'aux Thermopiles. Les généraux romains ayant essayé de disputer le terrain, perdirent deux batailles, l'une dans la Mésie inférieure, l'autre dans la Chersonnèse.

448. Les Romains n'eurent d'autre ressource que d'acheter de nouveau la paix à force d'or et par une augmentation de tribut qui réduisit les peuples déjà accablés de tant de fléaux aux dernières extrémités de la misère. On parvint à fléchir Attila en s'engageant à lui payer six mille livres d'or et un tribut annuel de deux mille, à lui livrer ses transfuges, et en se soumettant à toutes les humiliations que le roi des Huns continua de faire essuyer à l'Empire. Il se crut généreux en

le laissant subsister. Théodose eut la bassesse de conspirer contre la vie d'Attila, en subornant un de ses serviteurs. Mais ce prince se joua de ses complots comme de ses armes, et l'empereur ne recueillit que la honte d'une perfidie inutile. Attila vainqueur eut encore le mérite de la grandeur d'ame. Après s'être fait céder dans le traité tout le pays qui s'étend au-dessous du Danube jusqu'à cinq journées de chemin, il consentit ensuite que le fleuve formât la barrière des deux empires; et suivant le génie de cette nation, il se contenta de rendre tributaire un État qu'il pouvoit détruire. Il crut se l'être assujetti suffisamment en continuant à le faire trembler et à tout obtenir par la crainte. 448.

Cependant Aétius ne quittoit point les Gaules où le retenoient les révoltes du pays, les mouvemens des Barbares, et particulièrement des Francs. Il entretenoit des divisions parmi ces peuples, suivant la politique ancienne des Romains dont il fut un des derniers observateurs. Il savoit les opposer les uns aux autres, se faire dans chaque peuple des amis et des cliens, employer successivement la force et la fraude. Les Francs étoient alors ceux qui faisoient le plus d'effort pour pénétrer dans les Gaules; soit qu'ils n'eussent point acquis des établissemens suffisans, et qu'étant à-peu-près les seuls des

Tir. Prosp. Greg. Tur. II, 9. Prisc. p. 40. Tillemont, Valentinien III, art. 8.

448. Barbares qui eussent encore à-la-fois le pied dans les provinces romaines et dans leur ancienne patrie, ils cherchassent à occuper des terres avec plus d'avantage ; soit que l'impulsion donnée dans la Germanie par les armes d'Attila eût opéré un refoulement des peuples de cette contrée vers la Gaule. Aétius étoit occupé à contenir les Francs derrière la Somme. Clodion roi des Francs-Saliens, la principale tribu de cette nation, et qui déjà peut-être réunissoit plusieurs peuplades, avoit porté ses quartiers, comme nous l'avons vu, du Rhin jusqu'à ce fleuve. Une autre tribu, la plus célèbre après celle-ci et que l'on connoît sous le nom des Francs-Ripuaires, s'étoit fixée à-peu-près dans le même intervalle de temps autour de Cologne qui devint le siège de leur monarchie, et dans le pays compris entre le Rhin et la Meuse. C'est de là, dit-on, que vint leur nom, parce qu'ils occupoient les rives de ces fleuves. Clodion, après avoir ouvert à sa nation l'entrée des Gaules, mourut vers l'an 448. On croit qu'il laissa deux fils, si toutefois (comme la concordance des temps ne permet guère d'en douter), ce fondateur de la monarchie françoise dans les Gaules fut le père de deux jeunes princes Francs qui se disputèrent le sceptre, et dont l'historien Priscus rapporte le différend. Mérovée, le plus jeune, étoit protégé par Aétius. Le patrice

l'avoit adopté pour fils et enrichi de présens. Il vouloit acquérir par lui l'amitié de Clodion son père et attacher cette nation au service de l'Empire. Il avoit envoyé le jeune Mérovée en ambassade près de Valentinien, vers l'an 439, pour y gagner la faveur de l'empereur et conclure un traité entre les Francs et les Romains. Priscus rapporte qu'il avoit vu ce prince adolescent à Rome où il remplissoit alors son ambassade. Son menton n'étoit point encore ombragé de duvet, et sa longue et épaisse chevelure blonde flottoit sur ses épaules, signe distinctif de sa naissance royale. Après la mort de Clodion, le jeune Mérovée aidé de la protection puissante du général romain, lui succéda au trône. Il parvint à l'emporter sur son aîné auquel on donne le nom de Clodebalde. Si l'on en juge par la loi qui régloit la succession royale chez les Francs dans le temps où leur histoire devient moins obscure, l'autorité avoit dû être partagée également entre ces deux princes. Clodebalde dépossédé par Aétius et par son jeune frère, alla implorer le secours d'Attila. Il semble même qu'il se rangea sous les enseignes du roi des Huns avec un parti de Francs. Car nous voyons peu après qu'Attila, dans l'expédition qu'il dirigea contre les Gaules, avoit un corps de cette nation parmi les Barbares de toute origine qui combattoient sous ses ordres.

448.

448. Les actions de Mérovée nous sont encore moins connues que celles de Clodion son prédécesseur. Mais il est à croire qu'il fut comme lui un chef habile et entreprenant. La gloire qu'il eut de donner son nom à la première race des rois François, est une preuve suffisante de ses grandes qualités et de la réputation qu'elles lui acquirent parmi ses peuples.

Fleury, hist. eccl., liv. xxv, xxvi, xxvii.

Le règne de Théodose si malheureux par les invasions des Huns, fut encore troublé par deux furieuses hérésies qui s'élevèrent. Nestorius, patriarche de Constantinople, divisa la personne de Jésus-Christ. Il soutint que la divinité et l'humanité du Sauveur formoient deux personnes distinctes, et refusa à la Vierge le titre de Mère de Dieu. Eutychès, abbé, en combattant Nestorius, tomba dans une erreur contraire. Il confondit les deux natures et ne voulut reconnoître que la divine. La première de ces hérésies fut frappée d'anathême dans le Concile d'Ephèse tenu en l'an 431, troisième Concile général, et où l'Église d'Occident fut représentée par les légats du pape Célestin. L'autre fut combattue sur-tout par le pape saint Léon-le-Grand, élu en l'an 440. Théodose favorisa tour-à-tour ces deux hérésies opposées qui se perpétuèrent l'une et l'autre et partagèrent tout l'Orient. Ce prince avoit démenti

peu-à-peu les belles espérances que sa piété et la sage éducation qu'il avoit reçue de Pulchérie avoient fait concevoir. Il s'éloigna de cette sœur prudente, de cette habile tutrice, pour s'abandonner à la conduite de ses eunuques qui profitèrent de sa foiblesse pour l'entraîner dans les sectes qui déchiroient l'Église, s'emparer eux-mêmes des affaires et déshonorer son gouvernement. Théodose mourut le 28 juillet de l'an 450, d'une chute de cheval, dans la cinquantième année de son âge et la quarante-troisième de son règne, depuis que son père Arcadius avoit cessé de vivre. Le 27 novembre de la même année, mourut à Rome la célèbre Placidie, mère de Valentinien, veuve d'un roi Goth et d'un empereur, qui avoit tenu les rênes du gouvernement après son frère Honorius. Malgré la foiblesse de son administration, sa mort fut regardée comme un malheur pour l'Occident dans les circonstances funestes où se trouva cet empire.

448. Theoph. p. 84.

450. Marc. chr. Chr. Pasch. Tillemont. Idat. Prosp.

Théodose ne laissoit d'autre enfant qu'Eudoxie mariée à Valentinien III. L'Orient restoit sans chef et sans défenseur. Mais Pulchérie qui avoit déjà protégé l'enfance de son frère et réglé par sa sagesse les destinées de cet empire durant la minorité du jeune Théodose, assembla le sénat. Elle fit élire Marcien, soldat de fortune,

Prosp. chr. Theoph. chr. p. 90. Chr. Pasch. p. 319. Evagr. II, 1.

450. dont elle avoit remarqué les talens et qui s'étoit élevé par son seul mérite au rang de sénateur. Elle lui donna sa main avec l'empire pour consacrer en quelque sorte par le sang du grand Théodose, le droit qu'il venoit d'acquérir par l'élection, et le rendre lui-même plus vénérable aux yeux des peuples. Ce choix fut approuvé de tout l'Empire, confirmé par la voix du sénat, des grands et des gens de guerre. Depuis la ruine de la milice romaine, nous voyons que les empereurs, élus d'abord par les armées, commençoient à être créés par les intrigues du palais. Mais Marcien justifia le suffrage de Pulchérie et l'espoir de tout
Theoph. p. 93. l'Orient. Ce prince y maintint le calme et la sécurité, tandis que l'Occident ne cessoit d'être en proie aux troubles domestiques et à la fureur des Barbares. Il sut même relever la dignité de l'Empire que la foiblesse du jeune Théodose avoit avilie et qu'Attila avoit foulée aux pieds. Convaincu de la nécessité d'imposer aux Barbares
Prisc. p. 72, 73. pour faire respecter sa frontière, il refusa de payer au prince Hun le tribut de deux mille livres d'or auquel cet empereur s'étoit assujetti. Ses ambassadeurs soutinrent dignement cette démarche hardie. Et il étoit à craindre qu'une invasion prochaine ne suivît le refus que Marcien avoit fait de reconnoître le traité de Théodose, si l'ambition d'Attila détournée vers l'Occident dont il

méditoit alors la conquête, n'eût fait le salut de l'autre moitié de l'Empire. 450.

En même temps qu'il soutenoit au dehors l'honneur du nom romain, il rétablit la paix dans l'Église troublée par la secte d'Eutichès. Il convoqua le concile de Chalcédoine qui fut le quatrième général, et où la doctrine de cet hérésiarque fut condamnée. Marcien y parut comme un nouveau Constantin, et les Pères du concile lui en donnèrent le nom. Son règne, bien que de courte durée, fut également salutaire à l'Empire et à l'Église, et le plaça au rang des plus grands et des plus sages princes qui eussent régi l'Orient.

Fleury, hist. eccl. XXVII, 51, XXVIII, 1 et suiv.

Dans l'Occident, Aétius ne contenoit qu'avec peine les Barbares qui cherchoient de tous côtés à s'étendre. Les Francs affermissoient les établissemens que Clodion leur avoit acquis. Les Visigoths reculoient leurs quartiers vers le Rhône; et les Bourguignons descendus des provinces de première Germanie et première Belgique, et dont les colonies étoient déjà fixées par Aétius du côté de Genève et de la Savoie, aspiroient à occuper les provinces qui portent aujourd'hui leur nom. Les Suèves qui ne trouvoient presque plus d'obstacle en Espagne depuis le départ des Vandales, gagnoient tous les jours du terrain sur les lieutenans romains; et vers le même temps

450. les Saxons et les Angles prenoient possession de la Bretagne ; ils achevoient le démembrement de cette province déjà perdue pour l'Empire.

Bed. hist. et chr. Tillemont, t. VI, hist. des Bretons. D'Anville, États de l'Occident.

Aétius, pour veiller à la défense des Gaules, avoit été forcé quelques années auparavant, vers l'an 446, de refuser son secours aux Bretons qui l'imploroient contre les invasions des Pictes et des Écossois, leurs anciens ennemis. Ce fut sous son gouvernement que les Romains hors d'état de défendre cette île éloignée, lui dirent un éternel adieu, recommandant aux habitans de se protéger eux-mêmes, et retranchèrent pour ainsi dire ce membre de leur empire. Depuis qu'Aétius avoit abandonné les Bretons à leurs propres forces, ces peuples privés de tout secours de la part des Romains, avoient lutté péniblement contre les Barbares voisins, jusqu'à ce qu'enfin, vers l'an 451, pressés par ces ennemis cruels, ils prirent le parti dangereux d'appeler à leur aide les Saxons. Ils leur promirent des terres pour prix de leurs secours. Les Saxons étoient des peuples germaniques, navigateurs et pirates, qui habitoient derrière l'Elbe, près de la Chersonnèse Cimbrique, et qui avoient déjà fait des courses dans l'île. Ils partirent de leur pays sur trois vaisseaux. Conduits par deux frères, Hengist et Horsa, ils abordèrent à la côte orientale. Ils vainquirent à la tête des Bretons, les peuples du nord

de l'île. D'autres aventuriers attirés par la renommée des premiers, ou même appelés par eux, 450.
vinrent successivement les rejoindre. Des colonies de Saxons, les Angles leurs voisins et leurs alliés, les Jutes peuples du Jutland, accoururent pour prendre des établissemens. Puis, environ cinq ans après le premier débarquement, sous prétexte qu'ils ne recevoient pas un prix suffisant de leurs services, ils tournèrent leurs armes contre ceux dont ils s'étoient faits les protecteurs. Ils ravagèrent toute l'île, massacrèrent ou chassèrent et firent esclaves les anciens habitans dans cette portion de la Bretagne qui a pris le nom d'Angleterre. Ils exterminèrent ce peuple, tellement que son nom et les vestiges même de sa langue y furent abolis, excepté dans les pays de Galles et de Cornouailles où les Bretons anciens se maintinrent. Des colonies de Bretons passèrent la mer et se réfugièrent dans cette partie de l'Armorique qui a reçu d'eux le nom de Bretagne. Ils se mêlèrent aux habitans, comme eux Gaulois d'origine. Car les Bretons étoient originairement un peuple des Gaules. Ils avoient passé autrefois des côtes maritimes de ces mêmes provinces dans l'île voisine qu'ils avoient peuplée en lui donnant leur nom, et ils rentroient alors dans leur première patrie. Réunis aux anciens habitans qui déjà s'étoient rendus presque

450. indépendans de la puissance romaine, ils se donnèrent des chefs. Ils eurent dans cette province une succession de princes dont le petit État se reconnut ensuite sujet ou tributaire de la monarchie des Francs.

Les Saxons et leurs alliés, Angles et Danois, restés maîtres du pays, le partagèrent. Ils y fondèrent sept royaumes que l'on a nommés Heptarchie, et qui subsistèrent jusqu'à ce qu'ils furent réunis sous les lois d'Egbert contemporain de Charlemagne. Dans la conquête, le nom des Saxons avoit d'abord prédominé. Mais après le partage des alliés et la formation de l'Heptarchie, les Angles établis d'abord dans la partie orientale (c'est-à-dire dans le royaume d'Estanglie auquel ils joignirent celui de Mercie), ayant occupé les provinces centrales de la Bretagne, ils communiquèrent enfin leur nom à tout le pays des Bretons; terre célèbre et souvent envahie, destinée à devenir quelques siècles après, la proie de nouveaux aventuriers sortis des côtes voisines des Gaules, et qui devoient y fonder un État beaucoup plus illustre, en changeant encore une fois les lois, les mœurs et jusqu'à la langue des premiers conquérans.

Prisc. p. 39, 40. Cependant Attila reprit les armes. On rapporte qu'il délibéra quelque temps s'il attaqueroit l'Orient ou l'Occident. Il désiroit se venger

de Marcien qui avoit refusé de lui payer le tribut auquel Théodose s'étoit engagé. Mais d'autres motifs qu'il savoit toujours couvrir de quelque prétexte, le portèrent à faire la guerre à Valentinien. Honoria, sœur de l'empereur, l'en sollicitoit depuis long-temps. Cette jeune princesse s'étant laissé déshonorer par Eugène son intendant, avoit été chassée du palais et envoyée à Théodose. Le dépit et la honte qu'elle en conçut, l'engagèrent à soulever Attila contre l'Empire. Quoiqu'elle fût étroitement gardée, elle avoit trouvé moyen d'adresser secrètement au roi des Huns un eunuque avec son anneau pour lui offrir sa main et le prier de la tirer de la captivité où elle étoit réduite. C'étoit à ce titre d'époux d'Honoria qu'Attila réclamoit une moitié de l'héritage de Valentinien. Il s'étoit fait précéder d'une ambassade et de l'anneau qui étoit la preuve de ses prétendus droits sur Honoria et sur les provinces romaines. Cette demande ayant été rejetée comme on peut penser, Attila en avoit pris sujet de se déclarer ennemi de Valentinien. Genséric l'excitoit encore à attaquer les Gaules. Le roi Vandale vouloit susciter des embarras à Théodoric roi des Visigoths, dont il appréhendoit la vengeance. Il avoit marié son fils Hunnéric à la fille de Théodoric. Mais quelque temps après, sur le simple soupçon qu'elle lui

450.

Marc. chr. Jornand. de reb. Get. 42.

Jornand. de reb. Get. 36.

450. avoit préparé du poison, ce roi non moins cruel à sa famille qu'aux peuples sujets, lui avoit fait couper le nez et l'avoit renvoyée en cet état à son père. Genséric certain que le prince Goth ne lui pardonneroit jamais l'outrage de sa fille, cherchoit à occuper les armes des Goths et des Romains, et à les empêcher de s'unir pour sa perte. Car les troubles de l'Empire étoient sa principale sûreté dans l'Afrique et la sauve-garde de ses conquêtes. Enfin la querelle des deux fils de Clodion attiroit encore Attila dans ces provinces. Clodebalde l'aîné des deux frères l'accompagnoit. Attila se proposoit de rétablir ce jeune homme exclus du trône de son père par Mérovée que protégeoit Aétius, et de s'en faire un allié pour les conquêtes qu'il méditoit. Dans l'hésitation où le prince Hun avoit paru, l'on dit qu'il s'étoit décidé principalement par cette considération qu'en engageant la guerre non-seulement contre les Romains, mais contre les Goths et les Francs; en domptant ou ralliant à lui les Barbares établis dans l'empire d'Occident et qui en étoient ou les ennemis ou les défenseurs, il acquerroit plus de forces pour subjuguer le reste de cet empire et faire tout fléchir sous ses armes. C'est dans ce dessein qu'il s'apprêtoit à fondre sur l'Occident avec toutes les hordes du Nord soumises par son génie et commandées par tant

Prisc. p. 40.

de rois ses tributaires. Tandis qu'il faisoit ses préparatifs, il écrivoit à-la-fois à Valentinien et à Théodoric pour les amuser par de fausses apparences de paix. Il cherchoit à diviser les Barbares et les Romains, afin de trouver ses ennemis au dépourvu lorsqu'il paroîtroit tout-à-coup au centre de leurs provinces. 450.

Attila arrivoit sur les bords du Rhin, traînant à sa suite une foule de nations entre lesquelles on compte les Ostrogoths, les Gépides, les Hérules, les Suèves, les Thuringiens nouvellement connus dans la Germanie, les Bructères peuple de la confédération des Francs, et d'autres colonies françoises. C'étoient apparemment ceux des Francs qui n'avoient pas encore passé le fleuve et qu'il avoit d'abord rangés sous son étendard en approchant du Rhin. Ils alloient servir la cause d'Attila sous leurs différens chefs ou sous la conduite du fils aîné de Clodion; tandis que les Francs établis déjà entre le Rhin et la Somme et qui obéissoient à Mérovée, devoient combattre sous les enseignes d'Aétius, le héros et le boulevard de l'Empire. Le roi des Huns, en touchant la frontière romaine, ne se présentoit point d'abord comme ennemi. Il prétendoit qu'il étoit loin de violer le traité qui le lioit aux Romains. « C'étoit, disoit-il, une querelle de Barbares à Barbares, à laquelle l'empire romain restoit étran-

451. Prosp. chr. Sid. carm. 7. Tillemont, Attila.

451. ger. Attila vouloit châtier des sujets rebelles ou d'anciens rivaux de sa nation. C'étoit contre eux seuls qu'il destinoit ses armemens. »

Aétius n'étoit point alors dans les Gaules. Il se trouvoit à la Cour de Valentinien, tour-à-tour occupé, soit comme ministre et homme d'État, à soutenir à la Cour le poids des affaires publiques; soit comme général, à protéger la Gaule contre les ennemis extérieurs et à maintenir les Barbares qu'il y avoit reçus dans une sorte de subordination à l'autorité de l'Empire. Il ne devoit repasser les Alpes qu'au bruit des approches d'Attila. Le conquérant continuoit sa marche dans la Germanie. Il s'avançoit sur le Rhin, ralliant à lui les nations germaniques qui bordoient le fleuve. On ignore la marche d'Attila, on croit seulement qu'il entra dans les Gaules au commencement de l'an 451. Si l'on s'en rapporte à Grégoire de Tours, Attila sortoit de Pannonie, c'est-à-dire qu'il remontoit le cours du Danube pour passer le Rhin près du lieu où ce dernier fleuve se rapproche des sources du Danube au-dessus du lac de Constance. Comme le prince Hun, qui avoit d'abord endormi les Romains et les Goths par des protestations de paix, annonçoit maintenant qu'il n'en vouloit qu'aux Barbares, il trouvoit à son entrée des villes sans défense. Quelques-unes même craignoient de fer-

Greg. Tur. II, 6.

mer leurs portes de peur d'attirer sur elles les vengeances d'Attila. Mais les Huns, à peine entrés dans la Gaule, ayant commencé à ruiner et à saccager le pays, l'effroi se répandit dans ces belles provinces. Romains et Barbares ne pensèrent plus qu'à s'unir pour repousser l'ennemi commun. 451.

Attila couvrit le Rhin de bateaux qu'il avoit fabriqués en abattant des forêts entières, pour parler comme un poète de cet âge. Il se fraya un passage par la première Germanie. Les ravages causés par son expédition, se firent sentir sur tout le cours du fleuve; ce qui porte à croire qu'il pénétra jusque dans la partie septentrionale des Gaules, ou que ses armées immenses se répandirent à-la-fois sur toute la surface du pays. Car l'on prétend que l'armée des Huns ne s'élevoit pas à moins de cinq cent mille hommes. On attribue à cette invasion la destruction d'une foule de villes qui, depuis, se sont relevées de leurs ruines ou qui n'ont laissé que leur nom au lieu qu'elles occupoient. Telles furent, dit-on, Vindonisse et Augusta-Rauracorum entièrement détruites et qui éprouvèrent les premières la fureur des Huns; Strasbourg, Spire, Vorms, Mayence qui bordent le cours du Rhin dans la première Germanie. De cette province, Attila entra dans celle de première Belgique, à travers le sang et

Sidon.

Jornand. de reb. Get, 35.

la flamme. Il arriva devant Metz. Il y entra le 7
451. Idat. d'avril, veille de Pâques, y mit le feu, passa les
Greg. Tur. II, 6. habitans au fil de l'épée; les prêtres furent massacrés aux pieds des autels et la ville entière consumée. La ruine de Metz est attestée par Idace et Grégoire de Tours. L'on prétend sur de plus foibles témoignages que Tongres, Trèves, Arras, Laon, Reims furent saccagés. Au reste, quand les bouleversemens de tant de cités des Gaules ne seroient pas contemporains, ils nous montrent du moins à quel point fut portée la terreur du nom d'Attila; ils signalent l'horreur de cette invasion qui couvrit les Gaules de deuil et de ruines, et dont le souvenir s'y perpétuant d'âge en âge, rappelle l'un de ces grands désastres de la nature qui désolent parfois toute une contrée.

Sidon. ibid. Cependant Aétius passoit les monts. Les forces romaines ne pouvoient lui suffire, si les Barbares établis dans les Gaules et principalement les Visigoths, n'y joignoient les leurs. Ceux-ci fixés les premiers, étoient mieux connus des Romains. Leur nation tout entière occupoit les quartiers qui lui avoient été cédés. Le patrice engagea donc le Gaulois Avitus, qui avoit exercé dans sa patrie les principales charges civiles et militaires et traité une fois de la paix avec les Goths, à employer encore en faveur de l'Empire son ancien crédit près de cette nation. « Au-

jourd'hui les dangers étoient égaux pour tous ; ils ne pouvoient s'abandonner l'un l'autre sans périr. Tout l'Occident succomboit si les Barbares ne faisoient point cause commune avec les Romains. Attila lui-même qui d'abord avoit flatté les Goths pour les engager à se déclarer pour lui contre l'Empire, annonçoit maintenant qu'il ne traversoit les provinces romaines que pour chercher Théodoric. » Avitus fut bien reçu à la Cour de Toulouse. Les Goths prirent les armes par acclamation contre l'ancien et cruel ennemi qui, après les avoir chassés de leurs demeures, venoit les réclamer jusque dans leurs nouveaux foyers comme ses esclaves fugitifs. Théodoric étoit alors avancé en âge. Il comptoit trente-deux ans de règne durant lesquels il avoit combattu les lieutenans de l'Empire avec avantage, et acquis une estime égale chez les Romains et parmi ses sujets. Il avoit six fils d'une jeunesse florissante. Il résolut de prendre avec lui les deux aînés, Thorismond et Théodoric, pour joindre l'armée d'Aétius, tandis que les quatre autres, Frédéric, Euric, Rothemir et Himméric resteroient dans ses quartiers pour gouverner la nation en son absence. Le patrice envoya également des émissaires aux Francs, aux Bourguignons et aux autres Barbares des Gaules. L'imminence du péril ne demandoit pas moins que le concours de tous

451.

Id. Jornand. 364

451. ces peuples. C'étoit en quelque sorte le choc de toutes les forces du Septentrion réunies sous les enseignes victorieuses d'Attila, contre celles de l'empire romain et de ses hôtes.

Greg. Tur. II, 7. Vit. S. Anian. ap. Bouquet, t. I, p. 645. Sid. Ep. VIII, 15.

Attila, de Metz en flammes, se dirigea sur la Loire. Il traçoit sa marche sur Orléans à travers le sang et les décombres. Saint Agnan, évêque de cette ville, en étoit sorti pour venir trouver Aétius. Il le rencontra dans Arles où il s'étoit arrêté à son retour d'Italie, et le conjura de secourir des peuples qui tomboient comme des victimes sans défense sous le fer des Huns. Mais le patrice arrêté dans Arles, fixoit ses vigilans et intrépides regards sur les Gaules presqu'envahies; il formoit tranquillement la ligue des Barbares alliés et des milices romaines contre les conquérans Scythes qui chassoient devant eux les peuplades germaniques. Attila arriva sous les murs d'Orléans où l'évêque étoit revenu partager les craintes et les dangers de son peuple. Il en battit les murs avec le bélier. Le peuple tremblant n'attendoit que la captivité ou la mort. On dit même que les Huns emportèrent les murs, pénétrèrent dans la ville et qu'ils étoient sur le point de la piller, lorsqu'Aétius accompagné de Théodoric, ayant traversé toutes les Gaules et fait une marche rapide à l'insu du roi Barbare, parut tout-à-coup sous les murs d'Orléans. Il

chargea les Huns, les dissipa, délivra la ville. 451.
Attila se retire vers les plaines de la Champagne où il rassemble ses partis, tandis que le patrice recevoit lui-même les secours des alliés qu'il avoit mandés de toutes parts. Ce grand capitaine avoit Jornand. 36.
formé, dit-on, en quelques instans une armée presqu'égale à l'effroyable multitude d'Attila. C'est sur-tout en cette conjoncture que l'on put reconnoître de quelle ressource étoit à l'Empire un tel homme, non moins habile dans la négociation et dans l'intrigue que dans les armes, et qui pouvoit faire mouvoir à son gré et de concert toutes les forces des Romains et des Barbares : homme dangereux mais nécessaire. Parmi les milices romaines ou étrangères qu'Aétius avoit mises sur pied comme par enchantement, on comptoit les Visigoths commandés par leur roi Théodoric ; les Francs-Saliens conduits par Mérovée ; les Ripuaires, établis près de Cologne et qui apparemment avoient fui les premiers devant l'irruption d'Attila ; les Bourguignons qui reportoient peu-à-peu leurs établissemens vers les provinces inférieures où déjà peut-être ils étoient fixés ; les Armoriques, peuples des extrémités de la Gaule occidentale, qui disputoient leur indépendance contre l'Empire ; une colonie d'Alains placés à l'embouchure de la Loire sous leur roi Sangiban ; d'autres Barbares formés en corps de

451. milices. Car l'on sait que les empereurs avoient fait de leurs prisonniers des corps d'étrangers qui cantonnoient sous leurs propres noms dans les différentes provinces auxquelles ils restoient attachés, et qui formoient une partie importante de la milice romaine. Telles étoient les forces avec lesquelles Aétius alloit combattre le roi des Huns et décider du sort des Gaules et de tout l'Occident.

Attila s'étoit arrêté dans les plaines de Châlons, qui depuis ont donné leur nom à la province de Champagne. Aétius s'y porta avec toutes ces troupes ou plutôt ces corps de nations qu'il avoit rassemblés. La lutte sanglante qui alloit commencer, eut pour prélude un engagement de nuit entre deux partis de Francs et de Gépides, qui se chargèrent avec fureur et se taillèrent en pièces. Cette rencontre avertit réciproquement les deux armées du voisinage de l'ennemi. Tous les corps ayant couvert ces vastes campagnes, les deux chefs les rangèrent en bataille. Aétius prit la gauche avec les milices romaines, et plaça Théodoric avec ses Goths à l'aile droite. Ils avoient mis entre eux deux Sangiban roi des Alains, dont la fidélité leur étoit suspecte. Les autres Barbares auxiliaires, Francs ou Bourguignons, étoient disposés autour de ces différens chefs. Au contraire, Attila avoit pris le centre

Idat. Prosp. Jornand. 37 et seq. Greg. Tur. II, 7.

avec ses Huns et placé sur les ailes les Ostrogoths, les Gépides et les autres milices des peuples tributaires. Entre les deux camps se trouvoit une hauteur qui pouvoit donner quelque avantage à celui qui l'occuperoit. Attila y dirigea un détachement : mais il fut prévenu par Aétius. Les Romains et leurs alliés arrivèrent les premiers au sommet et précipitèrent sans peine les Huns qui s'efforçoient d'y gravir de l'autre côté. 451.

Attila voyant ses troupes étonnées de ce léger échec, ranima leur courage de la voix. Il leur rappela leurs triomphes, la gloire de leurs exploits répandue dans tout l'Univers, et les destinées qui n'avoient ouvert à leur nation une route inconnue au milieu des Palus-Méotides non encore traversés par les pas des hommes, que pour les amener dans ces plaines où étoit le terme de leurs travaux et le tombeau de la puissance romaine. Il donna ensuite le signal du combat. Il n'avoit voulu l'engager que vers le déclin du jour, afin que si le sort des armes lui étoit contraire, la nuit pût favoriser sa retraite. Car il se méfioit de l'événement. L'on raconte qu'avant de commettre sa gloire passée aux chances d'une bataille générale, il avoit consulté ses devins. Ceux-ci lui avoient annoncé que les Huns n'auroient point la fortune favorable, mais que

451. le chef des ennemis y perdroit la vie ; et Attila qui entendoit cette prédiction d'Aétius, n'avoit point hésité à engager l'action, croyant que la mort d'un tel capitaine suffiroit à balancer tout le désavantage de ses armes.

Le combat qui eut lieu un moment après, présentoit une image horrible, funeste, confuse, qui varioit d'espace en espace et d'instans en instans. On se mêloit, on combattoit corps à corps, le sang inondoit la plaine ; et si l'on en croit les historiens, un foible ruisseau qui couloit près de là, enfla subitement comme un torrent. Théodoric encourageant ses compagnons et parcourant les rangs, tomba et mourut foulé aux pieds des chevaux, ou percé d'un trait lancé par les Ostrogoths qui combattoient en face de lui. L'aile droite des Romains que commandoit ce prince, sans s'apercevoir qu'elle avoit perdu son chef, se sépara du centre où étoient les Alains et fondit sur les Huns. Elle les chargea avec fureur, les enfonça et rompit leurs rangs. Attila fléchit, et voyant que ses troupes cédoient de toutes parts, il se retira dans son camp qu'il avoit entouré de chariots comme d'un rempart. Il rangea derrière cette enceinte ses Huns pour la première fois vaincus. Cependant la nuit vint couvrir cette scène de carnage. Elle acheva de mettre en sûreté Attila et de favoriser sa retraite.

Thorismond fils de Théodoric, égaré dans la poursuite ou dans la chaleur de l'action, et croyant rejoindre les corps de sa nation, alla tomber près des chariots des Huns. Il reconnoît l'ennemi et attaque l'épée à la main ces retranchemens; mais il est repoussé vivement. Frappé d'un trait, renversé de cheval, il est entraîné par les siens loin de ce champ de bataille. Voilà ce qui se passoit à l'aile droite de l'armée romaine où combattoient les Visigoths. 451.

La même confusion régnoit à l'autre aile commandée par Aétius. Le patrice séparé lui-même du reste de l'armée, erroit au milieu des détachemens ennemis, sans distinguer ce qui se passoit sur l'autre point et ignorant l'issue de la journée. Après avoir traversé un champ tout couvert des débris de l'action, plein de crainte sur ses alliés, il regagna le camp. Il passa la nuit en alarme et sur la défensive, tournant le bouclier à l'ennemi.

Le lendemain seulement en éclairant cette scène de carnage et découvrant l'horreur d'une campagne jonchée de cadavres, apprit aux vainqueurs leur succès. Attila toutefois ne paroissoit point abattu. Derrière ses retranchemens, il montroit encore une attitude terrible. Les trompettes sonnoient dans le camp. Les Huns rangés à l'entour paroissoient prêts à s'en échapper et

à fondre sur leurs vainqueurs. On n'osoit appro-
451. cher de cette barrière d'où il menaçoit encore et sembloit non moins redoutable que sur le champ de bataille. On rapporte que ce prince fit dresser dans son camp un bûcher avec des selles de chevaux; résolu, si ses ennemis l'y attaquoient et parvenoient à l'y forcer, de se précipiter dans les flammes et de périr ainsi plutôt que de tomber en leur pouvoir après s'être vu maître de tant de nations et de tant de rois : magnanime et grand dans sa chute et sans avoir rien fait d'indigne d'Attila.

Aétius et ses alliés délibérèrent. Il étoit trop périlleux d'attaquer la retraite d'Attila. Ses retranchemens bordés d'archers faisoient pleuvoir une grêle de flèches qui en défendoient l'approche. On résolut de l'y assiéger. La disette alloit bientôt l'y tourmenter. Il seroit forcé d'en sortir pour engager une nouvelle action ou plutôt pour précipiter sa fuite.

Cependant les Visigoths n'avoient point retrouvé leur roi qui avoit disparu dans la mêlée. On le chercha long-temps. Enfin l'on trouva son corps parmi des monceaux de cadavres. Ils regrettèrent vivement ce prince que ses vertus guerrières et la prospérité de ses entreprises leur avoient rendu cher. Ils célébrèrent ses funérailles à la vue de l'ennemi, et proclamèrent roi

sur le champ de bataille, Thorismond son fils aîné, qui avoit combattu avec la même valeur. 451.
Mais Aétius qu'un succès n'aveugloit point, après la défaite du prince Hun, encore entouré de Barbares victorieux rassemblés des extrémités des Gaules et bien supérieurs aux foibles milices romaines qui l'accompagnoient, commençoit à s'apercevoir qu'Attila n'étoit pas seul à craindre pour lui. S'il leur donnoit le temps de se connoître, de conférer, de s'entendre, ils pouvoient disposer de lui, des Gaules, de l'Empire. Il les avoit réunis un instant pour repousser un danger commun, mais avec un péril non moindre. Il ne pensoit déjà plus qu'à les séparer, à les renvoyer dans leurs quartiers. Il se chargeoit désormais lui seul de délivrer les Gaules d'Attila. Il fit donc entendre à Thorismond « qu'élevé par ses troupes victorieuses à la dignité de son père, il lui importoit de ne point la laisser usurper par ses frères qui se trouvoient au sein de la nation. Comblé de gloire, d'honneurs et de l'amitié des Romains, son premier intérêt étoit maintenant de conserver le rang qui venoit de lui être décerné au milieu de son triomphe, de regagner au plutôt ses quartiers où il feroit reconnoître son autorité aux peuples et sur-tout à ses frères, avant que le bruit de la mort de Théodoric leur donnât l'idée de s'asseoir à sa

451. place où le temps de prendre des mesures pour l'exclure. » Thorismond séduit par la fausse amitié d'Aétius, reprit sur-le-champ le chemin de l'Aquitaine. Aétius se défit par un détour pareil de Mérovée roi des Francs-Saliens, qui avoit à redouter aussi la rivalité d'un frère. Après la retraite des Goths et des Francs, Attila resta quelque temps encore dans ses pavillons, craignant d'en sortir et soupçonnant quelque piège. Puis n'apercevant que des campagnes abandonnées, par-tout un vaste silence, il se rassura et reprit sa route vers le Rhin. Aétius le voyant s'éloigner, se garda bien de le pousser au désespoir en l'attaquant de nouveau. Il se contenta de faire éclairer sa marche par des corps de Francs qu'il mit à sa suite. Telle fut l'issue de cette journée célèbre qui fut le salut des Gaules. Il y périt, dit-on, plus de cent soixante mille hommes des deux parts. L'on croit que l'action se livra près de Méry-sur-Seine au diocèse de Troyes, ou plutôt de Mauru au diocèse de Châlons. L'invasion d'Attila fut un événement prodigieux, qui frappa vivement l'imagination des contemporains et de la postérité; à tel point que le souvenir ne put s'en effacer. Il semble même que l'on y rattacha la désolation de plusieurs provinces, le sac d'une multitude de villes qui peut-être furent ruinées dans un autre temps et par

Fredeg. frag. ap. Bouquet, t. II, p. 462.

d'autres invasions. Aétius y fit admirer plus que jamais sa sagesse, sa présence d'esprit, ses ressources et sa haute politique. Il parût le génie qui veilloit sur l'Empire, le bras qui le protégeoit, qui en suspendoit la ruine et en maintenoit l'équilibre parmi tant de peuples prêts à le détruire si leurs armes qu'il tenoit divisées se fussent rapprochées un seul instant, s'ils eussent connu le secret de leurs forces, ou si les inquiétudes mutuelles qu'il leur inspiroit se fussent calmées. 451.

Attila chassé des Gaules ne renonça point à son projet. Il tourna ses vues vers l'Italie où il ne trouvoit ni les Goths, ni les Francs et les Bourguignons, et tous ces Barbares auxiliaires qui en défendant leurs propres demeures, avoient fait la force d'Aétius et borné pour la première fois la fortune d'Attila dans les plaines de Châlons. Rentré dans ses États, il répara ses forces, afin de venger sur cette province l'affront qu'il avoit essuyé dans les Gaules. Il y entra l'année suivante par la Pannonie et par les Alpes Juliennes, sans qu'on songeât même, si l'on en croit Procope, à lui disputer les passages, et vint mettre le siège devant Aquilée, la première ville qu'il trouvoit à la descente des monts. Cette métropole, remarquable par son étendue, sa dignité et par le nombre de ses citoyens, renfermoit une 452.

Idat. Marc. Prosp. Cass. chr. Jornaud. de reb. Get. 42. Proc. B. Vand. 1, 4. Sigon. Occid. XIII. Murat. annal. d'Ital. ad ann. 452.

452. garnison romaine. Elle étoit protégée par la force de ses murailles et par le fleuve Natison ; mais le dévouement et le désespoir de ses habitans rendus intrépides par l'extrémité du péril, en faisoit la principale défense. Attila la tint longtemps assiégée ; il en battit les murs avec toutes les machines que l'art des Romains, communiqué aux Huns, pouvoit mettre en pratique. Enfin, ses troupes rebutées des fatigues d'un long siège, commençoient à murmurer et à demander le signal du départ. Attila indécis, mécontent de son entreprise, se promenoit autour de la place, délibérant en lui-même s'il leveroit le siège, lorsqu'il vit une cicogne dont le nid étoit placé dans une des tours, enlever ses petits et s'échapper dans la campagne. Alors le prince se tournant vers ses compagnons : « Voyez-vous, dit-il, ces oiseaux qui prévoient l'avenir ? Ils abandonnent la ville et nous annoncent que ces tours sont prêtes à tomber. » Attila passoit pour habile dans l'art des présages. Sa confiance rendit le courage à l'armée. Les Huns pressent le siège, ils battent les murs avec plus d'ardeur. Le pan de murailles où l'oiseau avoit placé son nid, s'écroule et découvre une large brèche. Les Huns s'y précipitent. Ils emportent la ville, massacrent les habitans, la pillent et la livrent aux flammes.
Theoph. p. 92. Aquilée fut détruite de fond en comble. Elle se

releva dans la suite. Mais elle ne répara jamais bien le désastre dont Attila l'avoit frappée. Cette ville située aux pieds des Alpes fut saccagée de rechef par les Goths et les autres Barbares qui entrèrent dans l'Italie par ce côté, et l'on n'en voyoit plus dans le siècle suivant que des vestiges. Ainsi finit cette cité célèbre qui avoit été jusque-là pour l'Italie un boulevard inexpugnable contre les invasions des Barbares. Après la chute d'Aquilée, le Forum-Julii, aujourd'hui Cividal-di-Friuli, enrichi des pertes de ses voisins, prit peu-à-peu la place de l'antique métropole de la Vénétie, mais n'en rappela point la splendeur. 452.

Les Huns vainqueurs se portèrent sur les autres places de la province. Attila prit Altino, Concordia, Padoue, et en fit un monceau de ruines. On croit que Venise dut sa naissance à ces calamités. Tandis qu'une partie des habitans épouvantés fuyoient sur les montagnes des Alpes et des Apennins ou dans les forêts, des citoyens de Padoue, d'Altino et des autres villes de Vénétie, se réfugièrent avec leurs familles et ce qu'ils purent emporter de leurs richesses, dans l'île de Rioalto et les autres petites îles voisines qui formèrent ensuite la ville de Venise, monument florissant des ravages des Barbares, du puissant amour de la liberté et de l'industrie humaine. Attila passa, dit-on, par Vicence, Vérone et

452. Bergame, qui éprouvèrent également les effets de sa cruauté. Il saccagea Milan et Pavie, et désola presque toute l'Italie en deçà du Pô. Il vint enfin camper au lieu où ce fleuve reçoit le Mincio. Il rouloit dans son esprit le dessein de marcher sur Rome. Mais l'on prétend que ses amis l'en détournèrent, en lui représentant qu'Alaric n'avoit point long-temps survécu à la prise de cette capitale du Monde, qu'il avoit péri comme pour satisfaire au génie de Rome. Attila resta quelque temps dans sa tente à consulter sur ce qu'il avoit à faire, s'il devoit retourner sur ses pas ou poursuivre son entreprise.

Prosp. chr. L'Italie étoit dans la consternation. La Cour de Valentinien trembloit dans les murs de Rome. Le sénat ne savoit quel parti prendre. On dit même que l'empereur étoit prêt à fuir. Il alloit s'éloigner de Rome et de l'Occident si la honte ne

Idat. chr. l'eût retenu. Cependant Aétius avoit quitté les Gaules pour courir à la défense de l'Italie. Marcien, de l'Orient, y avoit fait passer des secours. Le patrice observoit le prince Hun à la tête de ces troupes réunies. Il attaquoit et tailloit en pièces les partis de Barbares qu'il pouvoit surprendre. En même temps les ennemis, soit qu'ils eussent consumé le pays en deçà du Pô, soit que la désertion des habitans ne leur laissât aucune ressource contre la disette, commençoient à

souffrir de la faim. Des maladies contagieuses vinrent se joindre à ce fléau. Ce furent-là peut-être les premiers obstacles qui arrêtèrent Attila sur les bords du Pô. Car, bien que cette invasion ait été une des plus célèbres que les Barbares aient faites en Italie, il n'en est point pourtant dont les anciennes annales aient conservé moins de mémoire. Attila étoit campé sur le passage le plus fréquenté et sur la route même qui conduisoit du fleuve à Rome. Derrière lui toute l'Italie citérieure étoit fumante de sang et d'incendies. Après bien des délibérations et des conseils renvoyés de l'empereur au sénat, on ne trouva d'autre voie de salut que d'adresser au prince Hun des ambassadeurs pour implorer la paix. Le pape saint Léon, l'honneur de Rome et de l'Église, fut choisi pour cette ambassade, comme un pontife que sa vertu, son éloquence et la gravité de son âge devoient rendre vénérable, même à un Barbare dont le nom étoit l'effroi du Monde. On lui adjoignit le consulaire Aviénus et Trigétius préfet du prétoire. Ces trois personnages vinrent trouver Attila dans son camp sur les bords du Pô, au moment où il flottoit encore dans ses incertitudes. Attila les reçut avec égard et humanité. Il fut, dit-on, tellement touché de respect et de vénération à la vue du saint pontife, comme si la majesté présente de la Religion 452.

452. se fût dévoilée à ses regards, qu'il abandonna ses projets, s'apaisa, et promit de s'éloigner. Il exécuta aussitôt cette promesse et reprit le chemin de la Pannonie. C'est là tout ce que les monumens anciens nous ont transmis sur la dernière expédition d'Attila. On ajoute qu'en se retirant, il menaça de revenir bientôt dans l'Italie et de la ruiner entièrement, si on ne lui renvoyoit Honoria sœur de l'empereur, avec la portion des richesses de l'Empire qui lui étoit due.

Jornand. 42.

Idat. Marc. Prosp. Tir. Prosp. Jornand. 49.

Retourné dans ses demeures, Attila y mourut bientôt après. Ce prince, après avoir pris une multitude d'épouses suivant la coutume des chefs de sa nation, célébroit de nouvelles noces avec une jeune fille d'une grande beauté. Mais à la suite de l'alégresse des festins, plongé dans l'ivresse et le sommeil, il fut suffoqué d'une hémorragie, mal auquel il étoit sujet. Le lendemain, ses serviteurs inquiets de ne point le voir paroître, brisèrent les portes de son appartement. Ils trouvèrent Attila expiré, et la jeune fille couverte de son voile et versant des larmes. Ses funérailles furent célébrées avec une pompe barbare. Les Huns se coupèrent une partie de la chevelure et se firent des incisions au visage, afin que la mort d'un si grand guerrier fût pleurée, non avec des larmes et des lamentations de

femmes, mais avec du sang. Son corps fut déposé sous un pavillon de soie. On fit alentour des courses de chevaux et des jeux, et l'on chanta des chants funèbres. On donna ensuite un grand festin sur son tombeau. On y mêla la débauche au deuil et à la tristesse. Son corps enfermé dans un triple cercueil d'or, d'argent et de fer, fut déposé la nuit dans le sein de la terre avec les armes qu'il avoit enlevées sur ses ennemis, des harnois enrichis de pierreries, et d'autres trésors. Puis, afin que le secret de la sépulture d'Attila ne fût point violé, on mit à mort ceux qui avoient travaillé à creuser la fosse. 452.

La mort d'Attila mit fin à son empire et à celui des Huns qui avoit été fondé sur la ruine de l'empire des Goths, vers l'an 376. La dissention de ses fils perdit sa famille. Attila laissoit comme un peuple d'enfans qu'il avoit eus de diverses concubines. Ces princes demandèrent que toutes les nations qu'il avoit soumises, fussent partagées comme sa conquête pour faire un État à chacun d'eux. Tandis qu'ils se disputoient le pouvoir, l'amour de l'indépendance se réveilla parmi les peuples conquis. Ardaric, roi des Gépides, s'indigna que tant de nations valeureuses fussent tirées au sort comme de vils troupeaux. Son exemple entraîna les autres. Chacun prit parti pour les fils d'Attila ou pour ce chef qui Jornand. 50, 51, 52.

452. les appeloit à la liberté. La querelle se décida par les armes. Il se livra une sanglante bataille entre toutes ces nations sujettes ou conquérantes, dans la Pannonie où les Huns possédoient un territoire cédé par l'Empire. On vit combattre l'un contre l'autre au sein des provinces romaines, les Gépides, les Goths, les Suèves, les Alains, les Hérules et les autres sujets d'Attila. Ardaric remporta la victoire. Il coucha sur le sol trente mille des Huns et de leurs alliés. Ellac, l'aîné des fils d'Attila, que ce conquérant destinoit à lui succéder et à régner sur ses frères, y laissa la vie. De ce moment, la monarchie d'Attila fut détruite. Ses enfans se dispersèrent avec les tribus qui leur restèrent fidèles et que chacun d'eux put rallier. Cet événement mémorable qui rompit le joug de tant de peuples, causa sans doute dans le Nord des révolutions inconnues, de nouveaux démembremens et des migrations qui se firent sentir au loin. Il eut une influence nécessaire sur le sort des nations Barbares dont il changea les relations, comme sur les destinées de l'empire romain. Au milieu de cette convulsion, chacun alla s'établir dans le pays qui lui étoit ouvert ou que la force put lui livrer. Les Huns réduits à leur foiblesse originelle, se démembrèrent comme leurs sujets. Le gros de la nation Hunnique avec les fils d'Attila, se réfugia dans

les demeures qu'ils avoient d'abord occupées sur les bords du Pont-Euxin. Les Gépides, libérateurs des autres peuples, prirent possession en vainqueurs de la Dacie transdanubienne qui avoit été autrefois le siège des Goths, et où les Huns les avoient d'abord attaqués lors de la grande irruption. Ils ne demandèrent aux Romains qu'une pension et la paix. Les Ostrogoths se trouvant alors sans patrie, aimèrent mieux en obtenir une de la générosité des Romains, que de réclamer leurs anciennes demeures ou d'attaquer violemment celles des autres. Ils obtinrent les deux Pannonies situées entre le Norique et la Dacie au couchant et au levant, bornées par la Dalmatie au midi : contrée riche et étendue que tant d'incursions successives avoient à-peu-près dépeuplée, et où les Huns avoient été les derniers établis. D'autres nations reçurent également des quartiers dans l'Illyrie, dans la petite Scythie et la Mésie. Ce qu'il y eut de plus remarquable pour l'empire romain, ce fut le second établissement des Goths. La première tribu connue sous le nom de Visigoths, d'abord reçue dans la Thrace par Valens, puis fixée par Théodose dans cette même province qu'elle avoit dégarnie de ses habitans, après avoir ravagé ensuite toute l'Italie, avoit enfin borné ses courses à l'extrémité des Gaules, tandis que la tribu des 452.

452. Ostrogoths restée au de-là du Danube, y subissoit le joug des Huns. Ceux-ci à leur tour furent reçus comme leurs frères dans les provinces romaines; et leur séjour, comme nous le verrons bientôt, y eut des résultats non moins importans. Valamir, chef de la race royale des Amales, régna sur la nation avec ses deux frères, Théodemir et Vidémir. Bien qu'ils se fussent partagé la Pannonie et que chacun d'eux eût pris des quartiers différens, ils gouvernèrent toutefois leur nation en commun, et conservèrent entr'eux l'intelligence la plus parfaite. Les fils d'Attila étant venus les y troubler, ils les repoussèrent et assirent solidement leur domination. Marcien qui les avoit fixés, leur accorda une pension sous la condition ordinaire de garder la paix et de protéger la frontière. Il paroît que ces peuples, dans ces nouvelles demeures et par la communication des Romains, acquirent quelque police et quelque teinture de la vie civile. Leurs mœurs qui n'avoient pas été dans l'origine beaucoup moins féroces que celles des Huns, s'adoucirent et s'humanisèrent.

453. Prosp. Idat. chr. Jornand. 43.

Thorismond roi des Visigoths, qui régnoit à Toulouse, capitale de leur monarchie dans les Gaules, périt en l'an 453, par une conspiration de ses frères, dans la troisième année de son règne. Ce prince las de la paix qui unissoit les Goths aux Romains sous la protection vigilante

d'Aétius, pensoit à recommencer la guerre. Ses frères arrêtèrent par sa mort ses projets turbulens. Thorismond avoit fait des tentatives sur Arles. Les Goths tendoient à reculer leur frontière vers le Rhône. Ainsi avec deux provinces de l'Aquitaine, ils avoient peut-être occupé déjà une partie de la première Narbonnoise ou Septimanie, qui seule des provinces gauloises demeura ensuite en leur possession. Thorismond eut pour successeur Théodoric II son frère, qui le suivoit en âge. Cette même année fut la dernière de Pulchérie fille d'Arcadius et épouse de Marcien, à jamais recommandable par ses vertus, ses talens pour le gouvernement et sa grandeur d'ame.

453.
Sidon. carm. 7.

Tandis que la monarchie d'Attila se dispersoit, que Marcien établissoit dans l'Illyrie de nouveaux Barbares, qu'Aétius par son génie et par son activité infatigable, protégeoit seul l'Occident contre tant de peuples débordés de l'Orient ou de la Germanie et qui affluoient dans la Gaule, Valentinien dont le nom est à peine rappelé dans les grands événemens qui se pressoient autour de lui, inutile à l'État et dominé par ses eunuques, déshonoroit l'Empire et le palais par ses dissolutions. La grandeur d'Aétius ne pouvoit manquer de donner de l'ombrage à un tel prince. Déjà quelque mésintelligence s'étoit glis-

454.
Procop. B. Vand. 1, 4.
Prosp. Idat. Marc.
Sidon. carm. 5.

454. sée entre l'empereur et le patrice. Celui-ci qui traitoit d'égal à égal avec son maître, avoit eu besoin d'être rassuré par des sermens. Valentinien avoit consenti à donner sa fille aînée, Eudocie, à Gaudentius fils d'Aétius, alliance qui devoit un jour porter ce jeune homme au trône d'Occident. Des esprits pernicieux dont cette Cour étoit pleine, en prirent occasion de perdre le patrice, au risque de bouleverser l'État. Ils représentèrent Aétius comme un ambitieux qui, non content de placer son fils sur le trône, aspiroit à en chasser l'empereur.

Valentinien incapable de commander à ses passions avoit violé la femme du sénateur Maxime, deux fois consul, et petit-fils par sa mère du tyran Maxime meurtrier de Gratien. Cet époux outragé méditoit sa vengeance en silence. Il chercha d'abord à priver l'empereur de son appui. Il mit dans son parti les eunuques qui gouvernoient le palais, ennemis naturels de tout ce qui s'élève par le mérite et habiles à semer des soupçons dans l'esprit du prince. Valentinien persuadé que son capitaine conspiroit contre lui résolut de le faire périr. Un jour que le patrice admis chez l'empereur avec Boétius préfet du prétoire, son ami, le pressoit d'exécuter la promesse qu'il lui avoit faite en faveur de son fils, Valentinien tira son épée et l'en frappa. A l'ins-

tant les gardes fondirent sur Aétius, et le percèrent de plusieurs coups. Le préfet fut tué à ses côtés. On fit entrer ensuite l'un après l'autre quelques amis ou officiers d'Aétius qui l'attendoient au dehors, et on les massacra de la même manière. Telle fut la fin du dernier grand homme qu'ait produit l'empire d'Occident, et l'on peut dire qu'avec Aétius finit aussi cet empire. Il ne lui resta plus que quelques années de déclin. Abattu coup-sur-coup par tant d'invasions réitérées, il s'étoit relevé jusque-là dans les intervalles par l'ascendant de quelque grand personnage. On ne pouvoit sauver Rome si les Barbares établis dans ses provinces ne prenoient peu-à-peu les mœurs romaines en même temps qu'ils s'affectionneroient à l'Empire. Telle fut la politique constante d'Aétius. La mort de ce grand ministre en qui seul résidoit l'espoir de l'Occident lui ôta sa dernière ressource. 454.

Valentinien suivit de près Aétius. Ce prince imprudent autant que lâche, ne craignit point d'attacher à son service les amis du patrice. Deux officiers d'Aétius, Barbares de naissance, résolurent de venger la mort de leur maître. Apprenant que l'empereur étoit sorti de Rome pour se promener dans le Champ-de-Mars, ils allèrent l'y trouver et le poignardèrent au milieu de sa Cour, sans que de tous ceux qui l'entouroient, 455. Idat. Marc. Prosp. Procop. B. Vand. 1, 4. Tillemont.

455. aucun prît soin de le défendre ou de le venger. On crut que Maxime étoit l'instigateur de ce nouveau crime. Valentinien mourut le 16 de mars de l'an 455, à l'âge de trente-six ans, après en avoir régné vingt-neuf. Il fut le dernier prince de la famille de Théodose, et l'on pourroit presque dire le dernier empereur d'Occident. Après lui, l'Occident, comme abandonné aux usurpateurs et à l'étranger, sans défense contre les uns et les autres, ne fut plus occupé que par quelques tyrans qui se supplantèrent bien vite pour céder le siège de l'Empire aux Barbares qui en occupoient déjà les provinces.

Maxime avoit si bien pris ses mesures qu'il fut reconnu et proclamé Auguste à Rome dès le lendemain de la mort de Valentinien. Il déclara César son fils Palladius, et força Eudoxie, veuve de Valentinien et fille de Théodose II, à lui donner sa main : son épouse étoit morte peu après l'outrage que lui avoit fait Valentinien. Eudoxie reçut avec horreur dans son lit l'assassin de son époux. N'ayant plus de vengeur en Orient où la maison de Théodose ne régnoit plus, ni d'appui en Occident où elle ne voyoit que des Barbares, cette femme dans son désespoir envoya à Carthage implorer le secours de Genséric. Elle l'invita à venir la délivrer et à venger la maison de Valentinien. Genséric qui avoit toujours

les yeux fixés sur les calamités de l'Empire, voyant Aétius expiré, l'Italie sans armée et toute ouverte, un tyran mal affermi, une Cour en désordre et la veuve d'un empereur qui l'appeloit, ne balança point. Déjà le bruit se répand que Genséric a mis à la voile. Rome est pleine d'effroi. Ses principaux habitans l'abandonnent. Maxime lui-même s'apprêtoit à fuir. Dans ce tumulte il est poursuivi par la rage du peuple qui le désignoit hautement pour l'auteur de la mort d'Aétius et de Valentinien. On le massacre, trois mois non encore écoulés depuis qu'il avoit usurpé l'Empire. Ses membres sont déchirés et jetés dans le Tibre. 455.

Cependant Genséric cingloit vers Rome. La ville étoit sans défense, sans garnison. Hors des murs il trouva le saint pape Léon qui avoit déjà fléchi la fureur d'Attila, et qui le supplia, puisque la justice divine lui avoit livré sans coup férir la ville et ses trésors, d'épargner le sang des habitans et de ne point mettre le feu aux habitations. Il obtint cette faveur du farouche Genséric qui jusque-là n'avoit donné que des marques de rigueur et de cruauté. Le roi Vandale entra dans Rome le 5 de juin de l'an 455, trois jours après la mort de Maxime, quarante-six ans après qu'elle étoit tombée au pouvoir d'Alaric. Le pillage dura quatorze jours. Durant tout ce

Marc. Prosp. Procop. B. Vand. 1, 5. Theoph. p. 93.

455. temps, les Vandales furent occupés à enlever tout ce qui avoit échappé aux Goths. Genséric chargea sa flotte de richesses. Outre l'or et l'argent, il transporta les vases des églises, tous les ornemens de la ville qui frappèrent ses yeux, les statues, les métaux et jusqu'à la couverture d'airain du temple de Jupiter Capitolin dont il enleva la moitié. Plusieurs milliers de captifs à qui leurs talens ou leur jeunesse avoit mérité le choix du vainqueur, furent jetés sur la flotte et emmenés à Carthage avec Gaudentius fils d'Aétius, l'impératrice Eudoxie et ses deux filles. Genséric fit épouser à son fils Hunnéric, Eudocie l'aînée, destinée d'abord au fils d'Aétius. La plus jeune ne fut renvoyée que plusieurs années après avec sa mère, sur les demandes réitérées de la Cour d'Orient, pour devenir l'épouse d'Olybrius, sénateur de Rome, et depuis empereur. Ce n'étoit là que le prélude des maux auxquels la mort d'Aétius abandonna l'Occident.

Marii chr. Idat. Isid. Sidon. carm. 7. Tillemont.

Pendant que Rome étoit en proie aux Vandales, que Maxime expioit par une fin cruelle sa courte tyrannie, Avitus se trouvoit à Toulouse à la Cour de Théodoric. Ce sénateur, né dans l'Auvergne d'une famille illustre qui avoit occupé la préfecture des Gaules et les principales charges civiles et militaires, venoit lui-même d'être élevé par Maxime au rang de maître de la

milice des Gaules. L'usurpateur instruit de son crédit dans ces provinces, le destinoit à y tenir la balance comme un autre Aétius, entre les Barbares et l'Empire. Il l'avoit envoyé à Théodoric pour entretenir ce prince dans des intentions favorables et resserrer l'union avec les Goths, d'où dépendoit le salut de l'Occident, ainsi qu'on l'avoit pu juger tout nouvellement. Dès que la mort du tyran fut connue, Théodoric pressa Avitus de prendre la pourpre. Il étoit lié d'une ancienne amitié avec ce personnage à qui son père Théodoric l'avoit confié dès son enfance pour le faire instruire dans les lettres romaines. Il l'engagea donc à prendre un rang dont lui seul étoit digne, promettant d'appuyer son élection par la force, et ne doutant pas, disoit-il, que le suffrage des Gaules secondé de ses armes, ne fût bientôt suivi de celui de tout l'Occident. Avitus ayant cédé sans peine, reçut d'abord les hommages des Romains et des Goths à Toulouse où il fut proclamé le 10 de juillet de l'an 455.

455.

Reconnu empereur par les Goths, il rentra dans la province romaine. La noblesse gauloise accourt autour de lui, impatiente de fixer le sort de leur patrie qui venoit d'échapper à d'extrêmes périls et qui étoit encore menacée par les armes des Francs et des autres Barbares. Les Gaules, par la foiblesse de l'Italie, étoient devenues le

455. centre et le point d'appui de l'Occident ébranlé. Les principaux habitans s'empressent autour d'Avitus, ils l'invitent à se rendre aux vœux des peuples, à s'emparer du pouvoir suprême que la nécessité des affaires et la confiance des provinciaux lui décernoient non moins que son mérite et son illustration. Avitus arrive avec cette escorte au château d'Ugerne que l'on croit être aujourd'hui Beaucaire. Toute la Gaule ou du moins toute cette partie méridionale, libre du joug des Barbares, conspire en sa faveur. On convient de s'assembler trois jours après à Arles où Avitus élevé sur un tribunal, la tête ceinte d'un collier militaire pour diadême, est présenté aux grands et aux milices romaines qui servoient dans la province, et déclaré Auguste le 8 d'août
Marii chr. de la même année. Théodoric y vint peu après avec ses frères. Il entra en ami dans la ville, il salua le chef de l'Empire auquel il avoit donné le premier suffrage. Tout le reste de la Gaule reconnut Avitus d'un concert unanime entre les Romains et les Barbares.

Rome désolée et sortant des mains des Vandales, suivit le vœu des Gaules. Avitus appelé par le peuple de cette ville, en fut reçu comme légitime empereur. De Rome, il envoya des députés à Marcien pour lui notifier son élection et demander son consentement. Ce sage prince le

lui accorda sans peine : il n'avoit lui-même en vue que le bien de l'Empire. Le nouvel empereur passa ensuite dans le Norique ou dans la Pannonie, provinces cédées à l'Orient, et fit un traité avec les Ostrogoths. Il vouloit s'assurer de cette tribu nouvellement établie dans ces cantons d'où elle menaçoit l'Italie, affermir son pouvoir et le repos de l'Occident par l'alliance de toute la nation des Goths. Avitus fut salué ainsi de tout l'Empire comme celui à qui les peuples se fioient du soin de guérir leurs plaies : augure favorable pour un règne qu'appeloient, pour ainsi dire, les nécessités publiques. Tout le génie d'Aétius eût pu suffire à peine pour remédier à des maux si grands. Les Barbares faisoient chaque jour des progrès, et chaque jour les provinces romaines se resserroient. Les Francs, les Bourguignons pressoient la Gaule et les Suèves s'étendoient en Espagne. 455.

Réchiaire roi des Suèves, n'aspiroit pas à moins qu'à la conquête de toute l'Espagne. Ce prince se croyoit fort de l'alliance de Théodoric dont il avoit épousé la sœur. Il profita de la confusion où se trouvoit l'Empire après le second sac de Rome et la mort violente de Valentinien et de Maxime, pour piller la province de Carthagène que les Suèves avoient déjà envahie après la retraite des Vandales, et qu'ils avoient

Idat. chr. Is. chr. Goth. et Suev. Jornand. de reb. Get. 44.

455. rendue aux Romains par le dernier traité conclu en l'an 452. Avitus et Théodoric qui agissoient alors de concert, lui envoyèrent chacun une ambassade pour l'engager à observer la paix. Réchiaire parut en effet se rendre aux plaintes des ambassadeurs. Mais à peine furent-ils éloignés, qu'il reprit les armes et envahit la Tarragonoise qui dépendoit également des Romains. Il en enleva une foule de captifs qu'il fit passer dans la Galice. Théodoric alors fut chargé de la cause de l'Empire. Ce prince ne séparoit point ses intérêts de ceux d'Avitus. L'empereur profita de cette bonne intelligence pour opposer les armes des Goths à celles des Suèves : il n'avoit d'autre moyen de défendre ses provinces ravagées, que d'y employer le secours de ces peuples dont son élection étoit l'ouvrage. Théodoric s'apprêta donc à passer en Espagne.

456. Il y entra en l'an 456, avec une puissante armée composée de Goths et d'autres Barbares ses alliés. Les Bourguignons, si l'on en croit Jornandès, y parurent conduits par deux de leurs princes, fils de Gondicaire. Cette nation qui se rapprochoit des provinces inférieures des Gaules, avoit déjà des rapports fréquens et des alliances avec les Goths, et ce fut par ce voisinage que les Bourguignons, d'abord catholiques à leur entrée dans les Gaules, tombèrent insensiblement dans

l'hérésie arienne. Théodoric entré dans l'Espa-
gne, rencontra Réchiaire qui venoit au-devant 456.
de lui avec toutes ses forces. Il le combattit à
douze milles d'Astorga sur la rivière d'Orbègue,
et le défit complètement. Réchiaire blessé, s'é-
chappa avec peine du champ de bataille et s'en-
fuit aux extrémités de la Galice. Théodoric se
mit à sa poursuite. Il entra en vainqueur dans
Brague qui fut pillée par ses troupes. Réchiaire
montoit sur un vaisseau pour fuir. Repoussé sur
la côte par la tempête, il fut pris à Porto et li-
vré à Théodoric son beau-frère, qui le fit mettre
à mort. La captivité du roi fut suivie de la sou-
mission des Suèves. On tailla en pièces ceux qui
refusèrent de rendre les armes.

De Galice, Théodoric descendit dans la Lu-
sitanie pour achever sa conquête. Il semble même
que ce prince, surpris de la facilité de ses pro-
grès, pensoit déjà à se rendre maître du pays
qu'il avoit soumis pour les Romains. Il entra
dans Mérida. Cependant derrière lui, les Suèves
s'étoient cantonnés aux extrémités de la Galice,
et élisoient un roi de leur nation, nommé Mal-
dras. Théodoric sort de Mérida, il revient sur (457.)
ses pas, dirigeant sa marche vers les Gaules.
Avitus ne régnoit déjà plus, et c'étoit peut-être
la nouvelle de la mort de cet empereur qui avoit
inspiré au prince Goth ces vues d'ambition. Il

456. traverse la Galice. Ses troupes occupent Astorga comme amies, la pillent et la mettent à feu et à sang, ainsi que Palencia. Il rentra ainsi dans les Gaules, en l'an 457, nourrissant dans son esprit des projets bien opposés à ces pensées de paix et de conciliation qu'il avoit d'abord manifestées. Cette première expédition qui n'eut point des suites bien importantes, réveilla pourtant chez les Goths le désir de profiter à leur tour de la dissolution d'un empire dont ils s'étoient faits d'abord les défenseurs. Ils résolurent d'acquérir de nouveaux établissemens dans une province opulente où ils avoient déjà fixé leurs tentes sous la conduite d'Ataulphe. Mais les Suèves, délivrés de cette incursion, relevèrent les ruines de leur monarchie. Ils se divisèrent sous Maldras et sous un autre roi qu'ils se donnèrent, et recommencèrent impunément leurs courses et leurs brigandages.

Idat. Prisc. p. 73. Tillemont, Avite.

Genséric ne cessoit d'infester les côtes de l'Italie et de la Sicile. Ce fut apparemment à son retour de l'expédition contre Rome, que le roi Vandale acheva de conquérir la Tripolitaine et le peu de provinces qui restoient aux Romains dans l'Afrique. Avitus lui envoya vainement des députés pour lui rappeler le traité fait avec Valentinien en l'an 442, et par lequel on avoit réglé les limites réciproques. Il osa même le menacer des

armes de l'Empire et de celles des Barbares alliés, s'il continuoit ses pirateries. En effet le comte Récimer, général d'Avitus, surprit près de l'île de Corse une flotte Vandale de soixante voiles qui venoit ravager les côtes de l'Italie ou de la Gaule, et passa au fil de l'épée les Vandales qui avoient abordé dans l'île. 456.

Le comte Récimer qui joua un si grand rôle à cette époque, étoit Suève d'origine, et petit-fils par sa mère de Vallia roi des Visigoths. Il s'étoit avancé sans doute au service de l'Empire par la faveur des Goths qui en paroissoient alors l'appui, et parmi lesquels sa naissance lui donnoit un rang illustre. Plein d'habileté et de courage, d'un génie élevé, mais ambitieux et perfide, ce Barbare que son nom excluoit du rang suprême, prétendit du moins en disposer. Il fit et défit des empereurs, se joua de l'Empire au gré de son caprice, et régna lui-même sur des fantômes de princes. A la place d'un Aétius, né sujet de l'Empire, qui en étoit devenu le maître et le protecteur, l'Occident vit un tyran mercenaire qui lui fit le dernier outrage et montra aux autres Barbares avec quelle facilité ce trône avili tant de fois, pouvoit être donné, ravi, et enfin renversé.

Avitus, par sa conduite licencieuse, ne justifioit point l'idée que l'on avoit conçue de son Idat., Marii, Cassiod. chr. Theoph. chr. p. 94.

456. gouvernement, et l'espoir des peuples qui l'a-
Greg. Tur. II, 11. voient élevé sur eux. Des Gaules, ce prince repassoit les monts et retournoit en Italie pour étouffer un soulèvement qui éclatoit contre lui, lorsqu'il fut arrêté à Plaisance par Récimer et Majorien. Celui-ci étoit un officier de distinction qui avoit servi sous Aétius, et que Récimer avoit engagé dans le complot. Théodoric, allié d'Avitus, occupé alors en Espagne, ne put lui porter secours. On le dépouilla des ornemens impériaux, quatorze mois après qu'il en avoit été revêtu. Les conjurés, soit par un reste de pitié, soit qu'ils le jugeassent peu dangereux, respectèrent ses jours. Ils se contentèrent de le faire ordonner évêque de Plaisance. Le sénat confirma sa déposition. Avitus craignant pour sa vie, prit la fuite. Il voulut regagner les Gaules et chercher sa sûreté dans l'Auvergne sa patrie; mais il mourut dans la route. Le trône d'Occident fut vacant pendant à-peu-près une année. On ne reconnoissoit que les princes qui régnoient en Orient. Durant cet interrègne, la puissance des armes et le gouvernement de l'Occident restèrent dans les mains de Récimer et de sa faction.

Marii chr. Lex Burgund. tit. 54. Dans ce même intervalle où l'Occident se trouva sans lois, sans maître, sans chef légalement institué, les Bourguignons, jusque-là cantonnés dans les quartiers qu'ils possédoient au-dessous

de la première Germanie ainsi que dans les environs de Genève, occupèrent toute la Séquanie, le pays des Éduens, et s'étendirent jusqu'au Rhône et à la Durance. Ils éteignirent la domination romaine dans la plus grande partie de ce vaste territoire, et y établirent la leur, sans combat, sans effort, par une convention réciproque avec les habitans. Gondicaire, roi des Bourguignons (car nous ne reconnoissons qu'un prince de ce nom), le même qui avoit introduit sa nation dans les Gaules, eut sur son déclin la gloire de la fixer dans ces demeures et d'y asseoir l'autorité de la monarchie bourguignonne. Pour mettre un frein à la violence du peuple dominant; soustraire le Gaulois à l'usurpation et aux mauvais traitemens; fixer les droits de chacun, de ses sujets naturels qu'il établissoit près des anciens habitans comme des Gaulois qui devoient vivre sous la loi romaine au milieu des Barbares; il fit avec ceux-ci un libre partage des terres du pays. Par ce partage consigné dans leur loi, les Bourguignons acquirent les deux tiers des terres et un tiers des serfs; les Romains gardèrent les deux tiers des serfs et le tiers des héritages. A quoi l'on peut juger quels étoient les exercices et le genre de vie de chaque nation. Les Romains adonnés à l'agriculture, avoient besoin d'un plus grand nombre de bras et d'une moindre quan-

456.

456. tité de terres; les Bourguignons, chasseurs, pâtres et guerriers, devoient occuper une vaste surface. Telle étoit la désolation d'un pays épuisé par les exactions des magistrats romains et des agens du fisc, que cette condition de partage imposée aux anciens habitans avec des Barbares dont à la vérité les mœurs étoient déjà adoucies par un séjour de plusieurs années dans les provinces romaines, leur sembla peut-être préférable aux angoisses perpétuelles où ils vivoient, tour-à-tour pillés et ruinés par les amis et les ennemis. Chaque Bourguignon fut logé à titre d'hôte dans une maison romaine. Mais afin qu'il pût vivre en paix avec son hôte, il ne lui étoit attribué aucun lot dans la terre de celui dont il partageoit le toit. C'est proprement à cet établissement fixé par la chronique contemporaine de Marius à l'an 456, que la monarchie bourguignonne fut fondée sans contestation dans les Gaules sous l'autorité de Gondicaire. Ce prince n'étoit guère jusque-là qu'un chef de Barbares alliés, lieutenant de l'Empire dans les provinces où ses peuples avoient été reçus, mais sans y rien posséder à titre de souverain. Dès-lors il put régner sur les nations de divers sang qui vivoient, chacune sous sa loi naturelle, dans les provinces de l'Empire; il eut un État indépendant et non plus

seulement des quartiers cédés par la générosité des empereurs. 456.

Les Bourguignons avoient reculé leur monarchie jusqu'à la Durance; les Goths ruinoient presque celle des Suèves et parcouroient l'Espagne en armes; les Vandales achevoient de soumettre ce qui étoit resté aux Romains en Afrique par le dernier traité de Valentinien. Dans ce même période, il ne paroît point que les Francs-Saliens, établis entre le Rhin et la Somme, fissent de nouveaux progrès. Peut-être furent-ils contenus par le comte Égidius, maître de la milice dans les Gaules, où il avoit été placé par Avitus. Ce gouverneur, Gaulois lui-même d'origine, ami et compagnon d'armes de Majorien, étoit assez fort, avec ce qui restoit de milices romaines, pour arrêter les mouvemens des Francs dans le centre de la province où il se tenoit posté. Mais il ne pouvoit plus faire revivre les temps d'Aétius, repousser les Barbares sur un point sans céder plus loin à d'autres ennemis, ni les combattre également et les réprimer les uns par les autres. Cette même année, mourut Mérovée, chef de la race des rois François Mérovingiens. Il eut pour successeur son fils Childéric.

Greg. Tur. II, 9, 11, 12; Chr. Moissiac. Adon. chr.

Idat. Prisc. p. 42. Greg. Tur. II, 11.

Marcien tenoit seul les rênes de l'Empire. Il mourut après six années de règne, au commen- 457.

Idat. Marc. chr.

457. Theoph. p. 94. Tillemont. cement de la suivante, quatre ans après Pulchérie. Sa fermeté et sa prudence qui ne purent sauver l'Occident, avoient réparé l'honneur du nom romain dans l'Orient. La paix qu'il y avoit établie ne fut point troublée sous Léon Thracien son successeur, simple tribun qui fut élu par l'autorité du sénat et par le crédit du patrice Aspar et d'Ardabure son fils. Ces deux personnages, Goths ou Alains d'origine et de la secte arienne, ne pouvant prétendre eux-mêmes à l'empire, voulurent le donner à l'exemple de Récimer. Mais Léon, plus habile ou plus heureux que les empereurs créés par Récimer, régna lui-même. Le premier, il fut couronné par le patriarche de Constantinople, formalité qui devint ensuite comme nécessaire à l'élection des empereurs d'Orient. Depuis le démembrement de la monarchie d'Attila et la dispersion des peuples affranchis, l'Orient fut à l'abri de ces grandes invasions qui bouleversoient l'autre moitié de l'Empire. Tout l'effort des Barbares auxquels les Huns avoient donné l'impulsion, s'étoit reporté vers l'Occident. Léon, comme Marcien, fut quelque temps seul revêtu du titre d'Auguste, et révéré comme protecteur commun de tout l'Empire.

Idat. Marc. Cassiod. chr. Jornand. 45. Sidon. carm. 5. Tillemont. Récimer consentit enfin à donner un prince à l'Occident. Il venoit d'être élevé par l'empereur Léon à la dignité de patrice, et Majorien son ami

lui avoit été substitué dans celle de grand-maître de la milice. Récimer permit à Majorien d'aspirer à la pourpre, espérant peut-être que son crédit ne diminueroit point sous un empereur qui n'avoit paru jusqu'alors que son lieutenant et le fauteur de ses projets. Majorien fut élu du consentement du sénat romain, et proclamé Auguste à Ravenne. Son élection fut approuvée et confirmée par Léon. 457.

Mais Majorien, quoique parvenu au trône par l'intrigue, la révolte et par la faveur d'un Barbare qui vouloit régner sous son nom, se montra digne de l'occuper. Ce fut un prince habile, guerrier, tout livré au soin de protéger les peuples. Il remit les tributs arriérés qui étoient dûs au fisc jusqu'à son avénement, et publia de sages lois pour empêcher désormais les exactions qui ruinoient les provinciaux. Il signala encore les commencemens de son règne par une victoire sur les Vandales qui étoient venus, suivant leur usage, piller la côte de Campanie. Il arma une flotte et fit de grands préparatifs pour porter la guerre en Afrique. Mais il pensa d'abord à ranger à son obéissance les Gaules, qui étoient alors les parties les plus vitales de l'Empire, et le poste d'où il falloit résister aux aggressions étrangères. C'étoit par là qu'on pouvoit sauver le peu de provinces qui restoient à l'Occident. Les Gaules en- Sid. carm. 5. Procop. B. Vand. II, 7.

tourées de tous côtés de Barbares, mais dont le
458. siège étoit encore tout romain, flottoient incer-
Sid. ep. 1, 11. taines de qui elles recevroient des lois. De tout temps des factions puissantes y avoient disposé de la pourpre. Les menaces des Barbares augmentoient encore l'humeur séditieuse des peuples. Les chefs des milices aspiroient à s'y faire des États en démembrant l'autorité publique. Majorien y vint à la tête d'une armée. Il passa les Alpes au cœur de l'hiver, entra dans Lyon, s'y fit reconnoître, et par sa célérité et sa vigilance dissipa les partis qui se formoient. Cependant il enrôloit des auxiliaires de toutes ces nations établies dans les provinces gauloises, Goths, Francs, Bourguignons. Il en appela même des bords du Danube et de l'Orient pour l'expédition qu'il méditoit contre les Vandales, seuls Barbares dont on n'espéroit point apprivoiser le génie fé-
Idat. Prisc. p. 42. roce en leur cédant des terres. Mais sur-tout il lui falloit gagner l'amitié des Visigoths qui paroissoient tenir encore le premier rang entre les peuples qui occupoient les provinces romaines en Occident. C'étoient eux qui avoient fait le soutien de la domination d'Avitus. Théodoric, après la mort de son ami, avoit cessé d'agir en allié avec l'Empire. Il refusoit de reconnoître Majorien élevé par un complot formé contre cet
459. empereur. La guerre fut donc de nouveau dé-

clarée entre les Visigoths et les Romains. Mais après quelque combat où Majorien eut l'avantage, ce prince sut engager Théodoric à renouveler les traités de paix. Alors Majorien, secondé d'Égidius, put regarder l'autorité de l'Empire comme rétablie dans les Gaules. 459.

Vers le même temps, au nord des Gaules, un événement singulier et frappant, et que l'on pourroit révoquer en doute s'il n'étoit attesté par les témoignages les plus fidèles, sembloit devoir unir la tribu des Francs-Saliens à l'Empire par des liens plus étroits que ceux du commerce et de l'amitié. Un lieutenant romain, un maître de la milice des Gaules, montoit sur le trône des Francs par le choix de cette nation. Childéric, fils de Mérovée, prince intelligent et belliqueux, mais voluptueux et dissolu, insultoit par ses débauches à l'honneur de ses sujets. La fierté d'un peuple libre pour qui cet outrage étoit de tous le plus sanglant, s'en indigna. Ils le chassèrent du trône. Leur vengeance n'étoit point encore satisfaite. Childéric ayant su qu'on avoit résolu de le tuer, se disposa à la fuite. Il lui restoit un ami fidèle que l'on nomme Viomade. En le quittant, il le chargea d'adoucir les ressentimens de sa nation, et partagea avec lui une pièce d'or. C'étoit le signal de son rappel, si les Francs venoient un jour à regretter leur roi.

(457 ou 459.) Greg. Tur. II, 12. Fredeg. epit. 11.

Il passa le Rhin et alla chercher un asile chez les
459. Thuringiens, peuples germaniques établis en deçà de l'Elbe, à la place des anciennes colonies qui s'étoient rapprochées de la frontière romaine à la suite des Francs. Il y resta caché chez Bisin, roi de ce pays. Les Francs élurent pour roi le comte Égidius, qui avoit gagné leur estime par sa valeur et ses hautes qualités. Ce vaillant homme ne cessa point pour cela de commander les milices romaines dans les Gaules. Ainsi réunissant aux forces que l'Empire lui confioit, le gouvernement d'un peuple qui devenoit de jour en jour plus redoutable, il semble qu'il pouvoit faire encore le salut des provinces qui restoient libres du joug des Barbares, y maintenir l'autorité du nom romain et de l'Empire.

460. Après la conclusion de la paix avec Théodoric,
Idat. Marii chr. Prisc. p. 42. Tillemont. Majorien résolut de passer des Gaules en Espagne pour apaiser également les troubles de cette province qui n'avoit cessé d'être désolée par les Goths et les Suèves. Un motif plus puissant encore l'engageoit à la visiter. Il alloit enfin porter la guerre chez les Vandales qui infestoient toutes les côtes de l'Occident. Ces pirates s'étoient rendus maîtres des mers de l'Empire, qu'ils couvroient de leurs flottes. Les forces navales de l'Occident s'étoient peu-à-peu détruites avec l'ancien ordre de la milice romaine. De même que les Romains

avoient placé autrefois des camps sur leurs frontières de distance en distance, ils entretenoient des flottes toujours sur pied dans les ports et aux différens points de leur empire. Cette admirable distribution de forces avoit long-temps maintenu l'empire romain. Il n'existoit plus rien de ces beaux établissemens. Majorien y avoit suppléé avec les secours de toutes les provinces et des Barbares. Il avoit équipé une flotte de trois cents voiles, levé une armée tant de milices romaines que d'auxiliaires, qui accouroient de tous les points de l'Empire à cette célèbre expédition, comme sous les enseignes d'Aétius. Il vouloit détourner sur l'Afrique une partie de ces forces étrangères si dangereuses pour les provinces, et que le succès de ses armes ou l'habileté de la négociation avoit réunies en sa faveur. Genséric informé des préparatifs immenses que l'on destinoit contre lui, et effrayé de ce concert imposant des Barbares et des Romains, députa vers Majorien pour lui faire des propositions de paix. L'empereur ayant refusé d'écouter un ennemi aussi perfide, Genséric ravagea et brûla la Mauritanie où la flotte romaine devoit aborder; il empoisonna les fontaines. Majorien arriva à Saragosse. La flotte destinée à transporter l'armée que l'on formoit en Italie et dans les Gaules, étoit à l'ancre dans le golfe d'Alicante

460.

près de Carthagène. Majorien tout occupé de ses grands projets venoit la joindre, lorsque l'entreprise avorta par l'adresse de Genséric. Le rusé Vandale ayant pratiqué une intelligence avec les habitans des côtes ou avec des traîtres de la flotte romaine, la surprit, l'enleva et la fit conduire en Afrique. Majorien privé du fruit d'une entreprise qui eût fait la gloire de son règne et qui avoit consumé une grande partie des trésors de l'Empire, reprit la route des Gaules où il s'arrêta dans l'intention de repasser l'année suivante en Italie.

460.

461. Idat., Marc., Marii chr. Tillemont.

Ce prince méditoit de beaux desseins pour la restauration des provinces. Malgré ce revers, il ne perdoit point de vue la guerre d'Afrique. Ce fut dans ces pensées qu'il quitta la Gaule, au milieu de l'an 461, pour retourner à Rome. Mais le patrice Récimer, jaloux de la réputation qu'il s'étoit acquise, ou plutôt voyant de mauvais œil que Majorien dont l'élévation étoit son ouvrage, régnât avec une fermeté qui lui ôtoit à lui-même la disposition des affaires, trama contre lui une conjuration : art dans lequel ce Barbare paroît avoir été un grand maître. L'histoire ne nous a transmis aucune circonstance de ce complot. On sait seulement que Majorien fut arrêté dans sa route à Tortone, dépouillé de la pourpre et déposé le 2 d'août de l'an 461, après trois ans

de règne. Les conjurés le massacrèrent cinq jours après, à peu de distance de cette ville, sur les bords de la rivière d'Iria. Ce prince qui avoit fait tomber Avitus son prédécesseur dans un piège pareil, se montra digne durant le peu de temps qu'il régna, de relever l'empire d'Occident, si l'excès du mal eût rendu le remède possible. Cette même année est remarquable par l'établissement des nouveaux Bretons qui vinrent alors, chassés par les Anglo-Saxons, occuper une partie des côtes de l'Armorique, et profitèrent du démembrement de l'Empire pour se procurer une patrie. Des colonies de Saxons s'établirent aussi vers ce temps, près des Bretons sur le cours inférieur de la Loire, et sur les confins du territoire de Baïeux.

461.

Récimer éleva à la place de Majorien, Libius Sévérus, Lucanien de naissance, l'un de ses complices, personnage obscur et sans mérite dont il n'avoit rien à redouter. Sévère fut proclamé à Ravenne le 19 de novembre, et ensuite à Rome par le sénat. Ce choix indigne, la mort violente d'un empereur qui avoit rendu quelque réputation au nom romain et dont les hautes qualités avoient imposé aux Barbares, en inspirant à ceux-ci plus d'audace, plongèrent l'Empire dans un abattement qui fit pressentir sa ruine prochaine. Les amis de Majorien se sou-

Idat., Marii, Cassiod. chr. Theoph. p. 97. Tillemont.

levèrent. Les lieutenans qu'il avoit placés dans
461. les provinces se détachèrent du centre de l'Em-
Prisc. p. 74. Procop. B. Vand. 1, 6. pire auquel ils se tenoient encore unis. Genséric, peu avant la mort de Majorien, avoit fait avec cet empereur un traité dont nous ignorons les conditions. Majorien, pour prix de tant de travaux perdus, avoit du moins obtenu du Vandale une suspension d'armes et quelque soulagement aux maux de l'Occident, jusqu'à ce qu'il pût réparer la perte de sa flotte et donner suite à ses projets. Genséric qui sentit que l'Empire étoit
462. tombé en une autre main, méprisa ce traité. Il envoya de nouvelles flottes de Vandales et de Maures piller les côtes de l'Italie et de la Sicile, et s'empara de la Sardaigne.

Prisc. p. 42. Dans les Gaules, le comte Égidius maître de la milice, grand homme de guerre, chef du parti romain opposé à Récimer, et en même temps reconnu par les Francs-Saliens pour leur roi, aspiroit à venger la mort de Majorien. Il vouloit porter la guerre en Italie pour y détruire la tyrannie du patrice et son fantôme d'empereur. Ce capitaine avoit, ce semble, plus de forces qu'il n'étoit nécessaire pour cette entreprise. Outre celles qu'il commandoit d'abord, il avoit sous ses ordres les milices gauloises que Majorien avoit levées pour les conduire en Espagne. Dans le temps où il s'apprêtoit à marcher

sur l'Italie, il fut forcé de prendre les armes contre les Visigoths qui vouloient eux-mêmes tirer avantage de ces désordres pour reculer leurs limites. On peut croire aussi que Récimer, né chez cette nation, l'avoit engagée dans le parti de Sévère. La Gaule fut le théâtre d'une guerre vive, et l'on peut presque dire d'une guerre civile, entre des peuples qui étoient devenus ses hôtes, qui combattoient encore au nom de l'Empire et avec les aigles romaines. Égidius y employa les armes des Francs. Il obtint divers succès sur les Goths. Mais par là sans doute, il inspiroit aux premiers le désir de s'agrandir à leur tour, et leur montroit d'avance les établissemens qu'ils devoient bientôt occuper. Gondicaire, roi des Bourguignons, reçut aussi le titre de maître de la milice. L'on croit que Sévère le lui déféra pour susciter un nouvel ennemi à Égidius, et donner dans cette guerre que celui-ci avoit engagée contre la faction du patrice, un allié de plus au parti Barbare qui tenoit l'Italie.

462.

Cette querelle, quelle qu'en fût l'issue, ne pouvoit manquer d'être funeste à l'Empire et de hâter la perte des Gaules. Ces provinces avoient cessé de reconnoître un même chef. C'est ce qui avoit fait jusque-là leur force au milieu de tant de Barbares qui s'y pressoient, ainsi que le salut de l'Occident dont elles étoient le der-

Idat. Isid. chr.

462. nier boulevard. Égidius avoit pour ennemi et pour concurrent dans les Gaules, un comte Agrippin, Gaulois comme lui, maître de la milice de Récimer, et qui commandoit, ce semble, pour le patrice dans la portion de la Narbonnoise qui restoit à l'Empire. Cet homme, pour se procurer l'appui des Goths contre son rival, livra à Théodoric la ville de Narbonne dont ces peuples avoient plusieurs fois tenté vainement de s'emparer. Cette métropole ne sortit plus de leurs mains. La possession de Narbonne, place qui avoit arrêté de ce côté les progrès des Goths, leur donna bientôt moyen de s'étendre jusqu'au Rhône et même dans l'Espagne, dont le chemin

*(463.)* se trouva fermé aux armées romaines. Les Goths

Idat., Marii chr. portèrent encore leurs étendards jusqu'à la Loire; mais ils furent complètement battus par Égidius sous Orléans, et Frédéric frère du roi Théodoric y perdit la vie. Cet échec arrêta leurs progrès et les força de rentrer dans le centre de l'Aquitaine. Tandis que Récimer opprimoit l'Italie à la tête de ses bandes mercenaires, le comte Égidius, dernier défenseur du nom romain, protégea quelques années encore par sa valeur l'indépendance du centre des Gaules dont les Barbares, Francs, Goths, Bourguignons, occupoient les

Idat. Tillemont. extrémités et pour ainsi dire le circuit. Les Goths étoient plus heureux en Espagne où il ne paroît

point encore qu'ils eussent formé des établissemens. Mais leurs armes tenoient les villes et les provinces et faisoient la loi aux Suèves et aux Romains. Ils fondoient alors leur domination dans cette contrée dont les peuples abandonnés de l'empereur, avoient imploré cette protection étrangère contre les ravages d'autres Barbares. L'Espagne étoit déjà presque détachée de l'Empire qui ne conservoit plus guère d'autorité que dans les provinces de Tarragone et de Carthagène. 462.

Les défections se succédoient. Marcellin avoit été l'un des amis et des lieutenans d'Aétius. Après la mort de ce grand homme, il avoit refusé d'obéir à Valentinien. L'empereur ayant suivi de près son ministre, il s'étoit formé en faveur de Marcellin une conspiration dans les Gaules; mais la brigue plus puissante d'Avitus et ensuite de Majorien, avoit prévalu. Toutefois Marcellin avoit succombé avec honneur. Il sut se faire respecter de Récimer et des deux successeurs de Valentinien. Il avoit obtenu de Majorien le gouvernement de la Sicile où il commandoit une troupe de Goths. A leur tête, il défendit vigoureusement cette île contre les descentes des Vandales, tailla en pièces leurs partis et les chassa de l'île. Mais après la chute de Majorien, Récimer qui voyoit avec peine un personnage de cette

Procop. B. Vand. 1, 6. Tillemont, Sévère.

Prisc. p. 42.

Id. p. 74.

Idat.

462. distinction maître absolu dans sa province, travailla à le ruiner. Il ne pouvoit se dissimuler que Marcellin, déjà destiné par un parti au rang suprême, étoit bien plus digne d'y prétendre que le complice obscur qu'il venoit d'y placer. Il gagna donc à prix d'argent les Barbares qui servoient sous ses ordres en Sicile. Marcellin n'attendit pas que tous ses soldats l'eussent abandonné. Il s'échappa de la Sicile qu'il livra ainsi aux incursions des Vandales, et se retira dans la Dalmatie avec les amis qui lui restèrent fidèles. Il fit soulever les habitans de cette province et refusa de reconnoître les deux empires d'Orient et d'Occident. Il s'y fit tellement respecter que l'on n'osa le troubler dans la possession de cet État où il s'étoit rendu indépendant.

Cependant les Francs commencèrent à re-
464. gretter leur roi Childéric. Le souvenir des of-
Greg. Tur. II, 12. fenses qu'ils en avoient reçues s'étoit effacé. Les amis qu'il avoit laissés dans la nation ayant apaisé secrètement les esprits aigris, et par leurs discours adroitement semés, aidé à réveiller cet amour naturel aux peuples pour des chefs de même sang ; ce prince, après environ huit ans d'exil, se vit rappelé. Dès qu'il eut reçu le signal dont il étoit convenu avec son confident, il partit de Thuringe et revint parmi ses compatriotes. Mais la femme du roi de Thuringe que

l'on nomme Basine, séduite par ces mêmes qualités qui en charmant les filles des sujets de Childéric avoient causé son expulsion, vint le trouver dans les Gaules et devint son épouse. Elle lui donna un fils qui fut le grand Clovis. Le comte Égidius, toujours maître de la milice dans les Gaules, mourut peu de temps après avoir perdu le royaume des Francs, par les embûches de ses ennemis ou par le poison. Il laissa un fils, nommé Syagrius, qui lui succéda dans le commandement de la province et des troupes romaines. Syagrius tint, comme lui, ce gouvernement au nom du sénat et du peuple romain (car l'on ne connoissoit point l'empereur de Récimer), et finit bientôt par le rendre indépendant. Nos historiens même lui ont donné le titre de roi : soit qu'à l'exemple de Marcellin, il profitât de l'affaissement de l'Empire et du grand nom de son père pour se créer un État; soit que séparé de l'Italie et du reste de l'Occident, la nécessité même et sa position le rendissent seul maître de sa conduite dans un pays encore tout Romain, mais où l'autorité de Rome éteinte par le fait, avoit cessé de se transmettre. Syagrius fit sa résidence ordinaire à Soissons.

464.

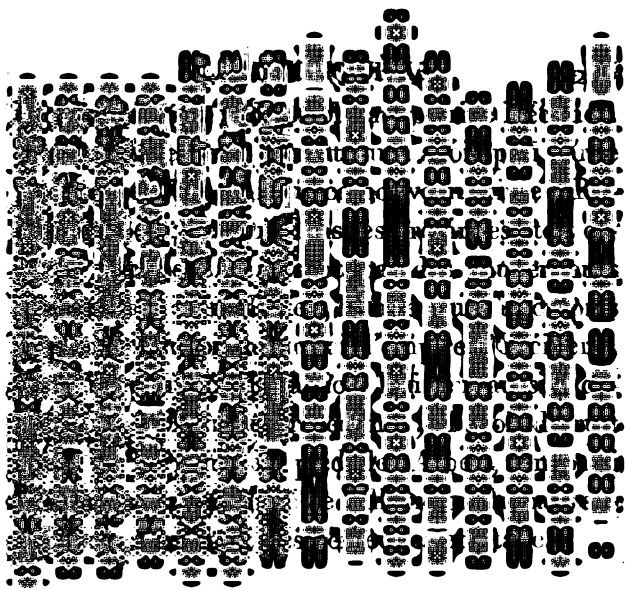
Id. II, 18. Gest. Reg. Franc. 8. Idat.

Tant qu'Égidius avoit vécu, il avoit défendu glorieusement la province contre les Goths. A la tête des milices romaines et des Francs, il les avoit

Idat.

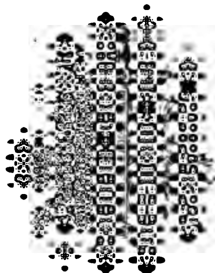
repoussés des bords de la Loire. Sa mort leur
464. rendit l'avantage. Les Goths envahirent de rechef le pays voisin du fleuve dont il les avoit chassés, et s'emparèrent du reste des villes romaines qui touchoient à leurs quartiers. Syagrius n'avoit point acquis assez de réputation pour se faire respecter à l'égal de son père; ou bien, occupé à surveiller les Francs qui tendoient eux-mêmes à se rapprocher de la Seine sous Childéric prince entreprenant et guerrier, il ne put faire face à-la-fois à tous ses ennemis. Les Romains ne tenoient guère dans les Gaules que les territoires d'Arles et de Marseille; la partie de la seconde Narbonnoise qui s'étend au-dessous de la Durance jusqu'aux Alpes maritimes; le pays situé entre la Somme et la Loire; et dans les provinces Aquitaniques, le Berry et l'Auvergne; peut-être encore quelque territoire dans la première Narbonnoise sur la rive droite du Rhône. Le reste étoit la proie des Barbares. Mais l'on ne peut fixer avec exactitude les limites d'un pays qui passoit successivement d'une main à l'autre. En un mot, les Romains possédoient le centre, et les Barbares le contour de la Gaule.

465. Ainsi déclinoit et s'acheminoit vers sa chute
Idat. Marc. l'empire d'Occident, lorsque Sévère mourut à
Cassiod. Rome dans le palais, en l'an 465, quatrième de son règne. Il semble que l'incapacité de ce prince



465.

Marc. Cass.



# SOMMAIRE

## DU LIVRE SIXIÈME.

Considérations sur la dissolution de l'empire d'Occident. Mœurs et gouvernement des Germains. Anthémius envoyé de Constantinople pour régner en Occident, sous la protection de Récimer. Euric occupe le trône des Visigoths à la place de Théodoric II. Nouvelle expédition contre les Vandales, non moins désastreuse que les précédentes. Affaires des Bourguignons. Gondebaud et Godégisèle, fils de Gondicaire, gouvernent cette nation. Rupture entre Récimer et Anthémius. Récimer prend et saccage Rome, fait périr l'empereur son beau-père. Olybrius nouvel empereur d'Occident. Mort de Récimer. Glycérius élu à la place d'Olybrius par le patrice Gondebaud roi des Bourguignons. Mouvemens des Ostrogoths. Julius Népos chasse Glycérius. Zénon Isaurien empereur d'Orient. Euric envahit toute l'Aquitaine. Le patrice Oreste chasse Népos et proclame son propre fils Augustule. Odoacre, soldat Germain, fait révolter les Barbares mercenaires qui formoient la milice de l'Italie, sous le nom de Confédérés. Il dépose Augustule, se fait couronner roi d'Italie et met fin à l'empire d'Occident.

Théodoric roi des Ostrogoths offre à Zénon de le venger d'Odoacre. Il quitte l'Illyrie à la tête de sa nation, marche sur l'Italie, bat Odoacre, l'assiège dans Ravenne et lui ôte la vie. Fait massacrer les confédérés, traîtres à l'Empire. Partage le tiers des terres de l'Italie à ses peuples. Fondation de la monarchie des Goths en Italie. Gouvernement de Théodoric. Grandeur de ce prince. Esprit de la monarchie des Ostrogoths.

## LIVRE SIXIÈME.

Plus nous avançons vers la fin de l'Empire, plus l'histoire devient obscure et confuse. Les monumens historiques manquent à cette triste époque où s'éteignoient les arts de l'esprit et toutes les études qui servent à transmettre aux hommes les témoignages des temps passés. Cette confusion et cette obscurité n'ont rien d'ailleurs qui doive nous surprendre. Les choses humaines, lorsqu'une fois elles ont reçu, soit des hommes, soit du temps, le choc qui doit les précipiter, périssent par la cause secrète de déclin qu'elles portent en elles-mêmes; il semble que chaque moment plutôt que chaque événement les entraîne à leur ruine; l'œil accoutumé à les voir subsister, n'aperçoit leur chute que lorsqu'elle est arrivée : tant cette chute est lente et insensible; les causes de destruction qui avoient d'abord ébranlé puissamment et avec éclat, agissant alors d'elles-mêmes et sans effort.

Tel parut l'établissement des Barbares. Ils avancent insensiblement, et l'histoire ne peut fixer au juste des limites qui changeoient et se resserroient de jour en jour; comme une mer ou

un fleuve débordé noie successivement une contrée, sans que l'œil puisse mesurer le progrès de l'inondation. De même nous ne pouvons marquer la suite des établissemens des Goths dans les trois Aquitaines et dans la première Narbonnoise. Ces peuples se répandent en même temps dans toute l'Espagne. Les Bourguignons, des bords du Rhin, s'étoient reportés vers les provinces méridionales, le long de la Saône et du Rhône et jusqu'à la seconde Narbonnoise, et nous ne connoissons leur migration que par leur établissement. Nous arrivons à grands pas, nous touchons presque au point où cette inondation va couvrir les Gaules et tout l'Empire. Les frontières se retirent vers le centre, et le centre se réduit, naturellement et pour ainsi dire par le cours nécessaire des choses.

Ce qui nous montre que la destruction de la puissance romaine étoit le résultat inévitable des événemens précédens; c'est que les Barbares le plus souvent ne se proposoient pas des conquêtes. La plupart avoient été placés par les Romains eux-mêmes comme protégés de l'Empire dans des provinces dépeuplées par de longs fléaux; à la charge d'en défendre les frontières contre les autres peuples qui s'y présentoient à leur tour.

Plusieurs de ces peuples étoient eux-mêmes fugitifs plutôt que conquérans. Chassés de leurs

demeures par d'autres nations plus puissantes, ou par la faim, ils ne demandoient aux Romains que la subsistance et un asile contre la férocité de leurs vainqueurs.

Si l'Empire eût dû être ruiné par la force des armes, il l'eût été bien auparavant. Les invasions les plus redoutables avoient eu lieu. Elles s'étoient étendues de l'embouchure du Danube aux Thermopyles, avoient traversé d'une part l'Illyrie, toute l'Italie jusqu'au détroit de Sicile, et ne s'étoient arrêtées qu'aux Pyrénées : d'autres, des bords du Rhin, se dirigeant à travers les Gaules, l'Espagne et le détroit d'Hercule, avoient trouvé leur terme en Afrique. Et pourtant l'Empire avoit subsisté, et malgré les divisions et les discordes civiles qui l'agitoient encore au-dedans, les armes de ses généraux avoient failli détruire plus d'une fois ces États Barbares à leur naissance. Mais à mesure qu'un pays étoit ravagé par les Barbares, un autre plus rapproché du centre devenoit le but de leurs pillages. L'Empire sans subir précisément de conquête, diminuoit insensiblement. « Aussi, dit un célèbre écrivain, ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'Empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit point perdu de terrain; mais il alla de degrés en degrés de la

Montesquieu, Gr. des Rom. c. 19.

décadence à la chute, jusqu'à ce qu'il s'affaissât tout-à-coup sous Arcadius et Honorius.

« En vain on avoit rechassé les Barbares dans leur pays; ils y seroient tout de même rentrés pour mettre en sûreté leur butin. En vain on les extermina; les villes n'étoient pas moins saccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou dispersées.

« Lorsqu'une province avoit été ravagée, les Barbares qui succédoient, n'y trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea au commencement que la Thrace, la Mésie, la Pannonie; quand ces pays furent dévastés, on ruina la Macédoine, la Thessalie, la Grèce; de là il fallut aller aux Noriques. L'Empire, c'est-à-dire le pays habité, se rétrécissoit toujours, et l'Italie devenoit frontière. »

Le mouvement avoit été imprimé de l'orient. Les peuples germaniques autrefois pressés du midi au nord par les Romains leurs vainqueurs et adossés à leurs fleuves et à leurs forêts, s'y étoient multipliés; ils y avoient accru leur nombre et leurs forces. Maintenant pressés de l'orient au midi par les Huns, ils refluoient sur les provinces romaines à qui leur foiblesse ne permit plus d'élever une barrière suffisante contre ces peuples, lorsqu'après avoir exercé des brigan-

dages pour vivre, ils vinrent occuper des demeures et prendre des quartiers.

La ruine de l'Empire fut donc un délabrement et une dissolution plutôt qu'une conquête. Quand l'Empire épuisé, soit par ses vices intérieurs, soit par les coups réitérés que lui avoient portés les invasions et les ravages de son territoire, ne fut plus capable de supporter la masse qui depuis long-temps tendoit à l'accabler, les Barbares fixés dans ses provinces, les envahirent; ils s'assujettirent les Romains parmi lesquels ils vivoient et avec qui ils avoient partagé les terres. Ils démembrèrent ces provinces et se mêlèrent aux anciens habitans, sans toutefois perdre le nom sous lequel ils s'étoient d'abord fait connoître.

Parmi ces Barbares, les nations germaniques principalement, dont les migrations avoient été comprimées durant tant de siècles par la puissance romaine, poussées alors par d'autres Barbares leurs ennemis, ébranlées et refoulées par des commotions et des révolutions plus éloignées, furent celles qui prirent des établissemens en Occident. Elles y fondèrent des monarchies nouvelles qu'elles régirent et instituèrent par leurs propres coutumes, sur un modèle que l'État monarchique n'avoit point encore connu dans le monde civilisé. Elles donnèrent ainsi un aspect

neuf à l'Occident, renouvelèrent ses mœurs et son état public. Mais comme les lois et le gouvernement de ces peuples dont nous aurons le temps de nous instruire à mesure que nous avancerons dans la suite du récit, dépendoient en grande partie de leurs mœurs primitives, je crois qu'il est à propos de nous arrêter dès à présent sur ce sujet, de retracer ces mœurs d'après le modèle que les écrivains de l'antiquité nous en ont transmis. Les gouvernemens fondés par les peuples germaniques nous paroîtront en dériver comme l'effet de la cause ; ils rappelèrent jusqu'à la fin le type sur lequel ils avoient d'abord pris leur forme.

Tacit. Germ. Cæs. B. Gall.

Les peuples qui habitoient ces vastes contrées que les Anciens ont comprises sous le nom de Germanie, vivoient dans un état de simplicité qu'on ne peut guère distinguer de la grossièreté et de la rudesse. La peinture que les Anciens en ont tracée, nous donne la plus parfaite image d'un peuple qui sortoit de la vie sauvage et solitaire ( vie inconnue à une antiquité plus reculée ), et qui de là avoit passé à un premier degré de civilisation. Car il est à remarquer que les plus anciens monumens des hommes et les traditions des premiers peuples ne nous montrent nulle part le modèle de cette condition miséra-

ble. Nous ne le rencontrons que beaucoup plus tard, d'abord dans les traditions des Grecs que les colonies phéniciennes et égyptiennes trouvèrent dans un état de barbarie et d'indigence auquel on peut à peine comparer celui des nations les plus féroces que la navigation et le commerce ont fait nouvellement découvrir; puis dans celles des peuples du Latium et de l'ancienne Italie qui n'apprirent aussi que par des colonies étrangères à se procurer une nourriture saine, à connoître les bienfaits de la société et les premiers arts qui sont le lien de la vie civile.

Dans l'antique Orient, berceau du genre humain, l'état primitif de l'homme a été un état de société domestique où l'homme connoissoit les moyens de pourvoir à ses besoins et possédoit d'avance dans des mœurs saines et dans un culte pur, dans les soins d'une vie tempérée, active, laborieuse, les vraies notions de ses devoirs, le principe des bonnes lois et les rudimens des arts. C'est là l'état patriarcal, c'est-à-dire, la société de la famille, premier élément de la société humaine, ordonnée par Dieu même. De l'état de société domestique en effet, on voit que l'homme dans ces contrées a passé à l'état de société complète ou société civile, sans avoir connu l'état intermédiaire que nous avons appelé la vie sauvage et où l'homme est tombé ailleurs par l'ou-

bli de la religion naturelle, des premières mœurs, des premières lois, auxquelles ont obéi les premiers hommes. Ainsi dans l'Orient s'étoient formées de grandes monarchies, sans trouble, sans agitation politique, sans qu'on eût aperçu le passage d'un régime à l'autre.

Au contraire dans la Grèce, dans l'Italie, et dans le reste de l'Occident, une honteuse dégradation de l'humanité avoit été l'effet d'un climat moins heureux, de longues migrations, d'une vie dure et ingrate, qui, ramenant chacun sur soi-même et sur ses propres besoins, tendoit à étouffer les douces affections, à isoler l'homme, à endurcir ses mœurs et abrutir son esprit. Aucun art n'étoit connu, l'homme savoit à peine se construire une habitation, préparer des alimens, se mettre à l'abri des inclémences de l'air. Triste et dénué, il craignoit presque autant son semblable que les bêtes farouches. C'est ainsi que s'éloignant du lieu où avoit été son berceau, il avoit perdu avec la mémoire des vraies traditions du genre humain, la connoissance du culte de ses pères et des arts utiles à la vie sociale. De cet état de barbarie domestique, ils passèrent à un état de barbarie civile ou de société imparfaite, à mesure que croissant en nombre, ils sentirent le besoin de s'unir pour s'entr'aider dans leurs nécessités ou repousser l'ennemi extérieur.

Mais dans cette société mal liée, le sentiment de son propre être ou la liberté individuelle luttoit sans cesse contre le bien-être commun et l'emportoit presque toujours. Née du sein de la vie sauvage, une telle société n'avoit presque aucun frein dans les mœurs, aucune force de répression dans les lois, et se ressentoit toujours de la barbarie de son origine. Telles ont été dans le principe la plupart des sociétés civiles de l'Occident : tumultueuses et mal ordonnées; où l'intérêt privé, long-temps seul maître, tendoit le plus souvent en sens contraire de la volonté publique.

Les Germains, à l'époque où les historiens romains nous les font connoître, étoient déjà sortis de cette déplorable condition qu'entraîne la vie sauvage. Ils étoient au premier âge de leur société. Leurs gouvernemens, leurs coutumes, leur religion, tout y présentoit l'image d'un État politique récemment assis. C'est ce que nous jugerons sans peine en considérant les mœurs et les institutions de ces peuples, telles que les Anciens nous les ont exposées, au moment où ils commencent à se montrer sur la scène historique et à mêler leurs intérêts à ceux des peuples civilisés.

Les Germains ne traitoient les affaires publiques que dans l'assemblée générale de chaque Tacit. Germ. 11.

nation. Hors les cas imprévus qui en exigeoient la convocation, ils se réunissoient à des jours fixes pour délibérer sur les communs intérêts. C'étoit dans ces assemblées que se faisoit entendre la volonté publique; elle seule dictoit des lois à toute la nation. Mais là même, on reconnoissoit les vices de leur liberté mal réglée. Ils ne s'assembloient point à-la-fois. Les trois premiers jours se passoient à attendre les arrivans; et dès qu'il avoit plu à la multitude, on s'asseyoit en armes. Les prêtres à qui étoit confié le droit de la contenir et de mettre quelque ordre dans ces assemblées, faisoient faire silence, et l'on commençoit la délibération.

Ces gouvernemens représentoient une ombre de monarchie. Les Germains avoient des rois et des grands qui étoient les chefs et les capitaines de cette nation armée, qui dirigeoient sa valeur dans les combats. Mais quel étoit le mode de l'élection des princes, et qui leur conféroit la puissance publique dont ils étoient les ministres? La devoient-ils au mérite ou à la naissance? C'est un point qu'on ne peut décider qu'avec peine, et sur lequel toutefois l'historien qui a décrit leurs mœurs, nous offre plusieurs conjectures vrai-
Id. ibid. 7. semblables. « Les Germains, dit-il, prennent leurs rois à la naissance et leurs chefs à la valeur. » De ces mots on peut inférer que chez la

plupart des peuples Germains, il n'y avoit point encore une noblesse de succession. Les grands n'étoient que des hommes distingués par leur intrépidité, et élevés par les suffrages publics. Seulement il arrivoit quelquefois que la gloire Id. 13.
et les services d'un père pouvoient faire accorder le même rang à des jeunes gens d'un âge tendre : mais cette prérogative ne formoit nullement un ordre constant; c'étoit l'effet naturel d'un respect qui s'attache involontairement aux enfans des grands hommes. Il n'existoit réellement dans la nation qu'une seule famille noble, et c'étoit celle du prince. Ce sentiment conforme au texte de l'historien, est confirmé par des exemples tirés des premières monarchies qui s'établirent dans l'empire romain, et particulièrement de la monarchie françoise. Mais le prince devoit-il aux droits du sang toute sa puissance? étoit-il élu dans une même famille? L'on ne peut guère douter que l'autorité royale n'eût été d'abord purement élective dans des gouvernemens dont la forme toute républicaine subsistoit toujours au milieu des assemblées générales. L'inauguration du prince élevé sur le bouclier et proposé à la nation, représentoit l'image de l'ancienne élection toute libre et volontaire. Quelques-unes de ces nations ne vouloient qu'un seul chef; chez d'autres, l'autorité royale se divisoit

également entre tous les princes issus d'un même sang, par forme d'hérédité et sans distinction de primogéniture. Car l'on auroit tort d'appliquer les mêmes principes en général à toutes les monarchies fondées par les peuples germaniques. Si les François, par exemple, reconnoissoient dans leurs princes des droits héréditaires, on voit que les Goths, peuple non moins illustre, et les Lombards, consultoient plutôt le suffrage public, quoique souvent encore dans cette élection libre, ils aimassent à reconnoître pour chefs les fils de leurs rois. Chez ces deux peuples, il paroît que la forme de l'élection a varié, ou du moins qu'elle ne fut jamais bien établie. Tantôt ils avoient égard aux droits du sang, tantôt à la valeur et au mérite. Mais nulle part le premier de ces droits n'a été mieux reconnu que chez les François pour lesquels il fut toujours inviolable. Au reste, comme nous trouvons ces gouvernemens divers tout fixés, sans nouvelle loi, sans nouveau pacte public, lors de l'établissement des nations septentrionales dans les provinces de l'empire romain, on ne peut douter qu'ils n'eussent subsisté sous cette même forme au milieu des forêts de Germanie, qu'ils n'eussent été transplantés avec la nation même et déjà consacrés par le temps et par l'usage; de sorte qu'il

n'y eut presque rien de nouveau que l'établissement.

Mais le pouvoir du prince étoit loin d'être arbitraire. Il étoit même resserré dans d'étroites limites. Il paroît qu'il cessoit entièrement devant l'assemblée ou la diète générale dans qui la volonté publique résidoit tout entière. « Dès que Id. 11. l'assemblée est formée, dit l'historien, le roi, un chef, suivant que chacun est recommandable par son âge, par son illustration, par la gloire acquise dans les combats, par l'éloquence, se fait écouter plutôt par la persuasion que par l'autorité. Si l'avis déplaît, ils le rejettent avec des cris; s'ils l'approuvent, ils témoignent leur approbation en agitant leurs javelines. » Les chefs ou grands et le roi même n'avoient guère que l'autorité de l'exemple et n'acquéroient le respect qu'en combattant bravement à la tête de l'armée. Général d'un peuple de soldats, le prince menoit ses compagnons d'armes à la guerre, au pillage. Il s'exposoit aux premiers dangers dans la guerre, ses fonctions durant la paix étoient de faire exécuter les ordres de la nation assemblée.

Toutefois il existoit dans la nation un autre conseil, c'étoit celui des grands. Car la nation ne pouvoit être toujours convoquée, et des besoins pressans exigeoient souvent que l'on agît

avec promptitude, des affaires peu importantes ne demandoient pas une délibération générale. C'étoit donc l'usage chez les Germains que tous délibérassent sur les grands intérêts : mais les premiers de la nation, apparemment le roi à leur tête, décidoient des affaires légères. L'historien ajoute que les affaires même qui étoient soumises à la décision du peuple devoient être agitées dans le conseil des grands. On l'avoit réglé ainsi pour donner du poids aux décrets de l'assemblée et mûrir les délibérations. Quoi qu'il en soit d'un tel réglement qui supposeroit dès-lors une police bien perfectionnée, on peut découvrir déjà chez les Germains une forme de gouvernement à laquelle il ne manquoit que le sceau du temps et le lien des lois civiles pour être cimentée et assise sur des bases solides. Nous voyons un roi qui tenoit ses droits de sa naissance, capitaine général dans la guerre, exécuteur dans la paix des résolutions communes ; un conseil de grands qui entouroit sa personne et dirigeoit la voix publique ; une assemblée générale investie, si je puis m'exprimer ainsi par avance, de la toute-puissance des lois. Par-là se concilioient la liberté publique et la perpétuité du gouvernement attachée principalement à l'autorité héréditaire
Id. 12. du prince. On intentoit des actions criminelles et des accusations dans la diète. C'étoit comme

la Cour suprême devant laquelle on pouvoit poursuivre les délits publics. On nommoit dans ces mêmes assemblées des magistrats chargés de rendre la justice par les villages et par les bourgs. Chacun d'eux étoit assisté de cent hommes choisis parmi le peuple, et apparemment sur le lieu du délit et dans la bourgade qu'habitoient les parties. Ces assesseurs servoient au juge de conseil et régloient son autorité. Cette forme de justice publique se conserva presque la même dans les monarchies modernes et nous en retrouverons les traces, principalement chez les François. Du reste la nation germanique étoit tellement libre et fière qu'elle ne pouvoit même supporter la honte d'un supplice ou d'une peine corporelle infligée par ses chefs. Il n'étoit permis qu'aux prêtres de frapper, de garrotter, afin que le châtiment parût infligé par le Dieu qu'ils croyoient présider à la guerre. Il faut donc considérer les Germains comme une confédération de guerriers libres qui combattoient sous un chef pour leurs communs intérêts, qui se gouvernoient par eux-mêmes, où chaque homme libre portoit sa voix dans des assemblées qui formoient la voix nationale et la suprême loi. Il importe d'autant plus de se bien représenter cette forme de gouvernement que ses principes une fois connus nous ouvrent la source du nouveau droit public

que les peuples Barbares firent reconnoître dans les provinces romaines et dont ces premières mœurs ont été le fondement.

La confédération militaire des Germains s'appuyoit sur une loi singulière qui en faisoit la sauve-garde. Tous les ans, ils faisoient un nouveau partage de leurs terres. Le vaste espace des campagnes qu'ils habitoient, leur rendoit ce partage facile, et même il restoit toujours des terres à cultiver; car ce peuple n'étoit nullement adonné à l'agriculture. Le partage avoit lieu suivant le nombre des habitans et la dignité de chacun. Chaque année, les chefs de la nation attribuoient un nouveau champ à chaque famille. Ils la forçoient d'en sortir à l'expiration du même terme, et le guerrier Germain alloit chercher une autre habitation sur la portion de sol qui lui étoit assignée et dont il n'étoit qu'usufruitier; car ils ne possédoient en propre que les chevaux et les armes.

Id. 26. Cæs. B. Gall. IV, 1.

Cet usage qui dépendoit d'un consentement donné en commun, d'une volonté publique déjà toute formée, suppose nécessairement un état antérieur; et cet état, selon toute apparence, ne pouvoit être que la vie nomade.

En effet il n'est point vraisemblable que l'état de propriété absolue eût précédé; parce qu'un peuple à qui la voix du besoin venoit de dicter

ses premières lois, et qui ne consultoit guère encore, comme tous les Barbares, que l'intérêt du moment; s'il eût connu le droit absolu de propriété, n'eût pas été capable du sacrifice d'un intérêt privé garanti par un droit fixe et établi, à l'intérêt commun qui lui eût commandé l'abandon de son domaine.

D'ailleurs chez les Germains, ce changement annuel de terres annonce une habitude ancienne d'errer sur le sol. Ce peuple tout chasseur et guerrier s'étoit donné une loi qui, en lui procurant des subsistances plus faciles, devoit lui conserver ses mœurs primitives. Par-là, lorsqu'il voulut s'établir sur la terre où il erroit, ce peuple ne contractoit aucune affection pour le sol, aucun lien gênant de domesticité. Il avoit toujours des bras libres pour le service de la patrie. Il formoit réellement une ligue armée, toujours sur pied, toujours mobile et prête à marcher pour le service public; et nous allons voir que le reste des mœurs germaniques tendoit à renforcer cette habitude de vie aventurière et errante.

Une telle modification du droit de propriété paroîtra sans doute contraire au cours ordinaire des choses humaines. Il semble qu'en quittant la vie nomade, l'idée naturelle à ce peuple eût dû être la propriété absolue, idée plus simple et moins

le chargeoit de lui fournir une certaine quantité de grains, de bestiaux, d'étoffes; et le reste étoit au serf. Cette institution qui formoit comme deux peuples dans une même nation, qui assuroit au peuple dominant une subsistance toujours certaine et la faculté d'errer à son gré, de se livrer à son unique profession qui étoit celle des armes, est la preuve la plus sensible de l'esprit tout belliqueux des peuples germaniques. Aussi le Germain content du service qu'il tiroit de son serf, laissoit du reste à-peu-près libre l'homme auquel il ne demandoit que sa subsistance; il ne le maltraitoit ni ne le surchargeoit de travaux. Le serf avoit peu à craindre de son maître, à part quelques accès de colère brutale qui tenoient à la violence des mœurs publiques. Il en étoit alors de l'esclave comme d'un ennemi personnel auquel le Germain pouvoit quelquefois ôter la vie par un effet d'emportement ou par un sentiment de vengeance; à cela près qu'il tuoit son serf impunément.

Dans cet état de mœurs, les violences privées devoient être bien fréquentes. La force décidoit de tout, les querelles se terminoient souvent par des meurtres, et la société assez bien unie contre l'ennemi extérieur, pleine de troubles au dedans, offroit à peine au foible un recours contre l'oppression du puissant. Cependant comme

Id. 12, 21.

le sang n'eût cessé de couler, que rien n'eût pu borner le nombre ni la durée des inimitiés et des vengeances éternisées de famille en famille, il avoit fallu y trouver un remède. C'est ce que l'on avoit fait en fixant pour le rachat des diverses offenses différentes espèces de compositions que l'offensé ni sa famille n'étoient point maîtres de refuser. La société étoit intervenue pour évaluer le sang versé, elle forçoit l'offenseur à réparer le tort. Elle avoit dérogé en sa faveur à la loi du talion, qui est le droit de la nature. L'homicide même s'expioit moyennant une certaine quantité de bestiaux. Toute la famille de l'homme mis à mort recevoit cette composition dont le prix se partageoit entr'elle et le prince ou la république qui intervenoit dans le traité. On considéroit dans la réparation, non point le crime ou le mal moral que la brutalité des mœurs publiques rendoit presque nul, mais le tort fait à la famille. Ou plutôt ce n'étoit point une peine. Car dans cet état de barbarie dont ils n'étoient pas encore sortis, pouvoient-ils voir un crime à exercer ses ressentimens ou à venger ses injures? C'étoit réellement le rachat et le prix du sang que l'on payoit à la famille pour compenser le dommage qu'elle avoit éprouvé par la mort ou la mutilation d'un de ses membres. Mais la vengeance se poursuivoit à main armée, au nom de la famille, et

sans que la société y intervînt, si ce n'est pour dicter cette satisfaction. Au contraire, les actions honteuses entraînoient la peine capitale. Les traîtres, les transfuges, ceux qui livroient leurs corps à l'infamie, étoient punis de mort, pendus aux arbres ou plongés dans des bourbiers : car ceux-là seulement étoient les vrais coupables envers la société. Lors même que les Germains se furent établis dans les provinces romaines, leur justice criminelle rédigée en forme de lois, ne fut autre chose que le réglement et pour ainsi dire le tarif de ces compositions pour chaque espèce de violence, de rapine, de meurtre commis à force ouverte.

Id. 21. C'étoit un devoir d'embrasser en commun la cause de ses proches. Chacun dans le droit naturel étant juge de son injure, chaque famille étoit intéressée à exiger sa propre satisfaction. Ainsi, chez les premiers peuples, la vengeance attiroit la vengeance, le sang s'expioit par le sang, les inimitiés comme les affections se transmettoient à perpétuité. Dans leurs armées, les Germains montroient le même spectacle d'une société encore plus domestique que publique. Ils formoient leurs rangs suivant les parentés et les alliances. Ainsi ils combattoient l'un pour l'autre, l'un à côté de l'autre, toujours pour la famille et pour les intérêts du foyer. Ils parta-

geoient les mêmes périls et les repoussoient en commun. Non loin d'eux étoient les gages de leur tendresse. Ils entendoient dans l'action les hurlemens de leurs femmes et les cris de leurs enfans. Après le combat, ils les avoient pour témoins et pour panégyristes de leurs exploits. Celles-ci, loin de s'effrayer du sang et du carnage, suçoient leurs plaies, échauffoient leur valeur et leur portoient des alimens.

Les jeux même des anciens Germains étoient une arène de périls. De jeunes hommes cherchoient les applaudissemens en exposant follement leur vie et s'élançant nus, d'un saut, au milieu des épées et des javelines dressées. Cette fureur militaire, aussi insensée qu'atroce, se déployoit en toute occasion. Des hommes toujours armés, même dans la joie d'un banquet, turbulens dans leurs assemblées, intempérans dans leurs repas, oisifs, querelleurs et emportés, s'étoient habitués à ne reconnoître d'autre droit que celui de la force. Endurer un affront lorsqu'on avoit en main le moyen de se venger, leur paroissoit un aveu de lâcheté ou de foiblesse. Telle fut sans doute l'origine du duel, inconnu aux nations les plus braves de l'antiquité. C'étoit encore par le sort des armes que les Germains prévoyoient l'avenir. Pour pénétrer l'issue des guerres qu'ils vouloient entreprendre, ils fai-

Id. 24.

Id. 22.

Id. 10.

soient combattre, chacun avec les armes de sa nation, un prisonnier ennemi contre un de leurs guerriers. La victoire de l'un ou de l'autre étoit le présage de l'événement et l'arrêt du ciel.

Id. 16. Les Germains ne bâtissoient point de villes. Ils avoient horreur des murs et des remparts qu'ils regardoient comme des espèces de tombeaux. Ils ne vouloient point même de demeures rapprochées entr'elles, et habitoient çà et là par-tout où un terrain plaisoit à leurs yeux. Leurs bourgades n'étoient point composées d'édifices contigus, mais de maisons éparses et entourées d'un grand espace. Nous verrons qu'en s'établissant dans les provinces romaines, ils y portèrent cet amour pour la vie champêtre, et que les rois même et les grands vivoient communément hors des villes dans des métairies, dispersés sur le sol qu'ils avoient conquis. La même simplicité de mœurs régnoit dans les transactions sociales. Ils ne connoissoient point la monnoie et trafiquoient par échange comme dans l'innocence des premiers siècles. Cette espèce de négociation suffisoit aux besoins très bornés d'une société dans son enfance. Ce furent leurs premières relations avec les Romains qui leur firent connoître l'usage des monnoies d'or et d'argent. Vers les temps de Trajan où Tacite écrivoit, cet usage s'étoit répandu parmi les peuples germaniques

les plus voisins des provinces de l'Empire, et n'avoit point encore pénétré au-delà. Mais ces métaux étoient compris dans les présens que leurs princes s'envoyoient.

On fait du reste l'éloge de la pureté de mœurs Id. 18. de ces peuples. Les mariages y étoient chastes, les femmes pudiques, et l'adultère, dit-on, presqu'ignoré. Ils se contentoient d'une épouse. La polygamie, en usage chez presque tous les Barbares, n'étoit guère connue que des grands. Ceux-ci prenoient quelquefois plusieurs femmes, non point, dit-on, par volupté, mais comme une marque d'honneur et pour se distinguer par-là du simple peuple. L'historien ajoute que cette Id. 22. nation étoit naturellement franche et peu rusée. Mais si cet éloge est vrai, il faut donc le borner aux anciens Germains; car, vers le temps de leur établissement dans l'Empire, l'histoire nous fait voir parmi eux de grands et fréquens exemples de perfidie. Et il faut avouer que la ruse et la fourberie, non moins que la violence, sont assez communément les vices des Barbares. Habitués à se faire justice par eux-mêmes, peu distraits par la multiplicité des intérêts divers que la société fait naître, ils n'ont jamais qu'un intérêt unique et présent; ils cherchent sans cesse et connoissent bientôt tous les moyens d'y atteindre. N'ayant d'ailleurs qu'une idée grossière

de la justice morale, ils mettent facilement la fausseté à la place de la prudence dans la poursuite d'un but où la nature les porte. Du reste, chez les Germains, comme chez tous les peuples simples, l'homme réduit à lui-même s'offrant plus dénué à la vue de son semblable, lui communiquoit un sentiment plus intime de sa propre condition et de l'infirmité humaine. La pré-
Id. 21. sence d'un suppliant étoit sacrée. C'étoit un crime de refuser son toit à qui que ce fût. Lorsque les vivres commençoient à manquer, celui qui donnoit l'hospitalité alloit lui-même la chercher ailleurs avec son hôte; ils entroient, sans être invités, dans la première maison qui s'offroit à eux, et y étoient reçus avec la même humanité.

Telles étoient les mœurs des Germains qui
Id. 13, 14. leur tenoient lieu de lois. A défaut de lois positives, il avoit fallu trouver dans les mœurs quelque lien qui pût unir entr'eux les divers membres de la société, en créant des rapports réciproques de subordination et d'autorité. Le double mobile de l'honneur et de la foi s'étoit offert. Les princes s'attachoient des hommes choisis qui se dévouoient par serment à leur personne pour vivre et mourir avec eux. Ces hommes qui n'eussent pu donner leurs affections à la patrie, les avoient engagées sous ce nouveau lien de domesticité, de commensalité. Ils avoient fait en quelque

sorte abnégation d'eux-mêmes et de leur existence pour la consacrer à celle du prince. Jamais ce pacte n'étoit violé. La cohorte d'élite combattoit jusqu'à la mort. Le dévouement et la fidélité étoient les premières vertus de ces nations Barbares. « Les princes, dit l'historien, combattent pour la victoire, les comtes ou compagnons pour leur chef. Celui d'entr'eux qui lui auroit survécu après un combat, eût été réputé infame pour le reste de sa vie. Le défendre, veiller sur ses jours, rapporter à sa gloire ses propres exploits, tel étoit leur devoir sacré et inviolable. Il régnoit parmi eux une vive émulation à qui obtiendroit près de lui le premier rang; et le prince leur en assignoit un plus ou moins honorable selon leurs services. » C'étoient en un mot ses hommes qui n'appartenoient plus à eux-mêmes ni à la patrie, et qui tenoient à lui par un lien plus fort et plus puissant que n'eût été celui de la servitude, parce que ce lien dépendoit de la volonté propre et de l'honneur qui l'avoient rendu indissoluble.

De leur côté, les princes Germains avoient contracté une espèce d'engagement envers leurs compagnons d'armes ou suivans. Ils leur devoient des récompenses proportionnées à leurs services. Cette obligation n'étoit pas moins sacrée que celle du comte envers le chef. Ces récompenses étoient des armes, des chevaux de bataille,

une part de leur butin. C'étoit sur-tout dans les guerres que les princes trouvoient à payer le service de leurs compagnons. Aussi recherchoient-ils les hasards et les périls comme un moyen de faire subsister, d'attacher autour d'eux une troupe brillante qu'ils ne pouvoient entretenir que par la rapine. C'étoit à qui en compteroit le plus grand nombre et des plus braves. Cette escorte étoit leur ornement dans la paix, leur force et leur appui dans la guerre. En effet, lorsque chacun s'armoit pour gagner des dépouilles, les compagnons seuls du prince combattoient pour sa personne; tout autre service pouvoit lui échapper; il ne devoit justement compter que sur celui-là. C'est par-là qu'on mesuroit leur puissance et leur mérite chez eux et chez les nations étrangères, et cette réputation leur attiroit des ambassades et des présens. Car s'il étoit honteux aux suivans de ne pas égaler la valeur de leur chef, il ne l'étoit pas moins au chef de se laisser surpasser en valeur par ses compagnons. C'étoit enfin une espèce de confraternité d'armes qui servoit d'exemple et de ralliement à toute la milice de cette nation. Etablissement qu'il est d'autant plus essentiel de remarquer, que les Germains le transportèrent avec eux dans les États qu'ils fondèrent, et qu'il y devint un des principes sur lesquels ils créèrent leurs nouveaux gouverne-

mens. Il s'incorpora à leurs lois, forma en grande partie leur esprit, leur régime militaire, et prit la première place dans leur droit public.

La plupart des jeunes gens, lorsque leur nation languissoit dans une longue paix, alloient chercher fortune chez celles qui étoient occupées de quelque guerre, et offrir leurs services aux princes belliqueux à qui leur renommée attiroit un plus grand nombre de suivans parmi ces aventuriers. C'est-là ce qui augmentoit encore chez les chefs Germains le désir de s'attacher cette jeunesse qui alloit, au refus d'un prince, faire la même offre à ses ennemis. Il existoit même chez certains peuples une espèce singulière Id. 31.
d'institution militaire. Ceux qui vouloient se distinguer et se mettre hors du pair par leur valeur, coupoient leur barbe et leurs cheveux et portoient un anneau de fer en signe de flétrissure, jusqu'à ce qu'ils se fussent purifiés dans le sang d'un ennemi. Alors ils avoient acquis le droit d'être montrés parmi les plus braves et placés dans les combats à la tête des bataillons. Ces espèces de confédérés menoient une vie errante, n'ayant ni champs, ni habitations, ni aucune sorte de soins domestiques; ils étoient nourris par-tout où ils se présentoient, n'ayant d'autre pensée, d'autre occupation que de prodiguer leur vie les armes à la main, accourant

par-tout où quelque danger les appeloit, par-tout où ils trouvoient matière à exercer une vertu si farouche.

Autant les obligations réciproques de services, de bienfaits et de devoirs qui existoient entre le prince et ses suivans étoient étroites et sacrées, autant l'engagement qui lioit les citoyens au prince étoit fragile. On conçoit sans peine que chez un peuple aussi libre, dont les besoins étoient si bornés, où chaque membre de la société contribuoit de sa personne au service public et faisoit cultiver sa terre par ses esclaves; il ne pouvoit être question de levées d'impôts ni de subsides; le nom même et l'idée en devoient être
Id. 15. ignorés. Mais c'étoit une coutume des Germains dans chaque canton, d'offrir aux princes, de leur plein gré et par tête, des présens, tels que des bestiaux ou des fruits, que ceux-ci recevoient comme des témoignages de respect et employoient à leurs besoins. Les présens, ainsi que nous le voyons dans toute l'antiquité, étoient des marques d'honneur et d'estime dont on se glorifioit. Ils étoient fiers sur-tout de ceux qui leur étoient adressés des nations voisines. Mais les dons des peuples n'avoient point été encore et n'eussent pu être convertis en tributs. Il résulte de ce que nous venons de lire que toutes les richesses des princes Germains se composoient dès-lors de ces

dons libres, de la part qui leur étoit attribuée comme juges dans les compositions, de celle qu'ils obtenoient dans le butin ou dans les distributions annuelles de terres. Et nous devons d'autant mieux reconnoître ici la fidélité de l'historien, que nous retrouvons absolument les mêmes usages chez les premiers François, dont les rois n'avoient également pour revenus que les fruits de leurs domaines, leur part du butin, les amendes, et les dons libres que leurs sujets leur portoient dans les assemblées générales.

Le respect des Germains pour la foi donnée, se faisoit remarquer sur-tout dans les jeux de hasard. C'étoit la passion dominante d'une nation oisive et guerrière qui ne connoissoit aucune occupation sédentaire. Ils s'y abandonnoient avec tant de fureur, que souvent, après avoir perdu tout ce qu'ils possédoient, ils livroient au sort d'un dernier enjeu leur liberté et leur personne. Le vaincu devenoit esclave de son plein gré et se laissoit paisiblement garrotter et vendre. Id. 24.

Un autre lien naturel de leur société, c'étoit leur respect pour les femmes. Les Germains, comme les Gaulois, pensoient qu'il y avoit dans ce sexe quelque prévoyance divine, et ils attachoient un grand prix à ses conseils. L'histoire nous montre plusieurs femmes honorées chez eux comme des prophétesses et leurs avis reçus Id. 8.

comme des oracles. Il n'étoit pas rare que les femmes des Germains eussent rallié des armées, arrêté la fuite des guerriers en leur présentant la poitrine, en leur montrant de près la servitude qu'ils redoutoient sur-tout de peur de la faire partager à leurs épouses. Un canton qui avoit livré en otage les filles des grands, étoit engagé de la manière la plus inviolable.

Id. 9. La religion étoit aussi barbare que les mœurs. Les Germains avoient des Dieux dont les principaux, si l'on en croit les Romains, étoient Mercure, Hercule, Mars, la Terre. Mais leur culte n'avoit sans doute aucun rapport avec le polythéisme des Grecs et des Romains. Ceux-ci, selon leur coutume, n'avoient fait que donner le nom de leurs Dieux aux Dieux barbares dont les attributs leur sembloient avoir quelque rapport avec leurs propres superstitions. Les Germains sacrifioient à leurs Dieux en certains jours des victimes humaines. Ils jugeoient indigne de la Divinité de la renfermer dans des temples et de la représenter sous la figure humaine. Ils lui consacroient des forêts dont la majesté sombre les pénétroit d'un trouble secret et d'une terreur vague, favorable à la superstition. A leur approche, ils sentoient comme l'influence de la Divinité cachée au fond de ces retraites. Ils la consultoient par différentes espèces d'auspices et de

divinations, et particulièrement par le duel. Leurs poètes étoient les Bardes, qui composoient des hymnes sacrés et enflammoient les courages par leurs chants guerriers. On tiroit de ces chants des augures pour le succès des batailles.

Les Germains étoient ce que les Anciens appeloient un peuple indigène. Leur sang étoit pur. Quoique les Gaulois policés avant eux et qui avoient eu de bonne heure la supériorité de l'art militaire, eussent autrefois envoyé dans leur pays des colonies armées qui y avoient fondé des peuples nouveaux, les Germains ne connoissoient guère le mélange de sang étranger. La situation de leur pays les en avoit garantis. Les peuplades germaniques n'avoient jamais été entièrement soumises. Les Gaulois déjà amollis lorsque César en fit la conquête, avoient perdu une partie de leur férocité et de leur ancienne réputation militaire. Après avoir eu long-temps l'ascendant sur les Germains, ils commençoient à craindre leurs armes. Les Romains n'avoient pu faire dans la Germanie des établissemens solides. Ils n'avoient conservé que bien peu de temps la province qu'ils avoient formée entre le Rhin et l'Elbe, et s'étoient retirés en deçà de ce premier fleuve où Auguste avoit fixé les frontières de l'Empire, et dont ils se contentèrent de garder les deux rives par des forteresses. Ainsi Id. 4.

les Germains non conquis jouissoient de leur ancienne indépendance et conservoient avec elle leurs mœurs natives, la pureté de leur sang et de leur origine. On reconnoissoit une même famille à la couleur uniforme de leurs yeux bleus et de leur chevelure blonde, à la ressemblance de leurs traits et de leurs corps, à la conformité de leurs mœurs et de leurs habitudes. Un moyen qu'ils employoient encore pour protéger la liberté de leur pays et se préserver des conquêtes, c'étoit de former autour d'eux de vastes solitudes. Ils ravageoient leurs frontières. C'étoit à-la-fois une garantie contre les invasions et un signe de terreur pour les voisins, d'être entourés de déserts qui attestoient la puissance de leurs armes. Ils annonçoient ainsi que là habitoit un peuple redoutable à tous les autres et qu'il étoit périlleux d'attaquer dans son fort. Du reste, la Germanie ancienne comprenoit un plus vaste espace que la Germanie moderne. Les Anciens l'étendoient au-delà de la mer Baltique et dans la Scandinavie. La conformité des mœurs et surtout celle des langues qui subsiste encore de nos jours, indiquoit une communauté de sang entre des peuples qui avoient toujours vécu également indépendans, et dont aucun n'avoit subjugué l'autre.

Mais cette digression nous a peut-être entraî-

nés loin de notre sujet. Je reprends la suite de mon récit.

Après la mort de Libius Sévérus, le trône impérial fut encore vacant dans l'Occident. Le patrice Récimer, à la tête d'un parti nombreux de milices étrangères, disposa toujours à son gré de l'Empire ou plutôt de l'Italie. Mais les peuples de cette province, las d'obéir à un Barbare arien, les Gaules romaines, et même les mercenaires d'Italie que l'on connoissoit alors sous le nom de milices confédérées, demandoient à grands cris l'élection d'un empereur. Cet état violent pendant lequel les affaires ne firent sans doute qu'empirer, dura quelques mois. Enfin le patrice jugeant qu'il ne pouvoit se dispenser de nommer un prince légitime, consentit à cette élection. Marcellin occupoit la Dalmatie sans recevoir d'ordres de personne; mais il ne pouvoit aspirer au rang suprême que par la ruine de Récimer, son ennemi capital; et celui-ci qui ne voyoit point jour à s'y placer lui-même, étoit assez puissant pour l'en exclure. Syagrius qui tenoit les Gaules, ne s'étoit point encore déclaré indépendant. Il étoit assez occupé dans sa province à contenir les Goths et les Francs. Genséric demandoit que l'on élevât à l'empire le sénateur Olybrius, beau-frère de son fils, lequel avoit épousé Placidie, la plus

467.
Jornand. 45.
Marii chr.
Idat., Marc. chr.
Evagr. II, 16.
Tillemont.

467. jeune des filles de Valentinien. Il continuoit ses ravages et ses déprédations, sous le vain prétexte que l'on refusoit la pourpre à l'héritier et au gendre de Valentinien. Léon régnoit en Orient avec assez d'habileté et de gloire : il pensoit même à réaliser contre le Vandale le projet favori de Majorien. Ce fut à ce prince que l'on s'adressa, comme à celui qui représentoit seul alors la majesté du nom romain, et qui même avoit été reconnu comme seul empereur durant l'interrègne. On lui demanda pour gouverner l'Occident, Anthémius, petit-fils par sa mère du préfet du prétoire de même nom, de ce sage ministre qui avoit partagé l'administration de Pulchérie durant la minorité du jeune Théodose. Il étoit lui-même gendre de l'empereur Marcien, et avoit commandé avec succès les armées d'Orient.

Procop. B. Vand. 1, 6.

Léon agréa la députation du sénat romain. Anthémius qui portoit déjà le titre de patrice, fut envoyé en Italie avec une suite nombreuse de personnages de distinction et de gens de guerre. Marcellin vint avec eux assister à l'installation du nouvel empereur. Léon l'avoit engagé à prendre part à la guerre qu'il méditoit contre Genséric, et pour laquelle il désiroit réunir les forces de l'Orient et de l'Occident. Tout concouroit donc en faveur d'Anthémius, l'autorité légitime

de l'empereur, le vœu de l'Occident, l'appui des capitaines qui en occupoient les provinces et le consentement même de Récimer. Il vint de Constantinople en Italie où il fut reçu aux acclamations des peuples, et proclamé Auguste à Rome, le 12 d'avril de l'an 467. Léon fit recevoir solennellement ses images dans l'Orient. Récimer devint le gendre d'Anthémius, qui paya de ce prix le suffrage du patrice, ou qui espéra qu'à cette condition il cesseroit de troubler l'Occident, et se contenteroit du premier rang qu'il avoit acquis au-dessous du trône où il n'osoit monter.

467.

Dans cet intervalle, vers l'an 466, Théodoric II, roi des Visigoths, avoit perdu la vie à Toulouse, siège de ses États, par un crime semblable à celui qui lui avoit donné la couronne. Euric son frère le fit périr pour régner à sa place. Théodoric avoit tenu treize ans le sceptre avec gloire, étendu ses États, soit comme allié, soit comme ennemi de l'Empire. Il avoit rendu les Goths puissans en Espagne. Le premier depuis Ataulphe, il y avoit ramené leurs enseignes, préparé de nouveaux établissemens à ses sujets et porté un coup fatal à la monarchie des Suèves. Ces deux peuples désoloient également cette province. Rémismond fils de Maldras, roi des Suèves, ayant réuni vers l'an 464, les factions dans lesquelles

(466.) Idat., Marii, Isid. chr. Tillemont.

Idat.

cette monarchie s'étoit divisée après la mort de
467. Réchiaire, surprit Coïmbre et Lisbonne dont les Romains étoient encore maîtres, ou plutôt dont les habitans, déjà séparés de l'Empire, ne savoient plus à quel maître ils appartenoient. Les Goths arrivoient sur la trace des Suèves; ils rentroient à leur tour dans les villes que ceux-ci venoient d'occuper, et pilloient également les Suèves et les Romains.

Tandis que l'Espagne étoit en proie à ces fléaux et comme déchirée et mise en lambeaux par les courses des Barbares, Léon et Anthémius réunissoient leurs efforts contre les Vandales. Ils poursuivoient l'entreprise de Majorien contre le plus cruel ennemi du nom romain.

Léon faisoit un armement prodigieux. Il leva
468. en matelots et en soldats tout ce que l'Orient
Procop. B. Vand. 1, 6. Theoph. p. 99. Tillemont.
put lui fournir, et mit sur pied, dit-on, une armée de cent mille hommes avec une flotte de onze cents voiles. Il donna la conduite générale de cette guerre à Basilisque, frère de l'impératrice Vérine son épouse. Marcellin fut chargé d'attaquer les Barbares dans la Sardaigne et d'occuper cette île. Héraclius d'Édesse devoit descendre dans la Tripolitaine et marcher de là sur la province d'Afrique, tandis que Basilisque feroit voile vers Carthage. Le rendez-vous principal étoit en Sicile, d'où les troupes d'Orient et

d'Occident devoient se mouvoir pour cette expédition dont toute la puissance romaine avoit fait les frais. Marcellin descendit dans la Sardaigne, s'en rendit maître, et vint rejoindre en Sicile la flotte de Basilisque. Cette conquête facile paroissoit pourtant d'un heureux augure pour la suite de l'entreprise. 468.

Héraclius, de son côté, étant parti en droite ligne de Constantinople, rassembla les milices de l'Égypte, de la Thébaïde, de la Cyrénaïque, vint fondre sur les Vandales qui tenoient Tripoli, les défit, les mit en fuite et reprit cette ville ainsi que les autres places de la Tripolitaine. Il y laissa ses vaisseaux et conduisit ses troupes par terre vers Carthage. Theoph. p. 101. Procop. ibid.

De Sicile, Basilisque faisoit voile pour l'Afrique avec la flotte et le gros de l'expédition. Il aborda au promontoire de Mercure, situé à quatorze lieues à l'est de Carthage, où il jeta l'ancre. On rapporte que s'il n'eût point laissé échapper l'instant propice et qu'il eût marché droit à Carthage, il eût pris la ville d'emblée, rendu d'un seul coup de main toute l'Afrique à l'Empire, et mis fin à la domination des Vandales. Car dans la première consternation dont les Barbares étoient frappés, ils pensoient à peine à se défendre. Genséric vit tout le danger et ne perdit point de temps pour le prévenir. Il envoya à Basilisque

des parlementaires pour lui demander une trève
468. de cinq jours. Il lui fit passer une somme d'argent et acheta à haut prix un instant de délai dont il sut bien faire usage. Cependant il armoit à la hâte tout ce qu'il trouvoit sous sa main. Il embarquoit ses troupes sur de grands navires, et faisoit provision d'esquifs et de nacelles. Basilisque, durant ce temps, se tenoit tranquille en son camp sur la côte d'Afrique. Genséric contenoit dans le port sa petite expédition en attendant un vent favorable. Dès qu'il le vit arriver, il fit mettre à la voile de nuit. Les Vandales s'avancent, traînant amarrées à leurs vaisseaux les nacelles qu'ils tenoient toutes prêtes. Lorsqu'ils furent près de la flotte romaine, ils mirent le feu à ces brûlots et les poussèrent à la faveur du vent. Les navires des Romains, serrés les uns contre les autres, donnoient une prise facile aux brûlots. Les Vandales approchent avec courage de cette mer enflammée, ils lancent une grêle de traits, empêchent les Romains de secourir leur flotte, et achèvent d'y jeter le désordre et l'effroi. Des cris confus et lamentables renvoyés d'un navire à l'autre, se mêlent au pétillement des flammes et au bruit du vent. Les matelots se troublent par des ordres contraires, leurs manœuvres s'embarrassent. En même temps qu'ils s'efforcent de chasser les brûlots, ils écartent

avec de longs avirons leurs propres bâtimens à qui le feu se communique, et les repoussent au milieu de l'incendie. Le Vandale témoin de ce désastre redouble d'audace, fond sur les fuyards qui gagnent le rivage ou qui se précipitent à la mer; il les perce de flèches et les submerge. Ainsi périt presque tout cet armement qui avoit épuisé les trésors et les forces de l'Orient. Ce qui échappa de la flotte remit à la voile et retourna dans la Sicile. Héraclius voyant l'expédition manquée, revint sur ses pas. Marcellin qui étoit devenu suspect ou qui n'avoit pu taire la conduite infame des généraux, fut tué en Sicile par ceux même qu'il étoit venu secourir. La mort de ce chef habile, bien que rebelle, ne fut qu'un mal de plus pour l'Empire. Les Romains malheureux dans toutes leurs entreprises, renoncèrent dès-lors à recouvrer l'Afrique. 468.

Procop. ibid. Marc., Cass. chr.

Cependant la bonne intelligence du nouvel empereur et de son gendre ne tarda pas à se troubler. Le patrice vouloit régner sous le nom du prince, et celui-ci, placé par l'autorité légitime de l'empereur d'Orient et fort du vœu de toute l'Italie qui l'avoit appelé, paroissoit peu disposé à se soumettre à cette humiliante tutèle. Récimer excitoit des soulèvemens contre son beau-père qui, de son côté, se précautionnoit contre lui. Le patrice s'étoit retiré à Milan et Anthé- 469.

Tillemont.

469. mius se tenoit dans Rome. Tous deux fortifioient leur parti et se préparoient à décider la querelle par les armes. Les principaux citoyens et pour ainsi dire, les villes de l'Italie supérieure vinrent se jeter aux pieds de Récimer pour le supplier de leur épargner les horreurs d'une guerre civile. On employa la vertu et l'éloquence de saint Épiphane évêque de Pavie à ménager un traité entre le beau-père et le gendre. Anthémius écouta un si sage négociateur qui étoit venu dans les murs de Rome implorer la paix. Mais cette réconciliation dura peu. Bientôt une nouvelle rupture plus violente fut signalée par tous les maux qu'on avoit voulu prévenir et par la dissolution de l'Empire.

470. Jornand. 45, 47. Sid. Ep. VII, 1. Greg. Tur. II, 18.

Euric roi des Visigoths, prince non moins belliqueux et plus ambitieux que ses prédécesseurs, ne pouvoit rester spectateur oisif des troubles de l'Occident. Ces dissentions d'un empire déjà tout démembré, qui se déchiroit lui-même au dedans, ces fréquens changemens d'empereurs, lui donnèrent l'espoir d'exécuter le projet qu'il avoit conçu de reporter ses limites, d'un côté jusqu'au Rhône, de l'autre jusqu'à la Loire. La domination des Goths s'étoit déjà considérablement accrue dans les Gaules, en même temps qu'elle étoit près de s'étendre à toute l'Espagne. Maîtres des seconde et troisième Aquitaines dès

le temps de leur établissement, il ne leur restoit plus à conquérir que le Berry et l'Auvergne pour réunir sous leur joug les trois provinces aquitaniques. Euric aspiroit à cette conquête qui eût reculé ses États jusqu'à la frontière des Bourguignons, en achevant de séparer le siège de l'Empire du centre de la Gaule qui devint en effet le dernier asile de la liberté romaine. Genséric l'excitoit encore à prendre les armes. Le roi Vandale, à peine échappé d'un danger où sa monarchie et lui-même eussent péri sans la lâcheté ou la corruption du général romain, travailloit sans relâche à soulever les Barbares contre l'Empire. D'un côté il remuoit les Visigoths, de l'autre les Ostrogoths ou Goths orientaux, les derniers reçus dans les provinces romaines et qui occupoient la Pannonie. Il n'épargnoit à ce sujet ni les présens, ni les ambassades. Euric reprit les armes. Il paroît que Syagrius étoit assez embarrassé de faire tête aux Francs. Les Romains d'Aquitaine allèrent chercher des alliés jusque chez les Bretons nouvellement établis non loin de l'embouchure de la Loire. Riotham leur prince, remonta ce fleuve avec douze mille hommes de sa nation qu'il conduisit dans Bourges où il venoit joindre les milices du pays. De là il marcha à la rencontre d'Euric qui entroit lui-même dans la province avec une armée nombreuse. Ces en-

470.

nemis se rencontrèrent à Bourgdéols, bourg du
470. Berry, séparé de Châteauroux par la rivière d'Indre, avant que le prince Breton eût pu faire sa jonction avec les troupes romaines. Le combat fut sanglant et acharné; mais enfin Riotham trop foible et privé de ses alliés par la célérité du prince Goth, fut vaincu, laissa la plus grande partie de sa troupe sur le champ de bataille et s'enfuit avec le reste sur le territoire des Bourguignons alors amis des Romains, qui avoient eux-mêmes étendu leurs frontières à peu de distance du Berry dans le pays où leur nom s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Cette victoire qui accrut la puissance des Goths dans l'Aquitaine, ne les rendit point encore entièrement maîtres de ces provinces.

Mais tous ces mouvemens ouvroient aux armes françoises le centre des Gaules. Childéric quitte les bords de la Somme, et traverse un vaste pays compris entre ce fleuve et la Loire. Il arrive sous les murs d'Orléans, bat Adovaore duc des Saxons établis sur la côte de l'Armorique, qui étoient venus aussi offrir leurs services aux Romains. Il le poursuit jusque dans Angers. Il entre dans cette ville où il fait périr le comte Paul allié d'Adovacre. Cet officier commandoit apparemment quelques cohortes romaines réunies aux auxiliaires Saxons; des bords de la Loire, il soute-

noit la guerre contre les Goths. Childéric, après avoir défait ces confédérés, fait alliance lui-même avec la colonie saxonne et se joint à elle pour presser les Romains. Ces succès, sans procurer encore aux Francs des établissemens bien solides, étendoient leur réputation et la gloire de leurs armes. Cette nation, à mesure qu'elle faisoit du progrès dans les Gaules, abandonnoit ses quartiers de l'autre côté du Rhin, et paroissoit déjà destinée à succéder à la puissance des Goths. Mais ces expéditions trop obscures dans l'histoire, ne mériteroient par elles-mêmes aucun intérêt, quand même l'annaliste nous en eût conservé un récit plus fidèle. Il suffit seulement de remarquer qu'elles resserroient de jour en jour et insensiblement dans les Gaules la puissance romaine, dont le siège subsistoit alors principalement à Soissons où commandoit Syagrius.

470.

Dans cette guerre, les Bourguignons protégèrent l'Auvergne contre les Goths. A mesure qu'ils s'étoient rapprochés de ces peuples, ils étoient devenus leurs rivaux, et en même temps les alliés de l'Empire dont les dignités, telles que celles de patrice ou de maître de la milice, étoient décernées aux princes Bourguignons. Car suivant les conditions primitives de l'établissement des Barbares, la possession qu'ils prenoient des quartiers qui leur étoient cédés, ne leur don-

Sid. III, 4; V, 6. Greg. Tur. II, 28. Tillemont. Le Gouz, hist. des premiers rois de Bourg. Mille, hist. de Bourg.

470. noit point d'autorité sur les sujets de l'empereur. Rois de leur propre nation, ils ne commandoient aux Romains qu'en vertu des dignités que l'Empire leur conféroit, jusqu'à ce que le démembrement successif de chaque portion de l'Empire leur livrât cette même autorité sur les sujets romains qui habitoient près d'eux. Gondicaire roi des Bourguignons et fondateur de cette monarchie, étoit mort vers l'an 467, après un règne d'environ cinquante-trois ans depuis son entrée dans les Gaules. Il avoit laissé quatre fils, Gondebaud, Godégisèle, Chilpéric et Godomar. Ces princes partagèrent entr'eux ses États suivant une loi assez ordinaire aux peuples germaniques. On prétend que Gondebaud régna dans le Lyonnois, dans le pays des Éduens et des Lingons; Godégisèle dans une partie de la Séquanoise jusqu'au Rhin. Chilpéric eut les environs de Genève, la Savoie et la portion de la Provence que l'on nomme le Comtat; Godomar, le Dauphiné. Tels furent, à ce qu'on croit, les lots de ces princes et l'état du royaume de Bourgogne à cette époque du déclin de l'Empire sous Anthémius et après la mort de Gondicaire. Mais à la suite de ce partage, les jalousies ordinaires entre les frères ne tardèrent pas à se glisser parmi les rois Bourguignons et donnèrent lieu à une guerre furieuse. Gondebaud, l'aîné, en eut tout

Sid. VI, 6.

l'avantage. Il assiégea dans Vienne ses deux frères, Chilpéric et Godomar, les y prit et les fit périr. Chilpéric eut la tête tranchée, sa femme fut jetée dans le Rhône avec une pierre au cou. Il ne resta que deux filles de ce malheureux prince. Sédeleube l'aînée fut contrainte à prendre le voile. La plus jeune nommée Clotilde fut envoyée à Genève pour y être élevée. Après cette exécution cruelle dont nous ne verrons que trop d'exemples dans la suite des monarchies fondées par les peuples Barbares, Gondebaud et Godégisèle son allié partagèrent les États de leurs deux frères. 470.

Malgré la paix que les supplications de toute l'Italie avoient procurée entre Anthémius et Récimer, la mésintelligence de ces deux personnages n'avoit point cessé. Celui-ci étoit devenu plus défiant par l'exemple récent d'Aspar qui avoit voulu également gouverner son maître en Orient, et à qui l'empereur Léon, jadis sa créature, venoit d'ôter la vie. Il résolut de prévenir son beau-père : il l'avoit déjà trop offensé pour croire qu'Anthémius eût pardonné. Récimer tenoit toujours sa Cour à Milan. Il marcha sur Rome où l'empereur se trouvoit alors avec peu de troupes, mit le siège devant cette capitale et campa près du pont Milvius. Le peuple de Rome se partage entre son empereur et le patrice à qui

472. Marc. Cassiod. Evag. II, 16. Jornand. 45. Theoph. p. 101. Chron. Pasch. p. 321. Tillemont.

ses fourberies avoient donné dès long-temps de
472. nombreux amis. Il paroît toutefois que le siège fut assez long. Les partisans d'Anthémius réduits aux extrémités, consumèrent les cuirs et les nourritures les plus abjectes. Bilimer, capitaine Barbare, qui commandoit un corps de milices à la solde de l'Empire dans les Gaules, eut le temps de venir jusque sous les murs de Rome dans le dessein de délivrer l'empereur. Mais il fut défait et tué près du pont d'Adrien. Cette victoire ouvrit à Récimer les portes de Rome. Il y entra, fit périr son beau-père, livra la ville à ses soldats et la saccagea cruellement, à l'exception de deux quartiers où ses troupes étoient logées. Rome, après Alaric et Genséric, fut pillée une troisième fois par ses propres milices composées de Barbares et commandées par un chef de même origine. Cette catastrophe eut lieu vers le mois de juillet de l'an 472.

Durant le siège, le sénateur Olybrius, de l'illustre famille des Anicius, avoit été envoyé de Constantinople en Italie par Léon, apparemment pour chercher à concilier les partis. Olybrius avoit fui autrefois de Rome à Constantinople à l'approche des Vandales et de Genséric. Mais soit qu'Olybrius, gendre de Valentinien III, prétendît à l'Empire auquel Genséric avoit voulu l'élever, soit qu'il servît encore de jouet à Réci-

mer, le patrice et sa faction le reconnurent Auguste. Il sembla que le hasard leur eût donné ce nouvel empereur, ou qu'ils n'en trouvassent point d'autre sous leur main pour représenter une ombre de majesté impériale. On ignore même si les factieux le proclamèrent avant la mort d'Anthémius ou après le sac de Rome. Mais Récimer ne jouit pas long-temps du fruit de tant de crimes. Il mourut quarante jours après l'empereur Anthémius d'une maladie douloureuse, après avoir créé et détruit tour-à-tour quatre empereurs. Il termina sa vie par une guerre civile qui ruina Rome et dispersa les restes de l'Empire. 472.

Olybrius, empereur dont nous ne connoissons que le nom, en commençant à régner, n'eut plus à craindre ce terrible patrice accoutumé à sacrifier ses maîtres à ses caprices. Mais l'Empire sans troupes, sans nerf, sans provinces, n'étoit plus qu'un vain nom; il lui falloit un protecteur étranger, et toute sa force avoit passé dans le camp des Barbares. Olybrius jeta les yeux sur Gondebaud roi des Bourguignons, qui tenoit le siège de ses États à Lyon. Ce prince fils d'une sœur de Récimer, étoit alors le plus accrédité parmi les chefs des Barbares alliés. Olybrius l'éleva au rang de patrice. C'est là tout ce que nous savons de cet empereur. A peine avoit-il commencé de régner, qu'il mourut de mort natu-

472. relle le 23 d'octobre de la même année, trois mois après Anthémius. Son règne dura sept mois, suivant quelques-uns; d'où l'on peut inférer qu'il avoit été salué par sa faction pendant le siège de Rome et quelque temps avant la fin funeste d'Anthémius. Désormais les Barbares seuls dominent en Occident. Dès long-temps le patrice Récimer eût pu détruire cet empire, le livrer aux autres Barbares ou l'usurper lui-même. Les forces de l'Italie se réduisoient à quelques mercenaires sous des chefs de leurs nations; et le siège de l'Occident étoit en leurs mains comme l'Empire même. Mais l'idée de cette grandeur si long-temps révérée leur imposa encore. Après avoir renversé le colosse il sembla qu'ils lui prêtassent un reste de puissance, lorsque déjà non-seulement l'Empire ne pouvoit plus rien, mais n'existoit plus que par le simulacre qu'ils y plaçoient de leurs mains.

473. Marc. Mar. Cassiod. Theoph. p. 102. Tillemont.

L'Italie, après la mort d'Olybrius, fut quelques mois sans empereur, soit que la chute rapide de six princes qui s'étoient succédé de si près effrayât l'ambition, soit que le sénat de Rome consultât sur le choix d'un prince l'empereur Léon qui, dans l'interrègne, étoit toujours considéré comme le protecteur commun de l'Empire. Car l'histoire nous laisse ignorer ce qui se passoit alors dans l'Italie qui avec quel-

ques provinces des Gaules et de l'Espagne formoit tout l'empire d'Occident. Mais dans les entrefaites, Glycérius, personnage jusque-là inconnu et que l'on dit comte des Domestiques, se fit proclamer à Ravenne le 5 de mars de l'an 473, à l'instigation de Gondebaud, sans attendre l'agrément de Léon. Il paroît qu'il fut élu par les Barbares confédérés qui formoient la milice de l'Italie. Un roi Bourguignon, sous le titre de patrice, fit l'office de Récimer en créant un empereur par les suffrages de cette soldatesque. On dit du reste que cet empereur si obscur et dont le règne fut si court, n'étoit point un homme méprisable. 473.

Les Ostrogoths fixés dans la Pannonie depuis la défaite et la dispersion des fils d'Attila, recommencèrent cette année à remuer, par ennui du repos, et parce qu'ils voyoient leurs forces accrues dans ces nouvelles demeures. Les deux frères, Théodemir et Vidémir commandoient alors à la nation : Valamir leur aîné avoit péri dans une expédition contre des Barbares voisins. Les Ostrogoths, depuis qu'ils avoient reçu des quartiers dans la Pannonie, avoient vécu en paix avec les Romains. Cette bonne intelligence n'avoit été troublée que par une incursion violente qu'ils avoient faite en Illyrie vers l'an 461. Mais sur les plaintes de l'empereur Léon, la paix avoit

Jorn. 52-56.

Id. c. 52. Tillemont.

473. été bientôt rétablie. L'empereur, pour les apaiser, leur avoit accordé un surcroît de tribut ou de pension, et Valamir lui avoit livré en otage le jeune Théodoric fils de son frère Théodemir, qui étoit alors dans la huitième année de son âge. Cet enfant, depuis si célèbre, fut instruit à Constantinople, au centre de l'Empire et de la police humaine, par les soins de Léon. Dans cette ville où, malgré leur décadence, les arts de l'esprit étoient encore plus en honneur que dans le reste du monde, il cultiva ce beau génie et ces hautes inclinations qui en firent un des plus grands hommes de ce siècle et l'un des plus magnanimes princes qui aient jamais porté le sceptre. Mais dix ans après, Léon voulant s'attacher de plus en plus les Goths et leurs rois, avoit renvoyé Théodoric à son père Théodemir. Ce jeune prince avoit trouvé sa nation réunie sous les deux frères, nombreuse et florissante. Son retour la remplit d'une nouvelle ardeur. Avec un parti de Goths qui vinrent d'eux-mêmes s'offrir à lui, il passa le Danube, vainquit les Sarmates. Il reprit sur eux l'importante place de Singidon dont ils s'étoient emparés dans une course qu'ils avoient faite sur la rive droite du fleuve : mais au lieu de la rendre aux Romains, il la garda comme sa conquête. Telles étoient les affaires des Ostrogoths, lorsque deux ans après,

en l'année 473, sous le règne de Glycérius en Occident et dans l'avant-dernière de Léon en Orient, ces peuples las du repos où les astreignoit la foi des traités, reprirent les armes. Mais comme ils étoient plutôt poussés par une humeur inquiète et vagabonde ou par le besoin de se faire des établissemens que par un dessein régulier de conquêtes, ils résolurent d'attaquer à-la-fois l'Orient et l'Occident. Vidémir à qui l'Occident étoit échu, marcha sur l'Italie. A peine entré dans cette province, il y mourut. Son fils qui portoit le même nom que lui, prit le commandement de l'armée. Glycérius s'empressa de détourner la marche de ces Barbares à force d'or. Cette colonie, si l'on en croit l'historien Goth, fut transportée d'Italie dans les Gaules, qui étoient alors comme un champ de bataille où se pressoient une foule d'aventuriers. Elle se confondit avec la nation des Visigoths et partagea avec Euric la gloire de ses conquêtes dans la Gaule et dans l'Espagne. 473.

Théodemir avec la partie la plus considérable des forces de la nation, passa la Save, accompagné de son fils Théodoric. Il enleva Naïsse, prit Ulpiane dont il reçut les habitans à composition. Il força des défilés qui passoient pour inexpugnables, pénétra dans la Thessalie, enleva Héraclée et Larisse qu'il livra au pillage et vint cam-

473. per sous les murs de Thessalonique. Théodoric fit admirer sa valeur dans cette campagne. L'empereur Léon craignant que les Goths n'emportassent encore Thessalonique, se hâta de les désarmer par de nouvelles propositions de paix et par des présens. Il fit avec eux un traité par lequel on leur céda plusieurs villes ou leurs territoires, à l'extrémité orientale de l'Illyrie. Ils se rapprochèrent ainsi de la Thrace, première station des Goths. Ces peuples, après tant de migrations, placés entre l'Orient et l'Italie, pouvoient à leur gré menacer les deux membres de l'Empire. Théodemir ne survécut pas long-temps à cette expédition. Il mourut environ deux ans après et laissa le sceptre à son fils Théodoric qui réunit ainsi sous ses lois toute la nation des Ostrogoths.

474. Jornand. 45. Marc. Cassiod. Theoph. p. 102. Evagr. II, 16. Tillemont.

Un nouveau prince monta sur le trône d'Occident. Léon avoit vu avec dépit l'élection d'Olybrius et de Glycérius faite par deux chefs Barbares, au mépris de ses droits. Il envoya en Italie Julius Népos, neveu par sa mère de ce Marcellin qui avoit gouverné en maître la Dalmatie, lui donnant pour épouse la nièce de l'impératrice Vérine. A son approche, Glycérius fuit vers Rome. Népos entre dans Ravenne où il est proclamé Auguste par Domitien, officier de Léon, qui l'accompagnoit avec quelques troupes. Népos suit à

Rome son rival, il l'atteint à Porto, à l'embouchure du Tibre. Il lui fait déposer la pourpre, couper les cheveux. On l'obligea de se faire clerc, et sans autre violence, on l'ordonna évêque de Salone en Dalmatie. Népos fut proclamé de nouveau à Rome par le Sénat, le 24 de Juin de l'an 474. Il paroît que le roi Gondebaud, moins puissant que Récimer, ne put protéger contre cette révolution le prince qu'il avoit créé. Le plus léger effort suffisoit alors pour renverser un empereur d'Occident, mais sans changer l'état de l'Italie. 474.

Léon ne régnoit déjà plus lorsque son protégé étoit reconnu dans Rome. Il finit son règne au mois de janvier de la même année. Ce prince par son habileté et sa prudence, avoit maintenu la paix dans l'État et dans l'Église. Avant de mourir, il avoit associé à l'empire son petit-fils de même nom que lui, âgé de quatre à cinq ans, fils de sa fille Ariadne et de Zénon Isaurien. Mais Zénon ayant gagné les suffrages du sénat de Constantinople, parut en public avec le jeune Léon qui étoit placé sur un trône dans l'hippodrome à la vue du peuple, et reçut le diadème des mains de son fils. Cet enfant le lui posa lui-même sur la tête. Après cette ridicule inauguration, Zénon fut déclaré empereur et collègue de son fils. Il régna bientôt seul. Le jeune Léon

Theoph. p. 102. Marc. Procop. B. Vand. 1, 7. Zonar. XIV, 1. Tillemont.

474. ne survécut à son aïeul que pour transmettre l'autorité à son père sur qui même cette mort imprima de fâcheux soupçons. Du reste les vices de Zénon déshonorèrent la majesté impériale.

Jornand. 45. Sid. ep. Durant les dernières convulsions de l'Italie, Euric roi des Visigoths acheva d'envahir le pays situé entre la Loire, le Rhône et l'Océan. Il paroît qu'il s'étoit emparé déjà du Berry. L'Auvergne seule dans les trois Aquitaines, reconnoissoit encore les lieutenans romains. Ses habitans toujours affectionnés à l'Empire et à l'Église, n'avoient cessé de lutter contre l'attaque des Goths et de servir de rempart au peu de terres romaines qui restoient encore dans les Gaules. Tous étoient devenus soldats pour la défense de leur liberté, sous la conduite d'Ecdicius, personnage d'illustre naissance dans l'Auvergne, revêtu du titre de maître de la milice, et gendre de l'empereur Avitus. Ils fatiguèrent à diverses reprises l'armée des Goths, soutinrent deux sièges meurtriers dans Clermont avec une valeur désespérée, aimant mieux endurer le fer, le feu, la faim, la contagion, que de renoncer au nom romain ou à la foi de leurs pères. Ecdicius eut recours aussi à la protection des rois Bourguignons ennemis des Goths et alliés de l'Empire. Ces princes envoyèrent des troupes de leur nation au secours de l'Auvergne. Des corps

de Bourguignons avec les milices gauloises disputèrent les derniers débris de l'empire romain. 474.
Enfin il fallut céder. Saint Epiphane de Pavie vint de la part de l'empereur Népos traiter avec 475.
Euric. On abandonna l'Auvergne pour obtenir la paix. Les peuples de cette province subirent avec douleur la loi d'un prince Barbare et arien qui exerça de grandes rigueurs contre les catholiques, ferma les temples, défendit d'ordonner des évêques. Déjà Euric avoit excité une persécution semblable dans le reste de l'Aquitaine. Greg. Tur. II, 25.
Les Visigoths devenus maîtres des trois provinces aquitaniques, les Bourguignons occupant de leur côté les rives de la Saône et du Rhône, il ne resta plus à l'Empire dans les Gaules que la partie de la seconde Narbonnoise située au-dessous de la Durance et que nous appelons aujourd'hui la Provence. Le centre du pays où commandoit Syagrius fils du comte Égidius, qui tenoit le siège de son gouvernement à Soissons, se trouva fermé de toutes parts et entièrement détaché de l'Empire. S'il existoit encore d'autres terres entre la Loire, la Seine et la Somme où les Barbares n'eussent pas pénétré, ces provinces abandonnées, sans chef, sans point d'appui, privées de toute relation avec le pays romain, se virent comme égarées au milieu des Barbares, prêtes à servir de proie ou

475. à se livrer d'elles-mêmes au premier qui viendroit en réclamer la domination.

Jornand. 45. Cependant l'empereur Népos ne pouvant croire que ce pays fût entièrement perdu pour l'Empire, y envoya Oreste pour en prendre le gouvernement à la place d'Ecdicius qu'il avoit rappelé. Oreste né dans la Pannonie, étoit devenu secrétaire d'Attila depuis que cette province étoit tombée au pouvoir des Huns. Il avoit rempli plusieurs ambassades du prince Hun à Constantinople. Rentré au service de l'Empire, son habileté ou son intrigue l'élevèrent au rang de patrice, et Népos enfin lui donna le commandement des Gaules avec quelques troupes qu'il devoit conduire de-là les Alpes.

Jornand. 45. Anonym. Val. Tillemont. C'étoit le dernier opprobre de l'Empire que le plus vil ambitieux osât et pût lui donner un maître. Dès que cet homme se vit à la tête des milices, il songea à les tourner contre celui qui lui en avoit remis la conduite. De Rome, au lieu de se diriger vers les Alpes, Oreste marcha sur Ravenne avec ses soldats qu'il avoit gagnés. Népos tremblant, sans attendre même son arrivée, s'embarqua et fit voile vers Salone où Glycérius qu'il avoit déposé, occupoit la chaire épiscopale. On croit qu'il fut chassé le 28 d'août de l'an 475. Son règne avoit été d'environ seize mois. Il conserva quelques années encore le nom

d'Auguste dans la Dalmatie que son oncle Marcellin avoit gouvernée avec pleine autorité, et où lui-même avoit pris naissance. Oreste maître de l'Italie par sa retraite, proclama empereur à Ravenne le 29 d'octobre, son propre fils Romulus Augustus, à peine sorti de l'adolescence, et que nous connoissons sous le nom d'Augustule. 475.

476. Jornand. 46. Anonym. Val. Procop. B. Goth. 1, 1. Cassiod. chr. Tillemont.

Mais les forces de l'Italie n'étoient plus qu'un ramas de Barbares, Alains, Goths, Hérules et de toute nation, que l'Empire avoit pris à sa solde. Cette milice qui venoit d'élever le fils d'Oreste à la place de l'empereur légitime, demanda le salaire de ses services. Ils n'exigeoient pas moins que le partage des terres de l'Italie. Oreste ayant refusé de les payer d'un si haut prix, ils se soulevèrent.

Parmi cette soldatesque, étoit un Barbare dont on ignore l'origine, Odoacre, né, à ce que l'on croit, vers le Danube et le Norique, de basse extraction, mais d'un génie élevé, plein d'audace et de cœur. Il étoit venu fort jeune en Italie, dans le plus grand dénuement, pour gagner la solde de la milice romaine, et servoit alors dans les gardes de l'empereur Augustule. Ce Barbare s'offrit aux révoltés, promettant que s'ils le plaçoient à leur tête, il les feroit bientôt jouir de ce qu'ils souhaitoient. Ils le reconnurent pour chef. Oreste, voyant éclater la révolte,

476. se réfugia dans Pavie où Odoacre vint l'assiéger. Odoacre se rendit maître de la place, en abandonna le pillage à ses soldats. Les Barbares y mirent le feu et l'on fit prisonniers les habitans. Oreste tombé dans les mains de son ennemi, fut conduit à Plaisance où on le mit à mort le 28 d'août, le même jour auquel il avoit chassé Népos, un an auparavant.

Odoacre marcha ensuite sur Ravenne. Il entra dans la ville en vainqueur. Il y trouva le jeune Augustule. Mais ayant pitié de son âge et de sa beauté, il se contenta de le dépouiller de la pourpre et de le reléguer dans la Campanie pour y mener une vie privée avec ses parens. Il lui assigna même un revenu annuel de six mille livres d'or. Il partagea ensuite, si l'on en croit Procope, le tiers des terres de l'Italie à ses compagnons d'armes. Il prit le titre de roi, mais non la pourpre ni les ornemens impériaux, et mit fin ainsi à l'empire d'Occident, 507 ans après la bataille d'Actium qui avoit établi la monarchie d'Auguste, et l'an 1229e. de la fondation de Rome.

Tillemont.

477. Cependant les Visigoths profitèrent de la révolution survenue en Italie et de l'usurpation d'Odoacre pour s'étendre encore dans les Gaules. Euric, leur roi, s'empara d'Arles et de Marseille, et même, suivant Procope, de toute cette

Jornand. de reb. Get. 47. Isid. chr. Procop. B. Goth. c. 12. Murat. ann. d'Ital.

partie de la Narbonnoise et de la Viennoise qui s'étend du Rhône et de la Durance aux Alpes, et qui formoit alors la dernière province qui restât à l'Empire delà les monts. Odoacre consentit à ce qu'ils s'en rendissent maîtres, n'ayant lui-même d'autre but que d'asseoir sa domination en Italie, et ne croyant pas apparemment acheter trop cher l'amitié de ce peuple, au prix d'une telle concession. Cette même année (477) termina la vie de Genséric, roi des Vandales. Ce terrible ennemi du nom romain, qui durant un règne de cinquante ans, avoit été le fléau de l'Empire, qui par sa politique et ses intrigues étoit le lien des états Barbares ligués contre Rome, laissa le sceptre à son fils Hunnéric, après avoir vu consommer la ruine de l'Occident qu'il avoit poursuivie avec tant d'ardeur et de persévérance. Hunnéric jouit en paix de la fortune de son père, et sans suivre ses projets de conquête ou ses pirateries, se contenta de l'imiter dans ses persécutions contre les catholiques.

477.

Procop. B. Vand. I, 7. Murat.

Mais Odoacre, devenu maître de l'Italie, se montroit digne d'occuper le trône des Césars. Arien de religion, il ne molesta en rien les catholiques ni leurs ministres. Il acquit de Genséric, moyennant un tribut annuel, la plus grande partie de la Sicile que celui-ci avoit envahie, et rejoignit ainsi cette île à l'Italie dont les Van-

dales l'avoient détachée. Quoiqu'il eût pris le
477. nom de roi, il craignit de porter atteinte aux droits de l'empire d'Orient. Il seroit même difficile de décider précisément à quel titre il posséda l'Italie. Quelques-uns ont cru qu'il ne cessa de reconnoître la suprématie de Zénon, par un reste de respect pour l'Empire dont les Barbares ne pouvoient se dépouiller. Il sollicita même de ce prince, par le ministère du sénat de Rome, les marques du patriciat, dignité que les rois Barbares s'honoroient de porter, pour donner ainsi à son gouvernement un caractère de stabilité en le faisant autoriser de l'empereur d'Orient. Mais Zénon répondit qu'il devoit obtenir ce titre de Julius Népos, son empereur légitime, qui étoit retiré en Dalmatie. Odoacre conserva quatorze ans le sceptre de l'Italie.

Marc. chr. Jornand. Anonym. Val. Après l'établissement de tant de peuples qui s'étendoient dans tout l'Occident, la nation des Ostrogoths, avec celle des Francs, paroissoit presque la seule de toutes celles qui avoient pris pied dans les provinces romaines, dont le sort ne fût pas encore fixé. Elle s'agitoit dans ses
478-487. quartiers, tantôt alliée, tantôt ennemie de l'Empire. Elle prenoit tout-à-coup les armes sans réflexion et comme par instinct, pour arracher des dépouilles, et se répandoit jusqu'aux portes de Constantinople. Théodoric, roi des Ostro-

goths, fit la paix et la rompit tour-à-tour. Il prêta ses armes à l'Empire et en ravagea les provinces. Zénon ne pouvant espérer de tenir dans la soumission des tribus belliqueuses, commandées par un prince héroïque et qui développoit déjà de plus grandes qualités qu'aucun des chefs Barbares que l'on avoit vus jusqu'alors, voulut se l'attacher par les bienfaits. On rapporte qu'il adopta Théodoric pour son fils d'armes, espèce de cérémonie militaire nouvellement introduite, comme l'on croit, par les nations germaniques, mais qui ne conféroit aucun droit à ce fils adoptif. Il l'éleva au consulat ordinaire, lui décerna les honneurs du triomphe, et lui fit ériger une statue équestre devant le palais impérial. Mais les faveurs dont l'avoit comblé la magnificence impériale, n'empêchèrent pas le prince Goth de faire des incursions dans la Thrace, la Macédoine et la Thessalie, de s'avancer les armes à la main jusqu'à Mélantiade à peu de distance des murs de Constantinople, et de reculer encore ses quartiers dans la Dacie et la Mésie inférieure. 478-487.

Théodoric nourrissoit de plus vastes projets. Il aspiroit au titre de fondateur d'une nouvelle monarchie. Jaloux de la gloire d'Odoacre qui possédoit en paix l'Italie où il faisoit admirer la sagesse de son gouvernement, il se sentoit né 488. Jornand. Procop. B. Goth. I, 1.

488. pour une réputation plus grande encore. D'un autre côté, ses Goths, qu'une paix, quoique mal observée, avoit réduits à l'indigence, dégoûtés du séjour de la Mésie et de l'Illyrie, contrées tant de fois ravagées par tous les Barbares, et impatiens du repos, le sollicitoient de leur procurer de meilleurs établissemens où ils pussent vivre dans l'abondance, comme en avoient obtenu la plupart des peuples qui les avoient précédés. Zénon lui-même ne fut point fâché de détourner vers l'Occident ce torrent qui déjà plusieurs fois s'étoit débordé sur les provinces d'Orient. Il engagea, dit-on, Théodoric à porter ses armes en Italie où Odoacre avoit levé l'étendard de la révolte contre son maître : cette province paroissoit perdue pour l'Empire, et livrée à la merci des Barbares qui l'entouroient de tous côtés. Mais le génie de Théodoric étoit assez grand sans doute pour lui faire concevoir le projet d'une telle conquête. En effet, à la politique de Gensério et à la valeur entreprenante d'un chef d'aventuriers, Théodoric élevé dans la capitale de l'Orient, joignoit une étendue de vues, une générosité naturelle et une grandeur d'ame qui ne se démentit que rarement en faveur de son ambition, et qui fait juger que sans la barbarie de son origine, les vertus morales de ce prince eussent égalé la hauteur de son génie.

Ce fut donc Théodoric, si l'on en croit l'historien Goth, qui s'adressa lui-même à l'empereur Zénon, et le pria de permettre qu'il dirigeât ses armes sur l'Italie pour la délivrer du joug d'un tyran mercenaire. Il lui fit entendre que, s'il parvenoit à détruire cette domination et à fixer ses peuples dans cette terre, il la posséderoit comme un don de l'Empire, ainsi qu'avoient fait les autres chefs établis dans les provinces romaines; que si la fortune étoit contraire aux Goths, l'empereur seroit déchargé des pensions qu'il leur payoit. Il ajouta qu'un prince qui étoit l'allié de l'Empire, revêtu de ses dignités, et fils adoptif de l'empereur, étoit sans doute plus digne de gouverner l'Italie où l'empereur lui-même l'enverroit venger la majesté romaine, que ne pouvoit l'être un usurpateur qui l'avoit outragée, qui ne s'étoit élevé que par la trahison, le parjure, et par la ruine de ses maîtres. Zénon voyoit alors toutes les forces de cette nation réunies sous les enseignes victorieuses de Théodoric. Elles menaçoient de porter un second coup fatal à l'empire d'Orient, si elles restoient comme suspendues vers la Thrace. Il céda ainsi à la demande de Théodoric. Il le laissa s'embarquer dans une entreprise périlleuse et de longue haleine qui du moins, quel qu'en fût le résultat, éloignoit des provinces d'Orient le danger auquel elles ne ces-

488.
Jornand. de reb. Get. c. 57.

488. seroient d'être exposées, tant que les Goths vivroient dans son voisinage. Il fit au prince Goth de riches présens, lui donna congé en lui souhaitant une heureuse fortune et lui recommandant le sénat et le peuple romain.

Idem. La nouvelle de cette résolution causa dans toute la nation des Goths une joie et une agitation universelles. Tous s'apprêtent à quitter les demeures de l'Illyrie déjà foulées par tant de peuples, et tournent leurs vœux vers cette terre célèbre que les destinées leur montroient comme aux plus favorisés de tous les Barbares. Dans ce démembrement de tout l'Occident qu'ils alloient consommer, ils recueilloient le dernier et le plus bel héritage de l'empire romain. Un avenir immense et nouveau s'ouvroit à leurs espérances. On ne sait pas précisément de quel point ils partirent, ni quel étoit le siège de leurs habitations dans les vastes provinces Illyriennes. Mais probablement toutes les peuplades de Goths cantonnées ou dispersées dans tout cet espace qui s'étend de la Pannonie jusqu'à la Thrace, se mettoient en mouvement sous les auspices de Théodoric, pour gagner les nouvelles demeures promises à leur nation. Les vieillards, les femmes, les enfans, se disposent à accompagner les guerriers. Ils montent sur des chars avec le ba-

gage et quelques vivres pour la route. Cette colonie d'une nation entière se mit en marche dans l'automne de l'an 488, sans être retenue par l'approche de la mauvaise saison ni par les fatigues de toute espèce, tant étoit grande leur impatience d'occuper cette terre! Car ils devoient trouver plus d'un obstacle, livrer plus d'un combat à divers peuples Barbares qui avoient pris également des quartiers vers l'Illyrie, et qui se préparoient à contrarier et arrêter leur marche. 488.

Les Gépides et les Bulgares poussés par leurs propres craintes ou par les suggestions d'Odoacre, s'étoient postés sur la route de Théodoric. Odoacre, instruit de la marche du prince Goth, soulevoit contre lui les peuples des deux rives du Danube. Les Gépides, accourus apparemment de l'ancienne Dacie, ou dont les colonies avoient passé déjà le Danube, s'étoient retranchés derrière le fleuve Ulca. Théodoric dont les troupes étoient épuisées par le manque de subsistances, fut obligé de lutter avec désavantage dans le lit même du fleuve. Il terrassa tour-à-tour ces deux ennemis qui lui disputoient les passages, et s'ouvrit un chemin avec l'épée. Ce fut à travers les différens obstacles que lui opposèrent la disette, la mauvaise saison, les armes des Barbares limi- 489.

489. trophes ou déjà cantonnés dans l'Illyrie, qu'il arriva sur la frontière d'Italie au printemps de l'an 489.

Odoacre ne s'endormoit pas dans le péril. A la nouvelle de l'approche de Théodoric, il se porta sur le fleuve Lisonzo qui coule entre Aquilée et les Alpes Juliennes, et s'y retrancha. Théodoric s'y arrêta quelques jours pour donner du repos à ses troupes fatiguées d'une si longue marche, et réparer sa cavalerie dans des pâturages nouveaux. Après qu'ils furent restés quelque temps en présence, le prince Goth força subitement le passage du fleuve à la tête de son armée, il attaqua celle d'Odoacre, la battit dans une action très sanglante et très disputée, et la mit en pleine déroute. Théodoric descendit dans les plaines d'Italie, tandis qu'Odoacre se retiroit sur Vérone. Aquilée détruite ne put l'arrêter, et les places voisines portoient encore l'empreinte des ravages d'Attila. Il remporta une nouvelle victoire sur l'Adige. Odoacre fuit vers Rome dont il trouve les portes fermées; et delà, marche sur Ravenne où il s'occupe à préparer de nouvelles forces. Cependant Théodoric traversoit l'Italie en vainqueur. Il se dirigeoit sur Milan où il recevoit les soumissions des peuples; il attiroit à son parti des troupes de Barbares qui avoient suivi les enseignes d'Odoacre. La guerre continua

vivement cette année et la suivante. Odoacre, plein de courage dans ses revers, rassembloit ses partisans et toutes ses ressources, tandis que Théodoric s'adressoit de son côté à Alaric, roi des Visigoths, fils et successeur d'Euric, et tiroit ainsi de nouveaux secours des Gaules. Il se donna un troisième combat sur l'Adda. Odoacre y trouva encore la fortune contraire. Il retourna précipitamment à Ravenne, et s'y renferma avec les débris de l'armée vaincue. Théodoric se vit maître de toute l'Italie; les Goths triomphèrent par-tout des vieilles bandes de Récimer et d'Odoacre, qui avoient fait durant tant d'années le destin de l'Italie, et qui défendoient avec fureur leurs riches établissemens. Il vint mettre le siège devant Ravenne dont la conquête devoit couronner son entreprise. L'Italie heureuse du gouvernement d'Odoacre, et qui avoit goûté sous ce chef étranger un repos et une tranquillité qu'elle n'avoit point connus sous ses derniers empereurs, se voyoit de nouveau déchirée par deux armées Barbares et exposée comme une proie au vainqueur. Elle attendoit en tremblant le résultat d'une querelle qui alloit lui donner de nouveaux maîtres. Pour comble de maux, le patrice Gondebaud, roi des Bourguignons, appelé par un des partis, passa les monts, entra dans l'Italie, pilla la Ligurie ou Transpadane et l'Émilie, et 490.

490. se retira chargé de butin, traînant après lui une foule immense de captifs.

490-493. Le siège de Ravenne dura environ trois ans. Les assiégés firent une résistance obstinée; ils souffrirent les extrémités les plus cruelles, et soulagèrent leur faim avec les plus vils alimens. Mais comme la forte assiette de cette place défendue de tous côtés par les eaux des fleuves et des marais, ne permettoit pas à Théodoric de la forcer, on fut obligé d'en venir à un accord. L'évêque de Ravenne en fut le médiateur. Il sortit de la ville avec son clergé, précédé de la Croix, pour implorer la clémence du vainqueur.

493. La ville fut rendue au roi des Goths, le 5 de mars de l'an 493. On ignore à quelles conditions Odoacre remit sa fortune et sa personne à Théodoric. Quelques-uns disent qu'il fut convenu que les deux princes régneroient en commun. En effet, Théodoric fit d'abord à son ennemi un accueil favorable. Il logea avec lui dans le même palais. Mais peu après, l'ayant invité à un festin, il le fit poignarder avec sa famille et toute sa suite, sous prétexte d'une conspiration tramée contre sa personne. Les Barbares mercenaires, traîtres à l'Empire, furent massacrés le même jour en différens quartiers de l'Italie. Par ce crime commis contre la foi des sermens, il montra que la royauté ne peut être partagée;

ou plutôt Théodoric voulut se défaire d'un seul coup d'un rival qui avoit gouverné quatorze ans cette contrée avec magnanimité, et dont le nom pouvoit encore relever le parti. Ce nom rappeloit aux Italiens la paix dont ils avoient joui sous son règne, et aux mercenaires qu'il avoit commandés, la gloire d'un chef digne de sa haute fortune, qui le premier leur avoit livré l'Italie et les plus nobles dépouilles de l'Occident. 493.

Théodoric vainqueur avoit envoyé une ambassade à Zénon pour lui faire part de ses succès et lui demander les ornemens royaux, c'est-à-dire, qu'il le prioit de le reconnoître pour roi et maître du pays. Ce prince vouloit apparemment confirmer sa souveraineté sur l'Italie aux yeux des anciens sujets de l'Empire par le consentement même de l'empereur. Mais Zénon étant mort durant le siége de Ravenne, et Anastase son successeur tardant à envoyer ce consentement, Théodoric prit de lui-même les titres qu'il sollicitoit de l'autorité impériale, et fut proclamé par ses Goths roi d'Italie, dans Ravenne où il venoit d'entrer. Il préféra au titre d'empereur celui de roi, par lequel on désignoit la grandeur suprême chez les nations Barbares. Mais il prit l'habit romain, et engagea ses Goths à faire de même. Il conserva dans l'Occident, ainsi qu'avoit fait Odoacre, toutes les magistratures de

493. l'Empire et l'autorité du sénat. Par là les Italiens, voyant avec satisfaction son respect pour le nom romain, devoient à peine croire qu'ils avoient changé de maître. Ils s'affectionnoient à un prince et à un peuple qui se confondoient avec eux, et qui recevoient, pour ainsi dire, dans un gouvernement étranger les dignités, les lois et les coutumes de l'Empire.

Le gouvernement que les Ostrogoths fondèrent en Italie, mérite d'être considéré et par lui-même, et parce qu'il différa essentiellement de tous ceux que les peuples germaniques instituèrent dans les provinces romaines, et qui furent modelés sur les coutumes barbares qu'ils avoient apportées de leur patrie.

Cassiod. Var. Grot. proleg. in hist. Goth. Giannone, hist. de Napl. liv. III, c. 2.

Au contraire, la législation des Ostrogoths fut toute romaine. Théodoric, élève des empereurs, après avoir conquis l'Italie de leur aveu et pour la délivrer de l'usurpation des mercenaires, ne changea rien à l'état de l'Occident; et soit respect pour les empereurs qui lui avoient cédé cette terre, soit que son génie fût frappé de la supériorité que la police et les lumières de l'esprit avoient donnée à la nation romaine sur les Barbares septentrionaux, il ne fit en quelque sorte qu'introduire sa nation dans l'état public de Rome et de l'Empire, de même qu'il l'avoit introduite dans le siège même de la domination

romaine. Les Goths, en entrant dans l'Italie, devinrent les patrons et les défenseurs des Romains. Le droit romain continua de régir ces provinces. Théodoric y ajouta seulement un édit en cent cinquante-quatre articles, à l'usage des deux peuples. Mais cet édit n'est lui-même qu'un extrait des lois romaines, à l'exception de quelques articles qui respirent toute la sévérité propre à la nation des Goths, nation qui paroît avoir été austère dans ses mœurs et rigoureuse sur l'observation de l'équité. Ainsi Théodoric condamne à la peine capitale celui qui a enlevé du pâturage ou de l'étable les bestiaux d'autrui; apparemment parce que le vol ou la destruction des animaux est le délit le plus contraire à l'ordre de la société civile, chez un peuple dont les bestiaux avoient formé la principale richesse. Un autre article condamne aux flammes le séducteur d'une veuve, car l'état de viduité étoit en quelque sorte regardé comme sacré. En général on peut remarquer que les attentats à la pudeur sont punis par la loi des Goths avec une sévérité peut-être excessive; la mort est la peine ordinaire lorsque la personne outragée est de condition libre. Aussi voyons-nous que les Goths ont été vantés pour la chasteté et la décence de leurs mœurs : les historiens même qui ont détesté la férocité de leur humeur qu'ils

Edict. Theod. art. 56.

Art. 61.

n'avoient point encore dépouillée, ont admiré leur respect pour la pudeur.

Le désir qu'avoit Théodoric de conserver l'union entre l'Orient et l'Occident, et le systême même de son gouvernement qu'il fondoit sur l'amitié perpétuelle des deux empires et sur la communauté de législation et d'intérêt, se découvre dès la première lettre qu'il écrivit à l'empereur Anastase. Cet empereur, mécontent apparemment que Théodoric eût pris la couronne sans le consulter, témoignoit sa jalousie de voir les Goths maîtres paisibles de l'Italie où leurs armes les avoient établis plutôt que la donation de Zénon. Cependant Anastase, pour faire montre d'une certaine prééminence sur un roi Barbare, hôte de l'Empire, ne cessoit de lui recommander le sénat et de lui donner des conseils sur son administration. Théodoric, sans repousser ouvertement les prétentions de l'empereur, lui répond en fils, mais en roi. « Je sais, lui dit-il, que vous êtes l'appui et la tutèle de tout l'Univers. Les autres dominateurs du Monde vous révèrent à bon droit, comme reconnoissant en vous quelque chose d'unique et de particulier; nous sur-tout, qui avons appris dans votre république de quelle manière nous devons commander à des Romains. Votre gouvernement est le

Cassiod. Var. 1, 1.

modèle du nôtre ; plus nous vous suivons de près, plus nous surpassons les autres nations. Vous m'exhortez fréquemment à aimer le sénat, à embrasser les ordonnances des empereurs, à maintenir en paix tous les membres de l'Italie. Comment donc pouvez-vous séparer de cette paix auguste ceux qui se sont réunis à vous par la communauté du nom? Car nous ne pensons pas que vous puissiez souffrir que la discorde se perpétue entre les deux républiques qui n'ont fait jadis qu'un même corps sous les mêmes princes, et qui ne doivent point seulement rester unies par les liens de l'amitié, mais se prêter mutuellement le secours de leurs forces. Qu'un même vouloir, qu'une même pensée gouverne toujours un même empire romain. » Théodoric, tout en se déclarant prince indépendant, veut encore être considéré, lui et ses Goths, comme membre de cet empire, dont il s'attribue même et s'arroge ici le nom.

Il annonce ailleurs que la loi romaine est la loi de l'Italie et de ses hôtes. « Tout ce qui est associé à l'Italie, dit-il, obéit au droit romain. » En écrivant au sénat de Rome, il reconnoît que le sénat est chargé en commun avec lui du soin de la république ; formule de déférence qui ne préjudicioit point sans doute à l'autorité du mo-

Id. I, 27.

II, 24.

narque, mais qui indique encore sur quels principes Théodoric avoit prétendu constituer son gouvernement.

Ce prince s'efforça donc de réprimer la férocité des mœurs germaniques, il ne souffrit point qu'on en appelât à la force des armes. En abolissant l'usage du duel judiciaire pour faire place à un ordre régulier et juridique, il voulut ramener la violence des Goths à la sagesse civile
III, 23. des Romains. Il s'en exprime ainsi dans une lettre écrite à un gouverneur qu'il instituoit en Pannonie. « Pars, lui dit-il, orné de nos dignités, pour la Pannonie, ancien séjour des Goths. Protège par les armes la province qui t'est confiée, gouverne-la par la justice. Qu'elle reçoive avec joie ses anciens défenseurs, cette province qui se souvient d'avoir obéi heureusement à nos pères. Il n'est pour toi qu'un moyen de nous plaire, c'est de suivre nos exemples. Ainsi, parmi les coutumes perverses des nations Barbares, puisses-tu manifester la justice des Goths, qui ont toujours mérité la double louange d'embrasser la prudence des Romains et de posséder la valeur des nations. Repousse des coutumes odieuses et invétérées. Que les causes se traitent par la parole et non par le fer. Que les contestations civiles n'enlèvent point plus d'hommes que les guerres n'en consument. Si la pauvreté

porte un malheureux à vendre sa vie, arrache-le au désespoir. Quoi qu'il en coûte, le juge aura gagné, s'il sauve les jours d'un homme prêt à périr. Que la douceur de nos mœurs s'insinue dans ces ames féroces, et qu'elles s'accoutument peu-à-peu à supporter la vie. »

Quels sentimens d'humanité, et tout-à-la-fois quelle raison sublime chez un prince qui fouloit aux pieds les préjugés de tout un peuple, des préjugés qui tenoient à la fierté même des Barbares, et par lesquels ils croyoient s'élever au-dessus du nom romain!

Cette politique supérieure lui dicte encore les instructions qu'il donne à une armée dirigée sur les Gaules dont il disputoit alors quelques provinces aux autres Barbares. « Nous nous réjouis- III, 43.
sons, dit-il, que ceux que nous voulons délivrer par nos armes, vivent sous l'autorité du droit romain. Que sert en effet d'avoir repoussé les Barbares, si l'on ne vit suivant les lois? C'est pourquoi, lorsqu'avec l'aide de Dieu, notre armée sera entrée dans les Gaules, si quelques serfs fuyant la servitude se réfugient vers d'autres que ceux à qui leur service est dû, ayez soin de les rendre à leurs premiers maîtres. Les droits ne doivent point être troublés quand la justice commande. Le défenseur de la liberté ne peut favoriser de vils esclaves. Que les autres rois en

combattant, se proposent la dépouille ou le sac des villes prises; pour nous, notre but est de vaincre, de telle sorte que les vaincus regrettent d'avoir passé trop tard sous notre domination. »

Ici Théodoric sépare entièrement sa cause de celle des autres conquérans. Il parle en Romain à des peuples qui vivent sous le droit romain; et les Barbares qu'il désigne sont apparemment les Francs et les Bourguignons, qui pourtant respectoient assez dans leurs sujets le privilège de la loi romaine. Mais Théodoric, seul entre les rois Barbares, avoit rangé ses peuples sous l'autorité de la raison qui respire dans cette loi; ce qui lui donnoit le droit de mépriser les autres chefs, comme obéissant encore à l'empire d'une force brutale dont leurs coutumes nationales étoient empreintes. Il présentoit par là sa conduite avec avantage au jugement des anciens sujets de l'Empire dont ses Goths étoient devenus les frères.

C'est dans cette égalité parfaite entre le Goth et le Romain, que la monarchie de Théodoric différa de toutes celles des Barbares. Là il ne fut point question de compositions ni de distinction de valeur entre les races de peuples par l'évaluation de leur sang. Les peines infligées par les constitutions romaines furent communes aux deux peuples. Mais le chef-d'œuvre de la politique du prince, c'est que, renversant toutes

les idées d'indépendance sur lesquelles s'appuyoient les mœurs germaniques, il ait assujetti ses Goths à un impôt sur le sol. Dans les autres monarchies nouvelles, les Romains seuls avoient été soumis à de pareils tributs; ou si la victoire les avoit imposés à des Barbares, c'étoit encore un signe de sujétion. D'où l'on pourroit conclure que les Goths, en vivant près des Romains, s'étoient rapprochés de leurs mœurs plus que les Francs, qui n'étoient guère encore que des Germains, compagnons de rapine. Théodoric avoit partagé à ses peuples le tiers des terres d'Italie; et même, s'il faut en croire le récit de Procope, il les mit seulement en possession des champs dont les mercenaires, sujets d'Odoacre, s'étoient emparés : ce qui formoit en effet le tiers du territoire, juste prix de la conquête sur des Barbares vaincus et dépossédés. Mais Théodoric voulut que les Goths, comme les Romains, supportassent la taxe établie sur ces terres. Il y parvint malgré les réclamations des Goths et la résistance qu'ils lui opposèrent. Ce prince rangea au Var. II, 24, 25.
même devoir les sénateurs et les nobles romains, qui, dans la répartition des taxes, rejetoient sur le peuple le fardeau dont ils se déchargeoient eux-mêmes, au grand détriment du pauvre et du fisc. Théodoric rappelle ce devoir à ses sujets d'origine. « C'est une espèce de délit grave, Var. IV, 14.

écrit-il à un de ses officiers, de surcharger quelqu'un de la dette d'autrui. Chacun doit porter son propre fardeau; et celui-là payer le tribut, qui jouit du bénéfice de la possession. Nous vous chargeons donc de veiller à ce que les Goths qui résident dans le Picénum et les deux Toscanes, soient contraints, même par menaces, de payer les redevances. Il faut réprimer un tel abus dès le principe, de peur que la contagion du mal, comme une gangrène honteuse, ne s'étende insensiblement. Si donc quelqu'un a l'audace de résister à nos ordres, vous vous emparerez de ses maisons en y apposant les sceaux de notre fisc. Ainsi celui qui n'a point voulu payer justement une somme légère, perdra avec raison un bien considérable. Qui en effet doit être plus dévoué aux intérêts du fisc, que ceux qui recueillent tous les avantages de la donation? Si l'on pèse bien les droits de notre libéralité, c'est nous plus que personne qui payons des tributs volontaires, puisque nous soutenons la fortune de chacun. »

On voit que Théodoric regarde les distributions de terres faites à ses Goths, comme des démembremens du domaine public, assujetti à l'impôt lors du partage, et qui devoit le supporter entre leurs mains comme entre celles des anciens possesseurs. Au lieu que les Francs et

les autres Barbares, qui avoient conquis pour leur propre compte, n'offroient au prince que des services personnels et des dons libres, et reportèrent toute la charge sur les vaincus.

En assujettissant ses Goths aux lois de l'Empire dans tout ce qui regarde les contrats, les testamens, le droit public et privé, Théodoric ne crut pas pourtant devoir attribuer entièrement les mêmes magistrats et les mêmes juges aux deux peuples. Il pensa que le Goth, en se soumettant à la loi romaine, ne pourroit se résoudre à recevoir la sentence du magistrat romain, et il crut devoir à la liberté du Romain de ne point faire dépendre sa cause de l'équité du Goth. Cette répartition de la justice fut dictée par la même impartialité qui formoit l'esprit de toute cette législation. Dans chaque ville, Théo- Var. VII, 3.
doric établit un comte pour terminer les litiges qui s'élevoient entre des Goths. Si le différend avoit lieu entre un Goth et un Romain, il étoit jugé par un tribunal mi-parti; le comte Goth s'adjoignoit un notable Romain, afin de balancer les suffrages. Mais si des Romains contestoient entr'eux, l'affaire étoit jugée par les magistrats romains. « Ainsi, disoit Théodoric en instituant ces juges, sous une diversité de magistrature la même justice doit régler les intérêts de tous. Car sachez que nous vous confondons dans notre

amour. Nous donnons des émolumens à des juges, nous établissons tant d'offices au prix de nos largesses, afin de ne laisser rien germer entre vous qui puisse engendrer des haines. Les mêmes vœux doivent réunir des hommes qui possèdent un même empire. Que les Romains, ô Goths! qui vous sont voisins par les possessions, vous soient unis par l'amitié. Et vous, Romains, vous devez aimer avec tendresse les Goths qui dans la paix augmentent le nombre de vos citoyens, et qui défendent dans la guerre toute la République. »

Théodoric maintient dans l'exercice des lois civiles, dans la répartition des taxes et dans l'application des peines, une balance exacte entre les Goths et les Romains. Ici toutefois il réserve aux Goths un avantage. C'est dans la milice des Goths qu'étoit la force de son État. Depuis longtemps inhabile aux armes, l'Italie ne se défendoit plus que par des mains mercenaires. Théodoric trouvoit dans l'Empire des conseillers et des ministres; il ne voyoit de guerriers que chez ses anciens compagnons. Par-tout il les considère et les présente comme chargés de la tranquillité de l'État et de la protection des Romains. Voilà le privilège qui leur est attribué. Seuls honorés du droit de ceindre l'épée, c'est à eux encore
Edict. Theod. art. 32. que Théodoric, par son édit, réserve le droit de

testament militaire, accordé autrefois au soldat romain. Telle est la supériorité réelle du Goth. C'est ainsi que cette nation domina en effet dans les provinces romaines, malgré l'impartialité des lois. Les Goths armés, au milieu d'un peuple tout industrieux et pacifique, formoient pour ainsi dire un camp pour la défense de l'Italie. Ils habitoient des cantonnemens militaires qui leur avoient été distribués aux dépens des anciens habitans. Ainsi les Barbares stipendiés de l'Empire, consommèrent en Occident sous Théodoric et peut-être sous Odoacre, la révolution qui avoit commencé lorsque les empereurs avoient pris à leur solde des troupes de mercenaires : ce fut d'ôter aux Romains le pouvoir des armes, et de constituer à eux seuls la milice de l'Empire.

Du reste, les Goths se contentèrent de l'autorité militaire et du commandement des places. Ils partagèrent les dignités de leur palais avec les sujets de l'Empire. A part le comte qui étoit institué dans les moindres cités pour juger les différends entre les Goths, toutes les autres magistratures purement civiles restèrent entre les mains des Romains. Le sénat, les consuls, les patrices, les préfets du prétoire et de la ville, jouirent de leurs honneurs, ainsi que les intendans des provinces décorés des titres de consulaires, de correcteurs, de présidens, lesquels

appartiennent au dernier âge de l'empire romain.

Var. VIII, 10. Il paroît toutefois que les Barbares, honorés par les rois Goths de la dignité de patrice et de consul, entrèrent comme les Romains dans le sénat. Mais Théodoric consentit que le consul qu'il nommoit pour l'Occident, fût confirmé par l'empereur d'Orient, et ce fut la seule marque de souveraineté qu'il laissa au successeur des Césars. Il conserva la division des provinces, telle qu'elle avoit été fixée par l'empereur Adrien. L'état de l'Italie ne changea point sous Théodoric et Odoacre, non plus que la condition des personnes et des biens. Seulement la justice fut mieux rendue, les personnes mieux protégées. Des Barbares montrèrent aux Romains une intégrité, un respect pour l'ordre et la décence publique, pour les mœurs et la liberté des citoyens, inconnus sous les derniers princes, et dont l'Italie n'avoit guère joui autrefois que sous les meilleurs de ses empereurs.

Proc. B. Goth. II, 6. Les Goths surent bien opposer cette modération à Justinien, dans l'apologie qu'ils lui adressèrent pour défendre la justice de leur cause contre son aggression. Après avoir exposé que Théodoric n'avoit point porté ses armes dans l'Italie pour en dépouiller les Romains, mais par la mission de Zénon qui n'eût pu par ses propres moyens détruire Odoacre usurpateur de l'Occi-

dent, et les mercenaires révoltés; « c'est par un traité libre avec l'empereur, ajoutoient-ils, que nous avons acquis l'Italie; nous lui avons conservé ses lois et la forme de son gouvernement avec autant de soin que l'a pu faire aucun des anciens empereurs. Il n'existe point de loi écrite ou non écrite de Théodoric ou d'aucun autre des rois Goths. Quant à ce qui concerne le culte divin, nous avons tellement respecté la religion des Romains, qu'aucun d'entre eux jusqu'à ce jour n'a changé de religion de son plein gré ni par force, et que les Goths qui ont passé à leur culte n'ont éprouvé de notre part nulle injure. Nous portons honneur à leurs temples, et ceux qui s'y sont réfugiés y ont trouvé toujours un asile inviolable. Les Romains ont exercé par eux-mêmes toutes les magistratures civiles, et n'en ont jamais fait part aux Goths. Enfin les Goths ont permis aux Romains de recevoir tous les ans le consulat des mains de l'empereur d'Orient. Et aujourd'hui, vous qui n'avez pu revendiquer l'Italie lorsque le tyran Odoacre y commandoit, vous voulez injustement en déposséder les maîtres légitimes. »

Théodoric, quoiqu'il fît profession de l'arianisme ainsi que la plupart des chefs Barbares, fut loin d'imiter leur faux zèle pour cette secte violente et fanatique. Il accorda la même pro-

tection à ses sujets de communion diverse. Il choisissoit les meilleurs prélats pour les chaires catholiques, de manière que les peuples eux-mêmes n'en eussent pu élire et révérer de plus dignes. Dès qu'il eut pacifié l'Italie, il racheta à ses frais, par les mains de saint Épiphane, les captifs que Gondebaud avoit enlevés dans la Ligurie, durant la querelle des deux rivaux. Il embellit cette contrée d'aqueducs, d'édifices, de bains, de palais et d'autres ouvrages dignes des empereurs. Il releva les murs de Rome où il fit une entrée triomphale dans la septième année de son règne, harangua le peuple et le sénat, et admira les vieux monumens de la grandeur romaine. Il veilla lui-même à la conservation de ces monumens. Il donna une nouvelle enceinte à Vérone et à Pavie. Ce fut par ses soins que l'Italie se vit désormais préservée des courses des Barbares, et mise dans un état nouveau de prospérité. Il la munit de forteresses près de l'Adriatique et des Alpes Juliennes, par où les précédentes invasions avoient pris leur cours. Les autres Barbares frappés de la supériorité de son génie et de sa grandeur, n'eussent osé attaquer sa domination. Les sujets de l'Empire et les empereurs même respectoient une puissance établie sur de si solides fondemens, et qui ne s'exerçoit que pour le bonheur des peuples.

Non content de maintenir en harmonie ses anciens sujets et les Romains, Théodoric fut comme le modérateur de tous les peuples Barbares qui habitoient l'Occident. Pour se fortifier et se donner du crédit parmi eux, il conclut des alliances avec leurs princes en différens temps de son règne. Il épousa Anaflède, sœur de Clovis roi des Francs, et maria sa propre sœur Amalafride à Trasamond, roi des Vandales d'Afrique. Deux de ses filles furent données pour épouses, l'une à Alaric, roi des Visigoths; l'autre à Sigismond, roi des Bourguignons, fils de Gondebaud. Sa nièce Amalaberge, fille de sa sœur Amalafride et d'un premier époux, fut mariée à Hermanfroi, roi des Thuringiens. Il entretenoit ainsi des relations avec tous les États germaniques établis, soit dans les provinces romaines, soit au-delà du Rhin. Ce que l'on croiroit à peine d'un prince de sang Barbare, et ce qui toutefois est démontré par les monumens contemporains, c'est que Théodoric se servoit de ces alliances pour diriger la politique de ces États et leur imprimer le mouvement, comme du centre de l'Occident où il étoit placé : jusqu'à ce que Clovis, par ses conquêtes, fit pencher la balance du côté des Francs, et ruina ce système d'égalité que Théodoric avoit voulu fonder entre tous ces princes pour conserver entr'eux la paix et s'assurer

à lui-même un droit de suprématie et de surveillance.

Cependant Théodoric donnoit à l'Italie le modèle du plus beau et du plus sage gouvernement. Il appeloit autour de lui les plus illustres et les plus habiles des Romains pour leur faire partager les soins de son administration. Tel fut entre autres le célèbre Cassiodore philosophe et politique chrétien, esprit digne des beaux temps de l'antiquité, qui avoit éprouvé déjà la faveur d'Odoacre. Il leur confia les principales charges de l'État; il les admit dans le secret de son cabinet, et fit voir à sa nation grossière la gloire des lettres et celle des armes qui, mêlées ensemble, font l'illustration des siècles et des peuples les plus polis. Il fit fleurir le commerce en Italie, y attira les marchands étrangers, et établit une sécurité entière qui est la gardienne et le meilleur encouragement du négoce. Les prix des grains étoient modérés, les poids justes, les tributs également répartis et souvent même remis ou diminués pour de justes causes. Si l'armée des Goths sur son passage, avoit causé quelque dégât, Théodoric envoyoit de l'argent aux évêques pour réparer le dommage. S'il avoit besoin de matériaux pour ses constructions, il en payoit le prix exactement. Après s'être élevé par un forfait que la raison d'État peut à peine justifier, il mit sa

Grot. proleg. in hist. Goth. p. 34.

première gloire à être juste, tolérant, à alléger le fardeau des peuples, à leur rendre chères sa personne et sa nation, à faire en sorte qu'ils n'eussent pas à regretter le gouvernement des empereurs, et même qu'ils s'applaudissent d'être tombés sous son joug, en le comparant au despotisme exacteur et fiscal des Romains. En un mot, il fut l'honneur de l'Italie et l'admiration des empereurs. Les édits, les lettres de Théodoric, les actes de sa chancellerie, nous restent encore comme des monumens de la sagesse et de la magnanimité de ce prince, de son esprit grand, solide, éclairé. Aussi ce règne doit-il être considéré comme l'une des époques les plus remarquables et les plus brillantes dans l'histoire des peuples du moyen âge, et comme un beau tableau qui ouvre la scène de l'Italie moderne. Théodoric ne régna pas seulement sur l'Italie. Il joignit à son empire la Sicile, la Provence, la Rhétie, la Liburnie, la Dalmatie et la Pannonie presque entière. Sur la fin de son règne, il tint encore la régence du gouvernement des Visigoths : de sorte qu'aucun prince ne brilla à-la-fois de plus d'éclat et par la fortune et par son génie.

---

## SOMMAIRE

### DU LIVRE SEPTIÈME.

Clovis roi des Francs. Euric, roi des Visigoths, soumet toute l'Espagne. Bataille de Soissons livrée par Clovis à Syagrius, fils du comte Égidius. Syagrius est vaincu et la domination romaine éteinte dans les Gaules. Expédition de Clovis dans la Thuringe. Il épouse Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Bourguignons. Les Alemans entrent dans les Gaules. Sont défaits à Tolbiac et rendus tributaires par Clovis. Conversion de Clovis et des Francs à la foi catholique. Soumission des Armoriques. Guerre entre Clovis et Gondebaud. Gondebaud battu et assiégé dans Avignon, obtient la paix. Fait périr son frère Godégisèle allié de Clovis. Clovis attaque Alaric, fils et successeur d'Euric. Bataille de Vouillé. Alaric y périt. Conquête de l'Aquitaine sur les Visigoths. Théodoric, roi des Goths d'Italie, vient prendre part à la guerre d'Aquitaine. Traité qui la termine. Clovis nommé patrice par l'empereur Anastase. Il détruit les chefs des tribus des Francs, et réunit toutes ces tribus à celle des Saliens. Mort de Clovis. Partage de son empire entre ses quatre fils, Thierri, Clodomir, Childebert et Clotaire.

Règne des fils de Clovis. Mort de Gondebaud. Sigismond, son fils, lui succède. Conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis. Sigismond captif de Clodomir. Godomar, frère de Sigismond, se rétablit dans le royaume. Clodomir fait périr le roi Sigismond et sa famille. Il

marche une seconde fois sur la Bourgogne. Perd la vie les armes à la main. Mort du grand Théodoric. Expédition de Thierri en Thuringe. Destruction de la monarchie des Thuringiens. Leurs terres partagées entre les Saxons et les Francs. Expédition de Childebert dans la Narbonnoise. Amalaric, fils d'Alaric, est tué dans Narbonne. Theudès nouveau roi des Visigoths. Thierri rétablit son autorité dans l'Auvergne révoltée. Troisième expédition des fils de Clovis en Bourgogne. Partage du royaume des Bourguignons. Massacre des fils de Clodomir par Childebert et Clotaire. Exploits de Théodebert, fils de Thierri, dans l'Aquitaine. Mort de Thierri. Théodebert lui succède.

Affaires d'Orient. Anastase, empereur. Justin I. Justinien. Grands desseins de Justinien. Guerre de Perse. Expédition de Bélisaire contre les Vandales d'Afrique. La monarchie des Vandales détruite.

# LIVRE SEPTIÈME.

Deux chefs Barbares, pleins de grandeur et de génie, avoient fondé un État dans l'Italie sur le modèle du gouvernement des empereurs. Contens de s'attribuer à eux seuls l'autorité des armes dans un pays tout romain, ils avoient conservé avec soin les lois, les institutions et les magistratures de l'Empire. Vers le même temps, une autre nation de conquérans transportoit ses lois, ses mœurs et sa milice au centre des Gaules, et y fondoit la monarchie françoise. Mais cette monarchie germanique, plus heureuse que celle dont les chefs avoient adopté les institutions de Rome, étoit destinée à succéder elle-même un jour à l'empire romain. Elle devoit prévaloir sur les autres Barbares, et marquer une nouvelle époque de splendeur pour l'Occident, en communiquant son droit public et militaire et la gloire de ses armes à tous ses voisins.

Dans ce conflit de nations étrangères qui se précipitoient les unes sur les autres et se détruisoient tour-à-tour, le peuple romain avili par l'oppression, sans princes, sans magistrats, sans esprit national, ne pouvoit aspirer à ressaisir les

lambeaux épars de son empire. Il falloit donc qu'un de ces peuples Barbares héritât de tous les autres, et que tout en conservant ses propres mœurs, il continuât cette grande succession de la puissance publique et du gouvernement religieux qui jusque là avoit résidé dans l'empire romain et qui s'est perpétuée jusqu'à nous. Cet honneur fut réservé à la nation des Francs. La dernière introduite dans l'Empire, encore païenne, farouche et grossière, elle fut jetée en quelque sorte par la Providence sur le sol des Gaules comme un arbre fécond qui devoit étendre successivement ses rameaux dans tout l'Occident, et réunir enfin sous son ombrage les lois, la religion, la bonne police, la saine discipline, dont ces provinces avoient été le dernier refuge.

Un prince, non moins grand que Théodoric, paroît dans les Gaules à la tête des Francs : mais nourri au sein de la Germanie; étranger aux lumières que la capitale de l'Empire avoit données au chef des Goths; dirigé toutefois par un instinct plus sûr que toutes les vues de la politique; il joint à une férocité brute le sens le plus raffiné et l'intelligence la plus profonde. Ce prince, dès qu'il paroît, se montre digne de commander au peuple le plus belliqueux, le plus violent, le plus terrible les armes à la main, et de la trempe la plus forte, qui fût parmi toutes ces

peuplades descendues du nord de la Germanie. C'est, malgré tous ses vices, le modèle de l'héroïsme naturel dans un sang Barbare; le héros des Francs comme Théodoric fut celui des Goths. Clovis réunit sous son seul joug toutes leurs tribus qui obéissoient avant lui à différens chefs; il appela à sa suite dans les Gaules celles qui n'avoient point peut-être encore passé le Rhin. Quelques cantonnemens conquis avec effort par trois chefs de la tribu des Saliens, Clodion, Mérovée et Childéric, formoient tout l'héritage des Francs : Clovis leur partagea un territoire immense, aux dépens du peuple romain et de ses hôtes. C'est ce qui l'a fait considérer comme le véritable fondateur de la monarchie françoise.

Childéric son père, élevé, comme nous l'avons vu, sur le trône des Francs Saliens en l'an 456, chassé et rappelé tour-à-tour par ses sujets qui avoient mis à sa place un maître de la milice romaine, s'étoit appliqué, comme ses prédécesseurs, à reculer les bornes des quartiers de sa nation. Il avoit régné vingt-cinq ans, et pris part à tous les mouvemens des Gaules. Il avoit fait des ligues avec les Barbares déjà fixés dans ces provinces, poussé ses courses jusqu'aux bords de la Loire, mais sans y prendre d'établissemens. La monarchie françoise cherchoit dès-lors à s'ac-

Greg. Tur. II, 12. Fredeg. Epit. 11.

croître, et prenoit des forces, tantôt par l'alliance, tantôt par l'inimitié des Romains.

(481.) Clovis, fils de Childéric, commença son règne en 481, à l'âge de quinze ans. Depuis ce moment, l'histoire des Francs acquiert plus de certitude. Jusques à lui leurs possessions ne s'étoient guère étendues delà la Somme où Clodion en avoit posé les limites. Bien que Childéric eût porté ses armes jusqu'à la Loire, on peut douter si ses expéditions avoient été autre chose que des courses qui avoient le pillage pour objet, et auxquelles la foiblesse des lieutenans romains encourageoit ces peuples aventuriers. Quoi qu'il en soit, lorsque Clovis parvint au trône des Francs, l'empire d'Occident ne subsistoit plus. Odoacre régnoit depuis cinq ans en Italie. Syagrius, fils du comte Égidius, commandoit à Soissons où son père avoit fixé sa résidence. Syagrius avoit pris le titre de roi, et se maintenoit dans une égale indépendance de l'Empire et des Barbares. Il formoit une barrière au nord et au midi entre les Visigoths, les Francs et les Bourguignons. Deux jeunes princes, héritiers des querelles et des hautes qualités de leurs pères, se trouvoient en présence au nord des Gaules; l'un, à la tête de la ligue redoutable des Francs; l'autre, ralliant à lui seul les forces expirantes de l'empire
(486.) Greg. Tur. II, 27. romain. Clovis, dans la cinquième année de son

règne, vint attaquer Syagrius, avec Ragnacaire prince de sa famille qui régnoit à Cambray sur une tribu de Francs. Il le somma, suivant l'usage de sa nation, de se préparer au combat et de prendre un champ de bataille. Le Romain accepta le défi et se défendit avec courage. Mais il vit les dernières aigles romaines renversées par l'impétuosité des François, ses légions rompues et couvrant le sol de leurs débris. Syagrius vaincu, s'enfuit jusqu'à Toulouse, chez Alaric, roi des Visigoths.

Alaric occupoit depuis deux ans le trône de son père Euric mort à Arles en l'an 484, après avoir étendu l'empire des Goths dans les trois provinces Aquitaniques, conquis Arles et Marseille. Euric avoit terminé son règne par la conquête de la Carthaginoise, de la Bétique, de la Tarragonoise, et d'une partie de la Lusitanie, sur les Suèves et sur les Romains. Les Suèves occupoient le reste de la Lusitanie et la Galice. Euric abolit ainsi la domination romaine au delà des Pyrénées, dans le même temps à-peu-près qu'Odoacre fondoit la sienne en Italie. Sous ce prince, les Goths, maîtres de presque toute l'Espagne, et possédant une grande partie des Gaules, de la Loire aux Pyrénées, s'étoient trouvés au comble de leur prospérité. Mais Alaric étoit peu capable de soutenir le poids de la grandeur de son

Isid. chr. Jornand. de reb. Get. 47.

père, au moment sur-tout où les Francs, sous un chef entreprenant, actif et ambitieux, cherchoient eux-mêmes à gagner du terrain dans les provinces romaines. Le jeune conquérant lui envoya redemander Syagrius. Il menaça de porter le fer et la flamme dans ses États, s'il ne lui rendoit le vaincu. Alaric craignit la colère du roi Franc, et remit Syagrius chargé de liens entre les mains de ses ambassadeurs. Clovis le fit enfermer dans une prison, et le fit tuer ensuite secrètement, soit qu'habitué à respecter le nom de Rome, il n'osât verser en public le sang d'un général romain, soit qu'il appréhendât que les François, en voyant le fils d'Égidius, ne se souvinssent que le père avoit régné sur eux.

La bataille de Soissons, célèbre dans nos annales, fut le terme de la domination romaine dans les Gaules. Clovis se rendit maître de tout le pays que Syagrius avoit possédé. Ce fut alors que ces provinces cessèrent d'être romaines, sinon par les mœurs et le langage, du moins dans le gouvernement public. Lorsque tout le reste avoit succombé sous le poids des invasions, ce coin de terre où avoient commandé le comte Égidius et Syagrius son fils, étoit encore libre du joug des Barbares, et représentoit à lui seul tout l'empire d'Occident. Là cet empire acheva de s'éteindre et la puissance des Francs com-

mença. De ce moment elle ne fit plus que croître; et c'est pour cela sans doute que quelques-uns ont fixé à cette époque remarquable, à l'an 486, les commencemens de la monarchie françoise dans les Gaules. Clovis, après sa victoire, établit son séjour et le siège de son empire à Soissons.

Dans ce même temps où plusieurs villes de la seconde Belgique tombèrent dans les mains des Francs, les églises furent pillées et profanées, entr'autres celle de Reims. Cette métropole, comme on peut croire, fut alors envahie par les armes de Clovis, de même que Soissons et les autres terres romaines qui avoient obéi à Syagrius. La chaire de Reims étoit occupée par Remi, prélat illustre dans les Gaules par sa sainteté, sa doctrine et son éloquence. Mais les François étoient encore livrés aux superstitions germaniques; ils adoroient les eaux des fleuves et les divinités des forêts. Il paroît toutefois que Clovis, chef Barbare d'une sagacité naturelle, d'une adresse et d'une prudence singulières, désiroit déjà dans les projets de conquête qu'il avoit formés, se concilier l'affection des Gaulois. Saint Remi envoya vers ce prince réclamer la dépouille de son église; il le supplia du moins de lui remettre un vase d'argent d'une grande beauté qui avoit été enlevé avec les ornemens sacrés et le

Hincmar, Vit. S. Remig. Greg. Tur. II, 27.

reste du trésor. « Suivez-moi jusqu'à Soissons, dit Clovis à l'envoyé du prélat ; c'est-là que nous devons faire le partage du butin : si ce vase tombe en mon pouvoir, je ferai ce que désire votre évêque. » Ainsi le roi François, capitaine de guerriers qui combattoient pour leur profit, et chef d'un peuple libre, ne pouvoit disposer de ce qui appartenoit en commun à ses compagnons d'armes, sans demander leur aveu. Lorsque l'armée fut arrivée à Soissons, Clovis fit étaler en sa présence les richesses conquises sur l'ennemi, et s'adressant à ses soldats, il les pria de lui laisser ce vase outre sa part du butin. La plupart cédoient volontiers à la prière d'un jeune roi victorieux. Mais un soldat brutal en fut choqué et s'écria : Roi des Francs, vous n'aurez que ce que le sort vous donnera. Disant ces mots, il leva sa hache d'armes et en donna un grand coup sur le vase. Clovis dissimula son dépit, il ramassa le vase et le remit à l'envoyé de l'évêque. Un an après, comme il passoit son armée en revue dans le Champ-de-Mars (c'étoit l'assemblée générale où la nation délibéroit sur ses communs intérêts : on la nommoit ainsi parce qu'elle se tenoit pendant ce mois), Clovis arriva près du François qui lui avoit fait cette injure, et remarquant que ses armes n'étoient pas en bon état, il lui en fit des reproches, lui arracha des mains sa hache d'ar-

mes et la jeta à terre. Le soldat se baissoit pour la relever; Clovis haussant le bras, lui déchargea la sienne sur la tête. «C'est ainsi, dit-il, que tu frappas le vase à Soissons.» Il congédia ensuite l'assemblée, les laissant tous dans l'étonnement et dans la crainte, après leur avoir montré qu'il savoit bien se souvenir d'une injure et attendre le moment favorable à la vengeance.

Après avoir détruit les restes de la puissance romaine dans les Gaules, Clovis n'abandonna point les intérêts de sa nation dans la Germanie. Cette grande contrée, déchargée d'une multitude d'habitans, nourrissoit déjà de nouveaux peuples tout formés, qui cherchoient à s'étendre devant eux et à suivre la trace de leurs devanciers. Il semble que le chef des Francs fût averti par cet instinct secret qui est le plus sûr guide des hommes d'État, qu'il ne pourroit prendre pied solidement dans les provinces romaines, qu'en conservant ou en établissant la prépondérance de sa nation au-delà du Rhin. La plupart des conquérans qui l'avoient précédé, s'étoient écoulés comme des torrens sur le sol qu'ils avoient envahi. Conquérir des quartiers dans les Gaules, et en même temps se donner des tributaires et des vassaux dans la Germanie, tel fut le but constant de la politique de Clovis; et cette politique transmise à ses successeurs, fonda la gran-

deur, la durée, et la réputation du peuple Franc. Clovis fit plusieurs expéditions contre les Barbares voisins, dans lesquelles il signala également sa fortune et son courage. Dans la dixième année de son règne, il porta la guerre chez les Thuringiens, les vainquit et les rendit tributaires. Il est vraisemblable qu'il passa le Rhin et attaqua la nouvelle province de Germanie qui portoit le nom de Thuringe. Tel est le sens qui résulte nécessairement du texte des historiens; quoique plusieurs modernes aient pensé que cette expédition fut dirigée contre la cité de Tongres, située dans la seconde Germanie qui faisoit partie de l'ancienne Belgique; que Clovis en fit alors la conquête et la réunit à son empire. On peut supposer à la vérité que cette cité, l'une des plus considérables des Gaules, bien que voisine du pays où les François s'étoient cantonnés, avoit échappé à leurs armes et se gouvernoit par ses lois ainsi que d'autres villes romaines qui se trouvèrent livrées à elles-mêmes, lorsqu'abandonnées de l'Empire elles n'eurent point encore subi le joug des Barbares. Des armées comme celles des François, qui pénétroient par-tout où elles trouvoient passage et s'avançoient çà et là dans les terres pour butiner non moins que pour conquérir, portant quelquefois la guerre loin de leurs demeures et revenant sur leurs pas, pouvoient battre beau-

491.
Greg. Tur. II, 27.
Chr. Moissiac.
Gest. R. Franc. 10.

coup de pays sans l'occuper. Tandis que ces peuples s'étoient déjà créé des établissemens jusqu'à la Somme, il est à croire que quelques villes situées près de leurs quartiers ou même au milieu du pays qu'ils possédoient, n'avoient point encore éprouvé leurs armes. Plusieurs années même après la chute de l'empire d'Occident, il restoit dans certaines parties de la Gaule des soldats stationnaires que l'Empire entretenoit pour garder ses frontières, et qui ne se rangèrent sous la domination et sous les enseignes de Clovis que lorsque la conquête du pays inférieur les eut séparés du reste des provinces romaines. Tant il est vrai que l'image de l'Empire subsista encore au milieu des progrès des chefs Barbares, qui souvent alliés de Rome, mais alliés reçus par la nécessité, gagnoient à la pointe de l'épée des établissemens contre les Romains, et en même temps se décoroient des titres que Rome accordoit aux rois qu'elle vouloit honorer!

491.

Proc. B. Goth. I, 12.

La défaite de Syagrius, la prise de Soissons et la réduction du pays environnant, annoncèrent à la Gaule un prince qui savoit conquérir. Clovis s'occupoit de s'affermir dans la Gaule septentrionale, prêt à descendre dans les autres provinces sur lesquelles il sembloit dominer. Il n'avoit plus de rivaux dans le pays qu'il embrassoit. Les princes voisins redoutoient ses armes. Ala-

ric, roi des Visigoths, peu capable de lutter contre le génie de Clovis et prévoyant son agrandissement, cherchoit déjà à se procurer des alliés contre lui. Il épousa la fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, qui venoit d'établir ses peuples en Italie et de succéder à la puissance d'Odoacre. Hermanfroi, roi des Thuringiens, demanda aussi dans le même dessein l'alliance de Théodoric : Clovis n'avoit fait que lui imposer un tribut, sans soumettre entièrement son pays. Mais le roi des Ostrogoths qui aspiroit à être le protecteur et l'arbitre commun de tous les peuples établis dans l'empire romain dont lui-même occupoit le siège, voulut s'appuyer aussi de l'alliance de Clovis en lui demandant sa sœur Anaflède, et le roi François saisit avec joie cette occasion d'acquérir dans l'Italie un ami qui pouvoit l'aider à réprimer la puissance des Bourguignons.

491. Procop. ibid.

Jornand. de reb. Get. 58.

Ces peuples, sous leur roi Gondicaire, s'étoient répandus des bords du haut Rhin et du pays des Séquanois jusqu'à la Durance. Ils disputoient encore aux Visigoths la province de Marseille. Les quatre fils de Gondicaire, comme nous l'avons vu, après le partage de ses États, n'avoient pas tardé à se diviser. Le caractère inquiet et ambitieux de Gondebaud devoit semer la discorde dans le nouveau royaume de Bour-

Greg. Tur. II, 28. Fredeg. Epit. 17 et seq. Gest. R. Franc. 11. et seq.

gogne, et en précipiter la ruine en y attirant les 491.
armes des François. Chilpéric et Godomar s'étoient ligués contre ce prince leur aîné qui étoit appuyé de Godégisèle. Ils avoient été battus, et étoient tombés entre les mains de leur frère qui les fit périr l'un et l'autre. Les deux fils de Chilpéric avoient été égorgés; Sédeleube, l'aînée de ses filles, contrainte de prendre le voile; et Clotilde, trop jeune pour exciter les ombrages de son oncle, reléguée à Genève près de sa sœur.

Ce n'étoit pas sans un dessein secret de la Providence que le barbare vainqueur l'avoit épargnée. Cette princesse étoit réservée à porter la Foi dans la maison de Clovis et dans le royaume des Francs. Gondebaud suivoit les erreurs de l'arianisme; il y avoit entraîné ses peuples. Mais Clotilde professoit l'orthodoxie. Abandonnée des hommes, elle adoroit dans son exil le Dieu qui devoit bientôt l'élever sur le premier trône des Gaules. Clovis envoyoit souvent des ambassadeurs dans le royaume de Bourgogne. Quelques-uns de ces émissaires qui avoient vu la fille de Chilpéric, lui vantèrent sa sagesse et sa beauté. Clovis, sur leurs rapports, désira l'avoir pour épouse. Il l'envoya demander à Gondebaud qui,
n'osant lui refuser la main de sa nièce, remit 493.
Clotilde aux ambassadeurs François. Ceux-ci la conduisirent à leur maître. Le roi des Francs

reçut avec une vive joie sa jeune épouse, et ce
493. prince d'un génie si fier et si inflexible, lui donna bientôt une confiance et un attachement sans bornes.

Tel est le simple récit de Grégoire de Tours. Les écrivains grossiers qui ont suivi, y ajoutent quelques circonstances romanesques que l'on a recueillies, comme dignes d'orner un événement qui eut de grands résultats sur le sort des deux nouvelles monarchies qui s'élevoient alors dans les Gaules. Gondebaud, disent ces historiens, ne pouvoit se résoudre à laisser sortir sa nièce de ses États, de peur qu'elle ne donnât des héritiers et des vengeurs à Chilpéric. Il étoit difficile de parvenir jusqu'à la jeune orpheline forcée par les soupçons inquiets de son oncle et par ses propres craintes à vivre dans la retraite. Clovis fit choix pour cette négociation délicate, du Gaulois Aurélien, homme habile, plein de dextérité et d'expérience. Aurélien se couvrit des haillons de la pauvreté. Il partit sous ce déguisement, arriva aux portes de Genève, et alla s'asseoir sous le portique construit près de l'église, où les indigens recevoient, selon l'usage de ce temps, les dons de la charité que leur offroient les fidèles. Clotilde venoit elle-même les leur distribuer de ses mains. Comme elle tendoit des secours à Aurélien, le ministre de Clovis se penchant vers elle :

« Clotilde, lui dit-il, si je pouvois vous parler en secret, je vous porte un message important au nom de mon maître. » Vous pouvez parler, dit la nièce de Gondebaud. Alors Aurélien lui présentant un anneau : « Voici, reprit-il, l'anneau du roi des Francs qui m'envoie près de vous ; Clovis veut vous associer à son trône. » Clotilde le reçut. « Mais, répliqua-t-elle, retournez promptement près de votre maître. S'il a choisi Clotilde pour épouse, qu'il envoie sans tarder la demander à Gondebaud ; car votre voyage aura été inutile, si Aridius revient auprès du roi dans cet intervalle. » Aridius étoit un autre Gaulois, ministre de Gondebaud, qui se trouvoit alors, dit-on, à Constantinople, où il avoit été envoyé pour les affaires de son maître. 493.

Aurélien retourna vers Clovis sous les mêmes vêtemens qu'il avoit pris pour son ambassade, et lui rendit compte de ce qu'il avoit vu. Clovis, suivant le conseil de Clotilde, dépêcha aussitôt à Gondebaud pour lui demander sa nièce. Les ambassadeurs épousèrent la princesse Bourguignonne au nom de leur maître, en lui présentant un sou d'or et un denier d'argent, selon la coutume des Francs consacrée par leur loi. Le traité fut passé à Chalon-sur-Saône. Gondebaud remit, quoiqu'à regret, sa nièce entre leurs mains, et Clotilde partit sur une basterne, es- Formul. Bign. 5.

493. pèce de voiture couverte dont se servoient les femmes, et qui étoit tirée par deux bœufs.

Mais dès qu'ils furent en route, Clotilde se rappela les incertitudes de Gondebaud, et appréhendant qu'il ne changeât subitement de dessein, elle pria les ambassadeurs de la laisser sortir de la basterne et de la mettre à cheval; autrement, il étoit à craindre qu'ils ne pussent arriver vers Clovis. Les François lui obéirent et se hâtèrent de sortir du royaume de Bourgogne.

Cependant Aridius débarquoit à Marseille, ville qui appartenoit nouvellement au domaine des Bourguignons. Il apprend à son retour que Clotilde a été remise aux ambassadeurs François; et comme Gondebaud se félicitoit auprès de lui d'avoir conclu un traité d'amitié avec leur roi, « Je crains bien plutôt, dit le ministre prudent, que vous n'ayiez attiré sur vos États une source de calamités et de troubles. Avez-vous oublié la fin de Chilpéric et de sa famille? S'il en est temps encore, prévenez l'effet du ressentiment de Clotilde; craignez qu'elle ne suscite des vengeurs au sang de son père. » Gondebaud ouvrit tout-à-coup les yeux; et reconnoissant la sagesse de son ministre, il envoya une troupe d'hommes armés à la poursuite de sa nièce. Mais la princesse étoit déjà hors de leur atteinte. Les Bourguignons ne rencontrèrent que la basterne qui

portoit le bagage. Clotilde arriva heureusement à Soissons près de son époux. 493.

Ce prince continuoit d'agrandir son domaine. Il lui donna pour bornes les rives de la Seine. Ce fut sans doute vers ce temps, en l'an 493, douzième de son règne, que la ville de Paris où il établit dans la suite son séjour, et qui est devenue la capitale de la monarchie françoise, tomba en son pouvoir. Les cités des Gaules sans protecteurs et habituées dès long-temps à obéir à tous les maîtres, ne pouvoient plus se défendre. Hincmar, ib. Gest. R. Franc. 14.

Cependant les Barbares de la Germanie, accoutumés à tant de convulsions, avoient peine à se rasseoir dans leurs anciennes demeures. Clovis, en établissant la nation des Francs dans les Gaules, étoit destiné, pour ainsi dire, à fermer la barrière par où les autres peuples s'étoient précipités sur les provinces romaines; il devoit terminer le cours de tant d'invasions, en se rendant redoutable sur les deux rives du Rhin, et même en donnant des lois aux nations voisines du fleuve. Déjà il avoit porté ses armes chez les Thuringiens. Les Alemans ou Suèves passèrent le Rhin, pressés sans doute par le même besoin que les autres colonies de cette nation qui avoient quitté leur pays et traversé les Gaules jusqu'aux Pyrénées. Ces peuples avoient, durant plusieurs siècles, ravagé les Gaules de concert 496. Greg. Tur. II, 30, 37. Gest. R. Franc. 15.

496. avec les Francs. Rivaux de gloire et de puissance, soit par les combats qu'ils avoient livrés aux lieutenans romains, soit par le crédit dont ils avoient joui à la Cour d'Occident, ils avoient vu la confédération des Francs occuper enfin ces provinces, ainsi que les Goths, les Vandales et les Bourguignons leurs voisins. Restés seuls de tant de peuples dans leur ancienne patrie, ils se croyoient, pour ainsi dire, exclus d'un héritage commun, s'ils ne prenoient part à ce démembrement de l'empire romain. Mais au lieu de traverser le Rhin devant eux, comme ils avoient fait tant de fois, ils descendirent le long de son cours et attaquèrent d'abord les quartiers des Francs-Ripuaires établis dans les environs de Cologne entre le Rhin et la Meuse. Le même péril menaçoit les établissemens des Francs-Saliens. Clovis réunit ses troupes à celles de Sigebert, roi des Ripuaires, dont les terres étoient déjà envahies. Il marcha à la rencontre des Alemans et leur livra bataille à Tolbiac ou Zulpich, à quelques lieues de Cologne. Les François entrés dans les Gaules lorsque l'Empire tomboit en ruines, avoient eu facilement l'avantage sur les sujets romains divisés, ou sur des Barbares qui s'y étoient introduits avant eux, et qui avoient perdu déjà une partie de leur première férocité. Maintenant la lutte étoit égale. Les Alemans

n'étoient guère inférieurs aux Francs en audace. 496.
Déjà l'armée de Clovis commençoit à plier, ses soldats tomboient autour de lui; le roi voyoit avec désespoir crouler ses établissemens à peine fondés. En ce moment, éprouvant que ses Dieux l'abandonnoient, il se rappela, dit-on, celui dont on lui avoit annoncé la parole immortelle. « Dieu de Clotilde, s'écria-t-il, s'il est vrai que vous êtes maître d'accorder la victoire à qui il vous plaît, arrachez-moi à mes ennemis. Je fais vœu de croire à votre nom et de recevoir sur mon front l'eau de votre baptême. » A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il sentit toute son ardeur renaître; ses troupes sont animées du même feu; les Alemans se troublent à leur tour; ils cèdent, ils tournent le dos et prennent la fuite. Leur roi périt sous les coups des François. Clovis les poursuivit dans leur pays qu'il livra au fer. Telle fut la terreur de ses armes qu'une partie des fugitifs allèrent chercher une retraite jusque sur les terres de Théodoric, roi des Goths d'Italie, qui implora la pitié de Clovis son beau-frère en faveur des restes de la nation vaincue. Privés de toute ressource par la mort de leur prince et par l'invasion de leur propre pays, les Alemans se remirent à sa merci. Clovis arrêta la fureur du soldat victorieux. Il accorda la paix à ces peuples et leur imposa un tribut. Il ruina

Epist. Theod. ad Chlod. ap. Bouquet, t. IV, p. 2.

496. ainsi la confédération des Alemans qui devinrent tributaires des Francs. Ceux qui échappèrent à son joug furent placés par Théodoric dans la Rhétie, province qui dépendoit de l'Italie du Danube aux Alpes, et tombèrent sous l'autorité de la monarchie des Goths ; jusqu'à ce que, plusieurs années après, les Goths pressés par les armes de Justinien, et voulant acheter l'alliance des François, leur abandonnèrent ces mêmes terres où ils avoient reçu les fugitifs. Ce fut alors que la nation des Alemans, quoique gouvernée par des ducs héréditaires et de son sang, et toujours distincte de la nation victorieuse, reconnut tout entière l'autorité du palais des Francs.

La journée de Tolbiac porta au plus haut point la gloire de Clovis, et l'on doit la considérer comme l'une des époques les plus importantes de nos annales. En effet, elle marqua le terme des invasions qui avoient désolé la Gaule. On lui attribue encore la conversion des Francs au Christianisme. Les Gaules fermées désormais aux nations transrhénanes et assignées aux François comme leur domaine et leur héritage ; l'empire du Christianisme à jamais établi dans ces provinces : tels furent les fruits glorieux de la victoire de Clovis. Les autres conquérans qui occupoient quelque portion des terres romaines, étoient

attachés à la secte arienne, et par là toujours ennemis des peuples qui étoient devenus leurs sujets. Les François au contraire, du paganisme attirés à l'orthodoxie, et seuls pratiquant une religion commune avec les peuples soumis, se trouvèrent presque d'abord pour eux des alliés. C'est ce qui causa la force et la durée de la monarchie françoise, en ne formant qu'un corps de tous ses membres unis entr'eux dans un même intérêt et dans une même foi : lien sacré, plus fort que la conquête dont il conserva l'ouvrage. Ce même événement amena de loin la chute de l'arianisme dans tout l'Occident, et la propagation de la religion chrétienne dans la haute Germanie, où les François devoient bientôt faire triompher leurs armes. 496.

Au retour de cette expédition, Clovis raconta à son épouse le péril pressant où il avoit failli succomber, et comment en invoquant le Dieu qu'elle adoroit, il avoit surmonté ses ennemis. Clotilde n'avoit cessé de le solliciter d'abandonner le culte de ses faux Dieux. Les Francs, soit par leurs relations avec l'empire romain, soit par l'exemple des Gaulois parmi lesquels ils avoient long-temps vécu, étoient jusqu'à certain point disposés à embrasser le Christianisme. Clovis prévoyoit encore que la conversion de ses peuples lui serviroit à s'affermir et à étendre ses

Greg. Tur. ib. Hincmar, ib. Ep. S. Remig. ad Chlodov. — S. Avit. ad Chlod.

496.
Epist. S. Avit.

conquêtes. Les différentes sectes se disputoient ces nouveaux prosélytes. Les ariens s'étoient efforcés d'attirer à eux le roi des Francs; et Lantilde une de ses sœurs, professoit déjà leur doctrine qui étoit celle de tous les Barbares établis dans l'Occident, à qui les prêtres ariens chassés par les fils de Théodose avoient servi de missionnaires.

Mais Clovis et sa nation étoient destinés à recevoir la Foi de missionnaires orthodoxes. Clotilde fit appeler en secret saint Remi, évêque de Reims, pour préparer son époux à remplir le vœu qu'il avoit formé et à recevoir le baptême. Saint Remi prêcha au roi cette parole divine. Il l'engagea sans peine à renoncer aux superstitions germaniques et à ses Dieux barbares pour adorer un seul Dieu dont le nom lui étoit déjà révélé. Toutefois ce prince craignoit d'exciter quelque mouvement parmi les François, s'il paroissoit insulter publiquement à leur culte. Il résistoit donc à la voix du pontife et ne vouloit abjurer ses Dieux que du consentement de son peuple et avec lui. « Je vous écouterai volontiers, ô saint prélat! dit Clovis à l'évêque (ce sont les termes que lui prête Grégoire de Tours); mais il reste un obstacle; le peuple qui me suit ne souffre point que l'on abandonne ses Dieux; mais j'irai près d'eux, et je leur parlerai suivant votre pa-

role. » L'historien ajoute que Clovis convoqua ses Francs, et commença de les exhorter à quitter des Dieux sourds et impuissans qui ne leur avoient été d'aucun secours dans leurs périls; à croire au Dieu immortel qui les avoit fait vaincre. Les François, soit déterminés d'avance par les sollicitations de leur roi, soit émus par les instructions de Remi et des prêtres Gaulois, accueillirent favorablement sa harangue. Ils déclarèrent qu'ils étoient prêts à adorer le Dieu que Remi prêchoit. Dès long-temps la vertu du prélat lui avoit attiré leur vénération et donnoit une grande autorité à la doctrine qu'il annonçoit. 496.

Le grand évêque, apôtre des Francs, vit accomplir dans son église le vœu de leur roi. Cette cérémonie auguste qui proclamoit à la face des Gaules la réconciliation des Barbares et des Romains, fut célébrée avec un éclat et une splendeur dignes de son objet, la veille de la fête de Noël de l'an 496. Clovis avoit voulu lui donner un appareil capable de frapper les peuples et de rendre en quelque sorte toutes les Gaules témoins de sa foi et de celle de ses compagnons. Il en avoit fait porter la nouvelle aux différens sièges de ces provinces, de celles même qui n'étoient point encore soumises à sa domination. Il avoit invité un grand nombre de leurs prélats à se trouver à Reims pour assister à son baptême et Epist. S. Avit.

496. recevoir son abjuration, et en même temps pour honorer la majesté royale qui faisoit elle-même hommage à la religion du Christ. Le baptistère et les portiques du lieu saint étoient richement décorés ; des voiles blancs en tapissoient l'intérieur ; la cire et l'encens brûloient dans le sanctuaire, et les fonts sacrés exhaloient l'odeur des parfums. Le saint pontife, précédé de la Croix et des Évangiles, conduisit le roi par la main de son logement jusqu'au baptistère. La reine suivoit ainsi que le peuple qui contemploit avec admiration le front du conquérant Germain humilié devant la majesté divine. Clovis arrive à la piscine où l'attendoient les évêques des Gaules. Il y descend le premier des catéchumènes, demande à être reçu au nombre des enfans de l'Église et présente son front à Remi. Le pontife lui dit avec un accent solennel : « Baisse la tête, fier Sicambre, il faut adorer aujourd'hui ce que tu as brûlé, et livrer aux flammes ce que tu as adoré, » et il le plonge trois fois dans cette eau, suivant l'usage antique de l'Église, au nom d'un Dieu en trois personnes. Deux sœurs de Clovis se convertirent avec lui. Alboflède fut lavée dans l'eau du baptême et voua sa virginité à Dieu. Lantilde abjura l'arianisme et reçut l'onction des mains de saint Remi. Plus de trois mille soldats de Clovis furent baptisés ce même jour.

Vit. S. Remig.

A mesure que le témoignage des contemporains s'éloignoit, et que les provinces jouissoient davantage des fruits de la conversion du peuple Franc à la Foi des Gaules, on publia des récits merveilleux de cet événement que son importance et ses effets, non moins que la solennité et l'appareil qui l'accompagnèrent, rendoient par lui-même assez recommandable. Hincmar, évêque de Reims, déférant à la croyance populaire, ou pour relever la gloire de son siège, raconte que le clerc qui portoit le chrême destiné à confirmer au roi François le caractère de chrétien, arrêté par la foule qui se pressoit sous les portiques, n'avoit pu arriver jusqu'au baptistère. Remi restoit immobile, les mains levées vers le Ciel, et prioit en silence. On vit alors, dit Hincmar, une colombe d'une blancheur éclatante descendre de la voûte, portant dans un petit vase l'huile sacrée qui devoit oindre le front du premier roi chrétien; et cette tradition a été jusqu'à nos jours consacrée par le respect des peuples. 496.

Mais la voix même des contemporains nous apprend quelle joie le baptême de Clovis et des Francs fit éclater dans les Gaules et dans toute la Chrétienté, et combien il influa puissamment sur la suite des victoires de ce prince et sur la soumission des Romains. Les peuples des Gaules

496. durent d'autant plus attendre de ces nouveaux prosélytes, que Clovis étoit alors le seul prince dans la Chrétienté qui méritât le titre d'orthodoxe et de Fils de l'Église, déféré ensuite comme par une espèce de privilège à ses successeurs. En effet, les rois Bourguignons, Goths, Vandales, Lombards, établis dans les Gaules, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, et vers la Pannonie, étoient tous ariens; les autres Barbares, idolâtres; et Anastase, qui gouvernoit alors l'Empire en Orient, suivoit la secte eutychéenne. Le pape Anastase II, successeur de Gélase, qui venoit d'être ordonné sur la fin de novembre de la même année 496, écrivit une lettre de félicitation à Clovis, dans laquelle il se réjouit que le commencement de son pontificat concoure avec l'entrée de Clovis dans la Foi. Il lui exprime toute l'alégresse qu'en ressent la chaire de saint Pierre, et toutes les espérances qu'elle a fondées sur lui. Il l'engage à justifier cet espoir, à glorifier le Dieu qui l'a tiré de la puissance des ténèbres, et qui a voulu pourvoir à son Église en y attirant un si grand prince pour la défendre et la protéger contre les tentatives des impies. Avitus, évêque de Vienne, prélat non moins célèbre alors que Remi, dans la lettre qu'il écrivit aussi à Clovis au sujet de son baptême, s'exprime encore plus énergiquement sur cet événement mé-

Epist. Anast. ap. Bouquet, t. IV, p. 50.

Epist. Avit.

morable. Après avoir loué ce prince de s'être refusé aux suggestions des divers hérétiques, « C'est bien avec raison, lui dit-il, que le jour de la Nativité du Rédempteur a été celui de votre régénération, et que vous êtes né en Jésus-Christ en même temps que le Christ est né au monde. Que dirai-je de cette glorieuse régénération? Si je n'ai pu m'y trouver présent en personne, je n'y ai point manqué du moins par la communion de mon alégresse. La miséricorde divine avoit préparé à nos contrées un nouveau sujet de joie par le message de votre humilité sublime qui nous est parvenu avant votre baptême. En sorte que cette sainte nuit nous a trouvé déjà certain de votre salut. Nous nous représentions, nous repassions en nous-même ce moment où une troupe de pontifes rassemblés répandoit les eaux de la vie sur votre personne royale; lorsque cette tête redoutable aux nations se courboit devant les serviteurs de Dieu; lorsque ces cheveux nourris sous le casque étoient empreints de l'armure de l'onction sacrée; que ces membres dépouillés de la cuirasse et lavés de toute souillure étoient ornés de la robe éclatante du néophyte. Ces vêtemens sans tache, croyez-nous, rendront par la suite le fer plus puissant. Ce que la prospérité des armes a commencé, la sainteté l'achèvera. Je voudrois aux

496.

496. éloges qui vous sont dûs, ajouter quelque exhortation, si quelque chose passoit votre science ou vos vertus. Vous prêcherai-je la Foi qui a relui en vous avant la prédication? l'humilité, que vous aviez prouvée à notre égard par vos déférences, avant que votre conversion vous en fît un devoir? la clémence, qu'un peuple entier délivré par vos mains de la captivité annonce au monde par ses réjouissances, à Dieu par ses larmes? Il n'est qu'une chose que nous désirons voir s'accroître. C'est que, puisque Dieu a voulu par vous faire de votre nation la sienne, vous répandiez aussi la semence de la Foi chez les nations lointaines qui, vivant dans leur ignorance naturelle, n'ont point encore été corrompues par les faux dogmes. Ne craignez donc point d'envoyer à ce sujet des ambassades pour édifier les œuvres de Dieu qui a si fort élevé les vôtres. Que ces peuples étrangers et païens commencent à reconnoître votre empire par celui de la Religion. Soyez présent aux nations les plus reculées par la majesté de votre diadême. Toutes célèbrent ces heureux triomphes que cette contrée remporte par vous. Cette prospérité est aussi notre bien. Toutes les fois que vous combattez, c'est nous qui vainquons. »

A ces expressions d'un pieux prélat qui vivoit sous le sceptre des rois Bourguignons, on peut

juger combien les prêtres orthodoxes se confioient aux victoires de Clovis ; quelle attente d'honneurs pour leurs autels et de félicité pour les Gaules, ce prince avoit réveillée parmi eux et dans toutes ces provinces. On voit encore qu'ils redoutoient et haïssoient moins en quelque sorte l'ignorance grossière où les païens étoient plongés, que l'obstination invincible des hérétiques, leurs ennemis et leurs persécuteurs. Sujets des princes ariens, ils étoient disposés d'avance à travailler en faveur de Clovis et à reconnoître son joug, à le préparer, sinon par leurs efforts et leurs insinuations, du moins par leurs vœux. Mais on voit aussi que ce chef habile n'omettoit rien pour gagner ces prélats par ses messages, par les respects qu'il leur rendoit. Il attiroit sur ses armes la faveur des peuples en délivrant des captifs romains, et faisant en sorte que cette nouvelle domination qui arrivoit après celle des ariens, parût préférable aux cités des Gaules et leur inspirât le désir de changer de maîtres. On peut donc assurer que cette bonne volonté des prélats et des peuples hâta ses progrès et les rendit plus faciles, en lui ménageant des amis chez les sujets de ceux qu'il attaquoit. Il paroissoit combattre dans l'intérêt même de la Religion et de l'orthodoxie, les autres Barbares que son ambition vouloit détruire.

496.

496. Le reste des Francs, à l'exemple de leur prince, embrassa en foule le Christianisme. Les prédications des évêques et des prêtres Gaulois eurent un plein succès et achevèrent promptement ce grand ouvrage. Clovis seconda leurs travaux par ses exhortations et par ses édits. Bien que les historiens ne nous apprennent point comment le paganisme s'éteignit chez cette nation, on voit pourtant que, sous les fils de Clovis, s'il restoit encore quelques rites païens et quelques superstitions populaires que les conciles nationaux s'efforcèrent de purger, le Christianisme étoit déjà la religion des François. Ils l'embrassèrent avec le zèle de vrais prosélytes, mirent une partie de leur gloire à le communiquer à leurs voisins, à le propager et à l'étendre bientôt dans toute la Germanie.

Sigeb. chr.

497. La grandeur de Clovis s'accrut des succès de la Religion. Sa conversion mit le sceau à sa puissance. Les Bretons fuyant les armes des Saxons qui ravageoient la grande Bretagne, avoient abordé sur les côtes de l'Armorique vers le temps de Valentinien III. Ces peuples généreux à qui les plus anciens monumens donnent une origine commune avec les Gaulois, avoient retardé vers la Loire, sous le règne d'Anthémius, les progrès des Francs; ils avoient associé leurs enseignes à celles de l'Empire et maintenu le nom romain

Procop. B. Goth. I, 12. Greg. Tur. IV, 4.

sur la rive droite de ce fleuve. Clovis, après avoir tenté la voie des armes, jugea qu'il étoit difficile de réduire par la force des hommes belliqueux qui vouloient conserver leur liberté, tandis que le reste de la Gaule couroit presque au devant de son joug. Dans les projets qu'il formoit sur les provinces méridionales, il craignoit de s'engager en une lutte qui pouvoit être longue, et en même temps il lui sembloit dangereux de se livrer à des entreprises lointaines avant d'avoir pacifié tout le pays qui borde la Loire. Il eut donc recours à la négociation. La Foi chrétienne réunit les deux peuples. Les Armoriques consentirent à s'allier à une nation qui auroit fini par les soumettre, qui leur laissoit leurs mœurs, et qui venoit d'embrasser le même culte. Les Bretons conservèrent leurs lois et leurs souverains héréditaires, au lieu que la plupart des provinces réunies sous Clovis à la monarchie françoise, vinrent se confondre dans son domaine et dans les partages de ses fils. Mais par ce traité, les rois François acquirent une espèce de haute souveraineté et un droit de protection sur les Bretons. Il paroît qu'ils se réservèrent à eux seuls le titre de roi, et ne reconnurent les princes Bretons que sous les noms de ducs et de comtes. Ainsi l'empire de Clovis s'accrut en quelques jours par la conversion de ce prince, presque 497.

autant qu'il avoit fait jusque-là par une suite
497. d'efforts et de combats. Ce fut alors que la Loire en fixa les limites. Ce qui restoit de milices romaines dans cette partie des Gaules située entre la Seine et la Loire, voyant tout l'Occident envahi par les Barbares, livrèrent à Clovis les terres ou les villes qu'elles tenoient encore et se joignirent à lui, contentes de servir sous ses ordres. L'historien Procope témoigne que de son temps ces milices romaines réunies aux Francs, gardoient encore leurs lois militaires, leur discipline, leurs vêtemens et leurs enseignes.

498-499. Clovis se voyoit maître de la moitié des Gaules.
Greg. Tur. II, 35. Procop. ibid. Le reste étoit divisé entre les Bourguignons et les Visigoths. Chacun de ces voisins ne pouvoit lui résister qu'avec peine. Mais si la considération de leur intérêt et la vue du danger les portoit à unir leurs forces, leur ruine devenoit presque impossible. Il jugeoit bien que Théodoric, roi d'Italie, ne laisseroit pas opprimer Alaric son gendre; que ce prince embrasseroit la cause commune des Goths, premiers hôtes et premiers destructeurs de l'Empire, et pourroit entraîner les Bourguignons dans une ligue qui deviendroit redoutable. Ce fut donc contre ceux-ci qu'il résolut d'abord de tourner ses armes. Il chercha à rassurer l'esprit d'Alaric pour tomber sur le Bourguignon destitué de secours, sans avoir

à craindre une diversion des Visigoths. En même temps il se flatta d'ôter au Bourguignon l'appui de Théodoric, en offrant d'avance à celui-ci sa part des dépouilles du vaincu. Alaric à qui la puissance de Clovis donnoit de vives alarmes; et le roi François qui avoit à cœur de dissiper les craintes du Visigoth, désiroient également d'entrer en pourparler. L'entrevue eut lieu près d'Amboise, dans une île de la Loire, fleuve qui bornoit les dernières conquêtes des Goths et des Francs. Ces princes conférèrent ensemble, mangèrent à la même table, se promirent une amitié réciproque, et se séparèrent avec tous les signes de la meilleure intelligence. 498-499.

Clovis fit ensuite son traité avec Théodoric. Il paroît que celui-ci, quoiqu'allié encore par le sang à Gondebaud dont le fils Sigismond étoit époux de l'autre de ses filles, s'entendit sans peine avec les François. Théodoric prétendoit un droit de souveraineté sur la Provence, réunie par Odoacre au royaume d'Italie, et nouvellement occupée par Gondebaud. Les deux rois convinrent donc qu'ils attaqueroient ensemble le royaume des Bourguignons et s'empareroient de leurs terres; que si l'un d'eux remportoit la victoire avant d'être secouru par son allié, il n'en recueilleroit pas tout le fruit, mais qu'il céderoit à l'autre une partie du pays conquis

498-499. moyennant une somme d'argent. Théodoric, non moins artificieux que Clovis, vouloit laisser agir son allié, dans l'espoir de recouvrer son domaine au milieu des troubles, ou de partager les conquêtes sans avoir part au danger.

Greg. Tur. II, 23. Non-seulement Clovis dans l'entreprise qu'il méditoit, avoit su se mettre en repos du côté des princes voisins ou se les rendre favorables ; il avoit encore pour lui les vœux des Gaulois, sujets de Gondebaud. Les évêques sur-tout se voyoient avec douleur forcés d'obéir à un prince arien qui pouvoit faire tourner son autorité à la ruine de l'orthodoxie. Ils apprenoient avec joie les progrès des Francs, et désiroient ardemment que leur domination s'étendît sur tout le pays. Dès le temps où ces peuples étoient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, les évêques des Gaules étoient prêts à se jeter entre leurs bras dans l'espoir de les attirer à eux, plutôt que de voir les dogmes les plus saints exposés à se corrompre par le mélange d'une fausse doctrine. L'exemple de la plupart des peuples Barbares qui avoient abandonné leurs superstitions en entrant dans les provinces romaines, leur prouvoit qu'il étoit plus facile de convertir des païens à la Foi, que de vaincre l'opiniâtreté des sectaires. Apruncule, évêque de Langres, soupçonné d'entretenir des liaisons avec les François, étoit devenu tellement

odieux aux Bourguignons, qu'ils résolurent de le tuer. Le prélat en fut averti. Il s'échappa de nuit, se fit descendre le long des murs de Dijon, et s'enfuit dans l'Auvergne où il fut recueilli par Sidonius Apollinaris, évêque de Clermont, gendre de l'empereur Avitus, qui autrefois, avec le patrice Ecdicius, avoit soutenu le courage des Romains contre la persécution d'Euric et des Goths. Sidonius, en mourant, désigna Aprunculé pour succéder à son siège. 498-499.

Clovis fortifié de tous ces secours, avoit encore des intelligences dans la famille même de Gondebaud. Godégisèle, frère du prince Bourguignon, partageoit avec lui le royaume de Gondicaire. Soit qu'il n'eût vu qu'avec peine Gondebaud sacrifier ses frères à son élévation; soit qu'ayant laissé détruire sa famille, il fût mécontent de la part qu'il avoit eue à ce sanglant héritage, Godégisèle nourrissoit contre son frère un ressentiment profond. Peut-être même craignoit-il que ce prince trop habitué à tremper ses mains dans son propre sang, ne voulût s'agrandir encore par sa ruine. Résolu de prévenir Gondebaud, il envoya secrètement à Clovis des émissaires pour le mettre dans ses intérêts. Il promit de payer tel tribut que le roi François voudroit imposer, s'il parvenoit par son secours à faire périr ce frère ou à le chasser de ses États. Clovis Greg. Tur. II, 32, 33. Fredeg. Epit. 22 et seq. 500.

embrassa avidement l'occasion qui s'offroit. Le
500. traité est conclu, on fixe le moment de l'attaque, et dès que tout est prêt, le roi convoque son armée et s'avance vers la Bourgogne.

A cette nouvelle, Gondebaud qui ne soupçonnoit rien de la trahison de son frère, crut qu'un péril qui paroissoit les menacer également devoit confondre leurs intérêts. Il députa vers Godégisèle pour lui représenter que les François se préparoient à attaquer le royaume des Bourguignons, et à réduire leurs deux États sous le même joug qu'ils avoient déjà imposé à une grande partie des Gaules. « Les desseins du roi des Francs n'étoient plus équivoques. Ce roi qui naguère ne possédoit qu'un petit établissement sur la frontière de Germanie, n'aspiroit aujourd'hui à rien moins qu'à envahir le reste des provinces romaines. Il prioit donc Godégisèle de joindre promptement son armée à celle de son frère, pour marcher de concert contre l'ennemi commun. » Godégisèle poussant jusqu'au bout la perfidie, promet de le secourir. Il assemble des troupes. Les deux armées se réunissent, elles se dirigent vers la frontière de Bourgogne, et marchent au-devant de celle de Clovis qui avançoit à grands pas.

Les François et les Bourguignons se rencontrèrent dans la plaine de Dijon, sur les bords de

la rivière d'Ousche. Ces deux peuples, après avoir autrefois erré parmi les forêts de Germanie, se trouvoient pour la première fois en présence dans le centre de la Gaule, sur cette terre qu'ils avoient arrachée aux Romains, et qu'ils défendoient maintenant comme leur conquête et comme une nouvelle patrie. Ils se choquèrent avec violence; mais lorsque le combat fut engagé, Godégisèle s'éloigna peu-à-peu de l'armée bourguignonne, et ramenant ses enseignes vers celles de Clovis, il fondit avec lui sur Gondebaud. A cette attaque inopinée, le roi Bourguignon se trouble. Il cède, et précipitant sa fuite le long des rives de la Saône et du Rhône, il arrive à Avignon et se renferme en cette place bien fortifiée, dans le dessein de réparer ses forces loin de l'ennemi. Godégisèle ravi du succès de sa fourberie, se sépare de Clovis comme d'un allié, après lui avoir promis quelque province pour prix de ses secours. Puis il entre en triomphe dans Vienne, l'une des capitales du royaume, se croyant déjà maître de la dépouille de son frère. 500.

Mais le roi François ne laisse pas respirer son ennemi. Il se met à sa poursuite, traverse toute la Bourgogne, et l'assiège dans Avignon, résolu de le faire périr. Gondebaud, tremblant, s'attendoit aux derniers malheurs. Aridius, ce sage

500. conseiller, sauva son maître. Il offrit de se rendre près de Clovis pour lui demander la paix. « Je ferai, dit-il, tout ce qui sera possible pour l'apaiser, et si je parviens à mon but, c'est à vous de promettre tout ce qu'on exigera, jusqu'à ce que nous rencontrions un meilleur temps. » Gondebaud s'abandonna aux conseils de son ministre, et Aridius partit pour le camp françois.

Il se fit présenter à Clovis comme le ministre du roi Bourguignon, et lui dit : « Que tant qu'il avoit espéré que les affaires de Gondebaud pouvoient se rétablir, il n'avoit cessé de se dévouer pour lui ; qu'il lui avoit donné les preuves d'une fidélité inviolable, et ne l'abandonnoit enfin qu'à toute extrémité. Mais qu'aujourd'hui Gondebaud se trouvant entièrement ruiné, sans troupes, sans ressources, sans États, et réduit à la défense d'une seule ville, il cédoit à la fortune qui avoit accablé ce malheureux prince, et venoit offrir au roi François ses services qui plus d'une fois avoient été utiles au Bourguignon. » Clovis le reçut avec empressement. Ce Gaulois, à une grande prudence dans le conseil, joignoit un esprit souple, discret et insinuant. Le roi charmé de son commerce, l'avoit sans cesse auprès de lui. Un jour que Clovis l'entretenoit sur les moyens de mettre fin à un siège qui duroit depuis trop longtemps, l'habile Gaulois lui montra, dit-on, un

pays désolé, des campagnes ravagées, des bourgs dévastés, sans que la misère des peuples hâtât la réduction de l'ennemi; son armée éloignée du siège de la domination françoise, éloignée des nouveaux sujets qu'il est toujours imprudent de laisser trop long-temps à eux-mêmes, et prête à se disperser sur un sol ruiné où elle ne pouvoit même rester sans péril. « Craignez, ajouta-t-il, que Gondebaud réduit au désespoir ne se jette dans les bras de Godégisèle; profitez de cette animosité des deux rois qui est près de céder à la crainte et à l'intérêt. Souvent une crainte commune a réuni deux ennemis irréconciliables. Pensez-vous d'ailleurs que Godégisèle se montre plus fidèle à son nouvel allié qu'il ne l'a été à son propre frère? Vous risquez d'armer l'un en voulant perdre l'autre. Mais en lui vendant la paix, vous commencez à établir votre domination sur ses États, vous jetez entre les deux frères les semences d'une haîne implacable, vous les abandonnez à des dissentions qui finiront par vous les livrer l'un et l'autre. 500.

« Mais lorsque vous seul portez tout le fardeau de cette guerre, que fait Théodoric, cet autre allié qui devoit joindre ses troupes aux vôtres pour conquérir en commun le domaine de Gondebaud? Maintenant ses généraux s'arrêtent sur sa frontière, occupés à sonder les places des

500. Bourguignons, et prêts à vous ravir le fruit de votre victoire. Que Gondebaud épargne les frais de l'attaque à cet ennemi si affamé de dépouilles et si lent à s'exposer aux hasards; et bientôt cette armée de Goths levée en vertu d'un traité conclu avec vous, va paroître sous les murs d'Avignon, non point pour vous aider à vous rendre maître de votre ennemi, mais pour l'arracher de vos mains. Car le roi Goth a vu le but où vous conduisent vos succès. Il voit que votre courage vous promet la monarchie des Gaules, que les Bourguignons détruits vous livrent Alaric. Il a laissé humilier Gondebaud, il ne le laissera point abattre; et si dans ce même temps Godégisèle ouvre les yeux, vous serez surpris de vous trouver entre trois ennemis au milieu d'un pays étranger où tout vous deviendra contraire. Prévenez Théodoric. Offrez la paix à Gondebaud; et maître de ses forces par l'alliance à laquelle vous le contraignez, tournez vos lances contre un autre rival à qui votre ligue ne laissera point de ressources. Ainsi vous aurez mis en sûreté votre gloire, et vous vous serez frayé une voie pour élever au-dessus de tous ces rois votre fortune et celle de votre nation. »

Ce discours fit impression sur l'esprit de Clovis. Ce prince réfléchissant aux périls dont il étoit environné, suivit le conseil d'Aridius. Il

fit offrir à Gondebaud de retirer ses troupes, si celui-ci consentoit à se soumettre au tribut. Le Bourguignon accepta tout pour se sauver. Il paya sur-le-champ, et promit la même fidélité à l'avenir. Clovis alors leva le siége et retourna dans son royaume, après avoir laissé cinq mille François à Godégisèle pour le défendre contre le ressentiment de son frère. 500.

Mais Gondebaud, dès qu'il se voit délivré de ses liens, s'échappe d'Avignon, ivre de vengeance, et court devant les remparts de Vienne. Il y surprend son frère et l'enferme dans la place qu'il investit. Le malheureux prince livré à la fureur de Gondebaud justement irrité, vit qu'il falloit périr; il se défendit avec le courage du désespoir. Mais les vivres manquoient. On commençoit à éprouver les horreurs de la famine. Godégisèle fit sortir les bouches inutiles et le menu peuple pour ne garder dans la place que ceux qui pouvoient la défendre. Cette précaution hâta sa perte. Parmi les habitans qu'il avoit chassés de Vienne, étoit un ouvrier chargé du soin d'entretenir un aqueduc. Cet homme alla trouver Gondebaud et lui promit d'introduire ses troupes dans Vienne. L'on mit aussitôt la main à l'exécution. L'ouvrier marcha à la tête d'une troupe de soldats qu'il introduisit dans l'aqueduc. Ils soulevèrent avec des leviers de fer une

grande pierre qui bouchoit un soupirail, et pé-
500. nétrèrent par là dans la ville. En un instant les Bourguignons s'emparent des rues, ils tombent par derrière sur les soldats de Godégiséle qui repoussoient l'ennemi du haut des remparts. En même temps le son des trompettes annonce aux assiégeans la réussite de l'entreprise. A ce signal, Gondebaud redouble d'ardeur, il livre l'assaut aux portes, s'en empare, et ses troupes s'y précipitent. Les habitans surpris entre deux armées sont taillés en pièces. Ils fuient, ils se réfugient dans les temples. Mais la fureur du soldat ne respecta pas ces saints asiles. Godégisèle fut massacré avec l'évêque arien dans l'église de ces sectaires où il avoit cru trouver un abri. Les François que Clovis lui avoit laissés, se retirèrent dans une tour, résolus de s'y défendre. Gondebaud les y força; mais il défendit qu'on leur fît aucun mal, et se contenta de les faire
Marii chr. prisonniers. Il traita autrement les Bourguignons et les Romains qui avoient suivi le parti de son frère, et il en fit périr un grand nombre dans les supplices.

Après cet exploit, le roi Bourguignon voulut se précautionner contre le ressentiment de Clovis et rechercha l'alliance d'Alaric. Il lui envoya en signe d'amitié, les François qu'il avoit faits prisonniers. Il refusa de payer le tribut à

leur prince. Il s'empara de tout le pays qui avoit appartenu à Godégisèle, et recouvra ce qu'il avoit perdu lui-même, à l'exception d'une partie de la Provence que Théodoric, profitant de ses embarras, lui avoit enlevée. L'on croit aussi qu'Alaric redevint alors maître d'Arles et de Marseille et de quelques autres villes voisines, autrefois occupées par Euric et reprises par les Bourguignons; soit qu'il se prévalût comme Théodoric du malheur de Gondebaud, soit que celui-ci consentît à les lui céder pour prix de son alliance. Gondebaud, parvenu désormais au comble de son ambition, et ayant trouvé l'agrandissement de sa puissance dans ce qui devoit la détruire, respecté de Clovis dont il fut le rival dans les Gaules par son courage entreprenant, par sa politique adroite et dissimulée, et par ses cruautés contre son sang, posséda sans trouble toute la Bourgogne, et la gouverna heureusement jusqu'à sa mort. Ce fut après la ruine de son frère qu'il recueillit et rédigea les lois de sa nation que nous possédons encore et auxquelles on a donné son nom. Ces lois ont fait admirer le génie et la prudence de ce prince, malgré quelques usages barbares ou quelques réglemens vicieux qu'il faut attribuer aux mœurs encore grossières de ces peuples.

500.

Procop. ibid.

501.

Clovis près d'écraser Gondebaud s'étoit arrêté

au sein de sa victoire, et le Bourguignon à la
501. veille de périr avoit repris de nouvelles forces.
Alaric, timide et d'un génie médiocre, parut à
507. Clovis un ennemi plus facile à réduire. Un autre motif l'encourageoit à cette entreprise. Les Visigoths étoient plus odieux aux évêques catholiques que les Bourguignons, nouveaux ariens, qu'on pouvoit espérer de ramener au sein de
Greg. Tur. II, 34. l'Église. Gondebaud flottoit entre les deux doctrines, et avoit paru un moment disposé à abjurer entre les mains de saint Avitus, archevêque de Vienne. Mais les Visigoths persécutoient
Id. II, 25. ouvertement les catholiques. Euric, père d'Alaric, avoit fermé les temples, chassé et maltraité les pasteurs pour établir ses faux dogmes. Les peuples des Gaules, soumis au joug des Goths, attendoient avec impatience que les armes fran-
Id. X, 31. çoises les en délivrassent. Volusien évêque de Tours et Vérus son successeur devenus suspects à Alaric, avoient été enlevés et condamnés à
Id. II, 36. l'exil; et Quintien évêque de Rodez, soupçonné également de favoriser les progrès de Clovis, venoit d'être forcé d'abandonner son siège pour échapper à la mort.

Clovis appuyé en secret par les prélats orthodoxes, résolut donc de déclarer la guerre à Alaric. Il sembloit peu prudent de s'engager dans cette entreprise sans s'être assuré des Bourgui-

gnons. Leur intérêt leur commandoit de se tenir unis avec les Goths pour arrêter au-delà de la Loire les armes des Francs qui n'avoient cessé de s'étendre et menaçoient de tout renverser. Clovis, quoique outragé par Gondebaud son tributaire, qui venoit de rompre les traités et de livrer à Alaric les François prisonniers, ne craignit pas de lui proposer une alliance; et le Bourguignon, peut-être entraîné par les menaces de Clovis, oublia ses défaites et son humiliation, dans l'espoir de mettre encore à profit les troubles des Gaules. Les deux monarques se liguèrent contre les Visigoths. Le roi des Francs annonça hautement qu'il vouloit arracher aux ennemis de l'Église les provinces qu'ils possédoient dans les Gaules, et il prit pour premier prétexte de la guerre une insulte faite à Paternus son ambassadeur.

507.

Isid. chr.

Fredeg. Epit. 25.

Excerpt. ex Idacio apud Fredeg.

A la nouvelle du danger qui menaçoit son gendre, Théodoric ne négligea rien pour le prévenir. Il écrivit à Alaric pour l'engager à éviter une rupture avec Clovis; à ne point exposer à la furie des armes françoises exercées par tant de combats, ses Visigoths amollis par une longue paix. Il supplia Gondebaud de se rendre médiateur entre les deux rois, de prendre en main le soin de terminer leurs différends; lui représentant qu'il étoit d'un grand roi, de se rendre arbitre

Theod. Epist. apud Cassiod. III, 1.

des démêlés des princes et d'entretenir la paix
507. des voisins ; d'un homme prudent, d'étouffer
des discordes dont les suites pouvoient s'étendre
Id. III, 4. jusqu'à lui. Il conjura Clovis par les liens de parenté qui les unissoient, de ne point prendre les armes contre le mari de sa fille ; de ne point exciter entre deux nations amies une querelle qui feroit couler le sang de l'une et de l'autre, combleroit de joie leurs ennemis, et finiroit par ébranler les deux États. Il l'exhorta à remettre le jugement de ses griefs à des alliés et des parens communs. Il menaça de se joindre aux adversaires de celui qui refuseroit d'entrer en accommodement. Il alla même jusqu'à envoyer
Id. III, 3. des ambassades aux rois des Thuringiens, des Hérules et des nations germaniques voisines des Francs, pour implorer leur appui et les solliciter d'adresser aussi des députés et de seconder ses efforts près de Clovis. « Ainsi, disoit Théodoric dans une lettre qui nous fait connoître quelle terreur inspiroient les armes du conquérant François, ainsi celui qui veut violer les droits des rois, sera contraint de remettre sa cause aux lois des nations. S'il méprise le jugement de tant de rois, il les aura tous à-la-fois pour ennemis. Que prétend-il après qu'on lui a offert satisfaction entière ? Un prince qui ne reconnoît pas de juges, est tout près d'envahir les États de ses voi-

sins. Hâtons-nous donc de réprimer le premier essor de son ambition. Si nous la laissons croître, les effets en viendront jusqu'à nous. Joignez vos ambassadeurs aux miens, confondons tous ensemble nos intérêts. Faites enfin quelque effort au dehors, si vous ne voulez avoir bientôt à combattre dans vos provinces. » 507.

Les prières de Théodoric eurent aussi peu d'effet que ses menaces. Clovis fortifié de l'alliance des Bourguignons, ne le craignoit plus; il se voyoit appelé par les vœux des Romains, et il étoit déterminé à détruire l'empire des Visigoths dans les Gaules. Il fit promptement ses préparatifs et s'avança sur le territoire de Tours. Alaric surpris de cette activité, appela en hâte le roi d'Italie. Il le supplia par les plus pressans motifs d'intérêt et de famille, et au nom de l'honneur commun de toute la nation des Goths, de ne point tarder à le secourir. Il s'apprêta lui-même à défendre ses États. Tandis que Théodoric rassembloit de grandes forces, Clovis avoit déjà passé la Loire. Il marchoit vers Poitiers où Alaric étoit campé avec son armée. Celui-ci eût bien voulu traîner la guerre et attendre les secours d'Italie. Mais les Visigoths qui voyoient avec douleur dévaster leurs terres, commencèrent à murmurer, à accuser la timidité de leur roi et les lenteurs de Théodoric. Ils s'écrioient qu'ils n'avoient pas

Greg. Tur. II, 37. Procop. ibid. Gest. R. Franc. 17. Aimoin. I, 20 et seq.

507. coutume de se tenir dans des retranchemens en présence de l'ennemi ; qu'ils étoient ces mêmes Goths qui jadis avoient arrêté Attila dans les plaines de Châlons ; qu'après avoir sauvé les Gaules de la fureur des Huns, il leur seroit trop honteux de souffrir que les François ravageassent leurs campagnes devant leurs yeux. Alaric ne put résister à leur impatience. Il se décida à confier le sort de son empire au hasard d'une journée. La bataille se livra dans la plaine de Vouillé sur le Clain, à dix milles au-delà de Poitiers. Elle fut sanglante, et la fuite encore davantage. Clovis rompit les Goths avec son ardeur et sa fortune accoutumée et les mit en pleine déroute. Il s'attacha à les poursuivre, et rencontrant leur roi qui cherchoit son salut dans la fuite, il se jeta sur lui et le tua de sa propre main. A cette vue, deux soldats d'Alaric transportés de rage se retournent, fondent sur Clovis, et lui poussent leurs dards dans les flancs. Sa cuirasse et la vitesse de son cheval lui sauvèrent la vie. Il périt en ce combat un grand nombre d'Auvergnats et de nobles Gaulois qui servoient dans l'armée des Visigoths sous la conduite d'Apollinaris fils de saint Sidoine évêque de Clermont.

Le roi des Francs profita de sa victoire. Tandis qu'il marchoit sur Bordeaux, il envoya Thierri son fils soumettre l'Auvergne et les provinces

voisines. Thierri, avec la même rapidité, rangea sous les lois de son père tout ce qui reconnoissoit de ce côté la domination des Visigoths, jusqu'aux frontières du royaume de Bourgogne. 507.
Clovis passa l'hiver de l'an 507 à Bordeaux. Au printemps, il se remit en campagne et se rendit 508.
maître de Toulouse. Il y prit les trésors d'Alaric, et revint mettre le siège devant Angoulême qu'il avoit laissé derrière lui, et qu'il emporta sans effort. Les peuples de l'Aquitaine, las du joug arien, favorisoient toutes ses entreprises. Le respect qu'il témoignoit aux lieux saints le servoit non moins bien que ses armes. Car il réprimoit autant qu'il lui étoit possible la licence de ses compagnons, et avoit défendu, sous les peines les plus rigoureuses, toute insulte envers les églises, les clercs et leurs serfs. Ainsi en moins de deux campagnes, et par le gain d'une seule bataille, il se vit maître de tout le pays qui s'étend de la Loire aux Pyrénées. Le premier usage qu'il fit Adon. chr.
de sa victoire, fut de relever dans la Gaule méridionale la religion catholique que les Goths y avoient opprimée. Il s'empara d'une portion de leurs terres, si l'on en croit la chronique d'Adon, et en forma des établissemens pour ses François. Mais la nation n'acquit point proprement de nouveaux quartiers dans l'Aquitaine : les provinces aquitaniques, quoique soumises au joug

508. françois, ne cessèrent pas, ainsi que nous le verrons dans la suite, d'être considérées comme terres romaines, distinctes des demeures des Francs.

Greg. Tur. ib. Fredeg. Epit. 25.

Après avoir assuré sa domination dans le pays, il reprit la route de son ancien royaume. Il fit de grands présens aux églises de Poitiers et de Tours, protégées par saint Hilaire et saint Martin, à l'intercession desquels il se croyoit redevable de la victoire. Il apporta ensuite à Paris les trésors d'Alaric, et y fixa le siège de son empire.

Procop. ibid. Isid. chr.

Son fils Thierri vint l'y rejoindre. Les Visigoths échappés à la bataille de Vouillé, avoient élu pour roi, à Narbonne, Gésalic, fils d'Alaric et d'une concubine. Ils pensoient qu'ils avoient besoin de mettre à leur tête un prince mûr, dont le mérite et l'autorité pussent réparer le désastre de leur monarchie; et Amalaric, fils légitime d'Alaric et de Théodogotte fille de Théodoric, étoit d'un âge trop tendre pour remplir dans ces conjonctures le vœu des peuples. Mais le nouveau roi ne justifia ni par son courage ni par sa fortune le choix de sa nation.

508 510. Isid. chr. Procop. ibid. Jornand. de reb. Get. 58. Vit S. Cæsar. inter act. SS. ord. S. Bened. sæc. I. Athal. Epist. ap. Cassiod. VIII, 10.

Cependant Théodoric avoit levé ses milices. La nouvelle de la mort de son gendre et de l'élévation de Gésalic au préjudice de son petit-fils, le confirma dans la résolution de porter la guerre dans les Gaules. Il n'espéroit plus rien de ses alliés. Gondebaud, au mépris de sa mé-

diation, avoit aidé les conquêtes de Clovis, et ses troupes réunies aux Francs occupoient le pays des Visigoths. Le roi d'Italie fit passer dans les Gaules une armée puissante sous le commandement du comte Ibbas et de Tullus, deux de ses plus habiles lieutenans. Ces capitaines repoussèrent les ennemis d'un pont de bois construit sur le Rhône vis-à-vis d'Arles, dont ils tâchoient de s'emparer pour pénétrer dans cette ville et dans la Provence. Ibbas passa lui-même le Rhône et livra aux François et aux Bourguignons réunis, un combat dans lequel ils laissèrent, dit-on, plus de trente mille hommes. Cette défaite leur fit perdre une partie du pays qu'ils tenoient sur la rive droite du fleuve et vers les Pyrénées. 508-510.

Ce fut le premier revers que Clovis essuya; mais il reprit bientôt son avantage. Cette guerre dura environ trois ans entre tous ces princes, parens ou alliés, qui combattoient, les uns pour conserver leur dignité, les autres pour agrandir leurs possessions, et le récit des événemens est aussi obscur que les succès paroissent variés. On voit les Francs et les Bourguignons formant les siéges d'Arles et de Carcassonne, et forcés de les lever. Mais Gondebaud s'empare de Narbonne et la livre au pillage, après avoir battu Gésalic qui fuit au-delà des Pyrénées. Enfin,

508-510. Théodoric ne pouvant reconquérir sur les François l'ancien patrimoine des Goths, fut contraint de leur abandonner les pays situés vers la Garonne, les Pyrénées et l'Océan jusqu'à la Loire, c'est-à-dire les trois Aquitaines, et de se contenter des provinces de Marseille et de Narbonne, à la réserve de Toulouse, capitale des Visigoths, Usez, et peut-être quelques autres places de la première Narbonnoise qui restèrent aux Francs. Par la Novempopulanie ou troisième Aquitaine, l'empire des Francs toucha aux Pyrénées. La Septimanie ou première Narbonnoise fut seule conservée aux Visigoths. Théodoric retint pour lui-même les villes d'Arles et de Marseille, où il établit des magistrats. Le pays situé au-dessous de la Durance et qui a retenu le nom de Provence, après avoir appartenu successivement aux Bourguignons et aux Visigoths, fut ainsi réuni à l'empire des Goths d'Italie, comme une ancienne dépendance du royaume d'Odoacre qui l'avoit cédé à Euric père d'Alaric. Mais l'on ne voit point que les Bourguignons aient tiré eux-mêmes aucun fruit de cette guerre : ce qui pourroit faire penser que Gondebaud, quoiqu'allié de Clovis, y reçut encore la loi de ce monarque.

511. Gésalic, deux fois dépouillé par les armes des Ostrogoths et des Francs, battu par le comte

Ibbas près de Barcelone, tour-à-tour caché ou fugitif, implorant en vain les secours des Vandales d'Afrique, fut enfin arrêté près de la Durance, lorsqu'il cherchoit une retraite chez les Bourguignons, et mis à mort par les généraux de Théodoric. Celui-ci parvint ainsi à établir Amalaric sur le trône d'Espagne, et gouverna pendant quinze ans et jusqu'à sa mort les États du jeune roi, comme son aïeul et son tuteur. 511.

Clovis retournant dans son royaume après la défaite d'Alaric, avoit reçu à Tours le brevet de l'empereur Anastase, qui lui déféroit le rang de patrice. Il fut si ravi de cet honneur qu'il se revêtit solennellement de la robe de pourpre, et se couronna du diadème dans l'église de saint Martin; monta à cheval, et parut en triomphateur aux yeux du peuple avec les ornemens de sa dignité, répandant sur son chemin des monnoies d'or et d'argent. Plusieurs princes établis dans l'Empire, et entr'autres Gondicaire et Gondebaud, rois des Bourguignons, avoient été décorés des dignités de patrice ou de maître de la milice, dont ils exerçoient même les fonctions dans leurs provinces comme lieutenans-généraux de l'Empire. Ces chefs Germains, encore éblouis de la majesté romaine prête à s'éteindre, s'honoroient de porter les marques des dignités de Rome. Et quoique à la fin les empereurs ne Greg. Tur. II, 38.

511. réclamassent plus qu'un vain droit dans ces provinces, quoique la puissance publique eût passé tout entière dans la nation qui les avoit occupées; cependant les ornemens des magistratures romaines consacroient encore l'autorité des rois aux yeux des anciens sujets de l'Empire, qui se gouvernoient par les lois romaines, et ne cessoient point d'être considérés comme Romains au milieu des peuples germaniques. Il ne faut donc pas s'étonner que ces conquérans, et qu'un prince sur-tout aussi avisé que Clovis, recherchassent une dignité qui joignant à leur titre de rois d'une nation étrangère celui de magistrats romains, réunissoit, pour ainsi dire, sous leur sceptre, par une nouvelle prérogative, le Romain et le Barbare, le Franc et le Gaulois, et imprimoit un caractère sacré à un pouvoir qu'ils tenoient de la force et de la conquête.

Clovis vainqueur de tous ses ennemis avoit ébranlé la monarchie des Bourguignons, détruit celle des Visigoths en deçà des Pyrénées, décoré sa puissance du titre des dignités romaines. Il résolut de l'affermir par la ruine des chefs de sa nation. Il réservoit cette entreprise pour la dernière, et il n'eût osé la commencer plutôt. Les François dispersés dans les Gaules sembloient avoir perdu leur première indocilité, ou du moins il leur étoit devenu moins facile de se rallier au

premier signal de leur liberté menacée. Leurs propres victoires, ainsi que la soumission des Romains et des autres peuples établis dans ces quartiers, avoient accru l'autorité du prince sur la nation. Clovis ne voyoit désormais de concurrens que dans sa famille. Ce fut contre elle qu'il dirigea ses coups. Nous avons dit que plusieurs tribus de François étoient gouvernées par des princes particuliers. Clovis, chef de leur ligue, quoiqu'il commandât à la plus grande partie de la nation, n'avoit point encore réuni toutes ces tribus sous ses lois. Après avoir étendu si loin sa domination, il se crut assez fort pour l'entreprendre. Sigebert, roi des Francs-Ripuaires, tenoit à Cologne le siège de ses États. Ce prince, allié et parent de Clovis, avoit combattu avec lui à Tolbiac, et reçu même une grave blessure dans cette journée. Il avoit depuis envoyé Clodéric son fils au secours de Clovis dans l'expédition contre Alaric. Le roi François s'attacha à séduire ce jeune homme, pour en faire l'instrument des desseins perfides qu'il méditoit contre tous deux. De retour à Paris, il lui envoya en secret des émissaires pour lui représenter la foiblesse et les infirmités de son père également épuisé par l'âge et par ses blessures, et incapable de tenir les rênes de son État. S'il meurt, ajoutoit-il artificieusement, son royaume

511.

Greg. Tur. II, 40 et seq. Chr. Virdun.

511. et mon amitié vous sont assurés. Paroles impies et insidieuses, par lesquelles Clovis se proposoit peut-être seulement de semer la discorde entre le père et le fils. Mais Clodéric cédant à la passion de régner, prit la résolution de tuer son père. Il choisit le moment où Sigebert étoit sorti de Cologne et avoit passé le Rhin pour chasser dans la forêt voisine. Tandis que le vieux prince sommeilloit dans sa tente, au moment de la plus grande chaleur du jour, son fils l'y fit assassiner. Mais, comme il arrive quelquefois, il reçut le salaire de son crime de la même main qui l'y avoit poussé.

Dès que le malheureux Sigebert eut expiré, Clodéric envoya une ambassade à Clovis pour lui apprendre qu'il étoit roi, et l'inviter à choisir dans les trésors de son père ce qui lui paroîtroit le plus à sa convenance. Il vouloit récompenser ainsi les conseils qui l'avoient élevé au trône; mais ce fut le piège même dans lequel Clovis le fit tomber à son tour. Ce prince lui renvoya des ambassadeurs sous prétexte de le complimenter et de recevoir ses présens. Tandis que le nouveau roi leur montroit ses trésors avec complaisance, l'un d'eux remarqua un coffre où Sigebert avoit coutume d'enfermer son argent monnoyé, et pria Clodéric de le lui faire voir. Celui-ci se baisse sans défiance, ouvre le coffre et

plonge sa main jusqu'au fond pour en tirer l'argent. Le François saisit ce moment, et levant le bras, il lui fendit la tête avec sa hache d'armes. Tel fut le prix dont Clovis paya le parricide que ses insinuations perfides avoient fait commettre. 511.

Il naviguoit alors sur l'Escaut, et attendoit des nouvelles de ses émissaires. Il parut dans Cologne à l'improviste, et ordonna de convoquer le peuple. Clovis s'éleva du milieu de l'assemblée, et leur dit : « Que Clodéric meurtrier de son père, avoit subi la peine due à son crime : que pour lui, bien qu'innocent de la mort des deux princes (car leur sang étoit le sien qu'il ne lui étoit pas permis de verser), il ne pouvoit qu'applaudir au juste châtiment d'un tel forfait. Mais vous, ajouta-t-il, privés de vos rois, entourés de peuples féroces, quels sont désormais vos défenseurs? Les différentes tribus de François ont pu subsister sous les ordres de plusieurs rois, tant que la nation resserrée sur un petit territoire, et forcée de combattre sans cesse pour défendre le coin de terre qu'elle ne possédoit qu'au prix de son sang, se réunissoit au premier signal du danger commun. Des forces égales et la nécessité de se conserver entretenoient la ligue de tant de chefs. Mais aujourd'hui la plupart des enfans de la Germanie, après avoir lutté long-temps contre la jalousie des Ro-

511. mains, se sont répandus dans leur empire où ils ont fondé de grands États. Les Goths tiennent l'Espagne et l'Italie, les Bourguignons dominent les rives de la Saône et du Rhône, et les Francs-Saliens ont soumis le reste des Gaules. De nouvelles nations occupent déjà près de vous les terres qu'ils ont abandonnées. Parmi tant de voisins appliqués à s'agrandir, il faut un protecteur à votre liberté. Qui la défendra mieux qu'un peuple de votre sang? Vous ne pouvez céder à un autre sans subir un joug honteux, vous qui portez comme moi le nom de Francs, signe de notre liberté. Mais si vous vous réunissez au peuple de Clovis, vous conservez ce nom que j'ai élevé au-dessus de tous les autres, vous vous associez à la gloire que notre nation a acquise sous mon étendard, vous entrez en partage de tous les fruits de la conquête. »

La plupart applaudirent avec de grands cris et en faisant retentir leurs armes, bien que quelques-uns vissent avec une secrète indignation qu'on livrât en quelque sorte les dépouilles de leurs chefs au roi d'une autre tribu qui les avoit fait tomber dans ses embûches criminelles. Mais il n'étoit déjà plus temps de résister. Clovis fut élevé sur le pavois et proclamé roi par les Ripuaires.

Mais lorsqu'il fut sorti de Cologne, ces peuples commencèrent à revenir de la stupeur où sa

présence les avoit jetés. Ils se rappelèrent ses
artifices, la fin tragique de leurs princes, la sur- 511.
prise dont le roi François étoit venu les frapper
dans Cologne, et qui n'étoit elle-même qu'une
sorte de violence; et se croyant conquis par un
chef étranger, plutôt que soumis en vertu d'une
élection libre, ils laissèrent échapper leurs plain-
tes. De là ils passèrent aux murmures : le mé-
contentement gagna les villes. La révolte com-
mença dans Verdun. Les habitans de cette ville
qui appartenoit au domaine des Ripuaires, fer-
mèrent leurs portes, prirent les armes, et refu-
sèrent l'obéissance à Clovis.

A cette nouvelle, le roi qui connoissoit le prix de pareils momens, rassemble une armée et part à la hâte. Il arrive sous les murs de Verdun, il les entoure, élève des retranchemens, comble les fossés. Les habitans, consternés de sa célérité, perdent l'espoir de se défendre. Ils se voyoient investis par un prince habitué à vaincre, à qui la résistance étoit presque inconnue, et qui étoit plein de dépit et d'indignation contre eux. Irriter sa colère, c'étoit rendre leur perte inévitable; ils n'avoient de ressource qu'en sa miséricorde. La religion chrétienne étoit alors l'unique consolation des peuples et le seul frein du vainqueur; ses ministres, les seuls médiateurs que les vaincus pussent lui offrir. Mais l'évêque

Firmin, personnage d'une sainteté éminente,
511. étoit mort sur ces entrefaites. Les habitans de Verdun destitués de leur protecteur, cherchoient parmi eux un homme dont la vertu pût calmer le courroux du Roi. Ils jetèrent les yeux sur un prêtre nommé Euspice. Celui-ci sortit de la ville avec confiance, il entra dans le camp, s'avança vers le prince et se prosterna devant lui le front contre terre. Clovis le releva avec honneur et lui demanda le sujet qui l'amenoit. Alors Euspice, prenant la parole, sut tellement toucher l'esprit du roi par sa piété et son éloquence, qu'il parvint à le fléchir. Tel étoit le respect que la religion dans ses ministres imprimoit à des néophytes à qui elle parloit avec autorité. A la voix d'un simple prêtre, ce prince si fier et si terrible pardonna sans effort à ceux qu'il voyoit naguères comme des rebelles indignes de grâce. Les portes de la ville s'ouvrirent, Clovis s'y présenta, il fut reçu par le clergé et accompagné jusqu'à l'église. Il donna ensuite un festin à son armée, et après deux jours de repos, il la ramena sur le territoire d'Orléans, laissant sa domination affermie dans le pays des Ripuaires et ses nouveaux sujets pénétrés de crainte et de respect pour lui.

Délivré par la mort de Sigebert et de Clodéric des chefs les plus considérables des anciennes tribus des Francs, Clovis n'eut pas de peine à

se défaire des autres. Il surprit Cararic et son fils et leur fit raser la tête. C'étoit un signe de dégradation chez les François dont les rois portoient la longue chevelure pour marque de leur dignité. Grégoire de Tours ne nous apprend point dans quelle partie des Gaules régnoient ces deux parens de Clovis. Il nourrissoit contre le père un ancien ressentiment. Pendant la bataille livrée près de Soissons à Syagrius, Cararic s'étoit tenu à quelque distance de l'action, prêt à se tourner du côté de la fortune. Clovis le fit ordonner prêtre et son fils diacre. Comme le père se plaignoit en pleurant de son humiliation; « Ces feuilles, dit le jeune homme, ont été coupées sur un bois vert, l'arbre n'est point desséché et son feuillage repoussera un jour. » Ces mots parvinrent aux oreilles de Clovis qui fit trancher la tête à ces malheureux princes et réunit leurs domaines à ses États. 511.

Ragnacaire régnoit à Cambray. Sa mollesse et ses dissolutions l'avoient rendu odieux aux François. Ces peuples fiers voyoient avec indignation qu'il partageât l'autorité et tous les avantages du commandement avec Faron son favori. Ses Leudes (c'est ainsi que l'on nommoit chez les Francs les principaux guerriers attachés à la personne du prince) formèrent le dessein de le livrer à Clovis. Ils reçurent pour prix de leur

511. perfidie des bracelets et des baudriers de cuivre recouverts d'une feuille d'or. Clovis assuré de leur trahison, marcha sur Cambray. Ragnacaire, malgré son infamie, eut assez de courage pour se préparer au combat. Mais à peine l'action fut engagée que ses troupes l'abandonnèrent. Il étoit entraîné dans leur fuite. Les conjurés le saisirent, lui lièrent les mains derrière le dos ainsi qu'à son frère Ricaire, et les menèrent en cet état devant Clovis. A cette vue le roi s'écria : « As-tu donc déshonoré notre race au point de te laisser ainsi garrotter par tes soldats ? il eût mieux valu mourir. » Disant ces mots, il lui déchargea sa hache sur la tête. Puis se tournant vers Ricaire ; « Et toi, dit-il, si tu avois secouru ton frère, ses sujets ne l'eussent point traité ainsi. Reçois le même prix de ta lâcheté. » Les traîtres qui avoient livré les deux princes reconnurent ensuite la tromperie que Clovis leur avoit faite et s'en plaignirent à lui. « Ce faux métal, leur répondit-il, est la digne récompense de ceux qui ont vendu leurs maîtres. Vous devez me savoir gré de vous laisser vivre. » Un grand nombre de François qui n'étoient point encore convertis à la foi chrétienne, s'étoient retirés près de Ragnacaire. Clovis après sa victoire obtint, dit-on, qu'ils abjurassent leur idolâtrie et qu'ils reçussent le baptême des mains de saint Remi.

Hincmar, Vit. S. Remig.

On peut s'étonner ici qu'un néophyte tel que Clovis, qui avoit tant fait pour la gloire du Christianisme, ait outragé à ce point la nature et l'humanité. Mais la foi d'un Barbare est une superstition pour l'esprit et non une règle pour le cœur. Si la religion n'en a point fait un vrai fidèle, elle n'ôte rien à des vices naturels que la société civile n'a point polis. Clovis lui-même qui commença à policer sa nation par la religion et par les lois, ne fut guères chrétien que de nom et eut tous les vices de son origine. La loi publique des Francs qui divisoit la souveraineté entre tous les princes du sang royal, les plaçoit dans un état d'hostilité et de haîne réciproque et leur donnoit pour premier intérêt de verser le sang l'un de l'autre. Intérêt qui étoit tout pour un prince Barbare, et, pour ainsi dire, sa loi et sa morale. Clovis ne fit guère, comme nous le verrons, que ce que firent ses fils après lui, et ce qu'avoient fait apparemment ses ancêtres. Il fit périr de différentes manières plusieurs autres petits princes ou grands de la nation, la plupart ses parens, et entr'autres Regnomer frère de Ragnacaire, qui régnoit au Mans. Il s'empara de leurs États et de leurs trésors, et réunit ainsi sous ses lois toutes les tribus des Francs qui se confondirent dans une seule nation. Un jour pourtant, au milieu de ses principaux amis, il

511.

511. sembla regretter la ruine de sa famille. « Pourquoi, dit-il, me suis-je privé moi-même de tant d'appuis ? Me voilà maintenant seul comme un voyageur sur une terre étrangère, et je n'ai plus de parens qui puissent me porter secours dans l'adversité. » Mais l'on croyoit, disent les historiens, qu'il ne tenoit ce langage qu'afin de découvrir s'il lui restoit encore quelque parent dont la mort délivrât sa postérité de toute inquiétude.

Après avoir ainsi déshonoré ses dernières années et assuré sa puissance à ses enfans, il mourut à Paris, âgé de quarante-cinq ans. Son règne en avoit duré trente. Il laissa quatre fils, Thierri qu'il avoit eu d'une concubine avant son mariage, Clodomir, Childebert et Clotaire nés de Clotilde. Ses États furent partagés entr'eux suivant l'ancienne coutume des Francs, qui attachoient leurs respects et la succession du pouvoir à la transmission du sang royal dans tous ses canaux directs. Nous en trouvons la preuve dès le commencement de la monarchie dans la division des tribus françoises gouvernées par des rois d'un même sang, dans les craintes de Clovis et ses précautions barbares contre tous les princes de sa race. Il fut enterré dans l'église des Apôtres qu'il avoit fondée avec la reine son épouse, pour

In Persarum Francorumque terra reges ex genere prodeunt. S. Greg. pap. homil. 10 in Evang.

accomplir un vœu qu'il avoit fait lorsqu'il se pré- 511.
paroit à son expédition contre Alaric. Ce prince posséda toutes les grandes qualités propres au fondateur d'un empire. Conquérant plein d'ardeur, politique rusé, ennemi redoutable, allié perfide. Son esprit juste et ferme lui montroit avec promptitude tous les moyens d'arriver à son but. Il employa tour-à-tour et avec le même succès, une valeur impétueuse contre les Romains et les Visigoths, la négociation et l'adresse avec les peuples libres de l'Armorique, la séduction unie à la force contre Gondebaud, un courage patient contre Théodoric, la trahison et la fourberie avec les grands de sa nation, l'activité et l'audace pour étonner des sujets mécontens qu'il soumit par sa seule présence. La Religion même servit à ses fins. Son attachement à la Foi catholique lui fit des amis de tout le clergé des Gaules, et lui donna les sujets de ses rivaux. Nouveau Constantin, il l'établit sur le trône, la fit respecter et la respecta lui-même dans ses ministres; mais cette doctrine sainte ne lui inspira point les vertus qu'elle enseigne. Enfin il plaça la nation des Francs au premier rang parmi tous les peuples qui envahirent les provinces romaines, il ruina l'hérésie dans les Gaules, accoutuma à l'obéissance des hommes qui

511. n'avoient point encore oublié la liberté tumultueuse de Germanie; il légua à sa postérité un immense héritage, et éleva presque à son plus haut degré de grandeur la monarchie françoise. Thierri fils aîné de Clovis, posséda tout ce que son père avoit acquis au-delà du Rhin, c'est-à-dire, la haute souveraineté et le droit de tribut sur les princes des Thuringiens et des Suèves; le pays des Ripuaires situé entre le Rhin et la Meuse, autrement les provinces de première Belgique, de première et partie de la seconde Germanie; en deçà de la Meuse, les terres qui comprennent la province moderne de Champagne; dans les provinces aquitaniques, l'Auvergne, le Rouergue, le Quercy, l'Albigeois, qu'il avoit conquis pour son père sur les Visigoths. Clodomir régna sur l'Orléanois et le Sénonois, et s'étendit le long de la Loire jusqu'à l'Anjou. Childebert eut en partage Paris et les territoires de Meaux, Senlis et Beauvais; la seconde Lyonnoise jusques aux côtes de l'Océan; les territoires de Rennes, Nantes et Vannes dans la troisième Lyonnoise, et la haute souveraineté sur les Bretons. Clotaire posséda Soissons l'ancienne capitale de Clovis, et s'étendit de la Meuse inférieure jusqu'à la Somme et à l'Océan. Ces trois princes prirent leur part comme Thierri dans le domaine des Visigoths. Clodomir eut la Novempopulanie, et ses deux frères possédèrent

aussi des villes et des provinces au-delà de la Loire, dans les deux Aquitaines. La reine Clotilde, après la mort de son époux, se retira à Tours près de l'église de saint Martin, et y vieillit dans l'exercice de toutes les vertus. 511.

Les François, sous le règne de Clovis, avoient fait de grands progrès dans la vie civile. Ce conquérant leur avoit servi de législateur en les amenant au Christianisme. La Religion et la société commençoient à adoucir les esprits et à polir les mœurs grossières. Placés entre les ténèbres du paganisme et les subtiles erreurs des sectes, les François connoissoient la vraie doctrine de l'Église, et en pratiquoient le culte qu'ils ont maintenu sans altération dans les Gaules. C'est le témoignage que leur rend le Grec Agathias, contemporain des fils de Clovis. Cet historien prétend que les mœurs des François n'avoient rien de commun avec la rudesse des autres Barbares, et il ne trouvoit presque d'autre différence entre cette nation et ses compatriotes, que celle de l'habit et du langage. Quoique nourris parmi les armes, ils auroient eu horreur du sang de leurs citoyens; ils étouffoient eux-mêmes les dissentions de leurs chefs, et se rendoient arbitres de la paix civile. C'est par cette union, et en conservant les mêmes coutumes quoique vivant sous différens princes, qu'ils étendoient toujours

Agath. hist. 1, p. 13.

511. leur puissance et ne perdoient rien de celle qu'ils avoient acquise. « On les a vus souvent, ajoute le même historien, après que la jalousie et l'ambition de leurs rois leur avoient mis les armes à la main, les jeter bas dès qu'ils se trouvoient en présence, et forcer ces princes à terminer leurs différends devant le tribunal des grands de la nation, s'ils n'aimoient mieux décider eux-mêmes la querelle avec l'épée, et verser leur sang dans un combat singulier pour une cause où leur intérêt s'étoit séparé de celui des peuples. »

Cependant, malgré ce témoignage peut-être trop flatteur d'un historien étranger, il faut convenir qu'il restoit encore dans les mœurs de cette nation une vigueur et une âpreté qui se portent presque toujours à la cruauté et à la violence quand les esprits sont peu éclairés. La valeur militaire qui étoit alors la première vertu et qui s'accommode peu des voies de la justice, encourageoit encore ce penchant à agir à force ouverte. La ruse et la fourberie qui semblent d'abord peu compatibles avec les mœurs fières d'un peuple jeune, n'étoient point non plus inconnues aux François. Car ces vices ne sont pas toujours l'effet de la corruption de la société et du raffinement des esprits. Les Barbares tournent volontiers leur intelligence vers la perfidie, incapables qu'ils sont d'un autre genre d'habileté. C'est ce que

prouve l'histoire de la jeunesse des nations et le tableau des sociétés qui ne sont point encore sorties de ce premier âge de la vie civile. Là, les esprits sont tout-à-la-fois grossiers et rusés, et la perfidie s'unit le plus souvent à la pétulance. Les fils de Clovis témoins des procédés violens et artificieux de leur père et nourris à son école, devenoient des adversaires et des rivaux en partageant sa monarchie. L'ambition des princes devoit tendre incessamment à rejoindre ce que le partage de famille avoit divisé. Telles furent les vicissitudes auxquelles la race de Clovis fut sujette. Les quatre frères du haut de leurs trônes s'observoient avec des yeux jaloux, mesurant leur puissance, épiant leur foiblesse et prêts à profiter du premier événement. 511.

Clotilde oublioit la gloire dont elle avoit joui pour ne s'occuper désormais que d'une autre gloire plus durable. Livrée à tous les soins de l'humanité et de la Religion, elle versoit de nombreux bienfaits sur les affligés, et pourvoyoit aux besoins des monastères et des églises. De sa retraite elle offroit à Dieu ses vœux pour la paix des peuples à qui elle avoit appris à le connoître; elle veilloit sur ses fils, attentive à calmer leurs esprits inquiets, à prévenir les effets funestes de leurs discordes. Greg. Tur. III, 18, 28.

Mais les larmes et les supplications d'une mère

511. eussent été un frein bien foible pour de jeunes ambitieux qui n'écoutoient que la voix de leurs passions. Les deux anciens rivaux de leur père, Gondebaud et Théodoric, tenoient encore le sceptre d'une main ferme. Leur réputation et leur puissance assuroient le repos des Gaules que leur ambition avoit autrefois troublé; elles réprimoient les jalousies de ces jeunes princes et leur ardeur qui n'attendoit que le moment d'éclater. Théodoric n'avoit point oublié la ruine de son gendre. Il se rappeloit avec amertume les victoires de Clovis et les affronts de la nation des
Id. III, 21. Goths. Dès qu'il s'étoit vu délivré de ce concurrent redoutable, il avoit profité de la jeunesse et de l'inexpérience de ses fils pour ressaisir quelque portion de l'ancien domaine des Goths. Il envahit le Velay, le Rouergue, le Gévaudan. Cependant malgré les anciennes injures des deux nations, la paix et la bonne intelligence paroissoient se conserver entre les Visigoths et les
Id. III, 1. Francs. Amalaric, pupille et petit-fils du roi d'Italie, demanda en mariage la jeune Clotilde fille de Clovis; et les princes François agréant sa demande, la lui envoyèrent avec de riches présens. Gondebaud faisoit fleurir ses États par les lois, et les maintenoit en paix par la terreur
Fredeg. Epit. 34. de ses armes. Ce monarque, peu d'années après la mort de Clovis, jugeant par sa propre expé-

rience à quels dangers les dissentions des héritiers livrent les États, et voulant assurer la foiblesse de son royaume contre la vigueur toujours croissante de l'empire des Francs, fit reconnoître à Genève, de son vivant, son fils Sigismond pour roi des Bourguignons et son successeur. 511.

Les premiers ennemis qui éprouvèrent les armes des fils de Clovis, furent les Danois, peuples dont les incursions devinrent fréquentes dans les siècles postérieurs et ne cessèrent de désoler la France jusqu'à ce qu'ils eussent acquis à leur tour des établissemens dans ses provinces. C'est ici la première fois que notre histoire fait mention de ce peuple, que ses navigations et ses expéditions hasardeuses ont rendu très célèbre dans la suite sous le nom de Normands. Clodilaïc leur roi, ou plutôt chef d'une troupe de ces aventuriers, aborda avec sa flotte sur la côte septentrionale du royaume de Thierri. Il entra dans les terres, dévasta tout un canton, fit un grand butin et enleva des habitans. Après avoir rempli ses vaisseaux de prisonniers et de richesses, il alloit mettre à la voile pour ramener sa proie dans son pays. Mais Thierri averti que ses États étoient exposés aux ravages d'une troupe d'étrangers arrivés de la haute mer, avoit préparé promptement une flotte et une armée qu'il remit à Théodebert son fils. Ce jeune prince sur-

515.
Greg. Tur. III, 3.
Gest. R. Franc. 19.

515. prit Clodilaïc qui se tenoit sur le rivage, tandis que ses navires chargés de butin étoient sur le point de prendre le large. Il s'apprêtoit lui-même à s'embarquer. Théodebert tailla en pièces les pirates qui étoient restés sur la côte : le chef Danois fut tué dans le combat. En même temps la flotte françoise fondit sur la flotte ennemie, la battit, la dispersa, reprit tout le butin et les captifs. Théodebert restitua aux habitans les dépouilles qui leur avoient été enlevées, et rendit les prisonniers à leur sol. C'est le premier exploit de ce prince généreux, qui parut seul sensible à la vraie gloire au milieu des excès et des crimes de sa famille.

517. Gondebaud mourut six ans après Clovis, lais-
Greg. Tur. III, 5. sant deux fils, Sigismond et Godomar. Le premier hérita de sa puissance et non de son génie qui seul pouvoit la maintenir. La monarchie bourguignonne commença dès-lors à décliner, et, comme il arrive souvent, la foiblesse du prince hâta la décadence de l'État, et des crimes domestiques en amenèrent la chute. Sigismond ayant perdu sa femme Ostrogothe fille du roi d'Italie, dont il avoit un fils nommé Sigéric, en prit une autre dans une condition obscure. Il se livra entièrement à l'empire et aux artifices de cette femme qui de son côté conçut une haine vio-
522. lente pour le fils de son époux. Le jeune prince

sentit profondément son injure et la honte de son père. Un jour qu'il vit la nouvelle reine parée des vêtemens que la fille de Théodoric avoit portés, le souvenir de la mère qu'il avoit perdue, le changement de sa fortune, les mauvais traitemens et l'arrogance de sa belle-mère se présentèrent à-la-fois à son esprit, et ne pouvant contenir sa douleur, « Deviez-vous donc, lui dit-il, vous couvrir un jour des ornemens de celle qui étoit votre maîtresse?» Ce trait pénétra dans le cœur de la marâtre et sa haîne s'en accrut. Depuis ce moment elle ne cessa d'assiéger l'oreille de son époux. Elle lui fit remarquer le mécontentement de Sigéric, elle lui dit que ces froideurs et ces chagrins orgueilleux couvroient une ambition sourde et une passion de régner qui ne tarderoit pas à éclater; que non content peut-être de murmurer en secret, il semoit parmi les Bourguignons ses plaintes séditieuses et ne paroissoit blâmer l'intérieur de la maison de son père que pour exciter des troublesdans le royaume. Puis s'apercevant que ces discours faisoient impression, elle redoubla ses attaques et lui mit devant les yeux l'impiété des fils presque toujours impatiente d'hériter d'une couronne; elle lui fit appréhender que Sigéric n'eût formé le projet d'attenter à ses jours. Enfin elle s'empare entièrement de cet esprit foible et crédule,

522.

522. et le presse de pourvoir à sa sûreté en lui sacrifiant un enfant indigne. Sigismond cède aux conseils perfides de sa femme et ordonne la mort de son fils. Tandis que Sigéric reposoit après le repas, deux esclaves lui nouèrent un linge autour du cou et l'étranglèrent. Mais à peine le meurtre eut-il été consommé que le malheureux père fut saisi d'horreur. Il éclate en sanglots, il se jette sur le corps de son fils innocent et le baigne de ses larmes; et ne trouvant qu'aux pieds des autels quelque soulagement à sa douleur et aux tourmens de sa conscience, il court y implorer le pardon de son crime et s'enferme dans le monastère d'Agaune, aujourd'hui Saint-Maurice en Valais. Ce prince converti à la foi catholique par saint Avitus archevêque de Vienne, avoit fondé ou reconstruit ce monastère avec une magnificence royale en l'honneur de Maurice et des autres martyrs de la légion Thébéenne. Là prosterné contre terre et pleurant avec amertume, passant les jours entiers dans la prière et dans les jeûnes et les nuits dans les veilles, refusant toute consolation humaine et oubliant même le soin de son royaume, il s'efforçoit par son repentir d'attirer sur lui la miséricorde divine. Il y établit une psalmodie perpétuelle, c'est-à-dire un concert de louanges qui s'élevoit vers le Ciel et qui n'étoit jamais interrompu.

Adon. chr.

La catastrophe de la maison de Sigismond rap- 522.
pela au souvenir de Clotilde toutes les horreurs de
celle de Gondebaud. Malgré la pureté de ses vertus, la veuve de Clovis ne parut pas à l'épreuve de la
vengeance. Elle alla trouver ses fils à Paris et leur 523.
rappelant avec quelle tendresse elle avoit soigné leur enfance, elle leur dit « Qu'en les nourrissant, elle avoit cru nourrir des vengeurs à ses parens indignement massacrés ; que la Providence en lui donnant trois fils pleins de courage et tous trois élevés sur le trône, sembloit les avoir destinés à la consoler de ses maux et à châtier ses persécuteurs. Si les soins d'une mère avoient mérité leur reconnoissance, ils ne pouvoient mieux le lui prouver qu'en lui prêtant leurs bras contre le fils du meurtrier de sa famille, assassin de son propre fils. Que pour peu qu'ils fussent sensibles à l'amour filial, ils devoient ressentir avec autant de violence qu'elle-même le coup dont elle avoit été frappée en voyant son père égorgé par le glaive, sa mère précipitée dans un fleuve et l'espoir de sa maison éteint. Que leur injure étoit la même ; si elle avoit à pleurer la mort d'un père, ils avoient à-la-fois une mère et des aïeux à venger. Ainsi ils travailleroient pour leur gloire en même temps qu'ils satisferoient à un juste ressentiment, et reculeroient les bornes de leurs États en ruinant l'empire des Bourguignons ébranlé déjà par leur

Greg. Tur. III, 6. Gest. R. Franc. 20, 21.

père. » Les trois princes cédant aux exhortations
523. de Clotilde et peut-être sollicités encore plus vivement par leur propre ambition, se préparèrent à porter leurs armes dans la Bourgogne. Thierri qui venoit d'épouser Suavégotte fille du roi Bourguignon, ne prit point part à cette guerre.

Sigismond avoit quitté son monastère et étoit retourné à Lyon, capitale de son royaume. Il y apprit le danger qui le menaçoit. Quoiqu'une attaque si imprévue semblât lui annoncer son malheur et son châtiment, il rassembla ses forces avec son frère Godomar et présenta la bataille aux ennemis. Mais la fortune ordinaire des François l'emporta sans beaucoup d'efforts. L'armée Bourguignonne fut défaite et mise en déroute, Godomar trouva son salut dans la fuite. Sigismond parvint d'abord à s'échapper du champ de bataille et peut-être se fût-il soustrait à la fureur des François; mais il ne put éviter l'infidélité de ses sujets. Soit que le meurtre de Sigéric eût révolté les Bourguignons; soit plutôt que ces hommes fiers qui pouvoient permettre à leurs rois bien des actes de férocité, ne vissent qu'avec mépris un prince qui avoit condamné son sang par foiblesse et qui avilissoit son trône par ses regrets; ils formèrent le dessein de le livrer à ses ennemis. Sigismond fuyant la colère des fils de Clotilde et la trahison qui suit presque toujours l'in-

Mar. chr. Vit. S. Sigism. ap. Bolland. 1 maii.

fortune, s'étoit retiré dans un monastère apparemment voisin du lieu où il avoit livré le combat. Il voyoit de-là les François parcourir ses provinces en conquérans. Placé au milieu de ses vainqueurs et n'osant se fier à ses sujets, craignant à chaque instant de tomber dans des mains ennemies ou infidèles et n'apercevant de sûreté nulle part, il se couvrit des habits monastiques, et cacha sa dignité et ses remords sous ce déguisement qui convenoit à sa douleur. 523.

Cependant les armées Françoises se répandoient dans le pays; les Bourguignons abandonnés de leur roi se soumettoient sans résistance; leurs chefs qui avoient vendu son sang à ses ennemis, conspiroient eux-mêmes à la ruine de leur patrie. Mais ils n'osoient arracher le prince de son asile. Ils recoururent à la fourbe. Feignant de plaindre le malheur de Sigismond et de s'exposer eux-mêmes pour lui donner un abri plus sûr, ils l'engagèrent à se laisser conduire au monastère de saint Maurice. Sigismond se livra entre leurs mains, il partit sous leur conduite. Déjà l'on touchoit aux murs du monastère où Clodomir s'étoit rendu de son côté à la tête d'une troupe de soldats, lorsque les Bourguignons se jetèrent sur leur roi et le chargèrent de liens. Ils le remirent en cet état aux François avec sa femme et ses deux fils en bas âge. Le prince dé-

523. gradé fut traîné hors de son royaume, couvert de ce même vêtement, marque de son repentir. On l'emmena à Orléans siège des États de Clodomir et on l'enferma dans une prison avec sa famille.

A peine les princes victorieux, croyant leur conquête assurée par la captivité de Sigismond, avoient repris la route de leurs provinces, Godomar sortit de sa retraite, rassembla autour de lui les Bourguignons qui, après avoir trahi leur maître, commençoient comme c'est l'ordinaire à sentir le poids du joug étranger; il se fit reconnoître pour Roi. Clodomir apprit cette nouvelle dans Orléans. Il voulut sur-le-champ retourner en Bourgogne. Mais craignant de laisser chez lui un ennemi au moment où il s'éloignoit pour en chercher un autre, il résolut de se délivrer de toute inquiétude par la mort
524. de Sigismond. Saint Avit, abbé de Micy, s'efforça de toucher son cœur sur l'infortune d'un roi déchu et captif qui n'étoit plus en état de lui nuire. Il l'avertit des jugemens de Dieu auxquels échappent rarement ceux qui triomphent de leurs ennemis avec inhumanité et orgueil, et le menaça lui et sa famille du même traitement qu'il feroit subir à ces princes malheureux dont la justice divine avoit remis le sort en ses mains. Mais le farouche Clodomir

trop instruit par le respect des peuples Germaniques pour la race de leurs princes, qu'une nation n'est jamais entièrement soumise tant qu'il reste quelque goutte du sang de ses rois, et impatient d'assurer par cette odieuse prévoyance la domination françoise sur la Bourgogne, méprisa les avis du saint abbé. On tira de la prison le roi Bourguignon, sa femme, ses deux fils dont l'âge tendre sollicitoit la pitié, même en faveur des parens coupables. On les tua inhumainement et on jeta leurs cadavres dans un ancien puits creusé près d'un village nommé Coloumelle, voisin d'Orléans, où l'on montre encore le lieu de leur supplice. La pénitence de Sigismond, la punition qui expia sa faute, et ses largesses envers les églises l'ont fait placer au nombre des saints. Trois ans après ce funeste événement, Vénérandus, abbé de Saint-Maurice, obtint leurs corps de la piété de Théodebert fils de Thierri, et les déposa dans le monastère que Sigismond avoit fondé.

Clodomir prêt à marcher sur la Bourgogne, appela le secours de Thierri gendre de Sigismond, qui ne refusa plus de joindre ses troupes à celles de son frère. Les deux armées s'avancèrent jusqu'à Véseronce, village situé près du Rhône entre Vienne et Bellay, où elles livrèrent bataille à Godomar. Les Bourguignons manquè- 524.

rent encore une fois de courage ou du moins
524. de fortune, leur armée ne put soutenir le choc des François. Clodomir emporté par son ardeur s'attacha à les poursuivre, il s'éloigna de ses gens, et vint tomber jusqu'auprès des ennemis.
Agath. hist. 1. Les Bourguignons reconnurent le roi à sa longue chevelure, ils remarquèrent avec joie que son imprudence alloit le livrer en leurs mains. Ils se mirent donc à tendre un piège à son ardeur inconsidérée, et imitant à quelque distance les signaux des François, c'est-à-dire les cris de guerre dont on se servoit pour rassembler les partis et encourager les troupes, ils lui crioient de tourner de leur côté et d'avancer sans crainte; qu'ils étoient ses soldats et ses compagnons d'armes. Clodomir qui ne pouvoit déjà plus retenir sa fougue se jette dans un gros d'ennemis. On l'entoure, on le perce de coups et on lui coupe la
Fredeg. Epit. 36. tête qu'on élève au haut d'une pique. Quelques-uns disent qu'il fut abandonné au milieu du péril par Thierri qui ne l'avoit accompagné que pour le trahir et venger Sigismond. Cet horrible spectacle, loin d'abattre le courage des François, leur donna une nouvelle ardeur. Transportés de douleur et de rage, ils se précipitèrent sur les Bourguignons, les mirent en pleine déroute, en firent un grand carnage et reprirent toutes les conquêtes qu'ils avoient faites dans la première

campagne. Godomar deux fois vaincu trouva encore un asile. Clotaire qui n'avoit point quitté son royaume, épousa la veuve de son frère dès qu'il eut appris sa fin, soit pour satisfaire sa passion, soit plutôt afin d'acquérir un droit sur la tutèle des trois fils de Clodomir et sur l'administration de leurs États. Mais Clotilde le prévint. Elle retira près d'elle ses petits-fils, héritiers du trône de leur père, et leur tint lieu d'une mère qui paroissoit les abandonner. Cependant Godomar, plus heureux par la ruse que par les armes, parvint une seconde fois après la retraite de l'armée françoise, à se rétablir sur le trône de Bourgogne. 524.

Deux ans après, Théodoric mourut dans Ravenne. Il laissa le trône d'Italie à Athalaric son petit-fils, âgé de dix ans. Théodoric privé d'enfans mâles, avoit donné Amalasonte sa fille, née de la sœur de Clovis, à Eutharic jeune homme du sang royal des Goths qu'il avoit appelé d'Espagne. Eutharic étant mort du vivant de son beau-père, ce fut à cette princesse, digne fille de Théodoric, qu'appartint la tutèle de l'État et de l'enfant royal. Le roi d'Italie recommanda en mourant à sa famille et aux grands de respecter les lois et d'honorer leur prince, de protéger également les Romains et les Goths, de cultiver toujours l'alliance et l'amitié de l'empire 526. Mar. chr. Jornand. de reb. Get. 58, 59.

526. d'Orient d'où leur puissance avoit tiré sa source. Ce prince avoit établi sa nation en Italie; gouverné habilement toutes les provinces de la domination des Goths, soit comme roi, soit comme tuteur d'un roi; replacé son autre petit-fils Amalaric sur le trône d'Espagne; balancé la fortune de Clovis, et mis un frein à l'impétuosité françoise. Né d'un sang barbare, Théodoric eut des vertus dignes des siècles les plus éclairés. La fierté du Goth s'unit en lui à la politesse romaine. Heureux dans la guerre et le seul de ses contemporains qui fut grand dans la paix, ami de tous les peuples soumis à son empire, et dont les hautes qualités n'ont pu être obscurcies par les taches de sa vie. La mort de Théodoric en privant l'Espagne et l'Italie de leur protecteur, leva la seule barrière qui s'opposoit de ce côté aux invasions des François.

528. Greg. Tur. III, 4, 7, 8.

Thierri le compagnon des victoires de Clovis et le plus puissant de ses héritiers, s'occupoit de s'étendre au delà du Rhin. Il alla porter la guerre chez Hermanfroi roi de Thuringe. Outre l'ambition d'agrandir ses États, le prince François avoit encore une injure à venger. Dans les premières années de son règne, il avoit fait une expédition en ce pays déjà rendu tributaire par Clovis, sur l'invitation d'Hermanfroi lui-

même. Hermanfroi, suivant la coutume établie chez la plupart des peuples germaniques, ayant hérité en commun du pouvoir royal avec ses deux frères Baldéric et Berthaire, s'étoit défait du dernier pour ne partager le trône qu'avec le seul Baldéric son frère aîné. Mais sa femme Amalaberge, nièce du grand Théodoric, princesse ambitieuse et cruelle dont les instigations avoient déjà fait périr le plus jeune des trois frères, ne cessoit de souffler la discorde entre les deux autres; elle excitoit son mari à oser enfin régner seul. Un jour, rentrant chez lui, il trouva sa table à moitié servie, et en ayant témoigné son étonnement à sa femme; « Celui qui souffre, dit-elle, que l'on partage avec lui un royaume, doit se contenter de la moitié d'un repas. » Hermanfroi rougissant de ces reproches et rempli des fureurs de sa femme, résolut enfin d'attaquer son frère. Il envoya en secret à Thierri des émissaires pour lui demander le secours de ses armes. Il promettoit de le faire entrer en partage de la moitié du pays conquis. Le fils de Clovis s'étoit engagé avidement dans cette expédition sur la foi du Thuringien. Les deux alliés avoient défait à main armée et mis à mort Baldéric. Mais après cette victoire et le départ des François, Hermanfroi délivré d'un second rival

528.

Fredég. Epit. 33.

528. et maître de tout le royaume, s'étoit cru assez fort pour mépriser sa parole, il refusoit de payer à Thierri le prix de ses secours.

C'étoit l'affront dont celui-ci s'apprêtoit à tirer vengeance. Il forma une ligue avec les Saxons, peuples qui avoient habité d'abord sur la rive droite de l'Elbe, vers la Chersonnèse Cimbrique, et qui commençoient à s'étendre en deçà de ce fleuve. Il prit avec lui son fils Théodebert et engagea Clotaire à l'accompagner, lui faisant des promesses semblables à celles qu'il avoit reçues lui-même d'Hermanfroi, et aussi peu disposé à les remplir. Les trois princes marchèrent ensemble sur la Thuringe. Les Thuringiens qui se défioient de leurs forces avoient eu recours aux embûches. Des fosses qu'ils avoient creusées et recouvertes de gazon offroient l'apparence d'une plaine unie et propre à livrer un combat. Les François y furent trompés, ils commencèrent à attaquer avec leur ardeur accoutumée. Mais à peine l'action fut engagée, qu'ils virent leurs cavaliers arrêtés dans la plaine ou renversés de cheval et tombant dans le piège que l'ennemi leur avoit tendu. La perte fut d'abord assez considérable, le désordre se mit dans l'armée, jusqu'à ce que reconnoissant la fraude, ils apprirent à s'en garantir. Cette espèce de ruse à laquelle les François étoient peu exercés, ne

Gest. R. Franc. 22.

fit qu'accroître leur animosité. Ils pressèrent vivement les Thuringiens, leur roi tourna le dos et entraîna ses soldats dans sa fuite. On les poursuivit jusques aux bords de la rivière d'Unstrudt. Là le combat recommença. Les ennemis arrêtés par la rivière et ne pouvant plus fuir, essayèrent de présenter le front. Les François irrités de cette nouvelle résistance, les assaillirent avec plus de vigueur, ils les poussèrent dans le fleuve et en firent un tel carnage, si l'on en croit les historiens, que le lit de l'Unstrudt comblé par les cadavres servit de pont pour passer sur l'autre rive. Ils dévastèrent tout le pays, se chargèrent de butin et enlevèrent un grand nombre de captifs. 528.

Parmi les malheureux qui tombèrent au pouvoir du vainqueur, se trouvoit une jeune princesse fille de Berthaire et restée orpheline. Disputée d'abord avec chaleur par les deux rois, elle échut au partage de Clotaire qui l'emmena dans ses États et lui donna pour demeure une de ses métairies dans le Vermandois. Elle y fut instruite dans la religion chrétienne inconnue encore aux Thuringiens, et dans les lettres romaines. C'est cette même Radegonde qui mérita ensuite de recevoir la main de son maître et qui lassée de l'éclat du trône et n'aspirant qu'aux grandeurs célestes, déposa ses ornemens au pied

Fortunat. Vit. S. Radeg. inter act. SS. ord. S. Bened. sæc. 1.

des autels, reçut l'habit de diaconesse des mains
528. de saint Médard évêque de Noyon, et se retira dans une abbaye qu'elle avoit fondée à Poitiers où elle se soumit elle-même à l'obéissance monastique. Elle fut enfin jugée digne avec Clotilde d'être comptée parmi ces reines dont les vertus, après avoir honoré le trône et consolé les peuples, ne cessent point encore d'étendre sur eux leur protection.

529. Les deux rois retournèrent dans les Gaules après avoir soumis la Thuringe. Hermanfroi s'étoit soustrait par la fuite au massacre ou à la captivité qu'il eût partagée avec ses sujets. Thierri qui ne pouvoit se fier à l'obéissance des Thuringiens tant que leur roi vivroit parmi eux, découvrit la retraite d'Hermanfroi et sut l'engager sous quelque prétexte à se rendre à sa Cour, après lui avoir donné sa foi pour gage de sa sûreté. Il le reçut avec honneur, et le combla de présens comme s'il eût voulu lui faire oublier qu'il l'avoit privé d'un trône. Mais un jour que les deux princes s'entretenoient familièrement sur les remparts
530. de Tolbiac, des inconnus qui survinrent précipitèrent Hermanfroi du haut des murailles, sans que Thierri parût être complice d'un crime dont son intérêt le désignoit assez clairement pour l'auteur. Amalaberge dont les passions furibondes avoient attiré dans son pays les armes

Proc. B. Goth. 1, 13.

françoises et commencé la ruine de sa nation par celle de la maison de son époux, ne fut punie que par la perte d'un royaume. Elle s'étoit échappée avec ses enfans au milieu du désastre de la Thuringe, et avoit trouvé un asile en Italie dans la famille de Théodoric. 530.

La monarchie des Thuringiens qui étoit devenue très puissante en Germanie lors des migrations des peuples de cette contrée dans les provinces romaines, fut entièrement détruite. Cette monarchie naissante avoit excité la jalousie du grand Clovis lui-même, qui en avoit médité la ruine pour affermir ses propres établissemens. Ce prince d'un génie si éclairé avec des mœurs si barbares, après avoir détruit la ligue Alémannique, s'étoit proposé encore, comme il paroît, de dissoudre ou d'affoiblir les nouvelles puissances qui se formoient en Germanie à la suite de l'invasion de l'empire romain par les anciens peuples Germains. Ses fils avoient hérité de sa politique. Les Saxons qui les avoient aidés dans leur expédition en attaquant la Thuringe par l'autre point, obtinrent la portion de cette province qui a pris le nom de Nord-Thuringe ou Thuringe septentrionale; ils s'avancèrent jusqu'à l'Unstrudt, rivière qui tombe dans la Sala sur la rive gauche de ce fleuve. Les François se mirent en possession du reste du pays qui de-

Eginh. Vit. Kar. M. D'Anville, Etats de l'Occident.

536. meura sous la domination de Thierri. Ils le joignirent à quelques cantons de la Germanie qu'ils avoient conquis tant sur les Suèves vaincus à Tolbiac, que sur les Ripuaires sujets de Sigebert dont les quartiers avoisinoient les deux rives du Rhin. Ils en formèrent un gouvernement qui fut nommé ensuite France orientale, et qui comprit dans ses limites la moderne province de Franconie. Ce fut la première conquête que les Francs annexèrent à leur empire au-delà du Rhin, comme une partie même de leurs États, et non comme tributaire. Mais quelque temps après, la monarchie des Francs s'étant affoiblie à ses extrémités par l'effet des guerres civiles qui survinrent entre les petits-fils de Clovis, les Saxons s'avançant de proche en proche s'étendirent de l'Elbe jusqu'au Rhin, et dominèrent au nord la nouvelle province françoise-germanique. Ils succédèrent dans la Germanie à la puissance des Thuringiens, et occupèrent la plus grande partie du pays que ces peuples avoient possédé, ainsi que de l'ancienne France ou ancienne demeure des Francs, qui prit d'eux le nom de Saxe.

Greg. Tur. III, 9, 10. Tandis que Thierri étoit encore occupé dans la Thuringe, le bruit se répandit qu'il y avoit perdu la vie. Aussitôt l'ambition des grands et l'inquiétude des peuples se réveillèrent. Arcadius, illustre personnage Auvergnat et petit-fils

de Sidoine Apollinaire, excita Childebert à profiter du premier trouble que cet événement devoit causer et à s'emparer de l'Auvergne. Childebert ne perdit point de temps, il entra dans le domaine de son frère et arriva jusqu'à Clermont dont il trouva les portes fermées. Arcadius l'y introduisit lui-même en brisant les serrures d'une porte. Mais ce prince ne jouit pas long-temps de son usurpation. On apprit presqu'en même temps que Thierri revenoit de Thuringe et qu'il étoit victorieux. A cette nouvelle Childebert sort de l'Auvergne. Il étoit appelé à une autre entreprise qui intéressoit à-la-fois sa cupidité et sa vengeance. La jeune Clotilde sa sœur avoit à dévorer dans la maison d'un prince arien tous les outrages dont est capable l'emportement d'un faux zèle. Plusieurs fois lorsqu'elle se rendoit à l'église des catholiques, son mari l'avoit fait insulter avec infamie. Clotilde envoya un linge teint de son sang à Childebert, qui entendit cette prière éloquente et prit aussitôt la résolution de porter la guerre chez les Visigoths. Il conduisit ses troupes sur leur territoire en quittant l'Auvergne, et attaqua Amalaric près de Narbonne, résidence des rois Goths depuis que Toulouse étoit tombée au pouvoir des François. Le Visigoth battu et forcé de prendre la fuite, alloit mettre le pied sur ses vaisseaux pour se re-

530.

531.

531. tirer en Espagne, lorsqu'il se rappela qu'il abandonnoit ses trésors au vainqueur. Il crut qu'il avoit encore le temps de les sauver, et s'engagea imprudemment dans la ville. Mais il fut prévenu par la marche rapide de Childebert et séparé de sa flotte. Renfermé dans Narbonne et n'espérant plus de salut que de la pitié du vainqueur, il courut se réfugier dans l'église des catholiques; mais il ne parvint pas même à cet asile qu'il avoit tant de fois outragé. Au moment où il en touchoit le seuil, un dard lancé par la main d'un François le fit tomber mort sur la place. Childebert après avoir tiré cette satisfaction des insultes faites au sang de Clovis, abandonna la Narbonnoise dont il avoit, comme il paroît à ce récit, pris et pillé la capitale. Il retourna dans son royaume emportant avec lui les trésors d'Amalaric, des vases et des ornemens sacrés enlevés aux temples ariens et dont il décora les églises catholiques. Mais il ne put ramener chez lui celle dont il avoit si bien vengé l'injure. La jeune Clotilde mourut dans la route, et son corps transporté à Paris fut inhumé à côté des restes de Clovis. Tel est le récit le plus vraisemblable de l'expédition de Childebert. Quelques auteurs prétendent, mais avec peu de fondement, qu'après avoir défait le prince Goth près de Narbonne, Childebert le poursuivit au-delà des Pyrénées;

Gest. R. Franc. 23. Isid. chr. Adon. chron.

qu'Amalaric succomba près de Barcelone, et que le roi François ne retourna dans ses États qu'après être entré en vainqueur dans Tolède et avoir ravagé une partie de l'Espagne. La couronne des Goths échut à Theudès, autrefois écuyer du grand Théodoric. Le roi d'Italie l'avoit préposé à la tutèle de son petit-fils et au gouvernement de ses États. Theudès profita de la ruine de son pupille pour élever lui-même sa puissance.

531.

Jornand. de reb. Get. 53.

Cependant les rois François voyoient avec un vif déplaisir que Godomar, malgré ses défaites, se soutînt sur le trône de Bourgogne. Childebert au retour de son expédition contre Amalaric, se ligua avec Clotaire pour réduire enfin des ennemis toujours vaincus et non encore domptés. Mais Thierri offensé par Childebert, étoit plus empressé de rétablir son autorité dans l'Auvergne révoltée, que de tenter de nouvelles entreprises. Il se refusa donc aux sollicitations que lui faisoient ses frères pour l'engager à joindre ses forces aux leurs et à venir prendre part aux avantages de la conquête. On a déjà vu par plusieurs exemples que les fils de Clovis, bien qu'ils gouvernassent à part leurs provinces, s'engageoient rarement dans une expédition importante sans le concours de leurs frères et de leurs alliés. Les François eux-mêmes qui n'avoient

532.

Greg. Tur. III, 11.

532. point cessé de faire un seul corps de nation, quoique vivant sous différens chefs, exigeoient d'eux qu'ils réunissent les intérêts de tous lorsqu'il y avoit un danger commun à courir ou un gain à partager. C'est ce que Thierri éprouva en cette occasion. Ses sujets le menacèrent de le quitter et de suivre ses frères en Bourgogne, s'il ne vouloit lui-même les y conduire. Il n'apaisa leurs mécontentemens et leurs murmures qu'en leur promettant de leur abandonner l'Auvergne. « Là, leur dit-il, vous puiserez à pleines mains l'or et l'argent; vous trouverez en abondance des troupeaux, des vêtemens, des esclaves; je vous livrerai encore les prisonniers que vous emmenerez avec vous dans vos héritages. Je vous demande seulement de ne point délaisser votre roi pour suivre la fortune de ses frères. » C'est la harangue militaire que Grégoire de Tours met dans la bouche de Thierri, et qui nous éclaire sur les mœurs de nos François et sur leur manière de faire la guerre. Les princes pouvoient combattre par esprit d'ambition, mais les sujets n'exposoient leur sang que pour s'enrichir. Si la liberté des Romains fut ordinairement respectée, ainsi que nous l'apprennent nos plus anciens monumens; si même des Gaulois illustres servoient comme ministres dans la Cour des rois Mérovingiens; on voit pourtant par cet exemple

que la violence et le sort de la guerre arrachèrent plus d'une fois des hommes libres à leurs foyers, pour les transporter dans la métairie du Germain victorieux. Les François charmés de ces promesses que Thierri leur réitéra avant son départ, promirent de suivre par-tout un prince qui savoit si bien enflammer le courage de ses guerriers. 532.

Il marcha aussitôt sur l'Auvergne, et livra au pillage cette province romaine, l'une de celles qui avoient le plus long-temps résisté aux efforts des Barbares. Arcadius qui avoit attiré ce fléau sur sa patrie, se sauva à Bourges, ville du domaine de Childebert. Thierri posa son camp sous les murs de Clermont, tandis que ses troupes errant çà et là dans la campagne, se livroient à tous les excès que peuvent commettre de tels soldats à qui l'on a ôté le léger frein qu'ils avoient accoutumé de porter. Ils n'épargnèrent pas même les lieux saints, contre l'usage des Francs. Une bande de ces pillards se porta sur la ville de Brioude, dont les habitans s'étoient retirés dans l'église avec leurs trésors, comme dans un asile inviolable. Cette multitude de peuple de tout âge et de tout sexe étoit pressée dans l'intérieur du temple, et avoit fermé sur elle les portes. Comme les François n'avoient point d'instrumens pour les rompre, l'un d'eux brisa les vitraux du sanc-

Greg. Tur. de mirac. S. Julian. 13.

532. tuaire, entra par là dans l'église, et en ouvrit les portes à ses compagnons qui s'y précipitèrent. On enleva jusqu'aux ornemens sacrés, on fit sortir les supplians ainsi que les ministres du temple. Puis on se partagea, suivant la coutume militaire, le butin et les captifs. Mais Thierri n'autorisoit plus la licence qui violoit les lieux saints. Dès qu'il fut instruit de cette profanation, il fit saisir quelques-uns des coupables, les fit mourir par divers genres de supplices, et rendit tout ce qui avoit été enlevé à l'église. La ville de Thiern fut livrée aux flammes; d'autres places furent saccagées et les habitans réduits en servitude; quelques-unes se rachetèrent à prix d'argent. Thierri pardonna à Clermont en faveur de saint Quintien qui en tenoit alors le siège, et que son attachement à la cause des François et le ressentiment des ariens avoient forcé jadis à s'exiler de Rodez. Après avoir assuré son autorité dans la province, il en sortit, laissant pour y commander Sigivalde son parent. Mais comme si les maux de la conquête n'eussent point dû cesser avec la guerre, ce gouverneur y commit de grandes tyrannies. Ses serviteurs surpassant l'injustice de leur maître, attaquoient ouvertement la vie et les biens des citoyens, sans que ces malheureux accablés sous le poids de tant de calamités osassent seulement murmurer.

Idem de glor. martyr. 52.

Id. Vit. S. Quint.

Greg. Tur. III, 16.

Childebert et Clotaire n'avoient pas moins réussi de leur côté, et leur expédition, quoique le détail en soit moins connu, est bien plus mémorable. Ils mirent le siège devant Autun, emportèrent la place, forçèrent le roi Bourguignon à la fuite et se rendirent maîtres de tous ses États dont ils firent entre eux le partage. L'on ignore quel fut le sort de Godomar. Soit qu'il eût péri dans sa retraite, soit qu'il trouvât un asile obscur chez quelque prince étranger, il ne reparut plus sur la scène. En lui finirent la race de Gondicaire et le royaume de Bourgogne après avoir duré environ cent vingt ans. Gondebaud avoit appris aux François la route de ce pays. Son ambition effrénée, en soulevant contre lui sa famille, porta le premier coup à la monarchie des Bourguignons. La foiblesse de Sigismond qui rendit le prince méprisable à ses sujets, enfanta des conspirations et des ligues dont les ennemis de cette monarchie surent bien profiter. Peut-être aussi les lois des Bourguignons, plus favorables aux Gaulois que celles des Francs, avoient confondu trop promptement les coutumes germaniques avec les mœurs romaines. Le peuple conquérant avoit dû perdre ainsi quelque chose de cette rudesse de mœurs, de cette fierté belliqueuse qui animoit le courage des Francs, et qui est essentielle à la conservation d'un peu-

532.
Greg. Tur. III, 11.
Mar. chron.

532. ple neuf, tant que l'autorité des lois n'a point encore constitué dans un ordre régulier la force publique. Ce furent les causes de la ruine du premier royaume de Bourgogne qui s'étoit étendu du haut Rhin jusqu'à la Durance. Borné au levant par la chaîne des Alpes, à l'occident par le Berry, le Velay et l'Auvergne, il renfermoit quatre grandes provinces romaines, c'est-à-dire, la Séquanoise, la première Lyonnoise en y comprenant le Nivernois, la Viennoise, et les Alpes Grecques et Pennines, avec la partie des Alpes Maritimes et de la seconde Narbonnoise en deçà du cours de la Durance. Ce royaume successivement attaqué par les Francs, les Visigoths et les Ostrogoths et déjà morcelé, finit par se confondre dans le domaine des enfans de Clovis. Il reprit bientôt sous eux son titre et son premier nom, sans cesser pourtant d'être gouverné comme province françoise.

533. Heureux dans toutes leurs entreprises, unis par l'intérêt et par une gloire commune, Childebert et Clotaire avoient quitté la Bourgogne sans que la conquête parût les diviser. Childebert étoit retourné à Paris. Clotilde vint y faire quelque séjour et amena les trois fils de Clodomir, Théodebalde, Gonthaire et Clodoalde, dont le plus âgé n'avoit que dix ans, et qu'elle élevoit auprès d'elle avec la tendresse d'une mère.

Greg. Tur. III, 18 et seq.

Childebert en fut témoin. Craignant que tant de soins et d'affection et le respect qu'inspiroit aux François la veuve de Clovis, ne portassent ces jeunes princes sur le trône de leur père, il envoya prévenir Clotaire en secret que Clotilde étoit à Paris avec les fils de leur frère; que son attachement à ces enfans surpassoit celui qu'elle avoit pour ses propres fils et qu'elle les nourrissoit dans l'espérance du trône. Il le prioit donc de venir promptement pour aviser aux moyens de prévenir le dessein de leur mère. Clotaire entra avec vivacité dans les projets et dans les craintes de son frère, il se rendit à Paris en diligence. Dès qu'il fut arrivé, les deux rois tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Oseroit-on arracher ces enfans du sein de Clotilde? Falloit-il leur ôter la vie ou se contenter de les dégrader en passant le fer sur leur chevelure? Ils se déterminèrent enfin à les envoyer demander à la reine sous prétexte de les établir dans le royaume de leur père, jugeant bien qu'ils seroient peu embarrassés de prendre un parti dès qu'une fois ils les auroient en leur pouvoir. Childebert avoit eu soin de répandre dans le public qu'il n'avoit appelé son frère près de lui qu'afin de travailler de concert à l'élevation de leurs neveux. Clotilde fut remplie de joie en recevant le message de ses fils. Elle prit ses petits- 533.

533. fils sur son sein, les embrassa tendrement et les remit entre les mains de leurs gouverneurs; « Allez, mes enfans, leur dit-elle, trouver les frères de votre père, je ne croirai point avoir perdu mon cher Clodomir si je vous vois régner à sa place. »

Les jeunes princes partirent sous la conduite de leurs gouverneurs. Dès qu'ils eurent mis le pied dans le palais, on les arrêta, on les sépara de leur suite; et tandis qu'on gardoit à part leurs domestiques, on les enferma eux-mêmes dans un autre appartement. Les deux rois envoyèrent ensuite à Clotilde ce même Arcadius qui avoit attiré tant de maux sur l'Auvergne, et que sa trahison attachoit à Childebert. Cet homme qui comptoit parmi ses aïeux l'empereur Avitus, parut devant la reine, et lui présentant des ciseaux et une épée nue, il lui dit qu'il venoit de la part des rois ses fils s'informer de ses volontés et de quelle manière elle jugeoit qu'il fallût assurer le repos de l'État, soit en faisant périr les enfans de Clodomir, soit en leur ôtant le caractère royal. A ces mots Clotilde toute troublée, jeta les yeux sur ces instrumens de la mort ou de la dégradation de ses petits-fils. Éperdue de douleur et ne songeant point à ce qu'elle alloit proférer, « Que leur servira de vivre, dit-elle, s'il faut qu'ils soient déshonorés et dépouillés

de leur héritage ? » Arcadius n'en écouta pas 533.
plus, et saisissant ces paroles échappées à la douleur d'une mère, il retourna vers ses maîtres et leur dit qu'ils pouvoient accomplir leur dessein, que la reine consentoit à tout.

Ils se rendirent aussitôt au lieu où l'on gardoit les jeunes princes tout tremblans encore de l'accueil qu'ils avoient reçu. Clotaire prit l'aîné et le renversant à ses pieds, il lui enfonça un poignard dans le côté. Tandis que l'enfant se débattoit contre terre en poussant des cris lamentables, le second courut se jeter aux pieds de Childebert et lui pressant les genoux de ses deux mains, il l'imploroit en sanglottant et le supplioit de lui sauver la vie, de le protéger contre la colère de son oncle. Childebert dont le cœur étoit moins endurci, ne put tenir à ce spectacle, et se tournant vers son frère la face baignée de larmes, « Clotaire, lui dit-il, accordez-moi la vie de celui-ci, demandez tout ce que vous voudrez ; mais de grâce, épargnez cet enfant. » Mais Clotaire tout échauffé par le meurtre qu'il venoit de commettre, lui crioit d'un ton furieux : « Rejette cet enfant si tu ne veux que je te frappe avec lui. Et n'est-ce pas toi qui m'as appelé de Soissons, qui as tout préparé de tes mains, et maintenant tu veux m'arracher ce que toi-même m'as livré ? » Childebert effrayé

533. de cet emportement et déjà trop coupable pour résister à son frère, détourna les yeux en repoussant de la main le jeune prince qui alla tomber aux pieds de Clotaire. Celui-ci le saisit et d'un coup de poignard il l'étendit mort à côté de son aîné. On cherchoit Clodoalde le dernier de ces enfans, pour le faire périr ainsi que ses frères; mais ce jeune prince avoit été enlevé par les grands au milieu du tumulte et dérobé à la cruauté de ses oncles. On se défit ensuite des gouverneurs et des domestiques qui les avoient accompagnés au palais. Après cette exécution, Clotaire remonta à cheval et retourna tranquillement dans ses États; Childebert alla cacher son trouble et sa honte dans un faubourg de Paris.

Vit. S. Chlod. inter acta SS. ord. S. Bened.

Mais Clotilde désespérée de la mort de ses petits-fils, redemanda leurs corps aux meurtriers, et les renfermant dans un même cercueil, elle les alla déposer en pleurant dans l'église des Apôtres près des restes de sa fille et de son époux. Clodoalde sauvé par une espèce de miracle, apprit dans la retraite à mépriser des grandeurs dont il n'avoit connu que les dangers, et coupant de sa propre main cette chevelure, ornement de sa dignité, qui avoit été si fatale à ses frères, il se dépouilla lui-même de tous ses droits et se voua au service des autels. Il obtint ensuite

Hincmar. Vit. S. Remig.

de ses oncles une partie de ses biens paternels dont il disposa en faveur des lieux saints, fonda un monastère dans le village de Nogent près de Paris et s'y enferma. Il y fut invoqué après sa mort sous le nom de saint Cloud que ce lieu porte encore aujourd'hui. Childebert et Clotaire partagèrent le royaume de Clodomir qui appartenoit à ses enfans suivant la loi de l'hérédité consacrée par les coutumes des Francs, loi que ces deux princes, malgré leur ambition injuste, n'avoient osé violer du vivant de leurs neveux. 533.

Théodebert fils de Thierri joignoit à la valeur des rois de sa race des vertus qui leur étoient étrangères. Son père l'avoit envoyé reconquérir sur les Goths les terres que Théodoric avoit enlevées aux François après la mort de Clovis, et Clotaire lui avoit associé Gonthaire son fils aîné pour cette expédition qui intéressoit l'honneur commun de ces rois. Théodoric, comme nous l'avons dit, n'avoit vu qu'avec inquiétude les progrès des Francs : il avoit réuni contre eux toutes les forces de la nation des Goths. Ce grand prince avoit arrêté les armes victorieuses de Clovis. Il avoit continué la guerre contre ses successeurs. Tandis que les fils de Clovis étoient engagés dans la Bourgogne et dans la Thuringe, Théodoric s'étoit emparé du Velay, du Rouergue, de l'Albigeois et de quelques autres cantons

533. de l'Aquitaine. Il avoit encore occupé précédemment la Provence située entre le Rhône et la Durance, et l'avoit rejointe au royaume d'Italie. Le fils de Clotaire ayant abandonné son compagnon près de Rodez, Théodebert se vit seul chargé du soin de réparer la gloire de Clovis.

Vit. S. Dalm. ap. Labb. t. II bibl. ms.

Il s'empara de Rodez à la faveur des habitans à qui leur attachement à la religion catholique faisoit regretter la domination françoise. Tout se soumit sans peine à un jeune vainqueur dont le courage étoit heureusement tempéré par la clémence. Il reprit toutes les conquêtes que Théodoric avoit faites au-delà du Rhône. Il pénétra même dans la Septimanie, ancien patrimoine des Goths. En marchant sur Béziers, il prit le château de Montadié qui avoit refusé de se rendre et le livra au pillage. Cette résistance ayant irrité le naturel ardent du jeune vainqueur, il menaça les habitans du château de Cabrière, voisin de Béziers, de mettre le feu à leur place et de les réduire eux-mêmes en captivité s'ils s'obstinoient

Fredeg. Epit. 39.

à une défense inutile. Deutérie, dame Gauloise à qui son habileté et sa naissance donnoient un grand crédit dans la place, envoya des agens au prince pour lui dire qu'il avançât sans craindre aucune opposition, qu'il trouveroit les portes ouvertes et le peuple disposé à lui obéir. Lorsque Théodebert parut devant le château,

Deutérie vint elle-même à sa rencontre et le charma tellement par sa beauté et ses artifices qu'elle lui inspira une vive passion. Le fils de Thierri apaisé par la séduction de cette femme, ou plutôt cédant à sa propre générosité entra en ami dans la place. 533.

Cependant Thierri finissoit son règne. Théodebert apprit dans son camp que son père étoit atteint d'une maladie mortelle. S'il ne se hâtoit, il avoit à craindre de ne pouvoir recueillir ses derniers soupirs, et même d'être exclus de l'héritage paternel par ses oncles qui se tenoient tout prêts à l'envahir dès que leur frère auroit fermé les yeux. A cette nouvelle, Théodebert abandonna tout autre soin et partit pour Metz, laissant en Auvergne Deutérie dont il avoit fait sa concubine, selon la coutume des anciens chefs Germains qui s'attachoient des femmes à ce titre, et regardoient même le droit d'en posséder plusieurs comme une marque d'honneur et de prééminence. Thierri mourut en revoyant son fils. Ce prince habile et entreprenant avoit dans sa jeunesse partagé les travaux de son père, et après lui, soumis la Thuringe, rendu tributaires les Bavarois voisins des Suèves et habitans du Norique, étendu son empire dans la Germanie, et régné vingt-trois ans avec gloire, si dans un fils de Clovis, chef d'un peuple qui quittoit à

534.

Tacit. Germ. 18.

534. peine ses mœurs barbares, on veut bien mettre en oubli l'injustice et la perfidie. La conquête de la Bavière par Thierri, attribuée par quelques-uns au grand Clovis lui-même, attestée par les lois même de ce peuple et par tous les monumens des temps suivans, n'a laissé du reste aucune trace dans les histoires contemporaines.

Théodebert arrivoit à temps. Childebert et Clotaire trompés par la célérité de son retour et n'attendant plus rien de la surprise, armèrent pour le dépouiller à force ouverte. Le jeune roi trouva dans l'amour de ses Leudes une protection puissante. Les grands de la nation et les serviteurs de son père se rangèrent autour de sa personne et le maintinrent sur le trône. Théodebert joignit habilement la négociation aux secours efficaces qu'il avoit trouvés dans ses sujets. Il offrit de grands présens à ses oncles, et acheva de les désarmer. Il rappela ensuite Deutérie de l'Auvergne où il l'avoit laissée avec une fille qu'elle avoit eue d'un premier mariage. Il la prit pour épouse, quoiqu'il eût été fiancé du vivant de son père à Visigarde fille de Vaccon roi des Lombards, peuple germanique qui n'avoit point encore passé le Danube et pris des établissemens dans les provinces romaines.

Paul. Disc. de Gest. Langob. 1, 21.

Malgré les vertus de ce prince qui le rendoient si cher à la nation, sa maison ne devoit pas être

exempte des horreurs trop communes chez les Mérovingiens. Ce fut cette femme dont la beauté l'avoit séduit qui les y apporta. Deutérie voyant que sa fille entroit dans l'adolescence, craignit qu'elle n'inspirât à Théodebert une passion semblable à celle qu'elle-même avoit allumée, et ne parvînt peut-être à prendre sa place. Cette crainte odieuse étouffant dans son cœur les sentimens de la nature, elle fit entrer sa fille dans une basterne à laquelle on avoit attelé des bœufs indomptés. Ces animaux renversèrent la voiture sur un pont qui traversoit la Meuse près de Verdun où cette scène atroce avoit été préparée. La malheureuse tomba du haut du pont et fut engloutie dans les eaux du fleuve.

534.

Ce fut alors que les François déjà blessés de l'attachement de Théodebert pour cette femme ambitieuse et de l'affront qu'il faisoit à la fille du roi des Lombards, commencèrent à murmurer hautement. « Si leur prince, fiancé depuis sept ans par son père à la fille de ce roi, ne vouloit point dégager la parole de Thierri et la sienne propre, devoit-il présenter aux respects des peuples une reine de sang étranger; choisir parmi la nation conquise une femme semblable à celles que le sort des combats livre aux victorieux avec le reste du butin, et digne tout au plus du titre de concubine? C'étoit pourtant cette femme

destinée aux plaisirs du vainqueur, qui avoit
534. usurpé la place de la reine. Mais la cruauté de cette mère dénaturée et sa perfidie envers son sang avoient dû détruire l'effet de ses artifices et ouvrir enfin les yeux de Théodebert. Que tardoit-il donc à chasser de son trône et de son lit une femme que son origine, sa fortune et ses vices en rendoient également indigne ? » Théodebert entendit ce langage, et cédant en prince sage au juste mécontentement de ses peuples, il renvoya Deutérie dont il avoit un fils en bas âge nommé Théodebalde. Puis il épousa Visigarde, et quoique cette nouvelle épouse mourût assez peu de temps après son mariage, il ne voulut jamais revoir celle qu'il avoit quittée par vertu ou par contrainte.

Agath. I. Epist. Theod. ad Justinian. ap. Bouquet, t. IV, p. 59. Mar. chron.

Théodebert donnoit des lois à une immense étendue de pays et à plusieurs peuples différens de mœurs et d'origine. Outre l'Auvergne et les autres provinces qu'il possédoit dans l'ancien domaine des Visigoths, il avoit eu part avec ses oncles au démembrement du royaume de Bourgogne. Il étoit maître des deux rives du Rhin; les Thuringiens subjugués par son père lui obéissoient ainsi que les Alemans autrefois soumis par Clovis, et d'autres nations germaniques. Lui-même nous apprend dans une lettre écrite à l'empereur Justinien qui désiroit connoître l'é-

tat de ses provinces, que son empire s'étendoit de ce côté, du Danube et des limites de la Pannonie jusqu'à l'Océan. Et si nous en croyons le Grec Agathias, historien contemporain, il avoit réuni à ses États plusieurs peuples de Germanie chez lesquels il avoit porté ses armes au commencement de son règne : d'autres s'étoient donnés à lui de leur plein gré. Car sa bonté égaloit sa puissance. Il rendoit une justice égale à tous ces peuples, exerçant le pouvoir avec modération, clément et libéral, sachant commander dans les camps et gouverner dans le conseil. Sa piété couronnoit tant de belles qualités. Il soulageoit les pauvres par d'abondantes aumônes, honoroit les ministres de la religion et enrichissoit les temples. Il donna une preuve de son respect pour les lieux saints en remettant aux Églises de l'Auvergne les tributs qu'elles devoient au fisc. C'est ce prince enfin que Fortunat, évêque de Poitiers, appelle la colonne de l'Église, la gloire du trône, l'asile des infortunés, sous le règne duquel personne n'a versé de larmes, et qui après sa mort a continué de vivre dans les cœurs de ses sujets. Tel étoit Théodebert lorsque les mouvemens des Romains et des Goths dans l'Italie vinrent offrir un plus beau théâtre à sa valeur. Ces grands événemens qui semblèrent relever pour un instant le trône d'Occident,

534.

Greg. Tur. III, 25. Epist. Aurel. Arelat. ad Theod. ap. Bouquet, t. IV, p. 63.

Omne tributum. Greg. Tur.

Fortunat. Carm. hist. II, 12.

eurent pour prélude la destruction de la monarchie des Vandales. Elle s'éteignit au sein des provinces romaines qu'elle avoit conquises, presque en même temps que la monarchie des Bourguignons, et peu après la chute de l'empire d'Occident à laquelle elle avoit si puissamment concouru. Nous reprenons ici la suite des révolutions des autres États Barbares. Ce sujet nous ramène encore aux affaires générales de l'empire romain que nous avons touchées succinctement jusqu'au règne de Zénon Isaurien gendre de Léon de Thrace.

534.

L'empereur Zénon, après un règne de quinze ans, avoit eu pour successeur Anastase le Silentiaire, à qui Ariadne sa veuve, fille de Léon, donna sa main et la pourpre. L'Empire assez paisible au-dedans, sur-tout depuis l'établissement des Goths orientaux dans l'Italie, ne fut plus guère troublé que par les hérésies et les schismes. Alors les Grecs, n'ayant plus à craindre ces bouleversemens violens, déplorables effets des invasions qui s'étoient reportées sur l'Occident, tournèrent contre eux-mêmes leur activité inquiète. Ce fut sous ces règnes que se développa cet esprit de contention, de frivolité et de fausse science, mêlé à une foiblesse superstitieuse, qui fit le principal caractère des Grecs du moyen âge. Anastase, comme Zénon, prince

sans habileté et presque sans vertu, étoit parvenu au trône, du poste de silentiaire ou de secrétaire de la Cour, en l'an 491, à l'âge de soixante ans. Il troubla l'Église par la faveur qu'il accorda aux hérétiques, et soutint avec des succès variés une guerre de trois ans contre les Perses, éternels ennemis du nom romain. Ce vieillard étant mort sans postérité après vingt-sept ans de règne, Justin, né en Illyrie, qui de simple soldat s'étoit élevé au commandement de la garde impériale, et avoit acquis une grande réputation dans les camps, se fit proclamer empereur par le sénat et par l'armée, en l'an 518.

Sous ce prince, zélé protecteur de l'orthodoxie, et qui n'étoit lui-même parvenu au trône que dans un âge avancé, le calme se rétablit dans l'Église d'Orient, sans que l'Empire reprît beaucoup plus de force. Il mourut en l'an 527, au bout de neuf ans de règne, après avoir associé au pouvoir suprême son neveu Justinien, né comme lui dans la bassesse et l'indigence, mais qui étoit alors dans la vigueur de l'âge et dont l'esprit avoit reçu une meilleure culture par les soins de Justin.

Le règne de Justinien a été mémorable par les lois et par les armes. Dans la corruption et l'épuisement du moyen âge, il rappela la majesté des temps antiques. Les lois romaines rédigées

et transmises à la postérité y portèrent aussi le nom du prince, et ses armes victorieuses en Occident furent près de réunir au corps de l'Empire les provinces démembrées par les Barbares. Le Nord avoit cessé de fournir aux invasions. Les peuples germaniques avoient pris leur assiette par-delà le Rhin et le Danube, comme dans les terres romaines qu'ils retenoient. Loin de songer à dévaster l'Empire, ils étoient quelquefois assez occupés à se protéger eux-mêmes contre leurs compatriotes établis dans ses provinces, et principalement contre les François. Les capitaines romains pouvoient former des plans réguliers de conquêtes, sans craindre que de nouveaux débordemens vinssent leur en arracher le fruit. Ce fut dans ces conjonctures que Justinien parvint à l'empire. Alors seulement il fut possible d'exécuter un projet où Stilicon et Aétius avoient échoué. Le chef-d'œuvre de la politique de ces grands hommes avoit été de cantonner les Barbares aux extrémités de l'Empire, où ils devoient peu-à-peu perdre de leur férocité et se confondre avec les sujets romains. Une gloire plus grande et peut-être plus facile étoit réservée à Justinien. Mais par un bonheur bien remarquable, cette époque qui étoit la plus favorable pour ressaisir les membres dispersés de l'Empire, fut aussi la plus féconde en grands capitaines. Il est même à

croire que leurs succès eussent été plus importans et que l'on eût vu la puissance romaine entièrement rétablie dans une grande portion de l'Occident, si la foiblesse du prince et les intrigues de sa Cour dominée par une impératrice qui s'étoit long-temps prostituée sur le théâtre, n'eussent contrarié les opérations de ses généraux et fait obstacle aux progrès de leurs armes.

Aussi, bien que Justinien n'ait pas manqué de lumières et même de vertus, la postérité ne l'a guère considéré que comme le témoin des merveilles de son règne. Son inconstance, sa mollesse, sa complaisance pour une femme impérieuse et dissolue, firent avorter souvent ses plus beaux projets, et corrompirent même ses bonnes qualités. Son zèle pour l'orthodoxie fut déshonoré par ses persécutions contre les sectaires; sa magnificence dégénéra en profusion. Sous prétexte d'opposer des barrières aux Barbares en élevant des villes et des forteresses, il perdit les vraies ressources de l'État et ruina des provinces. Réformateur de la législation romaine, il altéra, vendit ses propres lois, les changea au gré de ses intérêts ou des passions de ses courtisans. Sa partialité aveugle pour une des factions du cirque, troubla Constantinople et les provinces, et fit naître des séditions sanglantes. En se déclarant pour l'un de ces partis, il augmenta leur animosité réci-

proque qui se perpétua sous ses successeurs et devint l'un des plus grands fléaux de l'Orient.

Du moins Justinien forma de grands desseins. La réforme des lois, le rétablissement de l'autorité impériale dans les provinces envahies, c'étoient là sans doute des entreprises dignes d'illustrer à jamais le plus beau règne. S'il n'en partagea pas l'exécution, il eut la gloire de les concevoir, et sa bonne fortune lui donna de grands hommes pour les exécuter.

Les cinq premières années de son règne furent employées à terminer une guerre âpre, difficile et variée, que Justin avoit commencée contre les Perses. Elle eut l'issue ordinaire de ces luttes fréquentes et prolongées, où les forces de l'Empire vinrent toujours se briser comme contre un écueil qu'il ne leur étoit pas permis de franchir. Après beaucoup de sang répandu, les Romains furent obligés de remettre les places qu'ils avoient occupées, de rentrer à-peu-près dans les limites fixées par le traité de Jovien, et de payer la paix à prix d'or. Chosroès le Grand, prince depuis si fatal à l'Empire, venoit de monter sur le trône. Mais cette guerre dont les résultats furent équivoques, eut du moins cet avantage qu'elle fut l'école des grands capitaines qui se formèrent sous Justinien, de Bélisaire sur-tout, le héros de son siècle et de l'Empire. Débarrassé de la

guerre de Perse, Justinien tourna ses pensées vers l'Occident. Il commença par l'Afrique, sur laquelle les empereurs n'avoient renoncé qu'avec peine à réclamer leurs droits. Cette province séparée du reste de l'Occident, étoit hors d'état d'être secourue par d'autres Barbares. Aussi Genséric, trop habile et trop instruit des desseins de ses ennemis pour que les succès de ses armes lui fermassent les yeux sur ses dangers, avoit cru que sa nouvelle monarchie ne seroit jamais solidement fondée tant que l'empire romain subsisteroit. Il avoit passé sa vie à lui susciter des ennemis, à troubler ses provinces, à y appeler de nouveaux Barbares, et même Attila. Mais une fois ces peuples fixés, l'empire d'Orient n'étant plus menacé au dedans, étoit maître d'agir au dehors. Justinien alloit entreprendre sous de meilleurs auspices ce qu'avoient tenté vainement Majorien, le jeune Théodose et Zénon. L'état de l'Afrique et de la monarchie vandale n'étoit pas moins favorable à ses vues.

L'horrible tyrannie des Vandales, leurs violences, leurs rapines, les supplices de tout genre infligés aux orthodoxes, avoient rendu ces peuples intolérables à toute l'Afrique. En entrant dans la province, ils s'étoient fortifiés de l'alliance des Maures, anciens habitans du pays, qui s'étoient retirés loin des colonies romaines, Procop. B. Vand.

dans les rochers et dans les cantons les plus sauvages, où ils menoient une vie pauvre et misérable. Genséric s'en étoit servi pour exercer au loin ses brigandages. Mais ces peuples dont il avoit rallumé la cupidité, n'étoient pas des alliés bien sûrs et bien fidèles. Les Vandales, depuis un siècle environ qu'ils avoient quitté les côtes d'Espagne pour s'établir dans cette riche province, avoient perdu toute la fierté et l'ardeur belliqueuse de leurs pères. La musique, les bains, les mets exquis leur étoient devenus nécessaires. Ils étoient vêtus de robes d'or et de soie, passoient leur vie dans les théâtres et dans les cirques à entendre des histrions, ou dans des jardins, au milieu de toutes les jouissances du luxe.

Procop. B. Vand. II, 6.

Les Romains, sous des chefs habiles et expérimentés, avoient formé une armée pleine de courage et de discipline. Cette armée avoit été levée soit parmi les sujets de l'Empire, soit chez les plus belliqueux des Barbares, dont chacun combattoit avec les armes de sa nation et étoit appliqué au service auquel il étoit le plus propre. Ils réunissoient ainsi contre un seul peuple les armes et la façon de combattre de tous les autres. Les Huns, sur-tout, fugitifs et sans puissance depuis la dispersion des fils d'Attila, étoient devenus des auxiliaires de l'Empire, et lui fournissoient une cavalerie redoutable.

Montesquieu, Grand. des R. ch. 20.

Genséric, fondateur de la monarchie vandale en Afrique, prince digne d'admiration par son génie, mais odieux par sa cruauté, voulant pourvoir à ce que son royaume conservât toute sa force et son union et fût à l'abri d'une conquête, avoit ordonné par son testament que le trône appartiendroit à l'avenir à l'aîné mâle de son sang, sans égard à la descendance directe. Hunnéric, fils aîné de Genséric, lui avoit succédé. Il persécuta la religion catholique par le fer et par le feu, plus cruellement que n'avoit fait son père. Mais moins habile que lui, il perdit l'obéissance des Maures soumis par Genséric. Ces peuples se soulevèrent, lui firent la guerre, et parvinrent à se rendre indépendans dans une partie de la Numidie. Procop. B. Vand.

Ce prince, après un règne de huit ans, eut pour successeur en l'an 484, Gondamond, fils de Genzon son frère puîné. Gondamond continua la persécution contre les orthodoxes et la guerre contre les Maures avec aussi peu de fruit. Il mourut dans la douzième année de son règne, et laissa le trône à son frère Trasamond qui montra d'abord moins de rigueur envers les catholiques. Celui-ci épousa Amalafride, sœur de Théodoric, qui lui donna en dot le promontoire de Lilybée en Sicile. Malheureux contre les Maures qui continuèrent à disputer contre lui

l'Afrique et leur liberté, il cessa de vivre dans la vingt-septième année de son règne. Hildéric, fils de Hunnéric, fut son successeur. Ce nouveau prince, doux, populaire, d'une humeur pacifique, ne persécuta point les orthodoxes. Mais les Maures sous son règne firent de nouveaux progrès et s'emparèrent de presque toute la Mauritanie. Sa mollesse lui fit perdre le trône. Gélimer, petit-fils de Genzon, prince belliqueux et fourbe, que son âge rapproché de celui de Hildéric faisoit regarder comme son légitime successeur, ne voulut point attendre un trône qui devoit lui échoir un jour par la loi de cette monarchie. Il profita de la foiblesse de Hildéric pour attirer à son parti les plus hardis et les plus remuans des Vandales. Une alliance que ce prince avoit faite avec Justin au commencement de son règne, donna prétexte à Gélimer de l'accuser d'avoir voulu soumettre les Vandales à la domination romaine. Il le fit déposer et renfermer en une tour, dans la septième année de son règne, se mit à sa place et se fit déclarer roi en l'an 530.

Justinien se plaignit hautement de la violence faite à l'allié de l'Empire. Il envoya une ambassade à Gélimer. Il lui reprochoit son usurpation, et l'engageoit à rendre le sceptre au prince légitime plutôt que de violer l'ordre naturel d'une

succession qui lui étoit assurée. Gélimer ayant répondu qu'il n'avoit fait que céder au vœu des Vandales qui repoussoit Hildéric comme indigne de régner et le portoit lui-même au trône, Justinien saisit l'occasion qui s'offroit de se mêler aux affaires de cette nation. Il venoit de terminer la guerre de Perse. Il résolut d'entreprendre une nouvelle guerre avec l'avantage que lui donnoient l'affoiblissement de cette monarchie, la haîne des sujets romains pour le joug arien, et les révoltes des Maures qui seuls balançoient en Afrique la puissance des Vandales. Il s'en ouvrit dans son conseil, et malgré l'avis de ses principaux conseillers qui lui rappeloient le désastre encore récent de la flotte de Zénon, il persista dans son dessein. Il en confia la conduite à Bélisaire, Thrace de nation, capitaine éprouvé dans la guerre de Perse, semblable aux vieux capitaines romains pour la vertu, et digne de ressusciter avec l'ancienne discipline l'antique gloire de l'Empire.

Bélisaire mit à la voile au mois de juin de l'an (533.)
533, avec cinq mille hommes de cavalerie et dix mille d'infanterie, tant Romains que Barbares alliés. C'étoient là toutes les forces avec lesquelles il se proposoit de ruiner la monarchie de Genséric et de rendre une province à l'empire romain. Avant le départ de la flotte, Justinien fit ame-

ner devant le palais le vaisseau amiral. Épiphane, patriarche de Constantinople, y monta, bénit la flotte, et prononça des prières pour l'heureux succès de l'expédition. De Constantinople, la flotte étant partie aux acclamations de tout le peuple, aborda à Pérynthe, d'où elle vint relâcher à Abydos.

Tandis que Justinien faisoit les préparatifs de son expédition, la Sardaigne et la Tripolitaine secouoient l'obéissance des Vandales. Pudentius, Africain, fit soulever la dernière de ces provinces. Il dépêcha près de Justinien pour lui demander du renfort, l'assurant qu'un léger secours suffiroit pour la soustraire entièrement à ses maîtres. En même temps un Goth, nommé Godas, que Gélimer avoit préposé au gouvernement de la Sardaigne, entreprit de s'y faire une souveraineté. Gélimer qui n'espéroit point reprendre la Tripolitaine, province trop éloignée de Carthage, où les Vandales n'avoient point d'établissemens et qui avoit déjà reçu quelques troupes romaines, pensa d'abord à rétablir son autorité dans l'île, avant qu'elle fût secourue par l'empereur. Il fit embarquer cinq milles Vandales sous le commandement de son frère Zazon, auquel il donna le soin de punir l'usurpation de Godas.

Cependant Bélisaire cingloit vers l'Afrique. Contrarié par les vents, il relâcha sur sa route dans plusieurs ports, prit des vivres à Zacynthe pour traverser l'Adriatique, et vint aborder en Sicile. Il envoya à Syracuse Procope son secrétaire, historien de cette expédition, sous prétexte d'acheter des subsistances dont l'armée avoit besoin, mais en effet afin de s'informer près des Goths maîtres de l'île, des préparatifs que faisoient les Vandales, de l'état de leurs affaires, de la côte où il étoit le plus avantageux de descendre. Bélisaire apprit par cette voie que les Vandales étoient dans la sécurité, et ignoroient le départ de la flotte romaine; que leurs meilleures forces étoient occupées dans la Sardaigne, que la mer étoit libre et qu'il pouvoit aborder sans crainte d'aucune embuscade. Amalasonte, fille du grand Théodoric, gouvernoit alors la monarchie des Goths d'Italie au nom de son fils Athalaric encore enfant. Elle cultivoit l'amitié de Justinien et de l'empire d'Orient, suivant la sage politique de son père. Par ses ordres, l'armée et la flotte furent abondamment pourvues de tout ce qui étoit nécessaire. Bélisaire leva l'ancre, et ayant touché à Malte, il aborda le lendemain matin en un lieu nommé Caputvada dans la Byzacène, à cinq journées

de marche de Carthage. Il descendit sur la côte d'Afrique, trois mois après qu'il avoit quitté le port de Constantinople.

Il fit aussitôt creuser un fossé et élever des retranchemens par les soldats et les matelots. Afin d'inspirer de la confiance aux habitans et leur montrer qu'il venoit chez eux en ami, il eut soin de punir les moindres dégâts commis par ses gens dans la campagne. Il veilla à ce qu'ils n'enlevassent rien sans en payer le prix. Les ayant rassemblés, il leur représenta qu'en mettant le pied sur cette terre, il avoit fondé principalement l'espoir du succès sur la haîne des anciens sujets de l'Empire pour les Vandales; que s'ils imitoient les rapines de ces Barbares, ils se priveroient eux-mêmes de leurs alliés et les tourneroient peut-être du côté de l'ennemi. A une journée du camp, sur la route de Carthage, et près de la mer, la première ville étoit Syllecte. Les murailles en avoient été ruinées par Genséric, comme celles de toutes les villes d'Afrique. Les habitans avoient fortifié, comme ils avoient pu, leurs maisons contre les incursions des Maures. Bélisaire y envoya un détachement pour sonder leurs dispositions, leur faire des offres d'amitié, et les engager à livrer le passage à son armée. Il leur annonçoit qu'il venoit comme lieutenant de Justinien, recouvrer leur liberté

et celle de l'Afrique. Ce détachement ayant marché tout le jour, se cacha à l'entrée de la nuit dans un vallon, à peu de distance de Syllecte. Le lendemain, au point du jour, ils se présentèrent aux portes en silence, mêlés aux paysans qui entroient avec leurs chariots, et se rendirent maîtres de la ville. Ils assemblèrent aussitôt l'évêque et les principaux habitans, et leur exposèrent les intentions de leur général. On les accueillit favorablement, et on leur remit les clefs de la place qu'ils envoyèrent à Bélisaire.

Celui-ci flatté de ce premier succès, leva le camp et marcha sur Carthage en ordre de bataille. Il faisoit éclairer sa marche par Jean l'Arménien, capitaine d'une valeur et d'une prudence éprouvées, qui le précédoit avec trois cents hommes d'élite. Il fit marcher sur la gauche, en un corps séparé, les Huns à-peu-près à la même distance. Lui-même suivoit le rivage. Sa flotte avoit ordre de le côtoyer également à mesure que l'armée avançoit et sans la perdre de vue. Il entra dans Syllecte. Les habitans charmés de sa douceur et rassurés par la bonne conduite de ses troupes, s'offrirent à son passage et le reçurent comme s'il eût traversé une terre romaine. Ils s'empressoient de fournir des vivres. Bélisaire faisoit quatre lieues par jour. Il passoit la nuit, soit dans les villes, soit dans son camp qu'il faisoit forti-

fier. L'armée romaine traversa dans cet ordre Syllecte, Leptis, Adrumète, et arriva à Grasse, maison de plaisance des rois Vandales, à seize lieues de Carthage, où elle campa au milieu de jardins délicieux.

Gélimer se trouvoit alors dans la ville d'Hermione dans la Byzacène, à quatre journées de la mer. A la nouvelle du débarquement des Romains, il écrivit à Ammatas son frère qui se tenoit à Carthage, de faire mourir Hildéric ainsi que ses parens, et les grands détenus avec lui dans les fers. Car Bélisaire, en même temps qu'il appeloit les Romains à la liberté, annonçoit aux Vandales qu'il venoit détrôner un tyran et un usurpateur. Gélimer ordonnoit à son frère d'armer tout ce qu'il trouveroit sous sa main d'hommes capables de porter les armes, de marcher à leur tête vers le défilé de Décime, à dix milles deCarthage, où l'armée de Bélisaire devoit passer, et d'attendre qu'elle y fût engagée. Lui-même, avec les forces qu'il rassembloit, devoit la suivre par derrière et l'envelopper. Bélisaire continuoit sa marche sur Carthage sans se douter qu'il étoit suivi par le roi Vandale. Il ne fut averti de son approche que par une rencontre de partis qui eut lieu la même nuit qu'il campa à Grasse. Là Bélisaire commença à perdre de vue sa flotte à cause des rochers qui bordoient la côte. Il

donna ordre à Archélaüs qui la commandoit, de ne point entrer dans le port de Carthage de peur de surprise, mais de se tenir à quelque distance jusqu'à nouvel ordre. Il avança lui-même avec plus de précaution. De Grasse, après quatre jours de marche, il arriva à Décime sans soupçonner le piège qui lui étoit tendu.

Le même jour, Gélimer qui n'avoit cessé de le suivre, détacha Gibamond son neveu pour prendre les devants avec deux mille Vandales et se poster sur la gauche de l'armée romaine, afin qu'elle fût ainsi enfermée de toutes parts et forcée de se rendre dès qu'elle seroit entrée dans le défilé. Mais cette disposition qui devoit mettre cette armée en un extrême péril, fut déconcertée par la précipitation d'Ammatas.

Ce prince ayant exécuté l'ordre de son frère et fait mourir le roi Hildéric et les autres prisonniers, sortit de Carthage avec quelques soldats pris sans choix. Il laissa dans la ville la meilleure partie de ses Vandales, leur recommandant seulement de le suivre et de se mettre en route pour le défilé dès qu'ils seroient prêts. Il y arriva lui-même vers midi, plusieurs heures avant le temps convenu, lorsque l'armée romaine et celle de Gélimer en étoient encore éloignées. Sans attendre ses renforts, il eut la témérité d'attaquer l'avant-garde commandée par

Jean l'Arménien. Il tua plusieurs hommes de sa main et fut tué lui-même en combattant avec courage. Sa mort dissipa sa petite troupe. Les cavaliers Vandales ayant vu tomber leur prince, tournèrent le dos, ils jetèrent le désordre parmi ceux qui arrivoient de Carthage par bandes et à la file les uns des autres. Ceux-ci voient fuir les gens d'Ammatas, ils fuient eux-mêmes. Jean profite de leur terreur, les poursuit jusqu'aux portes de la ville et en fait un grand carnage. De son côté Gibamond, avec ses deux mille Vandales, étant tombé au milieu des Huns qui protégeoient la gauche de l'armée romaine, fut défait complétement.

Cependant Bélisaire avançoit toujours vers Décime, sans savoir ce qui s'étoit passé dans le défilé et sur sa gauche. Il s'apercevoit seulement que l'ennemi étoit proche et que bientôt il faudroit combattre. Il dressa son camp à près de deux lieues du défilé, y laissa son infanterie, et prit avec lui la cavalerie pour reconnoître l'ennemi avant d'en venir à une action générale. Il envoya en avant la cavalerie des Barbares alliés qu'il suivit lui-même avec la romaine. Les alliés arrivés au défilé, y virent les cadavres des Vandales et ceux de leurs gens qui avoient péri dans la première rencontre. Surpris, inquiets, ils regardent de tous côtés des hauteurs. Ils

aperçoivent au midi un nuage de poussière, et peu après, une troupe de cavalerie Vandale. Ils dépêchent aussitôt à Bélisaire pour lui annoncer l'approche de l'ennemi. C'étoit Gélimer qui marchoit avec son armée entre celle de Bélisaire et les Huns qui avoient combattu Gibamond. Les collines dont la campagne étoit couverte lui ôtant la vue de ce champ de bataille, il s'avançoit lui-même, ignorant la défaite de son neveu et celle de son frère. Les généraux romains étoient opposés d'avis. Les uns vouloient qu'on marchât droit aux Vandales, d'autres croyoient qu'il falloit attendre la jonction de l'infanterie. Sur les entrefaites, Gélimer arrivoit près des alliés. Dès que les ennemis furent en présence, ils coururent de part et d'autre afin de s'emparer d'une hauteur qui paroissoit avantageuse pour s'y retrancher ou pour combattre. Les Vandales qui avoient les devants, s'en rendent maîtres, pressent la cavalerie alliée, la mettent en fuite. Les premiers corps repoussés en entraînent d'autres, et les fuyards viennent tomber jusqu'auprès de Bélisaire qui se tenoit un peu plus loin à la tête de la cavalerie romaine.

En ce moment la victoire étoit à Gélimer. Procope, témoin de toute cette expédition, croit que si ce prince eût profité de sa fortune, il eût défait entièrement Bélisaire, tant le trouble étoit

grand dans la cavalerie romaine. Il pouvoit encore marcher droit à Carthage et passer au fil de l'épée les soldats de Jean qui s'amusoient dans la campagne à dépouiller les morts. Il eût sauvé ainsi sa capitale avec toutes ses richesses, brûlé la flotte qui avoit relâché sur la côte loin de la vue de l'armée, et ôté aux Romains tout espoir de retraite. Il ne sut faire ni l'un ni l'autre. Mais descendu dans la plaine et apercevant le corps de son frère, il s'abandonna à des pleurs et à des lamentations, passa le temps à lui rendre les derniers devoirs, et laissa échapper l'occasion qu'il ne devoit plus retrouver. Bélisaire plus sage, va au devant des fuyards, les rallie, leur reproche leur lâcheté et relève leur courage. Puis ayant appris la mort d'Ammatas, l'exploit de son avant-garde et l'état des ennemis, il revint lui-même sur Gélimer avec toute la cavalerie qu'il avoit ralliée. Les Barbares surpris et en désordre ne soutinrent pas même le choc; ils s'échappèrent honteusement. On les poursuivit jusqu'à la nuit l'épée dans les reins. Gélimer, au lieu de se jeter dans Carthage, s'enfuit vers la Numidie. Le soir, les Huns qui avoient vaincu de leur côté, revinrent au camp et apprirent à Bélisaire leur succès. L'avant-garde y rentra de même avec Jean, et ces troupes victorieuses sur trois points, passèrent la nuit sur le champ de bataille, tandis que

l'infanterie gardoit encore le camp d'où l'on étoit parti pour remporter une triple victoire si complète et si peu prévue.

Le jour suivant, Bélisaire ayant rassemblé toute l'armée, marcha vers Carthage. Il s'en approcha sur le soir. Les habitans ouvrirent leurs portes et tinrent des flambeaux allumés jusqu'au jour, tandis que les Vandales restés dans la ville étoient prosternés dans les temples. Bélisaire ne jugea pas à propos d'y entrer ce soir même, soit qu'il appréhendât quelque embûche, soit de peur que la nuit ne fournît au soldat l'occasion de piller. En même temps la flotte touchoit au port de Carthage. Les habitans, du plus loin qu'ils la découvrirent, levèrent la chaîne qui fermoit le port pour la recevoir. Elle se tint à quelque distance et se mit en sûreté dans une rade voisine, suivant l'ordre du général. Dès que le jour parut, Bélisaire fit mettre pied à terre aux soldats de la flotte, et les ayant réunis au reste de l'armée, il marcha en ordre de bataille. Il arriva ainsi aux portes de la ville. Près d'y entrer, il harangua ses gens. Il leur rappela combien la bonne discipline qu'ils avoient observée jusque-là avoit contribué à leur succès. Il les exhorta à se conduire toujours avec la même modération, à se rappeler surtout en mettant le pied dans Carthage, que les Africains

étoient des citoyens romains qui avoient autrefois subi à regret le joug des Vandales ; que ce seroit une extrême injustice de traiter avec dureté ceux dont la délivrance avoit servi de prétexte à leurs armes. Après ces exhortations, il entra dans la ville. Il monta dans le palais, s'assit sur le trône de Gélimer où il rendit justice aux marchands qui avoient été pillés la nuit précédente par des soldats de la flotte. Il se mit à la table du roi avec ses principaux capitaines et prit le repas qui avoit été préparé pour ce prince que l'on attendoit ce jour même. Il y fut servi par les officiers du palais de Gélimer. Il reçut sous sa sauve-garde les Vandales qui s'étoient réfugiés dans les églises. Les soldats romains se conduisirent dans les murs de Carthage comme en pleine paix. Distribués paisiblement dans les logemens des habitans, ils y vivoient des provisions qu'ils avoient achetées, les boutiques restoient ouvertes, et tout présentoit l'image d'une armée reçue en pays ami plutôt que d'une conquête.

Bélisaire s'occupa d'abord de se fortifier dans Carthage et d'en réparer les murailles qui tomboient en ruines. Il rassembla un grand nombre d'ouvriers auxquels il attribua un large salaire, et pressa les ouvrages avec tant d'activité qu'en peu de temps la place fut entourée de fossés et

de retranchemens, au grand étonnement des habitans et des Vandales eux-mêmes qui commencèrent à imputer leurs malheurs à leur négligence et à l'aveuglement de la prospérité. Les chefs Maures qui commandoient des partis de leur nation dans la Mauritanie, dans la Numidie et la Byzacène, apprenant les succès de Bélisaire et le changement de fortune des Vandales, lui envoyèrent des ambassades pour l'assurer de leur obéissance. Plusieurs lui offrirent leurs enfans en otage et lui demandèrent les marques de la dignité royale que ces princes obtenoient des Romains selon l'antique usage, et qu'ils avoient reçues, depuis l'invasion de Genséric, de la main des Vandales.

Gélimer, après sa défaite, s'étoit retiré vers Bulla-Régia sur la frontière de Numidie, à quatre journées de Carthage. Il appeloit autour de lui tous les Vandales et le peu de Maures qui tenoient encore son parti. Il mit à prix la tête de chaque soldat romain. Il écrivit à son frère Zazon de quitter promptement la Sardaigne et de venir défendre ses foyers. « Leur mauvaise fortune, disoit-il, leur avoit tendu un piége en détournant vers une expédition lointaine la fleur des Vandales. Tandis qu'il combattoit pour ramener au joug une île rebelle, son absence et celle de leurs plus braves guerriers avoient causé

la ruine de leur patrie. La nation abandonnée de ses principaux défenseurs, n'avoit montré que foiblesse et lâcheté. Tout étoit tombé au pouvoir de Bélisaire. Les Vandales abattus et découragés regardoient les progrès de l'ennemi sans se mouvoir, sans penser qu'il s'agissoit de la perte de leurs femmes, de leurs enfans, de leur liberté et de leurs biens. C'étoit en son courage et en celui de l'armée qu'il commandoit, qu'étoit le dernier espoir de salut. Il ne leur restoit que la plaine de Bulle et la fortune d'un combat. »

Zazon lut avec une surprise douloureuse la lettre de son frère. Son expédition avoit pleinement réussi. Ce prince ayant débarqué au port de Cagliari, avoit pris la ville de vive force, il avoit tué le tyran Godas et passé au fil de l'épée tout ce qui avoit voulu faire résistance. Il n'avoit plus qu'à étouffer un reste de faction, lorsqu'il se voyoit rappelé par son frère pour défendre leur commune patrie. Dès que les Vandales furent instruits de ce qui se passoit en Afrique, ils se mirent à déplorer leur sort, sans oser toutefois faire éclater leur douleur devant les insulaires. Ayant mis ordre aux affaires de Sardaigne le plus promptement qu'il fut possible, ils remontèrent sur leurs vaisseaux et abordèrent sur la côte d'Afrique le troisième jour de leur navigation. Ils prirent terre sur la frontière de Mauritanie

et de Numidie. Delà ils marchèrent vers la campagne de Bulle où ils se joignirent aux troupes que l'on y rassembloit. Les deux frères s'embrassèrent en pleurant, mais sans pouvoir proférer une seule parole. Les Vandales de Gélimer alloient au devant de ceux de Zazon. Ils se serroient les mains et restoient quelque temps confondus dans les bras les uns des autres, mêlant ensemble leurs larmes et leurs plaintes sur leurs malheurs communs. Du reste, ils n'osoient s'interroger sur le détail de ces maux : ils n'en voyoient que trop devant leurs yeux. Absorbés dans l'idée de leur disgrace, ils osoient à peine parler de leurs femmes, de leurs enfans, de peur d'en trop apprendre. Tout ce qu'ils n'apercevoient point dans cette plaine, ils le regardoient comme tué ou pris et tombé dans les fers de l'ennemi.

Gélimer voyant tous les Vandales rassemblés autour de lui, marcha vers Carthage, dans l'intention d'attirer l'ennemi au combat. Il comptoit aussi sur quelque intelligence avec les habitans et sur la trahison des soldats ariens qui servoient dans l'armée romaine. Il s'approcha de la ville, rompit l'aqueduc, et attendit quelque temps dans son camp. Puis ne voyant rien paroître, il partagea son armée sur toutes les routes, et se contenta de les bien garder, croyant en faire assez pour la réduction de la ville. Béli-

saire avoit résolu de n'en sortir que lorsqu'il l'auroit mise en bon état de défense. Une chose encore le portoit à ne point hasarder de combat avant de s'être assuré une retraite. Il comptoit peu sur la fidélité des Huns à qui Gélimer avoit fait de grandes promesses pour les gagner à son parti. Dès qu'il eut achevé de relever les murs de Carthage, il en sortit et alla chercher les Vandales qui n'espérant plus réduire la ville par famine, avoient de nouveau concentré leurs forces.

Il les trouva réunies en un lieu nommé Tricamaron, à sept lieues de Carthage. Les deux armées passèrent la nuit à quelque distance l'une de l'autre. La journée du lendemain devoit décider du sort de l'Afrique. Gélimer et Zazon sortirent du camp, y laissant les femmes et les enfans avec le bagage, et vinrent avec une armée dix fois plus considérable que celle des Romains se ranger en bataille sur le bord d'une petite rivière où ceux-ci avoient campé. Les Romains n'attendoient point encore l'ennemi. Ils étoient au moment de prendre leur repas. Bélisaire averti de l'approche des Vandales, disposa aussitôt son armée. Il mit toute la cavalerie en tête comme à Décime; à la droite, celle des Barbares alliés; à la gauche, celle des Huns qui formoit un corps

séparé. Jean l'Arménien étoit au centre avec les gardes de Bélisaire. Le général suivoit lui-même avec cinq cents chevaux, laissant derrière lui toute l'infanterie qui arrivoit plus lentement. En face de Jean étoit Zazon qui commandoit le corps de bataille des Vandales. Les Maures étoient à l'arrière-garde, et Gélimer couroit par-tout, exhortant ses gens à bien faire. Il leur avoit ordonné de ne point lancer de traits, mais de charger vivement avec l'épée.

Ce combat aussi imprévu pour les Romains que celui de Décime, fut décidé de la même manière. Leur cavalerie seule fut engagée. Jean ayant traversé le ruisseau avec un corps d'élite attaqua le centre où étoit Zazon. Deux fois repoussé et poursuivi jusque près du ruisseau, il revint à la charge avec toute la garde de Bélisaire. Les Vandales soutinrent courageusement cette attaque, mais Zazon y fut tué. Cependant le reste de la cavalerie romaine ayant passé le ruisseau et avançant toujours, commença à se déployer et à attaquer. Les Vandales du centre qui avoient vu tomber leur chef, se mirent à lâcher pied. A cette vue, les deux ailes cédèrent presque sans combattre et prirent la fuite. Les Huns se précipitèrent sur les fuyards. Ils les poursuivirent jusqu'à leur camp où les Vandales se re-

tirèrent, sans que les vainqueurs dans cet engagement eussent perdu plus de cinquante hommes.

L'infanterie arriva sur le soir. Bélisaire fit avancer toute l'armée et vint donner l'assaut au camp des Vandales. Dès que Gélimer en fut averti, ce prince perdant cœur et sans laisser aucun ordre, monta à cheval et s'enfuit avec quelques serviteurs dans la Numidie. Son évasion fut quelques instans secrète. Mais dès que le bruit en fut répandu, que l'on vit d'un autre côté paroître l'ennemi, ce ne fut plus que consternation, cris confus et gémissemens dans ce camp rempli d'enfans et de femmes. Au milieu du tumulte et de l'effroi universel, l'on pense à peine aux objets les plus chers. Chacun s'échappe par-tout où il trouve un passage. Les Romains arrivant, trouvent le camp désert et ne voient qu'une image de bouleversement et de fuite. Ils s'emparent du camp et des trésors qui y étoient amoncelés, et que les Vandales, depuis Genséric, avoient grossis du pillage de tout l'Empire. Ils se mettent toute la nuit à la poursuite des fuyards, massacrent les hommes, font prisonniers les femmes et les enfans. Cette dernière et facile victoire leur livra toute l'Afrique trois mois après qu'ils étoient entrés dans Carthage.

Cependant les soldats maîtres de tant de ri-

chesses, possesseurs des femmes Vandales, s'abandonnoient à toutes leurs passions. Ils erroient dans la campagne, cherchant par-tout où ils espéroient trouver des dépouilles. Bélisaire vit avec inquiétude ce désordre qui pouvoit lui faire perdre tout le fruit de sa victoire si les Vandales se fussent ralliés. Dès que le jour parut, il monta sur une éminence. Il rassemble ses compagnons, il les reprimande, et dirige le butin et les esclaves sur Carthage. Lorsqu'il eut rétabli l'ordre dans son armée, il se remit à la poursuite de Gélimer. Il le suivit jusqu'à Hippone, ville maritime de Numidie à dix journées de Carthage. Là, il apprit que le prince Vandale s'étoit jeté avec sa suite dans une montagne que l'on nommoit Pappua, à l'extrémité de la Numidie. Cette montagne escarpée de tous côtés et presque inaccessible, étoit habitée par une tribu de Maures ses alliés. Sur la hauteur étoit une ville appelée Médène où Gélimer se renferma. Bélisaire n'osa tenter l'attaque de ce poste dangereux. La mauvaise saison approchoit. Il crut sa présence nécessaire à Carthage, et résolut d'y retourner. Il laissa seulement au pied de ces hauteurs Pharas, capitaine Hérule, lui donnant ordre de les tenir assiégées durant tout l'hiver et d'empêcher qu'on n'y fît entrer des vivres.

Ce temps de repos ne fut point perdu pour lui.

534. Il fit passer des détachemens dans les différens lieux qui avoient obéi aux Vandales. Il ramena ainsi à l'autorité de l'Empire la Sardaigne, la Corse, les îles Baléares autrefois conquises par ces Barbares, Césarée de Mauritanie qu'ils occupoient quoique le reste de la province eût été envahi par les Maures, Ceuta sur le détroit d'Hercule. Il envoya redemander aux Goths le promontoire de Lilybée que Théodoric avoit cédé autrefois aux Vandales. Peut-être Bélisaire, dans les desseins formés par Justinien sur la Sicile et l'Italie, vouloit d'avance s'assurer un pied dans cette île. Mais Amalasonte qui tenoit alors les rênes de la monarchie des Goths, refusa de remettre cette place : elle prétendit que la donation de Théodoric ne pouvoit faire loi pour les Goths et que toute l'île appartenoit à sa nation.

L'Hérule Pharas tint Gélimer assiégé dans les montagnes durant tout l'hiver. Ce prince étoit forcé de partager la misère des Maures. Le peuple avec lequel il se trouvoit enfermé, couchoit sur la dure, ne connoissoit ni pain ni vin ni nourriture préparée, et vivoit de seigle et d'orge crus. Le roi et ses compagnons, habitués à la vie molle et délicate des Vandales, préféroient la mort même à une telle position. Le capitaine Hérule instruit de l'extrémité où Gé-

limer étoit réduit, lui écrivit pour l'engager à se rendre, sous la promesse qu'il obtiendroit de Justinien un bon traitement, des dignités et des biens. Il lui représenta que Barbare, et né comme lui de race royale, il avoit trouvé un poste honorable au service de l'Empire. On rapporte que Gélimer pleura en lisant cette lettre, et qu'en réponse il pria l'Hérule de lui envoyer un pain, une harpe et une éponge. Pharas surpris d'une telle demande, questionna le porteur du message. Celui-ci répondit que Gélimer désiroit un pain parce qu'il n'en avoit point vu ni goûté depuis qu'il étoit entré dans ces montagnes, une éponge pour guérir une tumeur à l'œil causée par ses larmes et par la mal-propreté de son habitation, et une harpe parce qu'il savoit jouer de cet instrument et qu'il vouloit essayer un chant qu'il avoit composé sur ses malheurs. Pharas touché de compassion, lui envoya ce qu'il demandoit, mais il continua de garder les avenues avec le même soin.

534.

Il y avoit trois mois que ce siège duroit. L'hiver étoit près de finir, et Gélimer craignoit que Pharas ne vînt le forcer sur la hauteur. Ses parens et ses compagnons manquoient de tout. Il se résolut enfin à capituler. Il écrivit à Pharas qu'il ne refusoit plus de se remettre en ses mains avec les Vandales de sa suite, pourvu que Béli-

534. saire lui donnât sa foi que l'empereur exécuteroit tout ce que l'Hérule lui avoit promis. Pharas fit savoir ces nouvelles à Bélisaire, en le priant de lui transmettre ses ordres. Celui-ci qui désiroit avec passion terminer la guerre par la prise du roi et le mener vivant à l'empereur, envoya aussitôt au camp de Pharas, Cyprien l'un de ses capitaines, pour engager sa parole à Gélimer et l'assurer qu'il seroit traité honorablement. Gélimer se rendit au pied de la montagne, reçut le serment des deux lieutenans de Bélisaire, et partit avec eux pour Carthage. On rapporte qu'en abordant ce général dans un faubourg de la ville où il étoit logé, le roi Vandale éclata de rire. Quelques-uns crurent que l'extrême malheur lui avoit troublé l'esprit. Ses amis disoient au contraire que ce prince ayant connu l'excès de la bonne et de la mauvaise fortune, avoit appris à mépriser l'une et l'autre, et vouloit témoigner par là que les choses humaines pour un homme sensé, n'étoient dignes que de risée.

Bélisaire garda prisonniers Gélimer et les autres Vandales. Cependant il équipoit la flotte. Ayant terminé une guerre glorieuse et craignant les calomnies de ses ennemis qui ne cessèrent jamais de former des intrigues à la Cour contre ce grand homme, il revint à Constantinople au printemps de l'an 534. Il y renouvela les triom-

phes des anciens Romains. Gélimer vêtu d'une 534
robe de pourpre, sa famille, et les plus nobles des Vandales en ornèrent la pompe. On étala à la vue du peuple des vases d'or, des pierreries, et les mêmes richesses dont Genséric avoit dépouillé Rome. Gélimer fut conduit ainsi dans le cirque où il vit Justinien assis sur un trône élevé, et tout le peuple debout à l'entour. Arrivé aux pieds du trône, on l'obligea de quitter sa robe de pourpre et de se prosterner pour adorer l'empereur; ce que fit également Bélisaire. Durant ce spectacle, le roi n'eut à la bouche que les paroles de Salomon qu'il répéta souvent sur la vanité de toutes choses. Justinien lui assigna des terres dans la Galatie pour y vivre avec sa famille. La conquête de l'Afrique, si facile et si promptement consommée, et la ruine de la monarchie Vandale ne firent qu'ouvrir la voie à de plus beaux triomphes.

FIN DU TOME SECOND.

